



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

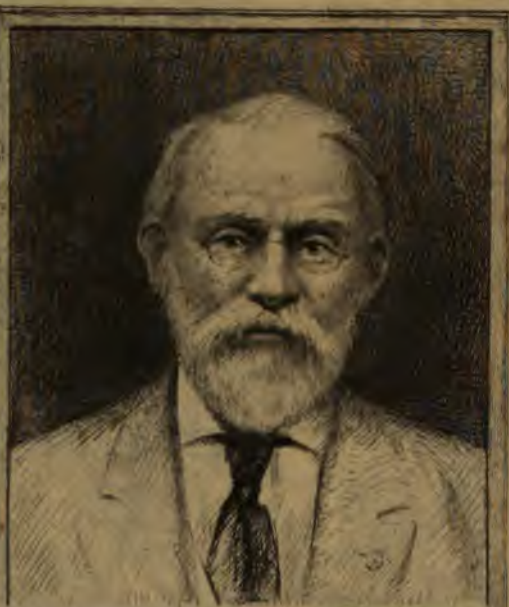
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 483134



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



DC
801
C7
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DE COMPIÈGNE

COMPIÈGNE. — IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE V. EDLER

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
DE COMPIÈGNE

TOME DEUXIÈME



COMPIÈGNE
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE V. EDLER
RUE DE LA CORNE-DE-CERF

1875



Dunning
Nijhoff
12-15-27
16252

COMPTE-RENDU

DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

Pendant l'Année 1872

PAR M. A. DE MARSY, SECRÉTAIRE

Lors de mon dernier rapport, nous sortions à peine d'une crise douloureuse et nous ne faisons que nous réunir de nouveau. Depuis lors, nous nous sommes remis courageusement à l'œuvre et vous pouvez constater avec satisfaction, je dirai même avec orgueil que l'année 1872 méritera d'être comptée parmi les années de progrès et de prospérité de la Société.

Le premier fascicule, que depuis longtemps vous prépariez et dont l'impression par des causes diverses avait subi un retard considérable, a vu le jour dans les premiers mois de l'année et vous avez pu vous rendre compte du bon effet produit par cette publication. Indépendamment de l'accueil flatteur qu'il a reçu de savants éminents, il vous a valu du ministère de l'instruction publique et du Conseil général de l'Oise deux subventions importantes qui vous permettront de lui donner une suite très-prochaine et vous mettront à même de l'illustrer plus complètement.

Maintenant, j'arriverai à l'analyse rapide des travaux qui vous ont été communiqués dans le cours de cette année et je chercherai à les grouper dans les différentes branches d'études auxquelles ils se rapportent. Mes précédents compte-

rendus vous parlaient déjà des découvertes faites dans la forêt par M. de Roucy. Notre président a tenu à continuer cette année à vous signaler le résultat de ses recherches, et c'est ainsi qu'il vous a parlé des marques de potiers recueillies par lui dans la forêt, d'un cachet d'oculiste trouvé dans la forêt de Laigue et de sépultures Gallo-Romaines de Cuise-la-Motte. Vous lui devez aussi un mémoire sur les fouilles de Gury qui, accompagné de planches dues au crayon de notre collègue M. Cauchemé, figurera avec honneur dans notre prochain Bulletin.

M. Méresse a dans nos dernières séances appelé votre attention sur les vestiges d'un pont établi sur les rives de l'Oise près de Royallieu et qu'il lui a été donné de reconnaître pendant le curage de la rivière. Notre collègue n'a pas encore cru pouvoir vous donner une solution définitive du problème que soulève cette découverte, mais vous savez qu'il incline à y voir un pont de l'époque Romaine communiquant avec la voie qui traverse la forêt pour aller à Champlieu.

Depuis longtemps, M. de Bicquille se livrait à des études topographiques sur notre ville, dont il cherchait à décrire l'enceinte exacte et les divisions aux différentes époques de son histoire. Unissant aux qualités de l'archéologue, la science de l'ingénieur, notre nouveau président a réussi avec un rare bonheur à établir en quelque sorte siècle par siècle la topographie de Compiègne depuis son origine, et non content de vous tracer un tableau matériel, il s'est attaché à reconstituer par la pensée l'histoire de votre ville, vous signalant pour chaque époque les institutions et les établissements religieux, et motivant ainsi par les changements politiques ou administratifs les accroissements ou les modifications de notre vieille cité. Un document communiqué à la Société par M. le Proux a été d'un grand secours à M. de Bicquille en lui donnant de nombreuses indications sur les censives dues à Saint-

Corneille en 1246 et l'a décidé à faire dans les cartulaires et les archives de notre ville de nouvelles recherches qu'il voudra bien nous communiquer et qui compléteront l'ensemble déjà si intéressant que nous devons à son érudition.

M. Bottier nous a lu un travail que je ne puis m'empêcher de rapprocher de celui de M. de Bicquille et dans lequel notre collègue s'est attaché à nous faire connaître les origines des différentes juridictions établies dans notre pays avant la Révolution. Prenant à son origine le bailliage de Senlis, dont Compiègne était une des lieutenances, M. Bottier nous a montré successivement les prévôtés, les justices ecclésiastiques et commerciales et a insisté sur les nombreux conflits que faisait naître l'existence de ces juridictions parallèles dont les attributions étaient le plus souvent mal définies.

M. Paisant, en vous communiquant une enquête dressée à l'occasion de l'arrestation du messenger de Compiègne sur la route de Paris en 1654, vous a donné un exemple des procès judiciaires de cette date et montré le parti qu'au point de vue de l'histoire morale d'une époque on pouvait tirer de semblables documents. Depuis, M. Rendu, à deux reprises, vous a signalé dans la vie de Barbe Frémeau et dans le journal du curé de Tracy des sources de documents intéressants pour la chronique locale et les usages des deux derniers siècles, cette dernière pièce surtout offre au point de vue de l'histoire du protestantisme dans notre pays un intérêt spécial.

Chercheur infatigable et souvent heureux, M. Méresse a su trouver au milieu de ses occupations multiples, le temps de vous communiquer à plusieurs reprises le résultat de recherches curieuses, de lectures intéressantes pour l'histoire de Compiègne. En analysant le fabliau des trois aveugles de Courtebarbe, il vous a montré le parti qu'on pouvait tirer de ce document au point de vue de la topographie de Compiègne au xiv^e siècle; et par son travail sur les Mazarinades

imprimées à Compiègne ou relatives à cette ville, il a fait revivre les souvenirs du séjour de la cour dans notre ville pendant la Fronde.

A peine admis parmi vous, M. Sorel a tenu à vous payer sa dette de bienvenue en vous communiquant quelques fragments de ses études révolutionnaires, c'est ainsi qu'il vous a montré la société populaire demandant à changer en Marat-sur-Oise le nom de Compiègne et qu'il vous fait assister à la fête de l'Être suprême.

Désireux de préparer la tâche de vos successeurs malgré tout ce qu'elle peut présenter actuellement de pénible, vous avez tenu à conserver des notes sur la guerre de 1870-71, et vous avez confié à une commission le soin de dresser un questionnaire et de recueillir les éléments d'une enquête sur les événements dont les communes de l'arrondissement ont été le théâtre pendant le cours de ces tristes années, où nous avons vu notre pays envahi par les armées étrangères.

Compiègne, séjour des premiers rois et appelé par sa position géographique à être le point auquel venaient se joindre les provinces d'Ile-de-France, de Picardie et de Champagne a été naturellement indiqué par sa situation pour être un lieu de réunion des grands du royaume et des princes de l'Église. C'est ainsi que nous voyons, du septième au quatorzième siècle, plus de trente conciles, assemblées ecclésiastiques ou placites tenus dans ses murs. M. Pécoul, que des travaux antérieurs avaient familiarisé avec les questions conciliaires, vous a présenté le tableau de ces diverses assemblées et a analysé le texte de leurs décisions les plus importantes en même temps qu'il a fixé leurs dates souvent discutées. Cet intéressant travail a suscité des observations ou des éclaircissements de la part de MM. Pellassy de l'Ousle, de Bicquille et l'abbé Gordière et il a motivé en outre l'étude biographique sur Roscelin, de M. du Lac, étude dans laquelle notre collègue s'est attaché

à établir que Roscelin a été chanoine de Compiègne et que le concile qui a condamné ses doctrines a été tenu à Soissons.

Les études relatives aux diverses localités des environs ont été peu nombreuses cette année, et je n'ai à mentionner en dehors de la chronique de Tracy-le-Mont que le travail sur les origines du prieuré de Saint-Amand de Machemont dont M. l'abbé Gordière a commencé la lecture à la dernière séance.

Les études biographiques ont en revanche occupé une large place dans vos travaux. C'est ainsi que vous avez entendu M. du Lac vous parler de Roscelin, ainsi que je le disais plus haut, que M. Méresse vous a signalé un ouvrage de Pierre Lagnier dans lequel il a puisé des renseignements curieux sur la vie de ce philosophe compiégnois, et que quelques mois plus tard le même membre appelait votre attention sur les dernières années de Seroux d'Agincourt, communication qui provoquait des indications nouvelles de la part de M. de Caix de Saint-Aymour. M. Rendu en vous parlant de Barbe Frereau vous a entretenu d'une de ces modestes religieuses du tiers-ordre qui ont fait tant de bien au xvii^e siècle et M. Sorel, en vous communiquant des extraits d'un travail récent de M. Vatel, est venu appuyer de documents authentiques les allégations portées par M. Fleury sur la déplorable conduite de Saint-Just à Blérancourt dans les premières années de sa jeunesse. Enfin, désirant conserver le souvenir du président que vous veniez de perdre, vous avez chargé votre secrétaire de vous retracer la vie et les travaux du regrettable M. Woillez. Les sujets de travaux manquent souvent à vos associés et vous avez pensé que les biographies leur fourniraient de fréquents sujets d'études. Vous avez cherché à développer ces dispositions en nommant, sur la proposition de M. Sorel, une commission chargée de recueillir des indications sur les personnages importants de notre pays et de les signaler à ceux d'entre vous dans le cadre des études desquels ils étaient appelés à rentrer.

Déjà quelques indications données à la hâte vous ont mis sur la trace d'individualités peu connues et à cette séance même, vous entendrez M. Leveaux vous communiquer le résultat de ses recherches sur Magne de Saint-Aubin.

Dans l'allocution qu'il vous adressait l'an dernier en prenant place au fauteuil présidentiel, M. de Roucy vous signalait les nombreuses monographies que chacun de nous pouvait être appelé à faire en appliquant à l'histoire locale ses connaissances spéciales ; et en même temps, il insistait sur l'importance qu'il y avait à décrire les monuments et les objets d'art conservés soit dans les galeries publiques, soit dans les collections particulières de notre pays. C'est ce que M. Rendu a fait pour les statues de bronze fondues par les Keller et qui décoraient alors le parc de Compiègne, c'est aussi ce que j'ai tenté de faire en restituant à son auteur Goltzius un tableau du musée Vivenel que la tradition attribuait à Jean Cousin et que M. Didot avait cru reconnaître comme de ce maître dans un article récent.

Les deuils ont été nombreux parmi nous cette année, vous avez eu à regretter la mort de MM. Pellassy de l'Ousle, Floquet, l'abbé Dupont, Théophile Dupuis, l'abbé Laffineur et Paringault. Quelques autres membres ont quitté Compiègne, mais vous avez tenu à conserver leurs noms sur la liste de vos associés, et c'est ainsi que M. le colonel de Brécourt et MM. Ancelet et Renou sont devenus nos correspondants.

De récentes admissions sont venues apporter de nouveaux éléments dans votre sein et vous devez espérer un utile et précieux concours en faisant appel à l'érudition, au talent et aux connaissances spéciales de MM. d'Auray, Dubois, d'Yanville, Dollé, Lécot, Dehesdin, Laffolye, d'Espériès, de Caix de Saint-Aymour et Francis de Roucy.

Continuant le cours de vos excursions dans les environs, vous avez reconnu que déjà vous aviez exploré une partie im-

portante de notre arrondissement et vous n'avez pas hésité à élargir le cadre de vos tournées, allant visiter d'abord la remarquable église de Saint-Martin-aux-Bois dont vous avez été heureux de constater les récentes réparations, tout en regrettant que de plus larges allocations n'aient pas permis encore de compléter cette restauration. Le rapport que vous avez fait rédiger en ce sens, transmis au comité des travaux historiques, y a reçu un accueil favorable de la section d'archéologie, qui a cru devoir à cette occasion signaler de nouveau cet édifice à la commission des monuments historiques.

Attichy et les villages de la vallée de l'Aisne ont fait l'objet d'une autre excursion dont M. Delarche vous a rendu compte. A la suite de cette course vous avez jugé à propos de recueillir les pierres tombales de l'arrondissement et vous avez chargé une commission de s'acquitter de cette mission.

En même temps, grâce au talent de M. Delarche, vous avez pu conserver des photographies qui vous rappelleront les principaux monuments visités dans vos courses.

Plus tard, descendant le cours de l'Oise, vous avez continué de Verberie à Pont l'examen que vous aviez entrepris des églises romanes de la vallée. C'est à la suite de cette réunion, où quelques-uns des membres du comité de Senlis avaient bien voulu se joindre à vous, qu'est née une union plus intime entre nos deux associations, union dont nous avons déjà été à même d'apprécier les bons résultats et qui a eu pour premier effet de vous conduire à Senlis où vous avez consacré une journée à la visite de cette ville si curieuse et si riche en monuments anciens. Depuis, nous avons vu des membres du comité de Senlis venir à nos séances et nous espérons pouvoir à notre tour leur faire à tous au printemps les honneurs de Compiègne et de notre forêt.

En même temps que vos excursions vous mettaient en rapport avec une des associations les plus voisines de vous, la

publication de vos travaux vous permettait d'étendre des relations toujours si utiles dans les études comparatives, qui font la base de l'archéologie et de l'histoire. Les sociétés des Antiquaires de France, de l'Ouest et de la Morinie, les sociétés académiques de Laon, de Saint-Quentin et de Seine-et-Marne, la Société des Antiquités de la Frise, etc., nous envoyaient leurs publications en échange des nôtres et enrichissaient ainsi la bibliothèque de Compiègne de bons et beaux livres. En retour du concours que vous lui avez prêté, le comité du Congrès géographique d'Anvers vous a adressé ses publications et un diplôme d'honneur.

Enfin, un fait qu'en terminant je ne veux pas passer sous silence, vous a montré la force de l'association et vous a fait comprendre que si votre but est surtout de décrire les monuments à la veille de disparaître, les collections destinées à être dispersées, vous pouvez quelquefois faire plus, empêcher cette destruction et vous opposer à cette disparition.

En effet, appelés à élever la voix pour conserver à la France une collection nationale par excellence, celle des monnaies gauloises de M. de Saulcy, vous avez répondu au chaleureux appel qui vous était adressé par un de vos correspondants, M. A. de Barthélemy, et le gouvernement s'appuyant sur le vœu manifesté par soixante sociétés savantes, a obtenu de la chambre le crédit nécessaire à cette acquisition aujourd'hui réalisée pour la bibliothèque nationale. Ce que vous avez fait pour la collection de Saulcy, ce que vous avez tenté pour Saint-Martin-aux-Bois peut être renouvelé parfois avec succès et vous devez vous montrer fiers et heureux de ces résultats.

EXTRAITS

DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

SÉANCE DU 18 JANVIER 1872

Envoi de brochures par MM. Lucas, l'abbé Corblet, et par la Société des Antiquaires de Picardie.

M. de Roucy, élu président à la dernière séance, lit un discours dans lequel il s'attache à montrer les résultats heureux que produit, dans une association comme la nôtre, l'étude approfondie faite par chacun de ses membres des sujets qui touchent plus particulièrement à ses fonctions ou à sa profession. Prenant pour exemple l'histoire de la chaussure dans les temps anciens, il fait ressortir l'intérêt que présenterait un travail sur cette profession, dans lequel l'auteur pourrait joindre les connaissances pratiques aux indications puisées dans les auteurs classiques. En terminant, M. de Roucy rappelle les services rendus à la Société par deux de ses membres dont la perte est encore toute récente, MM. Woillez et Floquet.

M. de Marsy donne lecture du compte-rendu des travaux de la Société pendant les années 1870 et 1871.

M. Sorel, après avoir remercié ses nouveaux collègues du double honneur qu'ils viennent de lui faire dans une récente élection, leur exprime le regret qu'il éprouve de ne pouvoir

mieux payer sa dette par le premier travail qu'il communique à la Société. Ses études l'ont depuis longtemps amené à s'occuper de l'époque révolutionnaire, et, dans ces derniers mois, ayant eu l'occasion de dépouiller un assez grand nombre de cartons des archives de l'Oise, il y a rencontré dans les registres de la Société populaire une certaine quantité de faits curieux relatifs à la manie malheureusement trop souvent renouvelée depuis qu'eurent les patriotes de cette époque de tout débaptiser. Il ne fait que passer rapidement sur les noms des rues de Compiègne, dont M. Aubrelisque a déjà rappelé les changements et insiste surtout sur les motions faites dans le but d'enlever aux communes les noms qui étaient entachés d'idées religieuses ou monarchiques et notamment sur la proposition de changer le nom de Compiègne en celui de Marat-sur-Oise (1).

M. Rendu soumet à la Société divers spécimens de reproductions lithographiques et héliographiques dont l'emploi pourrait être recommandé pour illustrer les publications de la Société.

M. Delarche offre un exemplaire d'une vue photographique de l'Hôtel-de-Ville exécutée par lui dans de grandes dimensions et donnant la vue entière de ce monument.

M. Méresse lit un fabliau du xiv^e siècle, *les Trois Aveugles de Compiègne* de Courtebarbe. Cette pièce, indépendamment de l'intérêt qu'elle offre au point de vue des mœurs de l'époque et du langage, renferme certains détails topographiques pour Compiègne, détails dont il serait peut-être dangereux toutefois de vouloir tirer un parti trop précis (2).

M. Rendu rappelle qu'il avait commencé il y a quelques années une traduction picarde des *Trois Aveugles*.

(1) Ce travail a été imprimé dans le tome 1^{er} du Bulletin, p. 232.

(2) Voir La Croix-du-Maine. Bibliothèque française.

M. de Roucy engage de nouveau ses collègues à prendre une part plus active aux travaux de la Société. Il signale les collections du Musée Vivenel comme pouvant fournir la matière d'études nombreuses et variées.

M. Sorel insistant sur les bienfaits que présente toujours l'association dans les études historiques, demande à rappeler les moyens mis en œuvre par les Bénédictins de Saint-Maur qui, connaissant tous les travaux personnels des membres de la Congrégation, se trouvaient ainsi à même de recueillir dans leurs études, dans leurs recherches et dans leurs lectures, des indications de nature à rendre de grands services à leurs amis, en les mettant souvent sur la trace de sources auxquelles ils n'auraient point songé à puiser. En faisant les uns pour les autres, ce que faisaient les Bénédictins, nous obtiendrions d'excellents résultats et nul de nous n'aurait à regretter d'avoir fait à ses collègues la confidence du sujet de ses recherches.

SÉANCE DU 15 FÉVRIER 1872

M. de Marsy communique une lettre de M. Féret, correspondant à Clermont, annonçant la découverte faite dans l'église Saint-Samson de cette ville, d'une peinture murale représentant Saint-Martin avec une inscription funéraire de 1558.

Hommage par M. Leveaux de son *Etude sur les Essais de Montaigne* et par M. Pécoul du *fac simile* d'une charte de Metz.

M. de Morry offre au nom de M. Renou une cuiller en corne de l'époque mérovingienne trouvée dans la forêt de Compiègne. Cet objet sera déposé au Musée Vivenel.

M. Renou, récemment nommé chef du service français à

Yanaon, et M. de Brécourt, lieutenant-colonel du 5^e cuirassiers, anciens membres titulaires, sont nommés membres correspondants.

En réponse à une question de M. le colonel Becquey, le secrétaire donne des renseignements sur l'état actuel des impressions et annonce qu'un fascicule pourra être distribué très-prochainement.

M. Pécoul, secrétaire d'ambassade, membre correspondant, communique à la Société le résultat de ses recherches sur les assemblées conciliaires tenues à Compiègne. Cette étude, qui est un fragment du travail général entrepris par M. Pécoul sur les Conciles de France, comprend vingt-six conciles ou assemblées, tenus à Compiègne depuis le milieu du VII^e siècle jusqu'en 1329.

MM. de Bicquille, Bourgeois et Pellassy de l'Ousle, signalent à l'auteur quelques nouvelles assemblées et lui donnent en même temps des renseignements sur l'objet de plusieurs autres de ces réunions. M. de Roucy, se faisant l'interprète des sentiments éprouvés par ses collègues, demande à M. Pécoul de vouloir bien continuer son travail, en y comprenant les conciles tenus dans plusieurs localités des environs et notamment à Verberie, à Noyon, à Trosly, etc.

M. le Proux lit un document tiré du cartulaire de Saint-Corneille et qu'il a copié aux archives nationales. C'est un relevé détaillé des droits seigneuriaux appartenant à l'église de Saint-Corneille dans la ville et sur le terroir de Compiègne. Ce dénombrement renferme de nombreux détails topographiques et est écrit en langage français du Nord, de 1246. M. de Bicquille donne sur cette pièce un certain nombre d'indications complémentaires et veut bien se charger de la commenter pour le Bulletin.

M. de Marsy réfute l'opinion émise par M. Didot dans un

des derniers numéros de la *Gazette des Beaux-Arts* au sujet d'un tableau du Musée Vivenel attribué à Jean Cousin (1).

M. l'abbé Gordière communique plusieurs épreuves photographiques remarquables exécutées par M. Margantin et représentant l'église de Tracy-le-Val, avant sa restauration.

SÉANCE DU 21 MARS 1872

Correspondance : lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, annonçant qu'il y aura du 1^{er} au 3 avril, réunion à la Sorbonne des délégués des sociétés savantes pour la section des sciences seulement ; invitation au congrès scientifique de Saint-Brieuc et lettre de M. Méresse exprimant le regret qu'il éprouve, en présence de ses nouvelles occupations, de ne pouvoir continuer à remplir les fonctions de secrétaire-adjoint.

La Société, après avoir adressé ses remerciements à M. Méresse pour les fonctions qu'il avait bien voulu accepter, décide qu'elle procédera dans sa prochaine séance, à la nomination d'un secrétaire-adjoint.

Admission de M. le marquis d'Auray, sous-préfet, comme membre titulaire et de M. le marquis Lancia, comme correspondant.

M. le président entretient la Société du projet qu'a le gouvernement de disposer en faveur des musées de province d'un certain nombre d'objets d'art qui ne peuvent trouver place dans les collections du Louvre et il propose à la Société de faire une démarche auprès de l'administration municipale afin de l'engager à solliciter la faveur d'être comprise dans cette répartition.

(1) Voir ce travail dans le tome 1^{er} du Bulletin, p. 339.

M. de Roucy communique ensuite un passage des lettres de Levasseur, historien de Noyon, qui décrit les emblèmes de plusieurs nations ou provinces et donne notamment à la Picardie un *chien blanc* (cynosarges). Il n'a vu nulle part d'indication analogue. M. de Marsy demande s'il n'y aurait pas incorrection dans le texte de Levasseur et s'il n'a pas voulu parler d'un *cygne blanc*. Le cygne figure dans les armes du Boulonnais que l'on a souvent confondu avec la Picardie dont il faisait partie ; et chacun a encore présente à la mémoire la légende du *Chevalier au Cygne*, l'ancêtre fabuleux de Godefroy de Bouillon (1).

M. Cauchemé place sous les yeux de ses collègues un certain nombre de dessins lithographiés qu'il a exécutés pour le second fascicule de la Société et qui représentent des objets trouvés dans les fouilles de Gury (2). M. de Marsy signale quelques noms de Compiégnois qui pourraient fournir le sujet d'études biographiques et littéraires tels sont : Mague de Saint-Aubin, auteur dramatique ; Barthélemy de Bienville, historiographe de France ; Nepveu, chirurgien ; Louis Dour, d'Attichy, historien des Minimes, etc., etc.

M. Méresse communique le résultat de ses recherches sur les Mazarinades imprimées à Compiègne, ou qui se rattachent à l'histoire locale. Il commence par esquisser le tableau de Compiègne à l'époque de la Fronde et rappelle la fécondité des écrivains de cette période. Les pamphlets et autres pièces qui furent imprimés alors dépassent 8,000. Leur esprit varie suivant leur date. Ce ne sont d'abord que des satires touchant aux intérêts généraux, plus tard elles deviennent menteuses, cyniques et renferment surtout des attaques dirigées contre la personne de Mazarin et celle de la jeune reine. M. Méresse

(1) Voir Dissertation sur les armes de Jérusalem de Du Cange, publiée par A. de Marsy, *Revue nobiliaire*, 1868.

(2) *Bulletin de la Société*. Tome I^{er}, 10 planches à la fin du 2^e fascicule.

s'occupe ensuite des Mazarinades compiégnaises ; il les décrit soit d'après l'ouvrage de Moreau, soit d'après les exemplaires originaux qu'il possède, et fait passer successivement le *Panegyrique royal*, la *Harangue royale* et sa *Réponse*, la *Harangue du cardinal de Retz*, et d'autres pièces imprimées de 1649 à 1652 (1). La dernière qu'il signale est imprimée en un patois picard qui ressemble surtout à la langue flamande du Nord. C'est un dialogue entre trois paysans dont un raconte ce qu'il a vu à Compiègne ; il décrit l'arrivée de Mazarin et tout à coup s'arrête, effrayé, n'osant continuer à parler ainsi politique. M. Rendu veut bien donner lecture de cette dernière pièce.

M. l'abbé Gordière signale un certain nombre de points sur lesquels il se trouve en désaccord avec M. Pécoul au sujet des conciles de Compiègne et donne en même temps des renseignements qui permettent de préciser davantage la date de quelques-unes de ces réunions.

M. Bottier donne lecture d'un fragment d'un travail sur l'histoire de la justice en France. Le chapitre qu'il choisit est relatif au Bailliage de Senlis et à la justice à Compiègne. Il retrace les réformes judiciaires apportées par les différents rois de France, l'établissement des baillis et des prévôts royaux, les difficultés presque insurmontables résultant du conflit des juridictions parallèles ou rivales ; il montre le prévôt de la ville et le prévôt forain partageant l'exercice de la justice avec le lieutenant du bailli de Senlis et la justice ecclésiastique de Saint-Corneille ; et rappelle l'organisation des assises dans lesquelles étaient portés les appels de ces différentes juridictions. Il suit ensuite les diverses phases de l'organisation judiciaire depuis l'établissement à Compiègne d'un bailliage royal. En termi-

(1) Voir la note sur l'imprimerie de Julien Courant. *Bulletin de la Société*. Tome I^{er}, p. 50.

nant, et après quelques observations sur la chancellerie et la justice consulaire, M. Bottier compare la justice actuelle avec celle de l'ancien régime et indique les progrès successifs apportés à l'organisation judiciaire et qui ont fait disparaître les inconvénients qu'é présentaient la multiplicité et la superposition de juridictions variées et bizarres.

SÉANCE DU 18 AVRIL 1872

Correspondance : lettres de M. Ancelet annonçant son départ de Compiègne et envoyant la copie d'un document relatif à la construction d'une salle de spectacle à Compiègne en 1778 ; de M. de Bicquille au sujet de la donation faite en 1398 par Jean Loutrel d'une maison pour servir d'Hôtel-de-Ville et des conditions de cette donation, en demandant à la Société de les rappeler au souvenir de l'administration municipale. (M. le maire présent à la séance veut bien prendre note de cette communication.) Envoi de publications par la Société Philotechnique, la Société archéologique de Rambouillet et M. de l'Epinois.

Admission de M. Dubois, entrepreneur, membre du conseil municipal, comme membre titulaire ; et de MM. Ancelet et Paringault comme correspondants.

M. Delarche est nommé vice-secrétaire en remplacement de M. Méresse, démissionnaire.

M. de Marsy signale la présence dans la vente de M. d'Hervilly de plusieurs documents et autographes relatifs à Compiègne, lettres du maréchal Duroc, au sujet du roi d'Espagne Charles IV et chartes de deux évêques de Soissons relatives au prieuré de Saint-Sulpice de Pierrefonds. Ces dernières pièces ont été

acquises par la bibliothèque nationale. Le même membre communique l'empreinte du sceau de l'hôpital Saint-Nicolas en 1734.

Sur la proposition de M. du Lac, qui s'appuie sur l'exemple donné dans la Somme par la Société des Antiquaires de Picardie, la Société décide qu'elle réunira dans ses archives tous les renseignements relatifs à l'histoire de l'occupation allemande dans le pays. Une commission composée de MM. Leveaux, Méresse, Paisant, du Lac et Peyrecave est nommée dans ce but. M. du Lac signale à cet égard un article dans lequel M. de Rocquemont parle des mutilations des monuments romains de Champlieu, mutilations qui seraient telles qu'il n'y aurait plus une figure intacte. Plusieurs des membres présents qui sont allés à Champlieu depuis peu disent que ces indications sont fort exagérées, que les monuments de Champlieu ont souffert, mais que ces dégradations causées par la gelée sont de peu d'importance. M. de Rocquemont exprimant en outre dans son article le vœu que des démarches soient faites par la Société d'Amiens à l'effet d'obtenir de M^{me} de Seroux les statues qui sont dans le parc de la Motte, M. du Lac demande que la Société Historique de Compiègne ne permette pas que des monuments appartenant au pays soient enlevés pour aller enrichir le musée d'Amiens et que la Société prenne les devants dans le cas où M^{me} de Seroux serait disposée à se dessaisir des objets provenant de Champlieu qui se trouvent dans son parc.

M. Rendu donne lecture d'un travail sur les statues de bronze du parc. Ces œuvres d'art sont : *Un jeune chasseur*, un *Jeune Homme tenant une baguette*, le *Mercur*e d'après Jean de Bologne et le *Gladiateur combattant* d'après Agasias d'Ephèse. Ces quatre statues ont été fondues dans les dernières années du xvii^e siècle par les Keller, les plus habiles fondeurs du règne de Louis XIV. M. Rendu entre dans

d'intéressants détails sur les procédés employés pour la fonte des statues de bronze à différentes époques (1).

M. du Lac lit une étude sur Roscelin de Compiègne, sur lequel l'attention avait été apportée, à l'une des dernières séances, à l'occasion de sa condamnation en 1092 par un concile que l'on place tantôt à Compiègne, tantôt à Soissons.

M. de Bicquille communique la première partie du travail auquel il s'est livré pour commenter le document de 1246 relatif à la Couture de Charlemagne. Avant d'aborder l'examen de cette pièce et de la comparer avec la situation actuelle de Compiègne, l'auteur lit une série de notes préliminaires dans lesquelles il établit les modifications subies par la ville depuis sa première construction ; il divise l'histoire monumentale de Compiègne, en huit périodes que nous rappellerons ici : 1^o période préliminaire ou époque gauloise ; 2^o période préliminaire ou époque gallo-romaine ; 3^o première phase active, depuis la construction du premier palais par Clovis en 480 jusqu'à celle du second palais par Charles-le-Chauve en 877. — la Couture de Charlemagne, la Cour le Roi ; 4^o le second palais de Charles-le-Chauve, de 877 à la veille de la Charte communale de 1153. Pendant cette période a lieu l'émancipation des esclaves, l'établissement du servage à la glèbe, le développement du commerce avec les juifs, les lombards et les marchands hanséatiques ; le prévôt châtelain réunit toutes les fonctions administratives militaires et judiciaires au nom du roi ; élévation et démolition du donjon du prévôt et époque de grandeur de Saint-Corneille ; 5^o de 1153 à la destruction de fait du second palais par Saint-Louis en 1260, limites de la ville — création de la ville neuve de la reine Adélaïde ; extinction de la charge de prévôt héréditaire — création de

(1) Depuis la lecture de ce travail, ces quatre statues ont été enlevées et placées dans les galeries du Louvre.

· nouvelles paroisses — extension de l'enceinte ; 6° 1260-1370 ;
— 7° 1370-1730 ; et 8° 1730 à nos jours.

SÉANCE DU 16 MAI 1872

Correspondance : programme du Congrès d'archéologie préhistorique de Bruxelles ; lettre de M. Charvet, de Lyon, demandant des renseignements sur l'architecte qui a construit le collège.

M. Sorel exprime le vœu que la bibliothèque de la ville de Compiègne soit pourvue des principaux ouvrages relatifs à l'histoire de notre ville. Il est regrettable, dit-il, de ne pas trouver dans la bibliothèque toutes les publications relatives au pays que lque soit d'ailleurs leur mérite, les journaux de la localité (1), les annuaires, enfin tous les matériaux utiles à consulter pour l'étude du pays. Il demande à chacun de ses collègues de combler autant qu'il dépendra d'eux ces lacunes et de faire des démarches auprès de la commission de la bibliothèque afin d'obtenir qu'une partie du crédit destiné aux acquisitions soit consacrée à l'achat d'ouvrages sur Compiègne.

M. Paisant communique le résultat des travaux de la commission chargée de recueillir des renseignements sur l'invasion. Des circulaires autographiées contenant un questionnaire ont été envoyées à différentes personnes et la commission continue à réunir des matériaux.

M. Paisant donne ensuite lecture d'un document judiciaire offrant quelque intérêt pour l'histoire des mœurs de notre pays. C'est un procès-verbal dressé en 1654 à la suite de la plainte

(1) Depuis cette époque, M^{me} Vol de Conantray a donné à la bibliothèque la collection du *Lithographe* et de l'*Echo de l'Oise* jusqu'en 1864.

portée par Arnoult Crin, messenger ordinaire de Compiègne à Paris, qui, dans le voyage hebdomadaire qu'il accomplissait avec le messenger de Noyon, avait été arrêté et dévalisé en plein jour par deux voleurs armés et n'avait dû la vie qu'à l'arrivée du coche de Reims. A la suite, se trouve l'extrait du jugement du Châtelet de Paris qui condamne Henri Certain, dit la Fleur, auteur de ce crime, à être rompu vif. Ce La Fleur avait une certaine réputation et figure dans l'histoire des Larrons(1).

M. Rendu lit une note sur un journal manuscrit du commencement du XVIII^e siècle qui renferme la vie extatique de Barbe Frémeau, professe du tiers ordre à Compiègne, et d'autres détails sur notre ville dont nous extrayons les passages suivants :

La famille Debruxelles-Motel, de Compiègne, possède un manuscrit de 35 rôles in f^o, du XVII^e siècle, dont le sujet rappelle la vie de Barbe Frémeau, une simple et pauvre servante, qui était au service de Messire Motel, receveur en cette ville, pour les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes, de Soissons.

Cet ouvrage, qui a dû être écrit par un personnage monastique, est dépourvu de tout mérite littéraire ou calligraphique. La vie extatique de Barbe y est racontée avec beaucoup trop de longueurs. Nous avons pu néanmoins en extraire les renseignements suivants, qui, tout en se reliant à la biographie de cette humble fille, se rattachent en même temps à l'histoire de notre localité.

Barbe Frémeau naquit à Berny-Rivière, près de Soissons, en 1599. Elle était fille de Martin Frémeau, pêcheur et de Barbe Sévelin.

Elle devint professe du tiers-ordre de Saint-François-de-

(1) *Histoire générale des Larrons*, par F. D. C. Lyonnais. 1657. 2^e partie, f^o 100.

Paule et fût vénérée comme une sainte. Souvent, elle donnait ses vêtements, une partie de ses meubles et sa part de nourriture aux pauvres. Depuis qu'elle résidait à Compiègne, elle avait pour confesseur le P. Martin Jomart, minime. Barbe mourut le vendredi 24 octobre 1631, à 4 heures de l'après-midi.

Elle fut inhumée dans l'église des Minimes de Compiègne, au milieu de l'aile droite vers la chapelle de Saint-François-de-Paule. Les registres publics de cette église, dit le manuscrit, mentionnent l'inhumation de Barbe Frémeau, qui décéda en odeur de sainteté.

« On tira en même temps son portrait, dont l'original qui est chez madame de Poucet, prieure perpétuelle de Saint-Nicolas de Compiègne, représente parfaitement l'air simple, modeste mais tout divin de cette fille admirable. »

Ce portrait fut reproduit à plusieurs exemplaires dont un pour la révérende mère le Féron, carmélite.

Il est question, dans le manuscrit, d'une dame qui fut la confidente et l'amie de Barbe. Cette personne, qui était la fille de M. Journal, d'une ancienne et honorable famille de Paris, fut mariée à M. de Vivenel, de Compiègne. Ce dernier mourut le 5 octobre 1768.

Madame de Vivenel, après la mort de son mari, se fit religieuse chanoinesse de Saint-Augustin dans le monastère de Sainte-Perrine de Compiègne, où ce monastère était alors, et d'où, quelques années après, il fût transféré à la Villette proche Paris. Les dames religieuses de la visitation de Sainte-Marie, dit le manuscrit, « ont succédé à ces chanoineses en 1649, ayant acheté leur emplacement où elles sont maintenant parfaitement bien établies, par le zèle de la révérende mère Chaumont, ancienne supérieure, qui leur a fait bâtir une maison qui passe pour une des plus belles et des plus commodes qu'elles aient dans tout l'ordre de la visitation. »

Madame de Vivenel, qui prit en religion le nom de mère

Antoinette de Jésus, mourut à la Villette à l'âge de 66 ans. L'histoire de sa vie et ses lettres ont été imprimées.

Le manuscrit mentionne le passage à Compiègne du confesseur de Gaston duc d'Orléans, le père de Condren, allant trouver son altesse royale au siège de Corbie.

Enfin, on y lit que l'habitation de messire Motel était connue sous le nom de « maison de l'Image, à cause d'une figure de la Sainte-Vierge qui y est placée sur le frontispice et que l'on voit encore aujourd'hui dans la grande place de l'hostel de ville où ce logis est situé. »

Le même membre donne aussi quelques renseignements sur des portraits et statues conservés au château de Monchy-Humières et sur le timbre de la grosse tourelle daté de 1538.

M. de Roucy lit un fragment de ses études sur la céramique gallo-romaine de la forêt de Compiègne; il s'occupe spécialement des marques de fabrique ou sceaux apposés par les ouvriers sur les produits les plus remarquables de leur fabrication et en donne une liste qui comprend près de cent indications, dont trente se retrouvent aussi sur des pièces recueillies à Amiens, à Bavai et dans d'autres localités du Nord.

M. de Marsy donne lecture du contrat relatif à la construction d'une salle de spectacle en 1778, document envoyé par M. Ancelet. Ce projet consistait à faire à la demande du vicomte de Laval, gouverneur de Compiègne « une salle de « comédie publique pour servir aux voyages de la Cour et tenir « lieu d'une ancienne autre qui est en fort mauvais état; » elle devait être construite tenante au petit château; les entrepreneurs prenaient tous les frais à leur charge et devaient se payer sur le montant des recettes de tous les spectacles et bals qui s'y donneront; le tiers de ces recettes leur devait être attribué et ils devaient le prélever même sur les gratifications données par le roi, la reine et les princes aux comédiens. Le

gouverneur déclarait en outre qu'il n'autoriserait aucun autre établissement de comédie publique ni aucun spectacle public dans la ville, attribuant à la dite salle à bâtir le privilège qu'il avait. Ce contrat du 27 mars 1778 ne reçut pas d'exécution (1).

M. de Bicquille continue la lecture de son travail sur l'ancienne topographie de Compiègne.

M. de Roucy annonce la mort de M. l'abbé Dupont, curé de Saint-Antoine, membre de la Société.

SÉANCE DU 20 JUIN 1872

Correspondance : circulaire envoyée par le comité formé pour l'acquisition de la collection numismatique de M. de Saulcy et demandant à la Société de s'associer aux démarches faites pour obtenir du gouvernement les fonds nécessaires à cette acquisition. La Société adhère à cette proposition et décide qu'une lettre sera écrite dans ce sens à M. de Barthélemy, secrétaire du comité.

Hommages, par M. Aubrelisque, du *Catalogue du Musée Vivenel* ; par M. de Beaussier, de l'*Histoire de Toulon* de M. Teissier.

Dépôt du premier fascicule de la Société.

Admission de M. le comte A. de Ségonzac, comme membre titulaire.

Discussion relative à la situation financière de la Société.

M. Méresse donne lecture d'une notice sur Pierre Lagnier,

(1) Archives des bâtiments du Palais de Compiègne.

écrivain compiégnois du xvi^e siècle, commentateur de Cicéron.
Suite de la lecture de M. de Bicquille.

SÉANCE DU 18 JUILLET 1872

Hommages : , histoire des Sires de Coucy par M. Moreau ; brochures de MM. l'abbé Corblet, le Proux et de Marsy.

Admission comme membre titulaire de M. le comte Coûtant d'Yanville, chef d'escadrons au 13^e dragons ; comme correspondants de MM. Lagerberg, directeur du musée de Gothenbourg, et da Silva, fondateur du musée d'antiquités de Lisbonne.

M. de Bicquille signale l'état regrettable dans lequel se trouve le chambranle de l'ancienne entrée de la Cour le Roi faisant aujourd'hui partie de l'hôtel Sainte-Catherine, place aux Herbes. Il espère que le propriétaire apprenant l'intérêt historique qu'offre ce débris, fera ses efforts pour en assurer la conservation.

M. de Roucy offre pour le musée un fer de pique trouvé sur la montagne de Caisnes.

M. de Marsy indique un travail sur l'état financier de la ville de Noyon, en 1262, publié par M. de Boislisle dans le dernier numéro du Bulletin de la Société de l'Histoire de France.

M. Sorel signale, d'après le nouvel ouvrage de M. Vatel sur Charlotte Corday, des passages intéressants sur la jeunesse de Saint-Just à Blérancourt. Il rappelle la polémique très-vive soulevée entre MM. Hamel et Fleury au sujet des vols reprochés par ce dernier à Saint-Just. Les documents publiés par M. Vatel viennent complètement à l'appui des allégations de M. Fleury.

Sous le titre de la Fête à l'Etre-Suprême, le même membre retrace, d'après des documents recueillis aux archives de l'Oise, la fête célébrée à Compiègne en exécution du décret de la Convention du 18 floréal an II (1).

M. de Marsy donne lecture du compte-rendu de l'excursion faite par la Société à Saint-Martin-aux-Bois. Il signale l'importance de ce monument gothique et exprime l'espoir que la restauration qui en a été commencée, pourra être achevée prochainement.

La Société décide qu'elle fera une excursion dans la vallée de l'Oise, de Verberie à Pont-Sainte-Maxence.

M. de Bicquille continue la lecture de son travail sur la topographie de Compiègne.

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1872

Avant la lecture du procès-verbal, M. de Roncey, président, annonce la présence à la séance de deux membres du comité de Senlis, MM. l'abbé Caudel et de Caix de Saint-Aymour. Il leur adresse de nouveau, au nom de la Société, les remerciements de tous ses collègues pour l'accueil que les membres du comité de Senlis ont fait aux compiégnois dans une excursion faite à Senlis le 24 octobre. Il espère que de nombreux rapports pourront s'établir entre ces deux associations voisines qui poursuivent le même but et peuvent souvent, en réunissant leurs efforts, obtenir dans leurs travaux un résultat plus complet. Il propose l'admission, à titre de membres correspondants, de MM. Alexis Moreau, Dupuis, Caudel,

(1) Bulletin, tome I^{er}, p. 331.

Gérin et Vatin, membres du bureau du comité de Senlis, et celle de M. Vernois, président de la commission des arènes. La Société adopte à l'unanimité cette proposition, heureuse de témoigner ainsi du désir qu'elle a d'entrer en relations plus intimes avec le comité de Senlis.

MM. Caudel et de Caix de Saint-Aymour remercient, au nom du comité, la Société de l'honneur fait à son bureau.

Correspondance : lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, accordant à la Société une subvention de 300 fr; de M. le président du Conseil général, au sujet de la subvention de 200 fr. accordée par le département; de M. l'inspecteur d'Académie, demandant des renseignements sur la situation de la société, des présidents, et secrétaires de plusieurs sociétés savantes acceptant l'échange de leurs publications avec celles de la Société; de divers membres honoraires remerciant de l'envoi qui leur a été fait du Bulletin; de plusieurs membres correspondants demandant à en faire l'acquisition.

Ouvrages reçus : Publications du comité archéologique de Senlis, de la Société des Antiquaires de France, de celle des Antiquaires de Picardie, de la Société académique de Saint-Quentin, etc., Brochures, de MM. Lucas, A. Rendu, da Silva, de Marsy, etc.

M. le président annonce la mort de M. Pellassy de l'Ousle, bibliothécaire du palais, membre honoraire; de M. Théophile Dupuis, ancien adjoint, membre titulaire, et de M. l'abbé Laffineur, curé de Mouy, membre correspondant.

Admission comme membres titulaires de MM. Dehesdin, notaire; Dollé, architecte des hospices; L. d'Espériès percepteur; l'abbé Lécot, curé de Saint-Antoine; Laffolye, architecte du palais, et de Caix de Saint-Aymour, membre du Conseil général de l'Oise.

M. Delarche présente un résumé de l'excursion faite, au mois de septembre, à Attichy et dans diverses localités de la vallée de l'Aisne. Il signale de curieuses pierres tombales qui se trouvent dans plusieurs églises et mentionne la collection importante d'objets d'art de M. l'abbé Lefèvre, doyen d'Attichy. M. du Lac demande à ce propos qu'une commission soit chargée de recueillir les estampages des pierres tombales des environs. MM. de Marsy et Caudel appuyent cette proposition et ce dernier donne des renseignements sur les moyens mis en œuvre à cet égard par le comité de Senlis. La Société, approuvant la motion faite par M. du Lac, décide que cette commission se composera de MM. du Lac, Z. Rendu, Dubois, Cauchemé et Peyrecave.

M. Delarche place sous les yeux de la Société plusieurs photographies dont il est l'auteur et qui représentent divers monuments visités dans les dernières excursions de la Société : Saint-Martin-aux-Bois, Tracy-le-Val, le Moncel et Monchy-Humières.

M. Méresse, après avoir donné quelques renseignements sommaires sur la découverte d'un pont sur l'Oise, dont il se propose d'entretenir la Société à la prochaine séance, lit une note sur Sérour d'Agincourt et donne, sur les dernières années de la vie de ce célèbre antiquaire, de curieux renseignements empruntés en grande partie aux souvenirs du peintre Granet. MM. de Caix de Saint-Aymour et de Marsy signalent à ce propos plusieurs éloges de Sérour d'Agincourt publiés en Italie.

M. le comte de Longpérier-Grimoard, correspondant, envoie l'estampage d'une reliure aux armes de Compiègne relevé sur un ouvrage de 1662 faisant partie de sa bibliothèque.

M. de Marsy remet à la Société, au nom du comité d'organisation du Congrès géographique d'Anvers, un diplôme adressé à la Société pour le concours qu'elle lui a prêté en envoyant

des délégués. Il lit ensuite à titre de communication des fragments d'un rapport sur les travaux du Congrès international d'archéologie préhistorique de Bruxelles et sur ceux de la session de l'Association française pour l'avancement des Sciences tenue à Bordeaux au mois de septembre. A la suite de cette lecture, la société décerne le titre de membre correspondant à MM. le colonel Casterman et le Grand de Reulandt, Hagemans et Dupont, Tubino et Carthailhac, membres des bureaux de ces congrès.

M. de Roucy communique une note sur cinq sépultures gauloises trouvées à Cuise-la-Motte, dans la sablière de M^{lle} Serain, au lieudit la Montagne-de-Genancourt. Avec les squelettes, on a trouvé des couteaux en silex et quelques débris de vases très-grossiers.

M. Rendu communique l'empreinte d'un sceau trouvé à Champagne et portant la légende : Philippe de Longuejoe, seigneur de Champagne-sur-Oise.

SÉANCE DU 19 DÉCEMBRE 1872

Correspondance : lettre de M. le ministre de l'instruction publique annonçant l'envoi à la Société de *la Romania*; de M. Vraye, annonçant que son départ de Compiègne ne lui permet pas de conserver ses fonctions de trésorier, mais qu'il désire continuer à faire partie de la Société.

Ouvrages reçus : publications de la Société des Antiquaires de France, du Comité archéologique de Noyon. Les monuments celtiques d'Inverness, par M. Marion.

Admission comme membre titulaire de M. Francis de Roucy.

M. du Lac présente, au nom de la commission des pierres tombales, un exposé des résolutions adoptées par cette commission. La mauvaise saison s'opposant aux travaux d'estampage, les membres ont décidé d'ajourner leurs excursions au printemps et ils se borneront jusqu'à cette époque à relever les indications des monuments qui plus tard mériteront d'être estampés ou moulés.

M. Heudel, au nom de la commission des finances, présente un aperçu sommaire de la situation financière qui semble satisfaisante. Toutefois, n'ayant eu que depuis trop peu de temps entre les mains les pièces nécessaires à la rédaction d'un rapport, il en demande l'ajournement à la prochaine séance.

M. Sorel signale l'importance que doivent avoir les études biographiques dans les travaux de la Société et demande qu'une commission soit chargée de réunir des indications sur tous les personnages, nés dans le pays ou y ayant appartenu par leur famille, leur séjour ou leurs fonctions. Cette commission signalerait ensuite ces personnages aux membres qui, par la nature spéciale de leurs travaux, seraient plus à même de s'occuper de leur biographie.

La Société approuve cette proposition et désigne, comme membres de cette commission, MM. Sorel, Méresse, du Lac, l'abbé Lécot et de Marsy.

La Société procède ensuite au scrutin secret aux élections pour le renouvellement de son bureau pour 1873. Sont élus :

Président: M. le baron de Bicquille; Vice-Président: M. Leveau; Secrétaire: M. de Marsy; Vice-Secrétaire, M. Delarche (ces deux derniers pour trois ans); Trésorier: M. Dehesdin; Archiviste: M. Méresse; Membre de la commission des finances: M. Demonchy.

M. de Roucy communique l'empreinte d'un cachet d'occu-

liste romain récemment trouvé dans la forêt de Compiègne et signale en même temps un autre monument sigillaire du même genre trouvé aussi dans la forêt et décrit par M. le docteur Sichel. A la demande de M. de Marsy, un extrait du travail de M. Sichel sera joint au mémoire de M. de Roucy (1).

M. Méresse donne de nouveaux renseignements sur le pont construit en bois, dont il a découvert des restes sur la rive gauche de l'Oise, en face de Royallieu. Il s'étend aussi sur les *gors* et promet le fac-simile d'une charte relative au gor de Creil. En même temps, il offre pour le Musée Vivenel une corne d'uruch trouvée près du pont.

M. Rendu communique des extraits d'un inventaire des titres de Tracy-le-Mont rédigé au xvii^e siècle, et d'un journal du curé de cette paroisse fournissant de curieux renseignements historiques et judiciaires.

M. l'abbé Gordière commence la lecture d'un mémoire sur le prieuré de Saint-Amand de Machemont.

M. Dollé se met à la disposition de la Société dans le cas où elle voudrait reproduire dans ses publications d'anciens plans de Compiègne.

(1) Imprimé dans le Bulletin, t. I^{er}, p. 343.

NOTICE
SUR LES
MYSTÈRES REPRÉSENTÉS A COMPIÈGNE
AU MOYEN-AGE
PAR M. ALEXANDRE SOREL, MEMBRE TITULAIRE

La représentation des mystères au moyen-âge se lie de la façon la plus intime à l'histoire des origines du théâtre en France ; aussi a-t-elle été l'objet d'études savantes et variées de la part des chercheurs et des érudits. Il n'entre pas dans ma pensée de reproduire ici les curieuses dissertations que cette phase de la vie de nos pères a inspirées ; ce serait dépasser de beaucoup les limites que je dois m'imposer ; mais il me semble indispensable de rappeler en quelques lignes, dans quelles circonstances s'est révélé le goût du peuple pour ces sortes de spectacles.

A la fin du ^{xiv}^e siècle, quelques bourgeois et artisans de Paris, dominés bien plutôt par un sentiment de piété que par l'attrait du plaisir, se réunirent certains dimanches dans le petit bourg de Saint-Maur-les-Fossés et organisèrent la mise en scène de quelques épisodes du nouveau Testament. L'idée de ces sortes de représentations leur avait été suggérée par la vue de nombreux pèlerins qui, le bourdon en main et le chapeau orné de pétoncles, psalmodiaient, à leur retour de Palestine, des espèces de complaints qu'ils accompagnaient de gestes de toute nature.

Les représentations du bourg de Saint-Maur furent accueillies avec une grande faveur, et l'affluence y devint si grande que le prévôt de Paris, craignant sans doute quelque tumulte, crut devoir rendre le 3 juin 1398 une ordonnance qui faisait défense aux habitants de Paris de représenter « aucuns jeux de personnages soit des vies des saints soit autrement, sans le congé du Roy, à peine d'encourir son indignation et de forfaire envers lui. » Cette ordonnance causa une émotion des plus vives parmi la troupe nouvellement organisée et surtout parmi les spectateurs.

Le peuple, toujours ombrageux quand on porte la moindre atteinte à ses jouissances, commença à murmurer, et il n'en fallait pas davantage pour provoquer une de ces émeutes dont les gens de Paris se sont toujours montrés friands ; mais les bourgeois calmèrent les esprits. Ils se constituèrent en Société sous le nom de *Confrairie de la Passion de N. S. J.-C.*, nom qu'ils empruntèrent à leur principal mystère et en appelèrent au roi Charles VI qui déjà avait eu l'occasion, le 11 novembre 1380, lors de son entrée solennelle à Paris, d'apprécier ce qu'étaient ces sortes de jeux. Le roi, qui cherchait toutes les occasions de se distraire un peu et de chasser la mélancolie qui l'obsédait, ordonna que les confrères de la Passion joueraient devant lui ; il se montra satisfait de leur mise en scène, et le 4 décembre 1402 il leur octroya des lettres-patentes par lesquelles il leur donna « autorité congé et licence « de faire jouer quelque mystère que ce soit en tout endroit « qu'il leur plairait. »

A partir de ce jour le théâtre moderne était créé, et la représentation des mystères devint un des aliments les plus puissants de la curiosité publique. Plus de fêtes populaires, plus de cérémonies, plus d'entrées solennelles de souverains ou de princes sans que l'on n'organisât un spectacle de ce genre. L'empressement du public était tel que, suivant un document

officiel du temps, le commun peuple, dès huit à neuf heures du matin, les jours de fête, délaissait sa messe paroissiale, « sermons et vespres pour aller és-dits jeux garder sa place et y être jusqu'à cinq heures du soir. » Le plus souvent même les prêtres des paroisses voulant avoir aussi leur passe temps d'aller aux mêmes jeux, « délaissaient dire vespres ou les disaient tout seuls dès l'heure de midy, heure non accoutumée, » et encore les chantes les « dysaient-ils en poste et « à la légère (1) ; » quant aux prédicateurs ils ne montaient plus en chaire, car ils n'eussent eu personne pour les écouter. A ce sujet, Bonaventure des Périers raconte le débat singulier qui eut lieu entre le curé de Saint-Eustache et M^r Jean du Pontalais, célèbre entrepreneur de mystères sous Louis XII, qui, au moment où l'on prêchait, avait fait battre du tambourin bien fort et longuement au carrefour situé vis-à-vis l'église, tout exprès pour faire taire le prédicateur et lui enlever ainsi grande partie de son auditoire, ce qui ne manqua pas d'arriver (2).

Rien du reste n'était plus laborieux ni plus sérieux que l'organisation d'un mystère. On exigeait souvent un engagement par devant notaire de la part du compositeur et de l'entrepreneur qui se chargeait des préparatifs. On en trouve la preuve dans Sauval qui reproduit un article des comptes et ordinaires de la prévôté de Paris dans lequel on lit ce qui suit :

« A Jehan Marchand, charpentier de la Grand'Cognée, et Pierre Gringore, compositeur, la somme de 50 livres parisis, pour accomplir le mystère qui se devait faire à l'entrée de la Reyne; ainsi que les dits Marchand et Gringore se sont obligés *par devant deux notaires* (3). »

C'était ordinairement sur une place publique que se jouaient

(1) SAINTE-BEUVE. — *Tableau de la Poésie française et du Théâtre français au XVI^e siècle*, p. 194.

(2) *Nouv. Recréat. et joyeux devis*. — *Nouvelle* xxx.

(3) *Antiquités de Paris*, t. III, p. 534.

les mystères les jours de grande fête. Des *hourds* ou échafaudages étaient construits à cet effet, et c'est chose curieuse que de se reporter aux dispositions particulières de la scène d'alors.

Le théâtre était sur le devant, de la même forme que ceux d'aujourd'hui; mais le fond était différent. Plusieurs échafauds qu'on nommait *établies* le remplissaient. Le plus élevé représentait le Paradis. Il était, dit un vieil auteur, « fait en manière de throsne et reçons d'or tout autour : au milieu est Dieu, en une chaire parée, et au costé dextre de lui, *Paix* et souz elle *Miséricorde*; au senestre *Justice*, et souz elle *Vérité* et tout autour d'elles neuf ordres d'anges les uns sur les autres (1). »

D'autres échafauds parallèles au premier descendaient successivement jusque sur le devant de la scène et représentaient les divers lieux où se passait l'action; c'étaient, par exemple, « la maison des parents de Notre-Dame; son oratoire; la crèche aux bœufs, etc., etc. Enfin à l'endroit le plus bas on voyait l'enfer « fait en manière d'une grande gueule de dragon se cloant et ouvrant, quand besoin était, » pour laisser entrer ou sortir les démons. C'est ainsi que dans le mystère de la *Résurrection*, quand Jésus-Christ descend pour briser les portes de l'enfer, on voyait accourir à l'entrée une foule de diables « mettant coulevrines, arbalètes et canons par manière de défense. »

Lorsqu'on avait besoin d'un purgatoire, ce dernier était placé au-dessus de l'enfer et construit *en manière de chartre* on prison et un peu plus haut comme une grosse tour carrée à jour, laissait apercevoir les âmes des justes qui soupiraient dans les limbes (2).

(1) *Histoire du théâtre français* (par les frères Parfait) t. I^{er}, p. 52.

(2) SAINTE-BEUVE. — *Tableau de la poésie française et du théâtre au XVI^e siècle*, p. 178.

Une espèce de niche munie de rideau, formait une chambre qui servait à dissimuler aux yeux des spectateurs certains détails qu'on ne pouvait représenter sans embarras, tels que l'accouchement de Sainte-Anne, de la Vierge, etc., etc.

« Quant aux coulisses, il n'y en avait point, et rien n'était moins nécessaire : des banquettes placées latéralement à droite et à gauche du théâtre recevaient successivement tous les personnages quand ils avaient fini ou suspendu leurs rôles. Lucifer venait sans rancune s'y asseoir à côté de Saint-Michel et Pilate près de Barabbas, le tout à la vue et à l'édification du public (1).

Une fois le théâtre construit, il fallait pourvoir à ce qu'on appelle aujourd'hui les *accessoires* et ménager une infinité de *trucs* ou *secrets* pour faire face aux mille et une exigences de la mise en scène. Tout ce que le raffinement des machinistes nous met sous les yeux dans les féeries modernes, était déjà à l'ordre du jour. On ne reculait devant aucune difficulté et l'esprit se refuserait à croire à de pareilles inventions si les documents authentiques, datés de cette époque, ne venaient confirmer tout ce qu'on a pu dire à ce sujet. C'est ainsi que dans la relation que Jacques Thiboust, sieur de Quantilly, secrétaire du roy, a faite de l'ordre de la *triomphante et magnifique monstre* du mystère des saints actes des Apôtres des frères Arnoul et Simon Greban, ces deux enfants de Compiègne, dont je me propose de retracer quelque jour la biographie, on voit figurer « des serpents, lézards, couleuvres et autres bestes faictes de broderie et bien enrichies, ayant tous grandes ailes qu'ils dressaient et baissaient quand bon leur semblait, jettant feu par les narines et les oreilles et tenant en leurs mains quenouilles à feu, qui leur étaient changées d'heure en heure, »

(1) DEMOGEOT, *Histoire de la littérature française*, p. 229.

puis venait un grand dragon d'environ douze pieds de longueur « mouvant sans cesse la tête, les yeux, la queue et tirant la langue d'où issait du feu assez souvent, » puis un grand dromadaire fort bien fait qui mouvait aussi la tête et tirait la langue ; puis encore un serpent monstrueux dont Saint-André délivrait la Grèce. Le *scenario* portait que ce serpent devait « se lyer à l'entour d'un chêne en criant et devait jaillir grand quantité de sang, puis mourir. » Or voici comment on exécutait cette manœuvre. Le machiniste qui faisait mouvoir le serpent était placé au cintre du théâtre, et en attirant l'animal à lui au moyen d'une corde de crin noir, il le tortillait autour du chêne sur l'écorce duquel étaient fixées des pointes de fer qui perçaient la peau du serpent et en faisaient sortir une eau couleur de sang. Mais on ne dit pas comment s'effectuait le cri de l'affreux reptile.

Une autre publication faite par M. le baron de Girardot dans les *Annales archéologiques*, nous donne la nomenclature de toutes les feintes employées dans le même mystère. Cette nomenclature ne comporte pas moins de dix chapitres. Du reste il ne faut pas oublier que la représentation du Mystère des actes des Apôtres durait quarante jours entiers et qu'il n'y avait pas moins de 494 personnages paraissant successivement sur la scène.

Dans cette nomenclature on voit figurer le procédé employé pour simuler le martyre de Saint-Barthélemy qui fut écorché vif.

Le mécanisme est décrit en ces termes :

« Sera mis saint Barthélemy sur une table tornisse et essous ung nud et en le couvrant d'un linceuil, fault secrètement tourner la table. »

Plus loin, à propos de Simon le Magicien, il est dit :

« Fault un visage feinct pour Simon Magus qui se pourra

oster et mettre quand on voudra, par lequel il se monstra en autre forme que la sienne accoutumée. »

Et quand il s'agit de la mort de ce même personnage on ajoute :

« Fault une teste feincte pour une décollation de Simon Magus et fault que Daru descolle ung mouton au lieu de luy, et fault ung tombeau pour le mettre et que au tiers jour, il ressucite. »

Cette énumération d'accessoires contient également l'indication des poignards ou épées à *lames rentrantes* et d'une foule d'ustensiles usités encore de nos jours au théâtre.

C'était un grand honneur que de figurer parmi les personnages qui jouaient dans les mystères. On examinait soigneusement les candidats qui se présentaient ; on les astreignait sous serment à remplir leur rôle, et l'on intentait une action contre ceux qui l'abandonnaient après l'avoir accepté.

Et cependant, ce n'était pas une petite besogne que d'apprendre certains de ces rôles, notamment celui de Jésus-Christ dans le *Mystère de la Passion*, car il ne comptait pas moins de 3,400 vers. D'un autre côté, indépendamment de la fatigue que causait l'étude de semblables rôles, il y avait des situations qui n'étaient pas sans inconvénients. Entre autres exemples, la *Chronique de Metz* nous apprend que dans ce même Mystère de la Passion, le curé de Saint-Victor qui représentait Jésus-Christ, prit tellement son rôle au sérieux qu'il faillit mourir en croix ; on n'eut que le temps de le descendre au plus vite. Une autre fois, messire Jean de Nicey, chapelain de Metrange, qui faisait Judas, se pendit si maladroitement que le cœur lui en faillit et il serait certainement mort, si on ne l'eut *hâtivement dépendu*.

Les femmes n'étaient point admises sur la scène. C'était à des hommes plus ou moins jeunes que l'on confiait le soin de représenter les personnages du sexe féminin. Ainsi, à

Metz, d'après la même chronique, le rôle de Ste-Catherine fut rempli le 15 juin 1434 par un notaire nommé Jehan Didier.

Quant aux costumes, ils n'étaient pas toujours d'une fidélité scrupuleuse et le plus souvent ils donnaient lieu à de singuliers anachronismes. Dans le Mystère d'Adam, par exemple, Dieu était revêtu d'une dalmatique et Eve portait une robe de soie blanche (1).

Une fois le Mystère préparé et quand il ne s'agissait plus que d'annoncer la représentation, les compositeurs et entrepreneurs, accompagnés de notables, se mettaient en marche de par la ville et, à grand renfort de tambours et de trompettes, ils faisaient à chaque carrefour la *monstre, cry* et *proclamation* de l'entreprise dudit Mystère.

C'était ordinairement en vers que se faisait cette proclamation. Nous trouvons un échantillon de cette poésie dans le *cry du Mystère des actes des Apôtres*, où entre autre choses il est dit :

• On fait scavoir à son et crys publiques
Que dans Paris un mystère s'appreste
Représentant actes apostoliques....
Venez cité, ville, université,
Tout est cité ; venez gens héroïques,
Graves censeurs, magistrats, politiques,
Exercez-vous au jeu de la vérité
Représentant actes apostoliques.

L'on y semond poètes, orateurs
Vrays précepteurs, d'éloquence amateurs,
Pour directeurs de si sainte entreprise ;
Mercuriens et aussi chroniqueurs,
Riches rimeurs, des barbares vainqueurs
Et des erreurs de langue mal apprise.
L'heure est précise, ou se tiendra l'assise,

(1) *Athenæum français*, 28 avril 1855, p. 345.

Là sera prise au rapport des tragiques
L'élection des plus experts scéniques
En geste et voix au théâtre requise,
Représentant actes apostoliques. »

C'était, comme on le voit, une sorte d'annonce ambulante assez semblable à celle que font encore de nos jours, sous forme de cavalcades, certaines troupes de saltimbanques ou d'écuyers, quand elles parcourent une ville en exhibant toute la bigarrure de leurs costumes :

Un chroniqueur du temps de François I^{er} nous donne du reste une idée de ce qu'étaient ces promenades quelque peu carnavalesques :

« Le dimanche xviii^e jour de mai 1539, dit-il, il fut faict, une monstre du mistère et jeu de la Passion qui fut chose fort triomphante et magnifique, car tous les personnages estoient habillés de velours, draps d'or, satin et d'aultres de soye de diverses couleurs et n'y avoit personnage qui ne fut habillé de différant habit, qui estoit chouse admirable et délectable à veoir (1). »

Dans de telles conditions le succès des mystères alla toujours croissant et, à l'exemple de Paris, plusieurs villes de France, telles que Rouen, Bourges, Angers, le Mans et Metz s'empressèrent d'organiser des spectacles de ce genre.

Compiègne, le séjour des rois par excellence, ne pouvait rester en arrière, et nous trouvons dans les archives communales de cette glorieuse cité, la preuve que dès l'année 1451 on y représentait *le Mystère de Saint-Pierre et de Saint-Paul*, et celui de *Sainte-Agnès*. D'après le titre de l'ouvrage, ce mystère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, où figuraient cent personnages, contenait plusieurs autres vies, martyres et conversions de saints, avec plusieurs grands miracles. On y voyait aussi la mort de Simon Magus, « *la perverse vie et mauvaise*

(1) *Chronique du Roy François*, p. 268.

de l'empereur Néron, comment il fit mourir sa mère et comment il mourut piteusement. » Racine s'est-il inspiré de ce mystère pour écrire sa belle tragédie de Britannicus ? Nous ne saurions le dire.

Au mois de mai 1455 on joua le jeu et mystère de *Berthe et du roy Pépin*. Ce mystère, qui comptait 32 personnages, nous prouve que déjà à cette époque, le théâtre se défrayait, comme aujourd'hui, de romans qui avaient eu un succès populaire. La donnée du mystère, en effet, avait été empruntée de la façon la plus servile, à un poème intitulé : *Berthe aux grands pieds*, et composé par Adenès, l'un des ménestrels attachés à la cour du roi Philippe-le-Hardi. On y voyait comment la jeune Berthe, alors qu'elle se rendait auprès du roi Pépin-le-Bref, pour épouser ce prince, avait été trahie par une intrigante qui avait pris sa place et par quel miracle, Pépin l'avait retrouvée. Cette histoire purement imaginaire peut servir de pendant à celle de Geneviève-de-Brabant.

— En 1457, les jeunes gens de Compiègne représentèrent *la vie et invention de Saint-Antoine*. La mention relative à cette représentation sur les registres de comptes de la ville, ne dit point où la pièce fut jouée, mais il est plus que probable qu'elle dût l'être devant l'église Saint-Antoine.

— Au mois de juillet 1464, on représenta en quatre journées *la vie de Saint-Christophe*. Cette fois ce fut devant *la Croix du Marché-aux-Fromages*, dans la *Cour le Roi*, que le *hourd* fut construit. Le poème avait été composé par Antoine Chevalet, gentilhomme de Dauphiné, et l'on y trouvait une scène que Molière s'est appropriée dans le *Médecin malgré lui* ; c'est celle où Martine s'insurge contre son excellent voisin M. Robert, parceque ce dernier veut empêcher son mari de la battre.

Deux ans après, en juillet 1466, on célébra le mystère de *Sainte-Jeanne, en personnages, selon sa légende*, et au mois

de septembre de la même année, on joua en la cour de l'abbaye de Saint-Corneille, la vie de *Sainte-Virginie* et celle de *Sainte-Catherine*. Nous n'avons pu découvrir si, comme à Metz, le rôle de cette dernière héroïne fut confié à quelque tabellion de l'endroit.

— Le mystère de *Saint-Laurent* fut représenté en 1467, et quelques années plus tard, en 1475, on joua celui de *Sainte-Barbe* qui dura trois jours entiers.

Ce mystère nous donne encore une preuve des hardiesses de la mise en scène du moyen-âge. L'action du drame est des plus simples. Dyoscore, roi de Nychomédie, veut marier sa fille Barbe à Riffemont, prince de la Perse ; mais la jeune fille qui s'est convertie au christianisme et qui a fait vœu de virginité, refuse cette union. Furieux d'une pareille résistance, Dyoscore s'élance vers sa fille et va la percer de son épée, quand la muraille contre laquelle Sainte-Barbe est appuyée, s'entrouvre, lui livre passage et se referme derrière elle. Plus tard le farouche Dyoscore retrouvant Barbe, la fait mettre dans une prison obscure et la dénonce au prévôt Marcien pour lui faire subir le dernier supplice. Aussitôt Marcien d'infliger à la jeune captive les traitements les plus cruels, puis s'apercevant que ce qui la domine surtout, c'est le sentiment de la pudeur, il prononce la sentence suivante :

Moy, président, prévost et juge,
Barbe, je te condamne et juge,
Très-déloyale et estourdy,
D'être parmi Nychomédie
Nue du pied jusqu'au chef,
Desmontrée sans nul couvert chef,
Sans chemise et sans vestement ;
Et non pas par cy seulement
Mais par la terre universelle...

Aussitôt les bourreaux déshabillent Sainte-Barbe jusque la

ceinture « *Exuant eam usque ad umbilicum* », dit le scenario) et la situation serait devenue des plus délicates, surtout quand on songe que le rôle de l'héroïne était confié à un jeune homme, si la Sainte-Vierge n'eut intercédé en sa faveur auprès de Dieu, et disant :

« Préservez-la de honte dure ;
De son honneur ayez la cure ; »

et si Dieu n'eut immédiatement envoyé un ange pour jeter un voile secourable sur la pauvre Barbe et frapper de cécité ses persécuteurs.

Ce mystère de Sainte-Barbe dût plaire considérablement à la population de Compiègne, car l'année suivante (juin 1476) on le joua une seconde fois concurremment avec la *Vie de Saint-Alexis* « l'un des thèmes les plus populaires au moyen-âge », dans lequel on représentait le vertueux fils d'Euphémien délaissant sa jeune femme le jour même de son mariage, afin de conserver sa propre virginité.

— Vint ensuite, en 1488, le *Jeu de la vie et du martyre de Mgr Saint-Crépin et Crépinien*.

Ce mystère anonyme était dédié aux maîtres et compagnons cordonniers. On y trouvait encore des effets de scène dignes de nos féeries modernes.

L'action se passe à Soissons l'an 287 de l'ère chrétienne. Deux pauvres cordonniers, les frères Crépin et Crépinien, venus de Rome avec Saint-Quentin pour prêcher l'Évangile dans les Gaules, y font de nombreuses conversions.

Voulant mettre un terme à cette propagande, Rictiovaire, gouverneur des Romains, fait arrêter les deux artisans ; il les interroge et, sur leurs réponses, il s'écrie :

« Allez moi y tantost quérir
Des alènes : C'est mon plaisir : »

Puis il ordonne qu'on leur *boute* ces alènes aux doigts afin

qu'ils meurent des mêmes outils qui les faisaient vivre.

Les alènes sont apportées et en présence du gouverneur, on les enfonce jusqu'au manche dans les doigts des deux saints qui loin de se plaindre d'un tel supplice « en remercient moult doucement leur Dieu. » C'étaient des outils à lame rentrante.

Rictiovaire ordonne alors de précipiter les deux cordonniers dans la rivière d'Aisne, ayant chacun une meule au cou en guise de collier. La sentence est exécutée, mais bientôt les bourreaux accourent et l'un d'eux dit au gouverneur :

« Sire oyez. Ce que dire vueul :
Ces deux qu'avons en la rivière
Gettés, ils sont à lie chiere (à cœur joie)
Oultre passés. »

Un autre ajoute :

« La rivière, qui fort gelée
Etoit, est chaude devenue
Comme eau de baing...
Les meulles qu'en leur col ont mis,
Emportent, dont je m'esbahis
Et merveille très grandement.
Et ne leur griève nullement
A porter, ne c'une chemise... »

La fureur de Rictiovaire redouble. — Il ordonne de les faire *ardoir* ou bouillir. Aussitôt on apporte une grande chaudière remplie d'huile bouillante et de plomb fondu et Saint-Crépin y est précipité ainsi que Saint-Crépinien. Les bourreaux soufflent le feu au risque de se *ardoir eux mêmes* et quelques instants après n'entendant plus les deux martyrs, ils se disent : *ils sont morts !* mais tout à coup Saint-Crépin sort la tête de la chaudière en s'écriant :

« Mon Dieu, mon roi, mon créateur !
Veuillez avoir de nous mercy !...

Et Saint-Crépinien ajoute :

De nous mercy et remembrance .. »

Alors stupéfaction générale : les bourreaux se précipitent de nouveau vers la chaudière, mais aussitôt celle-ci éclate, en les frappant tous de mort. Seuls Saint-Crépin et Saint-Crépinien demeurent sains et saufs et le drame se prolongerait indéfiniment si plus tard, Dioclétien et Maximien ne parvenaient à faire décapiter les deux héros chrétiens.

A l'époque où ce mystère se jouait, on tenait Saint-Crépin en grand honneur à Compiègne ; c'était le 25 octobre 1430 jour de sa fête, que le siège des Bourguignons avait été levé, et les habitants, « Considérant la grâce que Notre-Seigneur avait faite à la ville de la délivrer du siège, » s'étaient empressés d'organiser une procession chaque année à pareil jour et en même temps un don était remis au prévôt de la confrérie de Saint-Crépin. De plus Dom Gillisson nous apprend qu'il y avait messe basse tous les dimanches à la chapelle de Saint-Michel pour les confrères de Saint-Crépin et qu'on sonnait cette messe avec une grosse cloche.

— Après le mystère de Saint-Crépin, vint celui de *la Passion de N. S. Jésus-Christ* qui fut joué en 1490 le jour de la Pentecôte. C'était chose importante à tous les points de vue que d'entreprendre la représentation de ce mystère qui durait cinq journées entières, y compris celle de la Résurrection et se divisait en près de cent cinquante tableaux dans lesquels figuraient autant de personnages. Aussi les notables habitants de Compiègne, se réunirent-ils à l'Hôtel-de-Ville le 3 mars 1490, pour délibérer à cet effet et la majorité demeura d'avis de passer outre au mystère.

Ce fut un prêtre nommé Jean Noël qui organisa la représentation ; le tonnelier Mahieu Venesse fut chargé de construire les *hours* où se trouvaient le *Paradis* et le *gouffre*,

autrement dit l'*Enfer*. Un nommé Berthault Diet fournit les poissons qui étaient indispensables dans plusieurs tableaux, notamment celui ayant pour titre : *Apparition de Jésus aux apôtres qui péchaient*. On y voyait six des apôtres jetant leurs filets dans la mer sans rien prendre, ce dont Saint-Thomas se plaignait en ces termes :

« Il n'y a poisson, ne demy
Dont un chat se peult déjeuner. »

Mais survenait Jésus qui leur commandait de lancer leurs engins sur le côté droit. Les apôtres exécutaient cet ordre et aussitôt Saint-André de s'écrier :

« Amont !
Les poissons si très durs y sont,
Que toute l'eschine m'en ploye !
Sus ! Compagnons, Amont !... »

Et quand tous les filets étaient relevés, Saint-Jacques plein de joie remerciait Jésus en disant :

« J'ay notre marée comptée ;
Nous n'avons que bars, qu'éprephins
Que saulmons, que gros marsouins
Près de cent et cinquante mille. »

Après quoi les apôtres se retiraient pour aller faire argent d'une aussi belle capture.

— Plusieurs autres mystères furent encore joués les années suivantes à Compiègne. En première ligne figure le *Miracle de Mgr Saint-Jacques* représenté au mois d'août 1502 par la Confrérie de Saint-Jacques-de-Compostelle, fondée en l'Eglise des Dominicains. Ce mystère eut lieu en présence des Compagnons de Roye, pèlerins de Saint-Jacques, qui en grande joyeuseté étaient venus les voir ; puis on joua trois autres mystères dont nous ignorons le nom ; le premier fut représenté le 1^{er} février

1515; le second eut lieu le 15 septembre 1531 dans *la rue devant les Prisons*, près la place du Change, pour célébrer l'arrivée de la reine Eléonore, et enfin, le dernier fut joué le 14 octobre 1538 « à l'honneur et louenge de la Reine de Hongrie » qui faisait son entrée à Compiègne. C'est M^e Louis Chocquet, assez mauvais poète, demeurant à Pont-Sainte-Maxence, qui composa ce mystère lequel, selon toute vraisemblance, devait être tout ou partie de celui de *l'Apocalypse de Saint-Jean*, qu'il fit représenter à Paris en 1544, à l'hôtel de Flandres, par les confrères de la Passion.

Indépendamment de ces mystères, les habitants de Compiègne représentaient encore de temps à autre quelques scènes mémorables de notre histoire nationale. C'est ainsi qu'ils jouèrent publiquement « la déconfiture de Talebot advenue en Bordelais. » Il s'agissait de la sanglante bataille livrée le 17 juillet 1453 sous les murs de Castillon, entre les Anglais et les Français et dans laquelle le célèbre capitaine anglais Talbot perdit la vie.

La ville de Compiègne comptait aussi à cette époque une société des *Enfants Sans Souci*, formée des éléments joyeux de la basoche picarde. Cette société avait à sa tête un nommé Jehan Jennesson qui prenait le titre de *Mère-Sotte* et qui avait choisi pour greffier Jehan Bienvenu, nom d'heureux augure. Ces *Enfants Sans Souci* se livraient, surtout pendant les jours gras, à des ébattements joyeux et récréatifs tel que le *Jeu du Prince des Sots* dans lequel excellait, à Paris, le fameux Pierre Gringore. Ils représentaient aussi les *moralités* ou pièces allégoriques qui étaient le plus en vogue à Paris et dans lesquelles s'alliait toujours le plaisant au sévère. A ce titre ils durent très-certainement jouer la *Condamnation de Bancquet*, moralité que l'on considère, avec raison, comme un des chefs-d'œuvre du genre et dans laquelle se répand un parfum *sui generis* qui se retrouve plus tard dans le *Malade imaginaire*.

Rien n'est plus singulier, ne nous donne une idée plus exacte des mœurs du moyen-âge et n'est d'un enseignement plus salutaire que le canevas de cette pièce due à la plume de Nicole de la Chesnaye, médecin de Louis XII, et dont l'idée première est attribuée, par le bibliophile Jacob, au roi lui-même (1). Toute l'action du reste, se résume dans les deux vers du prologue.

« Sachez que manger à oultrance
Détruit les gens, et moult peut nuire. »

Pour le démontrer l'auteur met d'abord en présence trois gaillards qui s'appellent *Diner*, *Souper* et *Banquet* et qui, après avoir fait grand étalage de leurs avantages personnels, invitent successivement à leur table, *Gourmandise*, *Passe-temps*, *Friandise*, *Je bois à vous*, *Accoustumance* et je *Pleige d'autant*. On se rend d'abord dans la demeure de *Diner* et pendant que les convives se livrent aux charmes *du boyre et du manger*, surviennent de nouveaux personnages habillés si estrangement qu'on ne sait à quel sexe ils appartiennent. Ce sont, *Apoplexie*, *Paralysie*, *Épilepsie*, *Pleurésie*, *Colique*, *Esquinancie*, *Hydropisie*, *Jaunisse*, *Goutte* et *Gravelle*, en un mot tout le cortège de maladies qui désolent le genre humain et particulièrement :

« Ceux qui font les excès de bouche :
Gourmands qui prennent leurs ébatz. »

Les nouveaux arrivés déclinent leurs noms et leurs qualités et se contentent d'épier les joyeux dineurs. Puis ces derniers se rendent chez *Souper* où ils retrouvent des mets succulents et des vins exquis, auxquels ils font le plus grand honneur ; et qui donnent lieu, dans la pièce, à une foule d'aphorismes culinaires dont les chefs de cuisine moderne pourraient encore faire leur profit. Mais vers la fin du festin, apparaissent de

(1) *Recueil de farces, sotties et moralités*, p. 272.

nouveau les maladies qui bousculent les invités et les mettent en fuite.

Ceux-ci toutefois ne se tiennent pas pour battus ; ils se réfugient chez *Banquet* et là, même cérémonie. Les maladies sont prévenues de nouveau ; elles accourent, le bâton à la main, et elles frappent tant et si bien sur le dos des malheureux que quatre d'entr'eux restent morts sur place. Les autres tout écloppés s'échappent à grand'peine et vont porter plainte à dame *Expérience*, contre *Souper* et *Banquet*. Dame *Expérience* appelle aussitôt ses satellites, *Sobriété*, *Secours*, *Pilule*, *Clistère*, *Diète* et *Saignée* et leur donne ordre de s'emparer des deux imposteurs. Ces derniers sont arrêtés à l'instant et le procès s'instruit, en présence d'*Hippocrate*, de *Gallien*, d'*Avicenne* et d'*Averroës* : *Banquet* est condamné à mort à l'unanimité et quant à *Souper*, pour l'empêcher à l'avenir de servir trop de mets sur table, on ordonne qu'il aura au long du bras :

« Poignets de plomb pesant bien largement

Et que

« Du diner pris ordinairement

De six heures, il n'approchera point. »

L'exécution de la sentence est confiée à *Diette* : *Banquet* est pendu et quand il a rendu le dernier soupir, le docteur *Prélocuteur* s'adresse au public, en ces termes :

« Seigneurs qui avez assisté
A la matière delectable,
Bien voyez que gulosité
Est vergongueuse et detestable,
Il souffit deux fois tenir table
Pour compétante nourriture,
Le bancquet n'est point proufitable
Car il nuyt et corrompt nature.

C'est péché, c'est blâme, c'est vice
C'est oultrage et difformité,

De faire en corps tant de service,
Qu'on en aquiert infirmité.
Si avons Soupper limité,
Et *Bancquet* mis à finement,
C'est fin de la moralité ;
Prenez en gré béguinement... »

Cette moralité, comme on le voit, contenait un véritable cours d'hygiène gastronomique à l'usage du peuple, et, comme tout ce qui tient essentiellement à notre nature, ses axiomes n'ont rien perdu de leur valeur aujourd'hui.

C'était la ville de Compiègne qui subvenait en grande partie aux frais de ces joyeuses représentations. Nous en trouvons la preuve dans cette mention mise sur les registres des dépenses municipales en 1539 :

« Donné vingt sols à *no mère sotte* Jehan Jennesson et à ses enfançons, sotz, sottelettes et sotteletz... pour aider aux frais par eulz faictz à jouer plusieurs belles moralitez et farces joyeuses en la ville, pour réjouir la population. »

La ville contribuait également, dans une certaine mesure, aux dépenses que nécessitait la représentation des mystères. Ainsi, le 8 novembre 1475, elle allouait 60 sous parisis aux jeunes hommes ayant joué la vie de Sainte-Barbe qui avait duré par trois jours entiers, « pour ayder à supporter les *frais des hours et habillements* qu'il leur avait convenu. » Pareille somme fut payée le 19 novembre 1490 à ceux qui montèrent et jouèrent la Passion de Notre Seigneur (1). Quant aux frais et

(1) 19 novembre 1490, à Berthaut Diet, messire Jehan Noël, prestre, et Mahieu Venesse tonnelier,

A été ordonné faire mandement de la somme de 60 sols parisis, c'est à savoir : au dit Berthaut Diet de 20 sols parisis pour poissons par lui baillez aux personages d'apostres qui ont aydé à jouer le mistère de la Passion Notre Seigneur, au jour de la Penthecouste dernier passé ;

Item 24 sols parisis audit messire Jehan Noël a quoy a été tenu a luy pour le reste qui lui estoit dû d'avoir fait les livres pour jouer ledit mistère ;

Et audit Venesse 16 sols parisis pour plusieurs tretteaux par lui baillez tant à faire le *Paradis* comme le gouffre pour jouer icelui mistère ;

(Archives municipales de Compiègne. Reg. BB. 12 f°, 75.)

dépenses occasionnés en juillet 1476 par la seconde représentation de la vie de Sainte-Barbe, lesquels se montèrent à la somme relativement fort élevée, de 4023 livres, 6 sous, 8 deniers, ils furent supportés en entier par la municipalité.

Et maintenant quand on soulève ce coin du voile qui recouvre la vie de nos ancêtres et qu'on jette les yeux sur le texte de ces mystères, qui leur causait tant de liesse, il y a plusieurs siècles, on comprend à merveille les regrets exprimés par Voltaire et que M. Villemain formulait si bien dans son *Cours de littérature au moyen-âge* quand il disait :

« Il est fâcheux qu'à cette époque la langue n'ait pas été mieux faite et qu'il ne se soit trouvé, par hasard, quelques hommes de génie parmi les *Confrères de la Passion*. Au fond la matière était admirable. Concevez un théâtre qui serait dans la foi des peuples, le supplément du culte même ; concevez la religion mise en scène, avec la sublimité de ses dogmes, devant des spectateurs convaincus ; puis un poète d'une forte imagination, pouvant user librement de toutes les grandes choses, non pas réduit à nous dérober quelques pleurs sur defeintes aventures, mais frappant nos âmes avec l'autorité d'un apôtre et la magie passionnée d'un artiste, s'adressant à ce que nous croyons, à ce que nous sentons, et nous faisant verser de vraies larmes sur des sujets qui nous paraissent non seulement vrais, mais divins ; certes rien n'aurait été plus grand que cette poésie. Au lieu de cette curiosité à demi-indifférente, qui, dans notre siècle, conduit au théâtre des spectateurs distraits par mille soins, supposez une assemblée attentive, ardente, pieusement émue par le sujet seul, indépendamment des inventions du poète ; mettez ces hommes en présence des plus grands souvenirs qui aient formé leur croyance ; ayez un poète surtout, un poète

.... Cui mens diviniior atque os

Magna sonaturum....

« Faites lui réciter, décrire, dialoguer ce drame sublime et tout fait de la Passion ; qu'il vous montre la persécution et les douleurs du fils de Dieu, la trahison du faux disciple, les hésitations de Pilate ; ce juge qui se lave les mains du crime qu'il laisse commettre ; ces prêtres et ce peuple égaré qui se saisissent du crime qu'on leur abandonne et l'achèvent ; toutes les tristesses de la Passion, le reniement de Saint-Pierre, les douleurs de la mère au pied de la Croix ; pouvait-il exister jamais tragédie plus déchirante ? Mais le poète a manqué et le sujet de la Passion, traité et remanié sans cesse, n'a produit que de froides et stériles absurdités où la licence de tout dire n'a jamais inspiré quelque chose qui valut la peine d'être dit. »

L'homme de génie, dont parlait M. Villemain, ce n'est qu'un siècle plus tard qu'il naquit. Il s'appelait Pierre Corneille et, à défaut du drame de la Passion, les beaux vers de Polyeucte soulevèrent, en 1640, comme ils soulèvent encore aujourd'hui, les frénétiques applaudissements du parterre.

ROSCELIN DE COMPIÈGNE

PAR M. DU LAC, MEMBRE TITULAIRE

La plupart des auteurs qui se sont occupés de Roscelin jusqu'à présent, l'ont fait surtout au point de vue spécial de ses opinions philosophiques et théologiques ; aussi une grande partie de la vie de ce docteur, principalement ses commencements et sa fin restent-ils encore dans une complète obscurité.

Je me suis en effet trouvé arrêté dès le principe quand j'ai voulu fixer la date et le lieu de naissance de ce personnage : la date, aucun écrivain ne la donne, même approximativement. Quant à la localité qui lui a donné le jour, on la fixe en général en Bretagne, mais sans en donner la preuve et sans indiquer aucune source ; Aventin, historien du xv^e siècle, dans ses *Annales de Bavière*, dit en parlant de Roscelin : *Rucelinum Britannum magistrum Petri Abælardi*. Dom Grenier, dans ses notes manuscrites où il n'a guère fait dans cette circonstance que copier les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (1), s'exprime ainsi : Il (Roscelin) fut qualifié au concile de Soissons en 1092, *Dialecticien de Compiègne*, non pour y être né (Il était de l'Armorique aujourd'hui Bretagne, province de France), mais pour y avoir eu un canonikat dans l'église de Saint-Corneille. La plupart des auteurs (2) ont suivi

(1) T. IX, pages 359 et suivantes.

(2) Rousselot. *Etudes sur la philosophie dans le moyen-âge*, pages 127 et suivantes.

cette opinion, sans doute sans la contrôler et en se bornant à copier ceux qui les avaient précédés, à l'exception toutefois de M. Cousin qui émet un doute, mais sans le motiver.

Quoiqu'il en soit de ce point qui reste jusqu'ici dans l'obscurité, il paraît certain que Roscelin vint à Compiègne sous le règne de Philippe I^{er}. Quels furent les motifs qui le dirigèrent vers cette ville, sous l'empire de quelles circonstances et à quelle époque précise son arrivée eut-elle lieu ? Ce sont là autant de questions auxquelles il est impossible de donner dès à présent une solution.

Toujours est-il qu'il y obtint, probablement quelques années avant 1092, un canonicat à l'abbaye de Saint-Corneille et qu'il y enseigna la philosophie et la théologie.

Dom Grenier ne paraît pas élever le moindre doute à cet égard et ne suppose pas qu'il s'en soit jamais élevé : après avoir jeté un coup-d'œil sur les dignitaires du chapitre royal de Saint-Corneille, il parle des chanoines célèbres et n'en cite que deux : le premier dont il ignore même le nom et qu'il désigne sous la dénomination *un auteur du x^e siècle* (1) et Roscelin auquel il consacre quelques lignes. L'étude toute particulière que notre savant Bénédictin accorde à tout ce qui touche l'abbaye de Saint-Corneille et notamment à ses religieux, donne un grand poids à son opinion ; les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* nous le présentent très-affirmativement comme chanoine de Compiègne (2) ainsi que l'avait déjà fait Aventin. Cousin et tous les auteurs ont suivi cette opinion et s'accordent à reconnaître que Compiègne fut le champ de bataille où notre personnage engagea la grande lutte philosophique et religieuse contre les principes admis à peu près universellement à cette époque. Ce qui le confirme, c'est

(1) Il a laissé une *Histoire de la translation des reliques du pape Saint-Corneille de Rome à Compiègne*.

(2) Tome ix, pages 359 et suivantes.

que Roscelin ayant appliqué à la théologie le système philosophique qu'il professait et ayant enseigné sur le mystère de la Trinité une doctrine contraire à celle de l'église, c'est à Compiègne ou à Soissons que se réunit le concile appelé à le juger, sur la convocation de Renaud, archevêque de Reims, son métropolitain. Or, il est fort naturel de supposer que le but des prélats était de condamner les doctrines religieuses de Roscelin dans la contrée même où elles avaient été enseignées et propagées.

Cependant, M. Hauréau dans la *Nouvelle biographie générale* (art. Roscelin) (1), lui assigne pour lieu de naissance Compiègne ou les environs de cette ville ; il développe cette opinion et voici son raisonnement (2) : Il affirme que, contrairement à l'opinion générale, Roscelin n'a pas été chanoine à Compiègne, mais bien à Besançon ; qu'il a enseigné soit dans cette dernière ville, soit en Bourgogne et n'a jamais occupé aucune chaire à Compiègne. Cependant, ajoute-t-il, il est dénommé dans les anciennes chroniques *Roscelinus Compendiensis* ; on le voit lui même apposer au bas d'une charte sa signature *Roscelinus de Compendis*. Or, poursuit M. Hauréau, puisque la ville de Compiègne ne fut pas le siège de son canonicat, elle fut le lieu de sa naissance, cela paraît évident. Aventin nous a donc trompés, Roscelin était Picard.

Ce raisonnement n'est juste qu'à une condition, c'est que son auteur nous prouvera sans réplique que Roscelin n'a pas été chanoine de Saint-Corneille et n'a pas enseigné à Compiègne, sans quoi il pêchera par sa base. Cette preuve, M. Hauréau croit l'avoir trouvée dans la découverte encore récente d'un manuscrit de la bibliothèque de Munich faite par M. Schmeller, un des conservateurs. Il s'agit d'une lettre remplie d'invectives adressée par Roscelin à Pierre Abélard ;

(1) Paris, Didot, 1863.

(2) *Sing. hist. et litt.*, Lévy, 1861.

cette lettre ne porte ni le nom de celui qui l'a dictée ni le nom de celui qui l'a reçue ; mais, dit-il, les personnalités abondent et déclarent assez les noms absents. L'auteur de la lettre s'adressant à son adversaire, l'apostrophe ainsi : « Sans doute
« l'église de Tours et l'église de Loches où si longtemps tu
« t'es assis à mes pieds, le moindre des disciples de ton
« maître, et cette église de Besançon dont *je suis un des*
« *chanoines* (1) ne sont pas hors du monde ; or, toutes
« ces églises me respectent, m'honorent, et, lorsque j'en-
« seigne, prêtent une oreille attentive à mes paroles. »

M. Hauréau conclut de là avec raison que Roscelin vint en Bourgogne où il fut pourvu d'un bénéfice soit dans le chapitre métropolitain de Besançon, soit dans une des collégiales de cette ville ; mais il ajoute : « Et c'est là qu'il proposa sur
« le mystère de la Trinité l'opinion qui fut condamnée par le
« concile de Soissons. » Et, dit-il, en voici la preuve :

« Dans son introduction à la théologie, Abélard fait le recensement des docteurs qui, de son temps, ont professé des
« doctrines hérétiques et il en désigne quatre qu'il ne nomme
« pas, le premier en France, *le second en Bourgogne*, le troi-
« sième en Anjou, le quatrième dans le pays de Bourges.
« Voici comment il s'exprime sur le second : le second soutient
« que les trois propriétés selon lesquelles on distingue en
« Dieu trois personnes sont trois essences différentes des
« personnes elles-mêmes et de la nature divine, etc. (2) :
« Selon Duchesne qui invoque à ce propos le témoignage de
« Saint-Anselme, il s'agit ici de Roscelin.

Les termes employés par ce prélat pour exprimer la doctrine de Roscelin sur la Trinité sont en effet conformes à ceux

(1) *Neque vero Turoneasis ecclesia vel Locensis ubi ad pedes meos, magistri tui discipulorum minimus tam diù resedisti ; aut Bizuntina ecclesia, in quibus canonicus sum, extra mundum sunt.* (Lettre de Roscelin à Abélard — Cousin, *Œuvres d'Abélard*, Tome II, appendice p. 792.)

(2) *Œuvres d'Abélard*, éd. de Cousin, tome II, p. 84.

dont Abélard fait usage en parlant de l'hérétique Bourguignon.

Je veux bien admettre l'authenticité de la lettre citée par M. Hauréau ; j'admets encore que ce soit à Roscelin lui-même qu'Abélard fasse allusion dans son écrit, quoique le passage puisse fort bien et plus naturellement peut-être s'appliquer à l'un de ses disciples (1) ; que prouve tout cela ? Et la lettre d'abord que prouve-t-elle ? Que Roscelin a enseigné à Tours et à Loches, qu'il y a eu Abélard pour disciple à une époque où celui-ci était encore jeune et n'avait acquis aucune célébrité ; qu'enfin à l'époque où il écrivait la lettre il était chanoine de Besançon, de Tours ou de Loches. Quant au passage de l'écrit d'Abélard, il démontre qu'il existait alors en Bourgogne un docteur hérétique lequel était *peut-être* Roscelin.

Mais ces faits, en les supposant prouvés, sont-ils absolument contraires à l'opinion soutenue par tous les auteurs, à savoir que Roscelin a été pourvu d'un canonicat à l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne ; qu'il a enseigné dans cette ville la philosophie novatrice et une doctrine religieuse qui a été condamnée au concile de Soissons en 1092 ?

Pour répondre utilement à cette question, il faut commencer par se rendre compte de l'époque à laquelle a été écrite la lettre de Roscelin à Abélard et de celle à laquelle ont eu lieu les faits qui y sont mentionnés. Sans pouvoir la préciser d'une manière complète, nous sommes en mesure cependant d'affirmer que ces deux époques sont postérieures de plusieurs années à la condamnation de Roscelin : Abélard était né en 1079 (2), il avait treize ans environ lors de la tenue du concile de Soissons ; c'est au moins quatre ans après, c'est-à-dire vers l'âge de 17 ans qu'il pouvait avoir Roscelin pour maître à

(1) C'est ce que soutiennent les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*.

(2) Cousin, *Fragmentes philosophiques*, p. 37 et suivantes.

Loches ou à Tours. Quant à sa lettre elle ne peut être écrite que longtemps après, puisque celui à qui elle s'adressait était lui-même devenu maître, docteur et avait écrit son ouvrage sur la Trinité, ce qui n'eût lieu, je crois, que de 1118 à 1120. Il est donc permis de conclure de tout ceci que Roscelin, postérieurement au concile de Soissons, enseigna à Loches, à Tours et peut-être à Besançon ; qu'il obtint dans l'une de ces villes un nouveau canonicat. Mais rien n'empêche qu'avant 1092 il n'ait été chanoine de l'église de Saint-Corneille de Compiègne et qu'en cette qualité il n'ait enseigné dans cette ville. Ceci est d'autant plus vrai que dans un passage de cette même lettre citée par M. Hauréau (1), l'auteur s'écrit en s'adressant à Abélard : « Comment peux-tu soutenir que j'ai été chassé du monde entier, quand Rome, cette capitale du monde m'accueille avec faveur, demande avec plus de faveur à m'entendre et, m'ayant entendu, me témoigne une faveur plus grande encore ? » Il est donc constant qu'à l'époque où Roscelin était chanoine de Besançon il avait déjà été chassé d'Espagne et d'Angleterre (2). Il en résulte que le raisonnement de M. Hauréau ne porte pas ; la qualification de *Compendiensis* partout donnée à Roscelin s'explique suffisamment par son canonicat, son enseignement à Compiègne et la célébrité qu'il y acquit, mais rien n'indique que cette ville ait été le lieu de sa naissance.

J'ai dû nécessairement m'appesantir sur cette première question ; son importance au point de vue de notre localité et surtout de la vérité historique me servira d'excuses.

Roscelin, dit un biographe ecclésiastique, était un des docteurs les plus renommés de son temps, mais beaucoup plus

(1) *Sing. hist. et littér.*, p. 223.

(2) Abélard disait dans sa lettre : *ab utroque regno in quo conversatus est, tam anglorum scilicet quam francorum cum summo dedecore expulsus est.*

versé dans la dialectique que dans la théologie ; grand partisan et, selon quelques auteurs, chef zélé de la secte des Nominaux, combattu par les Réalistes avec une chaleur qui allait jusqu'à l'animosité (1).

Je n'ai pas la prétention d'entrer ici dans le détail du système philosophique de Roscelin ; il était élève de Jean dit le Sophiste (2), aussi ne serait-ce pas lui qui serait, à proprement parler, l'auteur du nominalisme ; mais il lui a donné son vrai caractère en l'appuyant sur des preuves nouvelles, en en tirant des développements nouveaux, surtout en le répandant parmi de nombreux auditeurs. Il n'est pas facile d'ailleurs de se faire une idée nette des opinions philosophiques de Roscelin ; aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous et on ne connaît guère ses doctrines que par la réfutation qu'en ont faite ses adversaires (3), principalement par le traité de Saint-Anselme *de fide Trinitatis et incarnatione verbi contra blasphemias Roscelini* et par une lettre d'Abélard à l'évêque de Paris. Ce que je puis faire de mieux est de donner ici en deux mots, d'après Cousin (4), le résumé des opinions philosophiques de ce docteur. Cela suffira pour vous éclairer sur les idées de Roscelin et vous montrera en même temps le cas que le philosophe moderne faisait de notre compatriote : « Il « soutenait que les universaux, à savoir les genres et les « espèces, ne sont que des mots ; et que de même les parties « d'une chose n'existant que dans cette chose, on n'a plus « aussi que des mots ; on peut supposer qu'il en disait autant

(1) Rousselot, article Roscelin, p. 130.

(2) In dialecticā hi potentes exstiterunt sophitæ : Johannes qui eamden artem sophisticam vocalem esse disseruit ; Robertus Parisiacenses, Roscelinus Compendiensis, Arnulfus Laudunensis. Hi Johannis fuerunt sectatores qui etiam quam plures habuerunt auditores. (Du Boulay, *Hist. univ. Par.* t. 1, p. 443 — Cousin, *Frag. phil.*, p. 120).

(3) Othon de Freisingen et Jean de Salisbury tout en rappelant son nom n'en parlent, pour ainsi dire, pas.

(4) *Fragments philosophiques*, p. 127.

• des qualités par rapport à leur sujet. Le principe commun
• de ces diverses théories, c'est qu'en réalité il n'existe que
• des individus et des choses particulières et que, hors de là,
• il n'y a que des conceptions ou abstractions de l'esprit et
• par conséquent des mots. Ce principe avait déjà été professé
• avant Roscelin, mais celui-ci en tira des conséquences. Les
• universaux n'étant, suivant lui, que des notions abstraites, il
• en conclut que toute la réalité appartenant ou aux choses
• individuelles auxquelles ces notions sont empruntées ou à
• l'esprit qui a la puissance de former de pareilles abstrac-
• tions et ces abstractions en elles-mêmes sont de purs mots.
• La conséquence est légitime, elle est même fort naturelle ;
• mais le génie consiste souvent à découvrir une face nouvelle
• d'un principe déjà connu. »

Cependant tant que Roscelin se borna à professer le nominalisme en philosophie, il eût des adversaires, mais on ne pensa pas à lui donner des juges ; déjà Saint-Anselme, alors abbé du Bec en Normandie, commença avec lui une lutte que l'exil même ne devait pas terminer.

En effet, Roscelin eut la funeste idée de transporter dans la théologie ses idées hardies et novatrices, et il les appliqua particulièrement au mystère de la Trinité ; il se précipita, dit Dom Grenier, dans des erreurs monstrueuses sur les trois personnes divines, soutenant que si les trois personnes n'étaient trois choses distinctes, on pourrait dire que le père, le fils et le saint-esprit se seraient incarnés, suite du principe qu'il y avait trois Dieux, quoi qu'il reconnût que les trois personnes n'eussent qu'une seule volonté, une seule et même puissance.

On peut s'imaginer l'effet que produisit en plein moyen-âge une pareille opinion professée par un religieux ; cette doctrine commença à faire du bruit dès l'année 1089 et ses progrès allèrent jusqu'en 1092 suivant les uns, ou suivant les autres

en 1093 ; un concile fut convoqué par Renaud, archevêque de Reims, pour en arrêter les suites. Cette réunion ecclésiastique eût-elle lieu à Soissons ou à Compiègne ? M. Pécoul, dans un savant travail qu'il nous lisait à l'une de nos dernières séances, le plaçait à Compiègne, et cette opinion est partagée par M. Pellassy de l'Ousle dans son *Histoire du palais de Compiègne* et par Pluquet dans son *Dictionnaire des hérésies* (1).

Labbé et Hardouin qui placent au contraire ce concile à Soissons ont été suivis par la majorité des auteurs. Cette divergence provient probablement de ce que Roscelin aura eu à subir quelqu'interrogatoire à Compiègne, peut-être en la présence de Renaud du Bellay lui-même et de quelques-uns de ses suffragants se rendant au concile de Soissons. Cette session préliminaire a-t-elle été considérée comme un concile ou est-ce la promulgation des actes du concile de Soissons qui aura eu lieu dans la ville où vivait Roscelin pour frapper sa doctrine, dont on a fait une assemblée distincte ? Il est difficile de le dire avec certitude ; mais ce qui me paraît hors de doute, c'est que le concile proprement dit eut lieu à Soissons ; la question est tranchée par le texte de la lettre d'Abélard à l'évêque de Paris où l'auteur affirme positivement que son adversaire a été condamné par le concile de *Soissons* (2). Cette déclaration si nette d'un contemporain parfaitement au courant des affaires religieuses de son temps me paraît répondre péremptoirement à toutes les objections (3).

Lorsqu'il fut cité devant ce concile, Roscelin ne paraît pas avoir cherché son salut dans la discussion des doctrines qu'on lui reprochait ; il essaya de se mettre à l'abri sous l'autorité

(1) Voyez aussi Fleury, *Hist. ecclés.* liv. 64, § 4.

(2) Cujus hæresis detestabilis, tres deos confiteri, imo et prædicare Suessionensi concilio a patribus convicta est.

(3) Voyez aussi à ce sujet : *Hist. litt.*, t. VIII, p. 464 à 466.

des grands noms de Lanfranc, qui était mort depuis peu, et de Saint-Anselme, alors abbé du Bec en Normandie, auxquels il attribua ses opinions. A cette nouvelle, celui-ci écrivit à Foulques, évêque de Beauvais, une lettre pleine d'indignation dans laquelle il justifiait son maître et lui-même des accusations portées contre eux (1) ; il demandait que sa lettre fut apportée et lue au concile. Roscelin se vit donc obligé d'abjurer, non par conviction, comme il l'a montré depuis, mais dans la crainte d'être massacré par le peuple. Il n'en fut pas moins condamné par le concile, et, sous le coup de cette disgrâce méprisé, persécuté, ne pouvant plus enseigner que dans l'ombre, il prit, après un certain temps, le parti de passer en Angleterre. Combien de temps séjourna-t-il dans ce royaume ? On ne le sait pas d'une manière précise ; ce qu'on sait, c'est que la rude leçon qu'il avait reçue ne suffit pas pour soumettre cette nature énergique et frondeuse, il continua à enseigner de l'autre côté du détroit la doctrine religieuse qui avait motivé sa condamnation. C'est alors que Saint-Anselme, qui de l'abbaye du Bec était passé à l'archevêché de Cantorbéry, publia son *Traité de la Trinité et de l'Incarnation*. Roscelin mit de nouveau la main à la plume pour combattre les désordres qui existaient à cette époque dans le clergé anglais et voulut faire exclure des ordres sacrés les enfants des prêtres. C'est ce que nous fait connaître une lettre dogmatique de Thibaut d'Étampes adressée à Roscelin dans laquelle il lui donne le titre de *magister Compendiosus* et où il a conservé à la postérité tous les arguments de l'auteur en les réfutant (2). Peut-être son écrit fut-il pour quelque chose dans les sages mesures que l'Eglise prit à cet égard un peu plus tard ; mais il en fut mal récompensé à cette époque, car d'après la lettre d'Abélard que je citais tout à l'heure, il fut

(1) Voyez *Etudes sur la phil. dans le moyen-âge* de Rousselot, p. 179.

(2) Voyez Cousin *Frag. phil.*, p. 133 et 135.

obligé de quitter l'Angleterre honteusement et courut risque de la vie. Quelques années après, dit Dom Grenier, c'est-à-dire vers la mi-octobre 1097 à ce que l'on croit, il revint à Paris où, forcé par l'indigence et s'étant rendu aux conseils d'Yves de Chartres, il publia sa rétractation.

Dom Grenier qui ne fait guère ici que reproduire l'opinion des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (1) est plus positif à cet égard que la plupart des écrivains et notamment que Cousin : Celui-ci nous dit qu'il n'y a pas un seul texte véritablement applicable à Roscelin d'où l'on puisse conclure qu'il se soit rendu ou ait fait ses soumissions ; ceci est vrai, sans doute, si on parle de textes positifs ; mais les faits qui ont bien leur valeur, me paraissent rendre plus vraisemblable l'assertion de Dom Grenier : on se demande en effet comment, chassé de l'abbaye de Saint-Corneille, de la ville de Compiègne, de France ensuite, puis enfin d'Angleterre, toujours pour ses opinions religieuses, il aurait pu revenir dans son pays, y obtenir un nouveau canonikat en Touraine, et cela, sans faire une rétractation formelle. Sans doute il a voulu l'essayer ; il s'était d'abord adressé dans ce but à Yves de Chartres avec qui il avait été précédemment en relation ; mais il éprouva un refus de la part de ce prélat qui le motiva sur la crainte de se rendre suspect, tant sa réputation était mauvaise, disait-il. Il ajoute même que son arrivée à Chartres pouvait être la cause de graves désordres ; il va jusqu'à dire qu'on pourrait bien le lapider (2). Il l'engage à publier une rétractation formelle et lui promet à ce prix sa protection, le pardon de l'Église et un bénéfice. M. Cousin ajoute qu'il ne suivit pas ce conseil, peut-être ne le fit-il pas immédiatement, mais il est bien permis de conjecturer qu'il devint promptement

(1) Tome ix, page 563.

(2) Yv. Carnot. Epist vii : Et audito nomine tuo et pristina conversatione tuâ, more tuo solito ad lapides convolarent et lapidum aggere præfocarent.



moins intraitable, puisqu'on le voit pourvu peu de temps après de ce bénéfice qui était promis à son repentir.

Quoiqu'il en soit, il est probable que c'est vers cette époque de son retour d'Angleterre en France qu'il recommença à enseigner et qu'il eut Abélard pour disciple ; j'ai montré que ce ne pouvait être avant le concile de Soissons puisqu'Abélard, alors à peine âgé de treize ans, ne pouvait encore étudier la philosophie sérieusement ; il faut donc placer ce fait soit entre sa condamnation et son départ pour l'Angleterre, soit dans les premières années qui suivirent son retour. Or, au début de sa lettre à Abélard, Roscelin lui rappelle qu'il l'a enseigné *a puero usque ad juvenem* ; Abélard né en 1079 avait 17 ans en 1096 et devenait jeune homme en 1100 ou 1101 ; c'est donc dans l'intervalle de ces quatre années qu'il faut placer l'enseignement d'Abélard par Roscelin, et la lettre de ce dernier nous prouve que ce fut dans les églises de Tours ou de Loches qu'il eut lieu ainsi que nous l'avons vu plus haut ; et comme il ne passa que peu de temps en France depuis sa condamnation jusqu'à son départ pour l'exil, il est vraisemblable que c'est plutôt depuis son retour que le fait eut lieu. Comment supposer d'ailleurs que dans la position où il se trouvait durant les premiers temps qui suivirent le concile de Soissons, Roscelin aurait pu se livrer de nouveau à l'enseignement. Pourquoi alors aurait-il quitté la France pour un exil qui ne lui promettait que de l'amertume. Ce sont là autant de circonstances qui permettent de fixer ce fait à son retour. En tous cas, il n'y a plus lieu de discuter la question de savoir si Abélard fut ou non le disciple de Roscelin, l'affirmative n'est pas douteuse, elle résultait déjà, ainsi que le démontre Cousin, du témoignage d'Abélard (1) ;

(1) Fuit autem, memini, magistri nostri Ros. (évidemment Roscelini) tam insana sententia, ut nullam rem partibus constare vellet (frag. phil. p. 57 et suivantes.)

aujourd'hui elle est prouvée par celui de Roscelin qui nous en donne l'époque avec une précision qu'on retrouve rarement dans l'histoire si obscure de cette vie. Sa lettre nous apprend encore un fait dont aucun auteur n'a parlé, c'est que Roscelin a eu avec Rome des relations qui, suivant lui, auraient été toutes favorables. En admettant quelque exagération de sa part, ce qui n'a assurément, rien d'in vraisemblable, cela rend fort probable le fait d'une rétractation qui aurait paru suffisante aux yeux de la cour Romaine. C'est ce qui lui aurait permis, conformément aux promesses d'Yves de Chartres, de recommencer son enseignement sur le territoire français sans éprouver les avanies dont il était menacé en se hasardant à reparaitre sans s'être réconcilié avec l'Eglise ; l'abbaye de Saint-Martin de Tours ne l'aurait certainement pas accueilli autrement.

Ce fut sans doute en Touraine que se passa la fin de la vie de Roscelin qui, moins tourmentée peut-être que ses commencements, ne fut cependant pas exempte de soucis, s'il en faut croire Abélard, qui le représente comme battu et persécuté par ses confrères (1) à cause de son intempérante arrogance. L'âge en effet n'avait guère tempéré l'ardeur de son caractère ; on le voit encore vers l'année 1120 ou 1121 menacer Abélard de l'aller trouver à Saint-Denis pour le convaincre de mensonge devant son abbé (2) ; il prit un autre parti, il le dénonça comme hérétique à son évêque à propos de son *Traité sur la Trinité* ; c'est ainsi qu'il s'attira une verte réplique dans la lettre que celui-ci écrivit à ce propos à Gilbert, évêque de Paris.

M. Hauréau nous signale un fait que je n'ai vu dans aucun autre récit : « Hélie, comte du Maine, ayant prétendu, dit-il,

(1)..... Et in ipsa, cujus pudore canonicus dicitur, B. Martini ecclesia, nonnunquam, ut aiunt, a canonicis verberatus, morem solitum servaverit. (Lettre d'Abél. à l'év. de Paris.)

(2) Hauréau. *Sing. hist.*, page 229.

comme seigneur de Château-du-Loir, imposer d'onéreuses prestations aux colons de quelque domaine appartenant en ces parages aux chanoines de Saint-Martin, Eudes, leur doyen, envoie plusieurs de ses confrères à Château-du-Loir, où se trouvait le comte, et les charge de le réprimander.

Ces réprimandes entendues, Hélié déclare renoncer au droit contesté et l'on prend acte de sa renonciation.... Parmi les témoins de l'acte se rencontrent deux philosophes Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, et Roscelin, de Compiègne (1).

Enfin Roscelin fut accusé aussi d'avoir écrit une lettre, véritable libelle diffamatoire contre Robert d'Arbrisselles qui prêchait des missions dans différentes provinces de France (2). Quel était l'intérêt de Roscelin à attaquer cet homme de bien que l'Eglise a depuis béatifié ? Nous ne le voyons pas trop ; en tous cas il ne reste rien de cet écrit que le P. de la Mainferme, religieux de l'ordre de Fontevrault, veut confondre avec des lettres de Marbod, évêque de Rennes, et de Geoffroy, abbé de Vendôme (3) ; ce qui paraît peu vraisemblable, surtout aujourd'hui, ou par suite de la découverte de Munich on peut se convaincre que Roscelin n'a pas nié le fait, mais a seulement essayé de se disculper ; il y reconnaît que Robert est un homme de bonne vie et digne d'estime, mais il maintient son blâme sur certains de ses actes ; il lui reproche notamment de se refuser à rendre à leurs maris des femmes qui les avaient quittés (probablement pour entrer en religion), et cela, ajoute-t-il, malgré les ordres de son évêque (4).

La dernière œuvre connue de Roscelin était cette lettre qu'il écrivit à l'évêque de Paris, vers 1124, pour dénoncer le livre d'Abélard sur la Trinité et à laquelle celui-ci répondit avec

(1) *Sing. hist.*, pages 218 et 220.

(2) Hic contra egregium illum præconem christi Robertum Arbroello contumacem ausus est epistolam confingere. (Lettre d'Abélard à l'év. de Paris.)

(3) *Hist. litt. de la France*, tome IX, page 359.

(4) Lettre de Roscelin à Abélard. Cousin *Abæl op. appendix*, page 792.

tant d'âpreté ; aujourd'hui nous connaissons la lettre qu'il fit en réponse à ce dernier écrit d'Abélard. Depuis cette époque on ne sait plus rien de Roscelin et il est probable qu'il ne vécut pas fort longtemps après.

Tels sont les faits un peu positifs que j'ai pu recueillir sur Roscelin de Compiègne. Cette vie offre encore bien des obscurités, quoique quelques-unes aient été dissipées par de récentes découvertes. Il y a lieu d'espérer que d'autres le seront encore et qu'on pourra enfin avoir sur ce personnage si intéressant pour l'histoire de la philosophie, et plus particulièrement pour notre localité, une suite de données positives qui permettront de reconstituer en entier une vie qui fut pleine d'agitations et de luttes ardentes.

MAGUE DE SAINT-AUBIN

NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ALPHONSE LEVEAUX, MEMBRE TITULAIRE

I

La Société historique désire donner une large place, dans ses travaux, à la biographie des hommes de talent qui sont nés à Compiègne et dont les œuvres, à des titres différents, ont occupé l'attention publique. Mague de Saint-Aubin, comédien et auteur dramatique de la fin du dix-huitième siècle, est de ce nombre. Sans doute son nom n'a pas brillé d'un vif éclat, mais j'ai pensé qu'en même temps qu'il représentait un intérêt local, il méritait de figurer dans l'ordre du jour de l'une de vos séances. Et puis, il faut bien le dire, les hommes vraiment illustres sont très-rares, et nos plus grandes villes en comptent peu dans leur passé. Après avoir cité quelques noms glorieux, elles n'ont plus à offrir que ce que j'appellerai la menue monnaie de la célébrité.

Jacques-Thomas Mague naquit à Compiègne le 13 janvier 1746 (1). Son père était contrôleur des aides, et, nous devons croire qu'appartenant ainsi à une famille honorable

(1) Et non le 20 septembre 1746, comme il est dit dans plusieurs biographies. (Voir registres de l'état-civil de la paroisse Saint-Jacques.)

et bien placée, il fut à même de faire de bonnes études. Ses écrits semblent le prouver. On y remarque un sentiment littéraire très-juste et certaines traditions classiques qui sentent le collège, et que plus tard on n'acquiert pas. Du reste, nous ne savons rien de certain à ce sujet, et nous n'avons retrouvé aucune trace de ses premières années dans les biographies que nous avons eues sous les yeux. Pourquoi se fit-il comédien ? Comment la vocation du théâtre lui vint-elle ? Nous l'ignorons aussi. Vocation malheureuse après tout ; car il était boiteux. Or, on peut se servir, au théâtre, comme moyen comique d'une infirmité feinte ; cela se voit tous les jours, et l'on ne pourrait compter le nombre de bégues, de bossus et de boiteux qui ont excité plus ou moins franchement le rire des spectateurs. Mais, si cette infirmité est vraie, c'est tout autre chose ; elle devient un obstacle, sinon une impossibilité. Mague en fit l'épreuve à ses dépens, et ne put jamais jouer que des rôles de grimes, de caricatures et de travestissements.

Il entra de bonne heure au théâtre, et prit alors le nom de Saint-Aubin, un nom de guerre. Il fit peu parler de lui jusqu'au jour de son début à l'Ambigu-Comique, en 1781, dans le *Parisien dépaycé ou chaque oiseau trouve son nid beau*, comédie-proverbe de sa composition où il jouait sept rôles différents. Il obtint beaucoup de succès dans cette pièce, et signa avec les directeurs de l'Ambigu, Oudinot et Arnoult, un engagement de 4,000 livres. Cela valait bien dix mille francs d'aujourd'hui. Il donna à ce théâtre un certain nombre de pièces, les *Tracasseries de village*, comédie en un acte ; la *Lingère*, parodie de la *Belle Arsène*, opéra en 3 actes, de Favart et Monsigny, qui eut la vogue alors ; le *Cabinet de figures ou le Sculpteur sur bois*, comédie en un acte et en prose, dont nous parlerons plus loin. La *Lingère* fut jouée devant la Cour, au théâtre du bois de Boulogne.

En 1783, il quitta l'Ambigu, se fit directeur de troupe en province, et fit représenter à Dijon les *Fêtes dijonnaises ou l'apothéose des hommes illustres nés en cette ville*, pièce en un acte et en vers, mêlée de chants et de divertissements. L'auteur, sa femme et sa fille remplissaient dans cette pièce les rôles de *Bacchus*, de la *Gloire* et d'*Euterpe*, mais nous ne savons pas quels étaient les autres personnages. Dijon pouvait en fournir beaucoup, puisque Saint Bernard, Bossuet, Crébillon, Piron, Rameau, Longepierre, Cazotte, et d'autres encore plus ou moins célèbres y sont nés. Mague faisait-il figurer Saint Bernard dans les *Fêtes dijonnaises*, c'est peu vraisemblable. Bossuet, peut-être ; mais il n'avait eu garde, à coup sûr, d'oublier Piron, qui était mort quelques années auparavant, en 1775, fort à propos pour cette apothéose. Je le dis, parce qu'il avait certaines allures d'esprit qui devaient lui faire aimer l'auteur de la *Métromanie*, un chef-d'œuvre, mais l'auteur aussi, comme on le sait, de poésies très-licencieuses. Un des biographes de Mague, M. H. Audiffret, remarque, en effet, que dans ses pièces, la décence n'était pas toujours respectée.

Nous retrouvons notre comédien auteur à Lyon en 1784. Il y fait représenter la *Jeune Thalie*, intermède en vers, les *Fêtes d'Astrée*, ambigu-lyrique en trois intermèdes. Mais sa direction ne prospère pas et, forcé d'y renoncer, il rentre à l'Ambigu en 1785, dans le *Parisien dépaycé* où il retrouve un vif succès. Il fait jouer la *Maison à garder*, un acte qui ne réussit pas. En 1787, passant de l'Ambigu aux Délassements-Comiques, il y donne, le 31 juillet, *Bagare*, parodie de l'opéra de *Tarare*, de Beaumarchais et Salieri ; puis, le 4 décembre, *Les Nuits champêtres* ou *Les Mariages par dépit*, comédie en deux actes, qui passe pour son meilleur ouvrage. Dans les années suivantes, il fit représenter plusieurs pièces sur différents théâtres, puis s'engagea, en 1790,

au théâtre des Associés, où il donna *Les Hochets*, opéra comique en deux actes, et deux comédies, *l'Épreuve paternelle* et *Les Lubies*.

Il faut croire que malgré de nombreuses productions qui faisaient de Mague un des auteurs les plus féconds de ce temps, sa situation à Paris était des plus précaires ; car, à cinquante ans passés, il reprit la vie nomade et recommença ce roman comique de Scarron, roman de la jeunesse aventureuse et insouciant, mais qui, avec les années, devient une bien triste réalité. Nous le retrouvons, en 1798, à Nantes. Il y fait jouer le *Corsaire Nantais*, comédie historique. A Rennes, en 1802, il vend des livres, des manuscrits pour payer ce qu'il doit. Enfin, avancé en âge et sous le poids des infirmités, devenu impossible au théâtre, il revient à Paris et se fait écrivain public, au coin des rues Traversière et Richelieu. Ce pauvre Mague ne se doutait pas que sur l'emplacement même de son échoppe se dresserait un jour la statue de Molière qui, lui aussi, fut comédien auteur. Mais quelle distance les sépare, et quel contraste entre cette misérable échoppe et le monument élevé à la gloire du plus grand poète comique qui ait jamais existé !

Un mot, mais plus triste encore que tout ce qui précède, termine la biographie de Mague de Saint-Aubin. Il entra, le 16 décembre 1822, à l'hospice de la vieillesse (Bicêtre), et y mourut le 15 septembre 1824, âgé de soixante-dix-huit ans.

II

Je ne voudrais pas abuser, messieurs, de votre bienveillante attention. Je désire pourtant vous parler de quelques-uns des ouvrages de Mague. Ils sont rares aujourd'hui, et j'ai pu en avoir trois seulement sous les yeux, grâce à l'obli-

geance d'un savant très-aimable, M. Rathery, sous-directeur à la Bibliothèque nationale. Ce sont deux comédies, *Esope à la Foire* et *Le Cabinet de figures* ou *Le Sculpteur sur bois*, et un livre intéressant, bien fait, bien écrit, sur la réforme des théâtres. En voici le titre qui promet peut-être beaucoup :

La réforme des théâtres ou vues d'un amateur sur les moyens d'avoir toujours des acteurs à talents sur les théâtres de Paris et des grandes villes du royaume, et de prévenir les abus des troupes ambulantes, sans priver les petites villes de l'agrément du spectacle.

Ouvrage dédié au Théâtre-Français par M. M*** de Saint-Aubin.

(Qui è nuce nucleum esse vult, frangat nucem).

PLAUTE.

Paris, 1787.

Le livre commence par une épître dédicatoire à Messieurs du Théâtre-Français, et contient, dans sa première partie, le tableau des abus commis en province par les comédiens. Mague se montre très-sévère, trop peut-être ; mais il n'a pas tort, quand il dit avec un peu d'emphase, c'était assez le style du temps : « Si l'amour-propre règne sur tous les hommes, « on peut dire que le théâtre est son temple. »

La seconde partie est remplie par l'exposé d'un plan de réforme. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui vous intéresserait peu. Je dirai seulement que ce livre serait encore aujourd'hui très-bon à consulter, pour réaliser de sérieuses améliorations. Il renferme aussi un certain nombre de pensées bien exprimées ; celle-ci, par exemple : « Les honnêtes gens ne « s'effrayent pas des lois ; ils les respectent ; elles ne gênent « que ceux qui veulent s'y soustraire, et c'est justement pour « cela qu'il en faut. »

Je remarque dans ce livre, qu'avant 89, un manufacturier qui ne donnait pas à ses étoffes la qualité qu'elles devaient avoir, était réprimandé, et qu'on murait la boutique du marchand de vin qui falsifiait ses boissons. Voilà des choses

qui ne se font plus. C'est peut-être dans la crainte d'avoir trop de murs remplaçant les boutiques. Ne trouvez-vous pas que cela serait très-laid ?

Vers la fin de son livre, Mague en explique le but d'une manière fine et très-sensée : « Quand on ne peut faire le bien
« par soi-même, dit-il, c'est remplir sa tâche que d'en faire
« naître l'idée. »

Enfin, dans le dernier chapitre, nous trouvons des détails curieux sur les théâtres de Paris à cette époque. Voici quelques citations qui ne nous ont pas semblé manquer d'intérêt :
« Le goût du spectacle est répandu partout ; ce genre d'amusement est devenu, pour ainsi dire, de nécessité. Sans
« parler des théâtres royaux, quatre spectacles subalternes
« se soutiennent splendidement à Paris, et, quoiqu'ils payent
« à l'Opéra une rétribution de 24 ou 30,000 livres, quoiqu'ils
« donnent aux pauvres le quart net de leurs recettes, quoiqu'ils aient plusieurs salles à entretenir, et que le prix de
« leurs places soit très-modique et les appointements de
« leurs acteurs très-chers, les directeurs y font encore leur
« fortune. »

« Paris ne contient pourtant, quoiqu'on en dise, pas plus
« de 800,000 âmes ; et il y a encore des spectacles inférieurs ;
« et Paris est farci de théâtres bourgeois qui font tort aux
« théâtres réels, et une infinité de gens du peuple ne sait pas
« même ce que c'est que spectacle. »

Quelle différence avec aujourd'hui, et que je plains peu cette infinité de gens qui vivaient dans l'heureuse ignorance du drame en 5 actes et de la féerie en 24 tableaux !

Par exemple, Mague a bien raison, quand il s'indigne contre les troupes d'enfants : « Ce qui me répugne, dit-il, c'est
« l'inhumaine avarice de certains parents qui sacrifient ce
« qu'ils ont de plus précieux et de plus cher à l'avidité spéculative des directeurs qui font des troupes d'enfants. »

Le livre se termine par une approbation, après lecture faite par ordre de Monseigneur le garde des sceaux, en date du 14 mars 1787, et un privilège du Roi donné à Versailles, le 17 janvier de cette même année.

III

Je passe maintenant aux deux pièces qui, ainsi que je l'ai dit, m'ont été communiquées, *Esope à la Foire* et *Le Cabinet de figures*. Je regrette de n'en faire qu'un rapide examen ; car elles me paraissent mériter plus, la première surtout.

Esope à la Foire est une comédie épisodique en un acte et en vers libres, représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés amusantes, le 30 juillet 1782. Je lis à la première page de la brochure : prix, 1 livre 4 sols, imprimée à Amsterdam. Se trouve à Paris, chez Gailleau, imprimeur-libraire, rue Saint-Séverin.

Personnages : Esope, un jeune enthousiaste, un bossu, un auteur satyrique, un paysan, une paysanne, une petite maîtresse, un petit maître, un abbé, un protecteur subalterne.

Vous voyez que ces personnages donnent parfaitement la couleur du temps. Nous sommes à la foire Saint-Germain, et à la première scène, l'enthousiaste s'écrie :

Esope, le puis-je croire !

O mon maître, ô grand homme, on vous montre à la Foire !

Mais non. Esope vient là pour son plaisir, pour observer, et passe en revue les différents personnages dont nous venons de parler, en adressant à chacun une très-jolie fable, pleine d'esprit et d'à-propos. La pièce est fort bien écrite, et les vers suivants ne vous déplairont pas :

Que d'auteurs couronnés d'avance sur parole
Eprouvent au théâtre un sort bien différent !
Mille prôneurs la veille exaltaient leur talent :
Pas un ami ne les console !

Dans la scène d'Esopé et de l'auteur satyrique, celui-ci s'exprime avec une énergie qui s'élève à la comédie de caractère, et appartient à tous les temps comme vérité d'observation.

..... Chacun a sa manière.
La mienne est d'être en tout d'un sentiment contraire
A l'admirateur hébété.
Mécontant par système et mordant par gaité,
Je fronde tout, le chant, la peinture, la rime ;
Un peu de fiel, c'est un régime
Très-nécessaire à ma santé.

Et quand plus loin l'auteur satyrique ajoute effrontément :

Il faut bien que je vive !

Esopé lui répond :

Je crois
Que la nécessité n'en est pas démontrée.

Ce trait est excellent. Est-il bien de Mague ? Nous le connaissons sous une autre forme, en prose, avec un tour plus vif que la construction du vers ne comportait pas. Mais quel est le premier en date pour ce vigoureux élan de loyale indignation ? Si c'est Mague, il est grandement à son honneur.

Voici encore un vers très-heureux :

Je fais la guerre aux mots, je tronque un peu, j'isole.

« J'isole » est parfait. Ces petits moyens, fort peu d'accord avec l'honnêteté, ne sont-ils pas tout-à-fait de mode aujourd'hui ?

Nous trouvons la couleur locale dans ces vers de la petite maîtresse :

Entendez-vous, Basque ! en sortant,
Nous irons voir le bœuf géant.
Informez-vous de sa demeure.

(A ceux qui l'accompagnent :)

Ça n'est-il pas délicieux
Cette foire ! on y voit dix spectacles par heure !

Vient ensuite le fat suranné :

..... Persifleur détestable !
N'ayant un peu d'esprit qu'à table,
Où son maître d'hôtel l'emporte encore sur lui.

Voilà certainement des vers de bonne comédie !
A la scène dernière, Esope adresse une fable au public :
Le Miroir de la Vérité.

Elle est très-bien faite et finit ainsi :

Cachez-le bien, messieurs, je tremble de m'y voir.

Cette petite comédie me fait penser que Mague de Saint-Aubin aurait pu aller plus loin dans la voie de l'art élevé. Mais sans cesse aux prises avec les exigences matérielles de la vie de tous les jours, il a dû travailler trop vite et se plier nécessairement au goût peu délicat d'un public de petit théâtre. C'est regrettable ; car il observait bien, et il lui était facile de joindre le mérite du style à la justesse de la pensée.

IV

La comédie intitulée *le Cabinet de figures*, ou *le Sculpteur sur bois* a moins de valeur qu'*Esope à la Foire*. Elle contient pourtant plusieurs situations comiques, dont on s'est

servi plus d'une fois depuis. Elle commence par une scène entre le sculpteur sur bois qui s'appelle Duciseau, plaisanterie tout-à-fait démodée, et sa fille, ingénue de seize ans. La fille veut se marier. Le père lui propose alors un mari qu'il lui façonnera à sa guise, dont elle fera ce qu'elle voudra, un mari de bois enfin.

— Pourquoi pas de marbre ! répond la jeune fille peu satisfaite.

Le mot me paraît vif pour une ingénue de seize ans. Je passe divers incidents de la pièce, pour parler d'une scène plaisante et originale entre un directeur de théâtre et Duciseau. Le directeur, fatigué des exigences continuelles de ses pensionnaires, qui ont tous les défauts imaginables, songe à renouveler sa troupe avec des acteurs de bois. Ceux-là au moins seront sobres, obéissants, d'humeur égale, et, si leurs manières ont un peu de roideur, on n'en trouvera pas la moindre parcelle dans leur caractère.

— Voulez-vous voir mon cabinet, dit le sculpteur ?

— Volontiers ; mais le prix ?

— Cent pistoles, et dame ! ce sera du nanan ! Vous aurez un grand gaillard bien fait, là, du *Venez-y* !

Que veulent dire ces mots : du *Venez-y* ? C'est probablement de la langue verte de ce temps-là. N'avons-nous pas aujourd'hui certaines locutions bizarres, pour ne pas dire plus, dont il sera un jour fort difficile de retrouver le sens ? La perte ne serait pas grande. Pourtant je vois là, si je ne me trompe, un grave sujet d'étude pour les philologues de l'avenir, qui auront peine à s'entendre, et ne manqueront pas d'interpréter : *Je m'la brise !* de sept ou huit façons différentes. Mais laissons parler le sculpteur :

— Vous aurez aussi un valet. Il n'aura pas de prix. J'aime mieux vous le donner, que de vous en demander une somme exorbitante.

— Qu'aura-t-il donc de si précieux ?

— Le masque de Préville.

— Ah ! vous avez raison !

Voilà un hommage ingénieusement rendu au plus grand comédien qui ait jamais paru sur la scène française. Mais ce n'est pas fini, et la scène continue avec beaucoup de verve et d'esprit.

— Ah ! j'oubliais, dit le directeur ; il me faudrait aussi un acteur ni trop grand, ni trop gros ; là, entre les deux : un air de bonhomme, un confident.

— Oh ! répond Duciseau, on ne compte pas ça ! nous le trouverons dans les copeaux.

La pièce se termine, bien entendu, comme toutes les pièces passées, présentes et futures, par le mariage de Mlle Julie avec M. Charles, son amoureux.

Il y a beaucoup d'autres comédies de Mague de Saint-Aubin, outre celles que je viens de citer (1). Il a été pendant plusieurs années le fournisseur le plus fécond de trois ou quatre petits théâtres de Paris, et je termine, messieurs, par cette simple réflexion : Si la Société des auteurs dramatique avait existé alors, à peu près organisée comme elle l'est aujourd'hui, Mague de Saint-Aubin, au lieu de finir misérablement sa vie dans un hospice, aurait sans nul doute acquis une grande aisance, et peut-être même une importante fortune. Il eut le tort de naître un demi-siècle trop tôt.

(1) Voici les titres de plusieurs pièces de Mague de Saint-Aubin, qui ont été imprimées : *Jérôme pointu*, *Jeannette ou les Battus ne payent pas toujours l'amende*, *l'Amour quéteur*, *l'Hymen ou le Dieu jaune* (la plaisanterie est vieille), *Vénus pèlerine*, *les Quatre coins*, *la Rose et le Bouton*. Quérard, dans la *France littéraire*, dit qu'il a eu sous les yeux, chez un amateur de théâtre, six pièces manuscrites de Mague de Saint-Aubin.

NOTICE

SUR LES

JOURNAUX A COMPIÈGNE

PAR M. FRANCIS DE ROUCY, MEMBRE TITULAIRE

Dans une des séances de la Société, M. Sorel émettait l'année dernière le vœu que la Bibliothèque municipale fit collection des journaux du pays. Cette collection n'existe pas, et c'est cette lacune que notre collègue désirait voir combler.

La presse périodique, en effet, joue à notre époque et dans nos mœurs, un rôle si important que les journaux locaux peuvent être regardés à bon droit comme les futurs mémoires les plus détaillés de l'histoire d'une localité. Laisser ces mémoires s'égarer, ne pas les posséder en totalité est donc chose regrettable. Les années passent et quand on veut avoir quelques détails sur un temps écoulé, on ne retrouve avec difficulté que des renseignements incomplets, tandis que dans quelque grenier d'anciens journaux perdus pourraient répondre d'une façon complète.

Le désir de voir se réaliser le souhait dont je viens de parler et même d'aider à la recherche d'anciennes feuilles dispersées, m'a donné l'idée de vous tracer en quelques lignes l'histoire des journaux de Compiègne.

Un mot d'abord sur l'origine du journal, sans m'écarter de

mon modeste cadre, sans me perdre dans les *Acta Diurna* de Rome antique comparés à nos journaux actuels.

Les *actes Diurnaux* de la ville étaient des affiches publiques, où se trouvaient mentionnés les faits politiques et judiciaires, les mariages et les divorces, les naissances et les funérailles, le programme des jeux et les noms des acteurs et des cochers à la mode, les exécutions capitales, les fécondités surprenantes et les faits extraordinaires tels que des pluies de pierres ou de crapauds.

Ces actes semblent donc au premier abord avoir une grande analogie avec nos journaux, mais il ne faut pas oublier qu'il ne s'agit ici que de simples affiches fixées et probablement peintes sur une muraille. Des copies faites complaisamment par quelques riches particuliers pour leurs amis de province constituaient alors la seule publicité hors de Rome (1).

Le journal dans le sens actuel du mot est bien à nous « à la fois notre gloire et notre plaie (2). »

Le moyen-âge, en effet, fut étranger à ce mode par excellence de la publicité. Les enceintes fermées des villes, la vie tout intérieure du grand nombre ne favorisaient pas les relations de province à province et de journal il n'était pas question.

Ces relations absentes, les guerres de religion et les violentes discussions du xvi^e siècle les firent naître. L'imprimerie, alors au sortir de l'enfance, se chargea de répandre de petits traités, puis des proclamations, des manifestes et des satires.

On distribuait et on recevait en secret ces feuilles séparées et bientôt se répandit l'usage d'imprimer de la même façon le récit des faits importants. Inscrire un titre en haut de ces feuilles volantes et isolées, les faire paraître avec régularité,

(1) L'industrie finit par s'occuper des *actes Diurnaux* et Cicéron parle d'un entrepreneur de publicité nommé Chrestus dont la feuille *compilatio*, était fort répandue.

(2) Sainte-Beuve.

c'était créer le journal et l'idée ne fut pas longue à éclore.

Venise avec ses *Nottizie Scritte*, la Hollande, l'Angleterre, la France, assistèrent à cet enfantement au commencement du xvii^e siècle, et c'est chose fort intéressante que de suivre la marche de ces débuts dans l'ouvrage de M. Hatin (1) où nous avons puisé ces utiles informations.

Le premier journal fut le *Mercure Français*, commencé en 1605, interrompu en 1644 et repris par Visé en 1672 sous le titre de *Mercure Galant*. Je ne dirai rien de cette feuille littéraire bien qu'elle ait soulevé tant de discussions et d'appréciations diverses, car je risquerais trop de m'éloigner de mon sujet. D'ailleurs le véritable journal racontant périodiquement les événements politiques, la *Gazette*, pour l'appeler par son nom, se répandait presque à la même époque.

Depuis un certain temps déjà la mode était aux fameuses nouvelles à la main, lorsqu'un jeune médecin, Théophraste Renaudot, né à Loudun en 1584, se fit connaître par ses *Remèdes chymiques*.

Ces remèdes puisés dans la chimie qui n'était pas encore une science constituée, soulevèrent les colères de la Faculté, mais en 1612, le titre de médecin du Roi et l'office de Commissaire Général des pauvres valides et invalides du Royaume, récompensaient Renaudot de son initiative.

Sa popularité bientôt établie par ses consultations et ses curatifs gratuits alla toujours croissant, grâce à la fondation d'une maison de prêt pour les travailleurs nécessiteux.

Enfin, notre héros, homme d'invention, imagina de créer un *Bureau d'adresse et de rencontre*, où chacun pouvait se procurer les renseignements qu'il désirait; bureau de prêt d'un nouveau genre où d'abord on fournit des informations, où bientôt on allait prêter des idées à ceux qui en manquaient.

(1) E. Hatin. — *Histoire générale de la Presse en France*.

N'est-ce pas là vraiment le premier journal. Vendeurs, acheteurs, chercheurs d'adresses, nouvellistes enfin s'y réunissaient et y tenaient des conférences.

Faut-il demander si le succès encouragea ce début ; ceux qui feraient cette question n'auraient ni les défauts ni les qualités du Français. Les bureaux d'adresses se multiplièrent rapidement, leur fondateur ou mieux « leur *Maître Général* » était alors au courant de toutes choses. Renaudot rédigeait des nouvelles, ses anecdotes guérissaient plus peut-être que ses remèdes et il ne lui était plus possible de continuer ses nouvelles à la main.

C'est alors que le 30 mai 1631 parut imprimé, sous un titre déjà connu, le 1^{er} numéro de la *Gazette* (1). La sixième *Gazette*, la première datée (4 juillet 1631), la première aussi numérotée par la lettre F porte cette mention :

« Du bureau d'adrese, Au Grand-Coq, rue de la Calandre ;
« sortant au marché neuf, près le Palais à Paris. Ce 4 juillet
« 1631. Avec privilège. » Malgré les luttes qu'eût à supporter la pauvre *Gazette*, cette feuille hebdomadaire doublait au bout d'un an son premier format de quatre pages in-4°.

Je m'arrête ici, car il faudrait un volume entier pour faire l'histoire même abrégée de la presse périodique à partir de cette époque, pour parler des *Gazettes* à la main durant la Fronde, des *Mazarinades*, des *Gazettes en vers*, du *Journal de Paris*, des *Petites Affiches*, du *Journal des Savants*, du *Journal de Trevaux*, du *Nouvelliste du Parnasse*, et de tant d'autres.

Aussi bien dans cette simple citation de titres, la presse littéraire se trouve-t-elle mêlée à la presse politique, la presse légère à celle savante, celle clandestine à la presse pour ainsi dire officielle, aussi bien un simple exposé de ce sujet ne

(1) La *Gazette* du mot *Gacetta* par lequel on désignait à Venise la petite pièce de monnaie que coûtèrent les premières feuilles publiques.

viendra-il rien ajouter à la modeste histoire des journaux de Compiègne.

Nous venons d'assister à la naissance des premiers journaux en France ; à quelle époque parurent les premières feuilles Compiégnoises ? C'est ce qu'il m'est impossible de dire au juste, toujours est-il qu'en 1786 il existait des *Affiches du Beauvoisis*, affiches hebdomadaires imprimées à Compiègne. Il est regrettable de ne pouvoir indiquer ici une date précise et, sans attacher une importance exagérée à ce détail, plus encore de ne retrouver qu'une très-faible partie de ces affiches.

Les grands journaux ne s'étant répandus dans les grandes villes qu'à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du suivant, il est très-probable qu'il n'y en eut pas dans les villes secondaires avant la fin du XVIII^e.

« Compiègne (dit M. de Marsy dans une note par lui communiquée dans une séance de l'année 1869) ne paraît pas avoir eu d'imprimeurs régulièrement établis avant le XVIII^e siècle ». A partir de cette époque, parmi les plus marquants nous pouvons citer Bertrand, commercialement Bertrand-Quinquet.

Né à Compiègne, il se retira à Paris après avoir joué pendant la Révolution dans notre ville un rôle très-ardent et mourut dans la capitale le 12 juin 1808. Parent par sa femme de Quinquet, l'inventeur des lampes qui portent ce nom, Bertrand est l'auteur de : *l'Art de l'Imprimeur* (Paris an VII—(1796) in-4°) et d'une *grammaire latine*. Parmi les ouvrages qui portent son nom comme imprimeur, nous rappellerons *l'Histoire du Valois*, de Carlier.

Les *Affiches du Beauvoisis* de 1786 sont imprimées à Compiègne place au bled, chez Bertrand, *imprimeur du roi et de la ville* — hebdomadaire — Prix 9 livres par an, port franc ; 7 livres 4 sols pour Compiègne.

Le 24 février 1788 elles deviennent : *Les Affiches de Compiègne et du Beauvoisis*. En tête de ce petit journal on remarque une vignette aux armes de la ville. Nous en joignons ici un fac-simile dû à la main délicate et habile de notre collègue M. Cauchemé.

Cette épigraphe tirée d'Ovide « *Non ista vagis rumoribus audis* » se lit immédiatement au-dessous de la vignette. Le rédacteur en disant à ses lecteurs : Ce ne sont pas de vains bruits que vous allez entendre, nous fait comprendre que déjà de son temps la bonne foi n'était pas toujours la qualité indéniable des journalistes, mais que lui voulait être véridique et sérieux.

Au milieu du déluge des feuilles publiques, combien d'hommes aujourd'hui pourraient-ils à bon droit inscrire cette jolie devise en tête de leurs comptes-rendus tailladés, étirés ou rétrécis à la mesure de leurs préventions et de leur sincérité ? Répondre serait peut-être trop facile, mais en tout cas indiscret. Ceux qui sont capables de juger un journal en le lisant se feront à eux-mêmes la réponse.

En tête des *Affiches de Compiègne* on trouve aussi la hauteur de la rivière d'Oise en pieds et en pouces.

Les *Affiches* donnent ensuite dans les deux colonnes de leurs quatre pages in-4° la liste des biens à vendre, des avis relatifs à des objets perdus et à des demandes de places, des pièces de vers quelque fois composées comme ce conte par des enfants du pays.

CONTE.

- Certain Jeannot, bon campagnard
- Voyant son père à l'agonie,
- Ne voulut pas que le vieillard
- S'en allât sans cérémonie.
- Soudain il court chez le curé
- A son défaut chez le vicaire :

« Monsieur, dit-il, mon pauvre père
« Dans un instant bon gré mal gré
« S'en va passer dans l'autre vie,
« Il ne faut pas perdre de temps,
« Venez vite je vous en prie
« Lui conférer les sacrements.
« Mais, mon ami, qu'irai-je faire ;
« Hélas ! le bonhomme à présent
« Sans doute a fermé la paupière,
« Si tout-à-l'heure il se mouroit.
« — Non, non, Monsieur le voisin Pierre
« M'a promis qu'il l'amuseroit. »

(Par M. DE BAYE DE LA NEUVILLE, Rhétoricien à Compiègne).

Elles contiennent des énigmes, des charades, des logogripes également en vers, l'analyse des principaux ouvrages qui paraissaient alors, la publicité des hypothèques, le prix des grains et la taxe de la viande de boucherie, des inscriptions latines placées sur des édifices publics de la ville, l'état des naissances, mariages et morts par paroisses et naturellement des anecdotes et le récit d'événements divers. Tout cela est un peu mêlé et n'a pas encore comme aujourd'hui sa place invariablement fixée dans telle ou telle partie du journal ; cependant la 4^e page se termine toujours par l'indication des dates et numéros des tirages de la loterie royale, puis par cette mention : Avec privilège et permission. Permis d'imprimer à Compiègne le 1786. — Decrouy (1).

Dans un n° nous lisons ces quelques lignes sur le lieutenant Vivenel. « M. Fr. Vivenel, natif de Compiègne, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant au régiment de Bourgogne—Infanterie, en garnison à Hunningue, en Alsace, est décédé le 25 juillet dernier à l'âge de

(1) M. R. de Maricourt a publié dans les *Comptes-rendus du Comité archéologique de Senlis* (1863), un intéressant article sur le journalisme à Senlis à la fin du XVIII^e siècle.

« 63 ans, laissant après lui les regrets des officiers et des
« soldats témoins de sa valeur, de sa modestie et de son
« aménité, vertus qui se concilient si rarement. Aussi fut-il
« l'artisan de son élévation, puisque on nous mande qu'il
« avait été 42 ans simple soldat dans ce même régiment où
« son mérite lui valut la plus flatteuse des distinctions mili-
« taires et l'éleva par degrés au grade de lieutenant. »

(Du Dimanche 20 Août 1786.)

Les *Affiches* renfermaient encore l'annonce de charges à
vendre ou de certaines nominations.

« Grand bailli au Baillage de Compiègne.

« M. Guillaume - Joseph Desmaisons-Dupalland, comte
« Desmaisons et baron Dupalland, capitaine de cavalerie,
« gouverneur des villes de Saint-Léonard, des Moulins et
« Bourganeuf.

« Les provisions de cette charge ont été expédiées en sa
« faveur le 22 avril 1788.

« On croit que c'est le premier titulaire ; on ne voit dans
« aucun titre, dans aucune coutume qu'il ait existé un grand
« Bailly à Compiègne, on ne trouve aucun titre intitulé en
« son nom.

« On prie les personnes qui auraient quelque connaissance
« à ce sujet d'en faire part. »

Que devinrent les *Affiches de Compiègne* pendant les an-
nées troublées de la grande révolution ? Il nous a été impos-
sible de les suivre durant ce temps. Nous sommes dans la
même ignorance en ce qui concerne le premier Empire. Il est
très-probable que comme beaucoup d'autres, ce journal dût
cesser de paraître.

En 1819 nous voyons naître une feuille presque contem-
poraine : Le *Bulletin d'annonces judiciaires*, fondé le
3 août 1819 par Gaspard Escuyer.

Celui-ci né en 1754 à Forcalquier (Basses-Alpes) était

membre de la congrégation de l'oratoire et professeur d'éloquence à Arras, au moment où, dénoncé sous la Terreur comme modéré et partisan de la monarchie, il fut emprisonné pendant plusieurs mois. C'était réellement une peine bien sévère pour un homme fort indifférent en matière politique, puisque, emprisonné d'abord comme royaliste, il éditait en 1799 un *Catéchisme français*, ou Principes de philosophie, de morale et de politique républicaine à l'usage des écoles primaires (1) ; puis, en 1817, devenu imprimeur du château, faisait paraître une *Mission de Compiègne* (2).

Rendu à la liberté, il métamorphosa son bonnet de professeur en un casque de dragons et vint à Compiègne.

« Les rives de l'Oise, nous dit l'auteur d'une notice biographique sans signature (3), — Compiègne et ses riantes alentours lui semblèrent un paradis terrestre. Malgré les pénibles devoirs d'un état dont ses quarante-deux ans auraient dû le mettre à couvert, il y trouva une tranquillité, une paix dont il était privé depuis longtemps et bientôt après la liberté qu'il croyait avoir perdue sans retour. »

Il dût rester en effet peu de temps dragon puisqu'en 1799 il était libraire. — « Ce fut à cette époque que par recon naissance, autant que par goût, il employa ses moments de loisirs à connaître un pays qui lui avait été si propice, qui par les agréments de sa situation et plus encore par l'honnêteté franche des habitants et la douceur de leurs mœurs lui rappelait sa chère Provence, et où il commençait, pour ainsi dire une nouvelle vie. »

(1) A Compiègne, chez Escuyer, Imprimeur libraire, Place de la Loi. An VII de la République

(2) *Mission de Compiègne* (1817) Compiègne G. Escuyer, Imprimeur du Château.

(3) Ces renseignements sur Escuyer sont extraits d'un recueil de différentes pièces manuscrites intitulées : *Pièces sur Compiègne et sur diverses familles de cette ville*, 1 vol. relié (Bibliothèque du Palais).

Cet éloge du caractère des habitants de Compiègne allait me faire oublier que nous étions alors au commencement du siècle, mais ce rapprochement de notre pays avec la Provence me force à remarquer que je me trompe de date.

L'Empire arriva et, sous ce gouvernement, Escuyer déjà libraire et imprimeur, successeur de Bertrand qui avait quitté Compiègne, fut nommé bibliothécaire du Château, grâce à la protection de Fouché, duc d'Otrante, son ancien collègue aux Oratoriens.

Un homme connu par ses profondes connaissances, Barbier, bibliographe érudit, bibliothécaire du Conseil d'Etat en 1798, l'auteur du « *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes* » (1) avait été chargé par Napoléon I^{er} de l'administration de ses bibliothèques particulières. Il cherchait alors à en former une au château de notre ville et confia à Escuyer la conservation de ce précieux dépôt, l'invitant à travailler à l'histoire de son pays.

Cette invitation était un ordre, mais en imposant un devoir il fournissait aussi de nombreuses ressources pour le remplir.

Nous ne parlerons pas ici de cette histoire de Compiègne qui, à la mort d'Escuyer, en 1832, composait sept volumes manuscrits aujourd'hui appartenant à la bibliothèque du palais. L'auteur impartial et véridique a beaucoup puisé dans l'*Histoire du Valois*.

Le 3 août 1819 Gaspard Escuyer fit paraître le premier n° du *Bulletin d'annonces judiciaires et autres de l'arrondissement de Compiègne*.

« MM., dit-il en tête de ce numéro, avec l'assentiment des autorités je ferai paraître le mardi de chaque semaine, à dater de ce jour, une feuille d'annonces judiciaires et autres pour l'arrondissement de Compiègne.

(1) Paris 1806, 4 vol. in-8°, réédité depuis.

Le prix de l'abonnement est de 9 fr. pour une année et celui des insertions de 20 centimes par ligne d'impression.

Format quatre pages in-4°.

Le n° 930 et dernier porte la date du mardi 13 février 1838.

M. Ferdinand Valliez, notre collègue, en possède une suite complète qu'il a bien voulu mettre à ma disposition avec la plus aimable complaisance.

Au bout de quelque temps, M. Lerade acheta l'imprimerie de M. Jules Escuyer le fils, mais fort peu après, Jules Escuyer reprenait la maison de son père.

En 1838 le *Nouvelliste* remplaçait le *Bulletin d'annonces*. Le *Nouvelliste*, Journal politique, littéraire et commercial. Bulletin judiciaire. Ce journal paraît 2 fois par semaine, le mercredi et le samedi. Prix de l'abonnement pour la ville, un an 12 fr. ; pour le département, 14 fr. ; hors du département, 16 fr.

Gérant responsable : Jules Escuyer.

Enfin, le 12 février 1840 on vendait le 1^{er} N° du *Progrès de l'Oise* avec cet avertissement en tête : « A partir du « samedi 8 février, le journal le *Nouvelliste* que publiait « M. Jules Escuyer, propriétaire-gérant, cesse de paraître. « A partir du 12 du même mois il paraîtra le mardi de « chaque semaine un journal ayant pour titre : *Le Progrès*, « Revue hebdomadaire de l'Oise. Les bureaux de ce journal « sont établis rue d'Enfer, 18, où l'on recevra toute la cor- « respondance... etc...

« M. Escuyer restant propriétaire de la feuille d'annonces « c'est à son imprimerie rue des Minimes, 7, que devront « être adressées les insertions judiciaires, légales ou volon- « taires.

« Propriétaire-gérant : Alexis Decamps.

Et plus loin :

« En publiant la *Revue de l'Oise* (1), ses fondateurs voulaient offrir aux sympathies des habitants du pays un moyen de communiquer leur pensée dans toute l'étendue de notre département, mais ils n'ont pas tardé à s'apercevoir qu'un journal qui ne paraît qu'une fois par mois ne peut satisfaire aux conditions de la discussion et ne présente pas un mode de publicité assez rapide au milieu des luttes électorales qui se renouvellent fréquemment parmi nous. Ils ont en conséquence fondé un journal sous ce titre : *Le Progrès*, *Revue hebdomadaire de l'Oise*. » Ce journal est encore celui qui paraît chaque semaine le mercredi et le samedi.

M. Jules Escuyer vendit son imprimerie le 1^{er} août 1852 à M. Emile François. Le 1^{er} juillet 1855, ce dernier prenait pour associé M. Ferdinand Valliez qui, au mois de septembre de la même année, par la mort de M. François, devenait seul propriétaire du journal et de l'imprimerie. La maison de M. Valliez est donc actuellement la plus ancienne de notre ville et ses souvenirs la rattachent à Bertrand et à Escuyer.

Je ne serais pas complet si je ne rappelais ici au moins les titres des autres publications périodiques de cette maison.

1° *L'Agronome Praticien*, journal de la Société d'Agriculture de l'Arrondissement de Compiègne, fondé le 30 Août 1834. Il paraît neuf fois par an.

2° *Le Journal des Fabricants de sucre*, organe de la sucrerie indigène et coloniale, paraissant le jeudi, rédigé et fondé en 1860 par M. Dureau. L'abonnement est de 25 fr. »

4° *L'Abeille de l'Oise*, aujourd'hui éteinte, organe des

(1) La *Revue de l'Oise*, dont il est question ici et que remplace le *Progrès*, était une publication mensuelle dont le premier numéro est daté du 25 mai 1838. Ce numéro est imprimé à Paris, chez Pollet et les suivants chez Thomassin. Au commencement de la seconde année, c'est M^{me} Fessart, à Senlis, qui devient l'imprimeur de cette publication. En même temps M. Louis Deplanque, gérant, cède la place à M. Alexis Decamps, devenu un an plus tard le fondateur du *Progrès*.

intérêts ruraux, propagateur des connaissances utiles et du progrès agricole, dont le 1^{er} n° parut le 1^{er} avril 1859 et le dernier environ un an après.

Arrivons maintenant à l'*Echo de l'Oise* et pour cela retournons de quelques années en arrière. Peu avant l'apparition du *Nouvelliste* dont nous avons parlé plus haut, un libraire de la rue Sainte-Marie, M. Levacher demandait à l'administration l'autorisation de fonder un journal ainsi que le brevet d'imprimeur. Ce brevet n'ayant pas été accordé de suite, M. Levacher fit paraître en 1837 : *Le Lithographe*, dont le nom même nous indique qu'il était lithographié. Au bout de dix-huit mois le brevet fut accordé et le *Lithographe* se changea en *Echo de l'Oise*, rue des Lombards, 11.

En 1845 M. Vol de Conantray prit la direction de l'*Echo* et la conserva jusqu'en 1864. Ce fut certainement à l'intelligence de M. Vol que ce journal dut de se maintenir dans la voie de la modération. Aussi son rédacteur fut-il appelé à la présidence du Tribunal de Commerce de Compiègne et en 1869 trouva-t-il dans le titre de chevalier de la Légion d'honneur la récompense de ses travaux.

Sa retraite fit passer son journal entre les mains de M. Jules Delhay. Celui-ci transporta les bureaux de la rue des Lombards, 11, dans celle de la Corne-de-Cerf et le 1^{er} avril 1872 céda sa maison à M. Edler, venu d'Alsace pour éviter le joug allemand.

Les autres publications périodiques qui sortent des presses de la même imprimerie sont :

1° *La Sucrierie indigène*, revue technologique et commerciale des fabricants de sucre et des distillateurs, paraissant deux fois par mois et fondée en mai 1866 à Valenciennes. Cette revue forme chaque année un volume de 500 pages de texte avec gravures.

2° *Le Journal des Sauveteurs*.

3° *La Gazette des Paysans*, journal hebdomadaire, politique et agricole fondé le 14 décembre 1871. La tendance suffisamment connue de cette feuille nous dispense d'en parler.

4° Le *Bulletin de la Société historique de Compiègne*.

Voilà, Messieurs, quels sont et ont été les journaux compiégnois (1). Comme vous avez dû le remarquer, je me suis abstenu ici de les juger ou seulement de leur marquer une couleur. L'opinion privée de chacun m'évitait ce soin et mon goût personnel m'en détournait. Une appréciation trop sensible de ce côté de la question aurait été un manquement au principe même de notre Société. Sur le terrain si délicat du journal, avec la diversité toujours croissante des opinions, le silence était un devoir, mais si j'ai observé ce devoir, peut-être n'ai-je pas su atténuer la sécheresse qu'il m'a pour ainsi dire imposée. A la presse, ce privilège de discuter toutes choses, les opinions et les hommes, la simple notice historique, (surtout quand aussi modeste que celle-ci, elle mérite à peine ce nom), ne parle que des faits.

D'ailleurs les passions politiques trouvent dans nos feuilles publiques un aliment si facile et si habituel, que je me suis soigneusement gardé de vous faire le moindre récit de ces discussions beaucoup trop fréquentes et le plus souvent oiseuses.

A l'encontre des véritables services qu'elle a rendus à notre temps, la presse est en grande partie responsable d'un des maux les plus graves du jour, la confusion des idées..... Mais laissons ce reproche, comme toutes les œuvres de

(1) *Le Progrès* et *l'Echo de l'Oise* parurent sans interruption depuis leur fondation. Le premier fut momentanément suspendu au 2 décembre 1851 ainsi que pendant l'invasion allemande en 1871 du 11 janvier au 4 mars. Son rédacteur eut même à supporter de la part de l'ennemi la vexation d'un emprisonnement de plusieurs jours.

l'homme, la presse participe des qualités et des défauts de l'homme, de ses vices et de ses vertus.

Le spectacle de ces luttes ferait trouver aux esprits calmes et éclectiques une satisfaction d'autant plus agréable dans les occupations de notre Société. Le terrain solide sur lequel nous aimons à nous réunir est étranger à ces disputes et nous donnons un démenti à ce mot déjà vieux : « De ces braves gens laissant faire à Dieu et au roy chacun leur un mestier, il ne s'en treuve plus. »

NOTICE

SUR

PIERRE LAGNIER

PAR M. MÉRESSE, MEMBRE TITULAIRE

Dans une séance précédente notre honorable Président nous invitait à rechercher et à publier quelques noms célèbres de concitoyens, et à tirer de l'oubli tout ce qui pouvait honorer notre cité.

Parmi les plus humbles et les moins connus est *Pierre Lagnier*, auteur ou plutôt compilateur du xvi^e siècle.

Le hazard des ventes publiques a amené dans nos mains, un de ses ouvrages presque inconnu et qui ne tiendra qu'une bien modeste place dans la bibliographie compiégnnoise.

Le volume de format in-16 est bien conservé : la reliure du temps, en veau plein, doré sur les plats, comme la tranche, a un peu souffert : le dos à nerfs est arraché ainsi que les feuilles de garde et le privilège.

L'ouvrage composé en 1541 a eu plusieurs éditions *post alias editiones plurimis locis auctum*, il a pour titre : *Ex M, T, Cicerone insignium sententiarum elegans et perutile Compendium*, Autore PETRO LAGNERIO, *Compendiensi*, et a été imprimé à Lyon, chez Jean Tournay et Guillaume Gazée.

Notre exemplaire porte la date de 1552 et a appartenu aux frères Minimes de Metz, car sur le titre on lit la note manuscrite : *Ex Bibl. Minimorum Metentium K 344*.

Ce recueil des plus remarquables sentences de Cicéron est divisé en quatre livres et se termine par un extrait des maximes et sentences des meilleurs auteurs latins.

Chacun de ces livres est précédé d'une lettre de l'auteur, en langue latine.

En tête du premier, l'auteur s'adresse à son bienveillant lecteur. Cette préface ne renferme rien qui la distingue de toutes celles de l'époque ; mais en la terminant Lagnier nous annonce que l'approbation donnée à son travail l'engagera à tenter quelque œuvre plus importante : *ad graviora etiam fortasse excitabimur* : A-t-il tenu sa promesse ? Malgré ses nombreuses éditions, rien ne fait supposer qu'il y ait donné suite, et toutes nos recherches ne nous ont pas permis d'augmenter le bagage littéraire de notre Lagnier. Les manuels du libraire les plus complets n'indiquent pas même l'ouvrage dont nous vous offrons un spécimen.

De l'auteur lui-même nous ne pourrions vous dire que peu de chose ; nous n'avons pu découvrir la date de sa naissance ni celle de sa mort. Cambry dans sa *Description du Département* ne cite que son nom, répété par d'autres d'après lui et le titre de son seul ouvrage connu alors comme aujourd'hui.

Les dédicaces des second et troisième livres vont nous fournir quelques renseignements sur l'auteur et sur d'autres personnages de Compiègne à cette époque.

Nous apprenons par celle du troisième livre intitulé *des Paraboles* adressée à très-doctes personnages, Fernand Béranger et François Féret, docteurs ès-loix, que Lagnier étudiait le droit à Toulouse en 1541. C'est un prolixe hommage de reconnaissance pour l'amitié et l'accueil tout paternel

qu'il a rencontrés près de ses deux professeurs qui le traitaient comme leur fils.

La quatrième épître adressée à François de l'Olive, son condisciple et fils de l'avocat du Roi, à Toulouse, exprime les mêmes sentiments de gratitude pour une autre honorable famille et prouve que notre auteur avait su se créer dans cette ville des relations convenables à sa position et à sa naissance.

La plus intéressante de ces dédicaces est celle du deuxième Livre ; permettez-nous de vous en traduire quelques passages : elle est longue et verbeuse, mais nous en écarterons les lieux communs et ce qui ne touche pas à Compiègne. Accordez quelqu'indulgence à Lagnier pour son style ampoulé, en faveur de son siècle, et surtout pour son enthousiasme, pour son amour du sol natal.

« A très-honorable homme,
« Pierre Baudet, très-digne Procureur du Roi, à Compiègne
« Pierre Lagnier de Compiègne, Salut.

« Dans notre condition, dans tout Compiègne nous nous
« réjouissons d'avoir un protecteur tel que vous ; car c'est
« là que préside ce juge très-équitable, de la famille des
« Thibault ; c'est là que veille aux intérêts du fisc, cet avocat
« du Roi, de la même famille ; c'est là que deux très-équitables
« prévôts rendent la justice aux habitants urbains et forains ;
« C'est là que, par l'entière intégrité des avocats, les plus
« humbles ne redoutent plus d'injustice, là que les plus
« élevés vivent dans la concorde, au sein d'une parfaite tran-
« quillité ;
« C'est là qu'on voit surtout honorer et respecter la religion,
« sans qu'elle ait à craindre la moindre atteinte.
« De même que tout ce qu'il y a de meilleur dans chaque

« genre nous paraît réuni dans cet étroit espace, comme en
« une corne d'abondance, de même ce lieu nous semble un
« magasin comblé des choses les plus exquisés et des plus
« florissantes productions et par là mérite son nom de *Com-*
« *pendium*.

« Aussi, suis-je convaincu que si le Destin nous ramenait
« Jupiter ou Apollon entouré des Muses, ils abandonneraient
« l'Hélicon pour faire de notre pays leur séjour favori : *relictò*
« *Helicone, suam istic sedem sit positurus* ; surtout quand
« nous voyons notre Sire le Roi François (que nous pla-
« çons dans notre amour bien au-dessus des divinités ou-
« bliées de la Fable) se plaire infiniment à Compiègne à cause
« de la salubrité de l'air et de la beauté de notre ville.

« Nous sommes fiers de notre nom, fiers d'être nés dans
« cette famille si honorable et si recommandable des Lagnier ;
« heureux d'avoir Laurent Lagnier pour père ; heureux de
« sortir d'une famille de robe, car Compiègne s'en réjouira
« lui-même, tant qu'il sera debout.

« Ses trois fils, dont je suis le plus jeune, suivront la glo-
« rieuse carrière de leur père. Ce but leur sera d'autant plus
« facile à atteindre que vous favoriserez de voire bienveillance
« accoutumée les fils comme le père. Je suis moi-même le
« meilleur garant de l'affection que vous a vouée cet Isaac
« Lagnier, votre humble et reconnaissant serviteur : il est mon
« oncle paternel ; ses bienfaits nous ont faits ce que nous
« sommes.

« Nous ne permettrons pas que personne élève un doute
« sur nos sentiments pour vous, sur ceux que nous vous
« avons toujours témoignés et nous l'affirmons hautement dans
« cette épître par laquelle nous vous prions d'agréer favora-
« blement la dédicace de nos Apophtegmes.

« Votre serviteur.

« Toulouse, 10 Septembre 1541. »



« Ma lettre était écrite et terminée lorsque j'apprends la
« nouvelle de votre nomination à la présidence de Senlis : Je
« ne sais si je dois vous féliciter ou me plaindre de votre
« élévation à cette haute magistrature.

« Je me réjouis pour vous des nouveaux honneurs auxquels
« votre mérite hors ligne vous appelle tous les jours, bien
« digne de plus grands encore : en même temps, je me désole
« de voir privé du charme de votre société, du fruit de votre
« expérience et de vos talents notre cher Compiègne dont
« vous étiez, sans aucun doute, le principal ornement, dont
« vous étiez l'oracle pour vous dire toute notre pensée.

« Je demande au Ciel que votre éloignement n'affaiblisse
« jamais l'affection qui vous lie à ceux que vous avez tant
« obligés.

« Recevez de nouveau mes salutations. »

Le lyrisme de Lagnier, à la brillante renaissance des lettres et des arts, a pu charmer ses érudits protecteurs ; à notre époque railleuse et sceptique, il n'appelle que le sourire ; mais était-ce calcul personnel ou prévision de l'avenir quand il abritait son enthousiasme mythologique sous les sententieuses maximes de Cicéron ? par exemple, celle-ci :

Vita hominis sine litteris mors est et hominis sepultura (1).

Ou mieux, cette autre :

Dignum laude virum Musa vetat mori.

Si l'homme se peint dans ses écrits, notre Lagnier dut laisser une mémoire intacte, celle de l'homme de bien : il avait pris pour devise et l'avait inscrite à la fin de son *Compendium*.

Nescit labi virtus.

(1) Page 347.

Dans cette dédicace de 1544, avons-nous dit, se retrouvent beaucoup de noms connus, beaucoup de nos aïeux, les plus honorés et les plus aimés.

Vers la même époque, en effet (1539), le procès-verbal de réformation de la coutume du bailliage de Senlis nous indique la position officielle de tous les protecteurs, amis et parents de notre auteur.

Pierre Baudet, procureur du Roi.

Martin Fillion, avocat du Roi.

Regnauld Picart, prévôt urbain.

Jacques Lecaron, prévôt forain. (Licencié-ès-lois, seigneur de Canly et du fief Becquerel).

Laurent Lagnier (1), procureur, père de l'auteur.

Isaac Lagnier, procureur, oncle de l'auteur.

Nicole, Antoine, Claude et Jacques Thibault, avocats et procureurs et quatre ou cinq autres.

Florent Lagnier, élu procureur de la ville en 1550.

En cette même année, à Compiègne, étaient aussi trois autres prévôts en charge :

Jean du Ruysse (2), prévôt de l'exemption de Pierrefonds.

Anthoine Murrien, prévôt de Margny.

Bernard de Carluy, prévôt de Jonquières.

Au milieu de tous, s'élevait la famille des Thibault et les éloges de notre Pierre Lagnier étaient bien mérités.

Ils s'adressent à M^e Laurent Thibault, noble homme, licencié-ès-lois, lieutenant-civil et criminel du bailli de Senlis en la châtellenie de Compiègne.

A l'époque que nous citons, Nicole Thibault était conseiller

(1) L'édition originale in-8o imprimée à Paris pour Galiot du Pré et Jehan André, libraires, le 26 janvier 1539. (1540), porte *Lasnier*. L'édition de 1703 éditée par de Saint-Leu, imprimée à Paris, porte *Lanier*.

(2) L'édition de 1703 porte *Durussel*.

du Roi, procureur général en son parlement de Paris et l'un des commissaires royaux sur le fait de la réformation des coutumes en l'Ile-de-France.

Nous apprendrons à vénérer, à aimer tous ces noms, quand nous ouvrirons nos archives locales, nos comptes officiels, nos registres d'affaires de la ville ; nous retrouverons ces noms à chaque page de nos annales, parmi les gouverneurs attournés, parmi les douze notables qui, d'après l'ordonnance de Charles VI, devaient aider à la gestion des affaires de la cité, parmi ceux des utiles citoyens chargés, chaque année, d'asseoir et de percevoir les tailles dans chaque paroisse, de répartir les logements de troupes, de veiller aux fortifications, de gérer la Table-Dieu. Nous nous rappellerons que toutes ces fonctions étaient gratuites, qu'il y avait souvent de sérieux danger dans leur accomplissement, que la vie communale amenait chaque jour, en ces temps de troubles, une charge nouvelle à ces hommes intelligents et dévoués.

Parmi les généreux défenseurs des droits souvent méconnus de la cité, nous nous honorerons de compter maintes fois les Lagnier, les Thibault, envoyés à Senlis par devers M. le Bailly ; à Chantilly, devers M. le Connétable ; à Paris, à Blois, à Tours, devers MM. du Conseil royal ; par devers le Roi lui-même, quelquefois.

Nous nous souviendrons qu'en 1469, Jehan Thibault allait représenter la ville de Compiègne, aux États-Généraux de Tours, en compagnie de Pierre du Ruysel et de Regnault de Montdidier, en face du farouche Louis XI.

Deux siècles plus tard, Thibault d'Arneval présentait les clefs de la ville à l'entrée solennelle de Louis XIV, encore enfant, accourant chercher un refuge dans sa fidèle ville de Compiègne, contre la révolte des Parisiens et recevait de la bouche de la Reine-mère, à son départ, ce compliment si honorable pour la ville et pour son lieutenant-général : « Je

suis assurée de votre fidélité : assurez-vous aussi de mon amitié. »

Bien modeste fut sans doute la carrière de notre Pierre Lagnier ; nous le voyons, seulement en 1551, à la date du 2 février, prendre part comme notable, à une délibération publique, à Compiègne, dans l'affaire des *francs-fiefs* si importante pour notre ville.



NOTE
SUR LES
APPAREILS DE CHAUFFAGE
ET DE VENTILATION

EMPLOYÉS PAR LES ROMAINS POUR LES THERMES A AIR CHAUD

PAR M. LE GÉNÉRAL MORIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES
MEMBRE HONORAIRE

Je prie l'Académie, (1) devant laquelle j'ai l'honneur de parler, de ne pas trop s'étonner de me voir aborder une question, en apparence étrangère à mes études habituelles, auxquelles elle ne se rattache que par le côté spécial des effets physiques, dont je n'ai pas trouvé d'explications suffisantes dans les ouvrages et dans les mémoires d'archéologie qu'il m'a été donné de consulter.

Le principe du mode de chauffage du sous-sol des bains publics, des thermes à air chaud, et même des habitations privées; mis en usage par les Romains, me paraît, d'ailleurs, le plus convenable pour certains édifices publics, tels que les grandes salles des chemins de fer couvertes de toitures vitrées, et en particulier pour les églises, dont la capacité et l'élévation

(1) Cette note lue d'abord à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 17 novembre 1871, a été communiquée dans la séance du 17 juillet 1873, à la Société historique de Compiègne, par M. le général Morin, qui a bien voulu autoriser la Société à la reproduire dans ses publications.

intérieure rendent les dispositions ordinaires peu efficaces et en même temps dispendieuses.

En effet, si dans ces lieux de réunions nombreuses, où l'on ne séjourne que peu de temps, le sol était modérément chauffé, de manière à entretenir seulement vers les pieds la chaleur normale, le mouvement naturel de l'air qui, après être descendu des voûtes, le long des fenêtres et des murs, s'échaufferait légèrement au contact du sol et s'élèverait lentement autour des personnes, entourerait celles-ci d'une atmosphère tiède sans cesse renouvelée et les maintiendrait dans un état agréable et convenable de température et de salubrité.

Il est, d'ailleurs, évident qu'en adoptant en principe que, dans des cas pareils, c'est le sol qui doit être chauffé, on emploierait à cet effet les modes perfectionnés qu'on connaît aujourd'hui et, en particulier, la circulation de l'eau.

Les nombreuses issues que présentent les immenses vitrages de ces édifices suffisent d'ailleurs, presque toujours, à l'évacuation et même à certaines rentrées d'air, accrues par l'ouverture fréquente des portes. Mais il ne faudrait cependant pas négliger d'assurer l'admission de l'air par de nombreux orifices répartis aussi uniformément que possible.

La circulation générale de l'air, qui résulterait de cette disposition, atténuerait beaucoup les courants d'air, parfois très-génants, que détermine l'éclairage de certaines parties des édifices et n'aurait pas les inconvénients de l'affluence des nappes d'air chaud fournies, à des températures trop élevées, par les bouches de chaleur des calorifères ordinaires.

Ces considérations ont naturellement appelé mon attention sur les dispositions mises en usage par les Romains, et c'est ce qui expliquera, je pense, à l'Académie comment je me suis trouvé conduit à étudier avec quelque détail les dispositions et les effets physiques de ces appareils, nommés hypocaustes, que l'on n'a considérés jusqu'ici que comme destinés seulement

au chauffage, mais qui, dans certains cas, déterminaient aussi une ventilation réelle.

J'ai été guidé dans cette étude par quelques-uns des ouvrages spéciaux d'archéologie et par des observations directes sur certains établissements, qui existaient dans les environs de Compiègne, si riches en souvenirs de l'occupation romaine.

Disposition générale des hypocaustes découverts dans les environs de Compiègne. — Trois hypocaustes destinés à chauffer des étuves à transpiration ou thermes à air chaud, ont été découverts, depuis quelques années, par les fouilles que M. de Roucy était chargé de diriger.

L'un, situé au lieu dit le Mont-Berny, auprès de Pierrefonds, à gauche de la route d'Attichy, a été relevé avec soin, en 1862, par M. Choron, conducteur des travaux de recherches.

Le second, dépendant des thermes de Champlieu, est plus vaste. Le plan en a été dressé, en 1864, par le même auteur.

Le troisième, découvert plus récemment, au lieu dit la Carrière du Roi, canton de la Garenne, dans la forêt de Compiègne, sur la droite de la route de Compiègne à Villers-Cotterets, près Saint-Jean, a été dessiné en 1868, par M. V. Cauchemé. Ses parties souterraines étaient alors en assez bon état de conservation.

Les archéologues ont donné, soit d'après Vitruve, soit d'après des relèvements exécutés sur place, assez de détails sur la disposition générale de ces établissements, et principalement sur celle du sous-sol, pour qu'il soit superflu d'en parler, autrement que pour discuter la marche des effets, et les motifs de cette disposition.

Cependant, je dois faire quelques remarques qui conduisent, je crois, à certaines conséquences.

La première est relative au chauffage des chaudières :

Dans l'édition elzévirienne de Vitruve, que possède le Conservatoire des arts et métiers, on lit :

Testitudines alveorum ex communi hypocausti calefacientur.

Perrault a traduit cette phrase ainsi qu'il suit :

Le dessous des bains sera chauffé par un seul fourneau.

Il me semble que le véritable sens serait :

Le dessous des chaudières doit être chauffé par le fourneau commun. C'est le sens admis par le Dictionnaire de Tachard.

D'abord, cette traduction est plus exacte au point de vue littéral, et en même temps elle indique bien que le feu n'était pas allumé sous le sol des salles, mais dans un foyer particulier ; ce que plusieurs auteurs ont, d'ailleurs, admis.

La seconde observation porte sur la phrase suivante :

Suspensuræ caldariorum ita sunt faciendæ.

Perrault et d'autres disent :

Le sol des étuves doit être creux et suspendu.

Rien ne justifie cette interprétation, qui n'est conforme ni au texte, ni à l'état réel des constructions observées.

La traduction donnée par le vieux Dictionnaire de Tachard, édité par Pralard, n'est pas plus exacte. On y lit :

Il faut suspendre ainsi les planchers des étuves.

Ce qui a embarrassé les auteurs dans cette traduction, c'est l'isolement du sol de ces étuves, par rapport aux murs ; isolement qui avait motivé le nom particulier de *suspensura*, donné à ces aires, dont la destination exigeait une disposition spéciale qu'ils n'ont pas convenablement appréciée, comme je le dirai plus loin.

Enfin, il est dit expressément dans Vitruve que les piliers de l'hypocauste, destinés à soutenir le sol des salles, pouvaient être construits avec de l'argile mêlée de bourre (*argillâ cum capillo subacta*), ce qui, évidemment, ne permet pas d'admettre que le feu ait pu être fait et entretenu sous cette aire elle-même, car les piliers d'argile et de bourre auraient été promptement détruits.

Le chauffage du sol de ces étuves ne pouvait donc être dû

qu'au courant continu de fumée et de gaz chauds, qui s'établissait au-dessous, et non à l'action directe du foyer, qui était, d'ailleurs, réservée pour les chaudières ; enfin, le temps nécessaire pour échauffer au degré convenable la masse considérable de cette aire, qui avait plus de 0^m,25 d'épaisseur, et les parois des salles, ne permet pas non plus d'admettre, avec l'auteur de la restauration des thermes de Caracalla (1), que le combustible pût être placé et renouvelé sous le sol même de la *suspensura*.

Ces observations faites, je me contenterai de rappeler qu'en général, dans les thermes publics et, en particulier, dans ceux que je viens de citer, la disposition en usage était la suivante :

Un foyer carré A, Pl. I, précédé d'une petite cour de dépôt, recevait le combustible. Au-delà du foyer, un passage B, à parois verticales, dans lequel on pouvait aussi introduire un peu de bois, pour aider au tirage, d'une largeur variable du tiers au cinquième de celle du foyer, et d'une longueur égale à une fois et demie le côté de ce même foyer, livrait passage à la flamme et aux gaz chauds produits par la combustion.

Ce passage débouchait sous le sol de la première salle C, appelée *sudatorium*..., de dimensions plus ou moins considérables, selon l'importance de l'établissement, et séparée de la suivante D, par un mur de refend, dont la partie dépendante du sous-sol ne laissait pour le passage des gaz chauds, que des orifices FF, plus ou moins rétrécis, en nombre variable savoir :

Aux thermes de Champlieu, cinq, offrant ensemble un passage d'une largeur voisine du quart de celle de la salle.

A la Carrière du Roi, deux, offrant ensemble un passage d'une largeur de même proportion.

Ainsi, la largeur donnée à ces passages, seule dimension

(1) *Restauration des Thermes de Caracalla*, page 17, note II.

que les dessins aient pu nous fournir, indiquerait l'intention de ne laisser, pour l'échappement des gaz chauds, qu'une issue restreinte, analogue à ce qu'en hydraulique on appelle un étranglement.

Plus loin, la salle D, nommée *tepidarium*, était également limitée par un mur de refend, dont la fondation dans le sous-sol n'offrait plus, dans les trois établissements cités, qu'un ou deux passages aux gaz, sous le plancher.

Au Mont Berny, le dessin indique trois passages, offrant encore ensemble une largeur égale à peu près au quart de celle de la salle supérieure et du sous-sol.

Aux thermes de Champlieu, deux passages n'offrant ensemble qu'une largeur égale à un douzième environ de celle de la salle.

A la Carrière du Roi, il y avait deux passages, dont un seul, à peu près intact, semblerait indiquer que la largeur des deux n'était que d'un sixième de celle de la salle.

Les dessins des hypocaustes du mont Berny et des thermes de Champlieu ne laissent voir aucune disposition ultérieure pour le passage des gaz chauds et de la fumée.

Mais, en examinant, avec soin, sur les lieux, l'hypocauste de la Carrière du Roi, avec M. de Roucy, nous y avons trouvé, le 12 mai 1871, dans le mur de refend de l'avant dernière pièce, deux orifices *a a*, prolongés par deux petits conduits de 0^m,20 sur 0^m,20 environ, aboutissant à deux tuyaux verticaux semi-cylindriques, *b b*, fig. 2, 3 et 5, ménagés dans l'épaisseur du dernier mur, et dont l'un, encore très-suffisamment conservé dans toute sa paroi, ne permet d'avoir aucun doute sur l'existence d'un tuyau d'évacuation des gaz chauds produits de la combustion. Nous avons fait dégager complètement ces conduits, et nous en reproduisons la disposition et les dimensions dans le dessin ci-joint, fig. 3, 5 et 6.

Les indications qui précèdent permettent de se rendre compte du mouvement des gaz et des effets calorifiques obtenus dans les différentes parties souterraines et supérieures d'un hypocauste du genre de ceux que nous examinons.

Le foyer, dans lequel on jetait le bois, devait être nécessairement couvert et fermé en dessus (1), car sans cela, tous les produits de la combustion, gaz chauds, fumée et vapeur, se seraient répandus dans l'air, et y aurait dispersé la chaleur développée sans aucune utilité pour le chauffage. La combustion pouvait s'établir de la manière suivante :

Les tuyaux verticaux d'évacuation de l'extrémité du bâtiment déterminaient un appel naturel, qui pouvait être, au besoin et au préalable, excité par un petit feu allumé vers leur branchement horizontal, ainsi que cela se pratique encore aujourd'hui pour les foyers à flamme renversée.

L'appel, une fois déterminé, s'accélérait de plus en plus avec l'activité du feu, jusqu'à la marche normale.

La flamme, la fumée, les gaz et les vapeurs, produits de la distillation du bois, passaient par le conduit rétréci, allongé et couvert B, qui suivait le foyer et pouvait même en faire partie; ils y avaient une vitesse assez grande, par suite du rétrécissement analogue à celui que présentent nos cheminées au-dessus du feu. Cette vitesse était suffisante pour entraîner jusqu'à une assez grande distance des cendres et des charbons.

Dans l'hypocauste de la Carrière du Roi, lors des premières fouilles, le conduit B était, en effet, à moitié rempli de cendres, et il s'en était déposé sous le *sudatorium* une large nappe, analogue aux attérissements sablonneux ou limoneux qui se forment aux embouchures des fleuves; on en trouve même encore les traces, reconnaissables à leur couleur dans la terre des décombres.

(1) Voir, d'ailleurs, la figure de l'hypocauste de l'église Sainte-Cécile à Rome, pl. II.

Ce courant de gaz chauds parvenait ainsi dans le sous-sol du *sudatorium*, s'y répandait librement et en échauffait les parois, en y perdant sa vitesse et une partie de sa chaleur. Il n'est peut-être pas inutile de dire que la température de ce mélange d'air et de fumée peut s'élever à plus de 150° ou de 200°.

Les orifices de communication avec le sous-sol du *tepidarium* présentaient, au passage d'un de ces espaces à l'autre, un obstacle analogue, comme nous l'avons dit, à ce qu'en hydraulique on nomme un étranglement, dont la présence détermine, entre un réservoir d'amont et un réservoir d'aval, une différence de niveau. Il en résultait que la pression, la densité des gaz, et par suite, la quantité de chaleur qu'ils contenaient, étaient plus grandes sous le *sudatorium* que sous le *tepidarium*.

Un effet analogue était produit par les passages restreints, qui établissaient la communication du *tepidarium* D avec la pièce suivante, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le mélange de gaz eût atteint le tuyau d'échappement formant cheminée, dont il ne reste de traces que dans l'hypocauste de la Carrière du Roi ; mais que l'on retrouvera certainement dans les autres établissements analogues que l'on découvrira, quand l'attention se portera sur ce côté important des recherches.

Ce que nous venons de dire, montre bien comment le mélange de gaz chauds et de vapeurs circulait dans la partie souterraine de ces établissements, que l'on nommait l'hypocauste, et comment s'établissaient dans les salles supérieures, les différences de température voulues ; mais il nous reste à parler d'autres dispositions, non moins remarquables, et qui étaient nécessitées par la destination même des établissements.

Il n'est pas inutile de faire remarquer d'abord que, parmi les gaz chauds, résultant de la combustion du bois, il s'en

trouve de plus ou moins délétères, tels que l'acide carbonique et l'oxyde de carbone, ainsi que de la vapeur d'eau et de l'acide acétique, dont il importait d'empêcher l'introduction dans les salles. C'est dans ce but que le premier dallage établi sur les piliers de l'hypocauste était recouvert d'un bétonnage de 0^m,14 à 0^m,15 d'épaisseur, fait en ciment de tuileaux, qui résistant très-bien à la chaleur, n'était pas sujet à se crevasser, et que l'on recouvrait d'un second dallage, fait avec soin, sur lequel était étendue une couche de stuc poli. Il est remarquable que Vitruve ne parle point de ce bétonnage, qui était un détail important de la construction, et qu'on retrouve partout très-bien exécuté.

Les vapeurs, qui se condensaient au contact de la partie souterraine de l'hypocauste des parois, en y abandonnant la plus grande partie de leur chaleur, étaient recueillies dans l'espèce de caniveau formé par la pente donnée à l'aire en béton, qui constituait le sol de cet hypocauste ; disposition indispensable, indiquée par Vitruve, et sans laquelle les fondations des piliers, construits simplement en argile mêlée de bourre, auraient été minées peu à peu par l'humidité.

Vitruve dit que cette pente avait pour effet de faciliter la circulation de la flamme sous le sol ; telle est aussi l'explication adoptée par Poleni, dans l'édition des frères Mattiuzzi, p. 143. On y lit : « *Cujus inclinationis ad præfunium est ut flamma ita per se facilius pervagetur sub suspensuram.* » Ce qui implique encore que le feu n'était pas entretenu sous ce sol, qui n'était chauffé que par le courant de fumée et de gaz chauds.

Nous croyons inutile, d'ailleurs, de réfuter ici la prétendue explication du chauffage de l'hypocauste, à l'aide de boules enduites de poix, qu'on lançait enflammées vers le fond, et qui revenaient vers le foyer par la pente de ce caniveau. Elle ne supporte pas un examen sérieux. Si cette manœuvre

était effectivement pratiquée, elle ne pouvait avoir pour objet que de déterminer un commencement d'appel au fond de l'hypocauste, aux premiers moments de l'allumage.

Dans les établissements dont nous nous occupons ici, les salles principales n'étaient que des étuves, où la chaleur provoquait la transpiration. Les bains n'y figurent que comme des accessoires. Dans quelques-uns, les baignoires, en mortier hydraulique ou en pierre, étaient chauffées, comme les salles, par la circulation souterraine des gaz chauds de l'hypocauste ; dans d'autres, comme à Champlieu, où il y avait deux baignoires, celles-ci l'étaient en outre par des foyers spéciaux. Quelquefois aussi, les chaudières étaient établies sur le foyer principal.

L'exemple de la salle des bains de la maison de Pompéi, citée d'après Galiani (p. 298 et pl. LVIII-LIX de l'édition de Vitruve, de MM. E. Tardieu et A. Coussin), est complètement d'accord avec cette explication.

Une note sur un chauffoir romain, découvert à Uriage, près Grenoble, en 1844, et dans lequel deux planchers à des hauteurs différentes étaient chauffés par un seul foyer et par la circulation évidente de la flamme et des gaz chauds, confirme, croyons-nous, complètement notre manière de voir.

Le savant propriétaire de ces eaux d'Uriage, si fréquentées aujourd'hui, M. le comte de Saint-Ferriol, a fait exécuter, en 1844, des fouilles, qui ont fait reconnaître l'emplacement d'une partie des anciens thermes établis dans cette localité par les Romains, à quelques centaines de mètres au-dessus des constructions modernes. Ces restes, dessinés et étudiés avec soin, ont été l'objet d'une communication faite à la Société de statistique de l'Isère. Nous en extrayons ce qui suit :

« La découverte qu'on vient de faire à Uriage, d'une construction romaine destinée à chauffer les eaux minérales, est

« d'autant plus intéressante, qu'elle résout d'une manière
« péremptoire la question de savoir si la température de ces
« eaux a baissé depuis l'époque romaine, comme certaines
« personnes l'avaient avancé sans preuves. Elle est encore
« curieuse en ce sens, que c'est le premier exemple, suivant
« la remarque du chimiste Chevalier, d'eaux minérales chauffées par les Romains. Ils n'employaient d'ordinaire que les
« eaux suffisamment chaudes par elles-mêmes.

« Ce chauffoir, se composait essentiellement d'une grande
« pièce d'environ 10 mètres de longueur sur 8 de largeur,
« dans le milieu de laquelle était un bassin circulaire de
« 4^m,70 de diamètre, où l'on descendait par deux gradins
« ayant 0^m,35 de haut sur autant de large. Ce bassin circulaire
« avait pour fond un plancher en ciment de 0^m,25
« d'épaisseur; au-dessus était un vide haut de 0^m,75, et
« ayant une aire pavée.

« Le plancher était soutenu au-dessus de ce vide, par des
« piliers en briques de 0^m,22 de côté. Le vide situé au-dessous
« de ce plancher, recevait l'action de la flamme, ainsi que le
« prouvent avec évidence, le noircissement des portions encore
« conservées et les cinq cheminées indiquées sur le plan.

« La pièce, au centre de laquelle se trouvait le bassin circulaire, avait aussi un plancher en ciment, moins épais que le
« précédent, et soutenu comme lui, au-dessus d'un vide, par
« des piliers en briques. L'inspection du plan montre comment
« la flamme et la fumée, après avoir frappé le plancher du
« bassin circulaire, passaient par les conduits horizontaux des
« cheminées pour venir chauffer le dessous du second plancher,
« et s'échapper ensuite par une ouverture ménagée à l'un des
« angles de la pièce. »

Toutes les dispositions de la construction du plancher, décrites par Vitruve, se retrouvent dans ce chauffoir.

L'auteur de la note ajoute après cette description :

« La première et la plus grave difficulté, est celle de savoir
« si le feu était fait directement sous le plancher circulaire,
« avec du bois que l'on aurait introduit par une ouverture in-
« diquée sur le plan, ou bien, ce qui paraîtrait plus vraisem-
« blable, d'après la lecture attentive de Vitruve et les règles de
« la bonne construction, si l'on n'aurait fait que profiter de la
« flamme perdue d'un fourneau placé à côté du chauffoir,
« lequel aurait contenu les trois grands vases d'airain dont parle
« Vitruve, comme faisant partie intégrante des bains antiques. »

Cette explication de l'auteur me paraît la seule admissible, d'après le mode même de la construction du sous-sol.

« Une autre difficulté est de connaître la destination de cer-
« taines briques creuses, dont une a été figurée à part sur une
« échelle plus grande que le reste du plan, Pl. III.

« Ces briques, placées les unes à la suite des autres, de ma-
« nière que leurs vides intérieurs fussent en communication,
« se trouvent encastrées dans le massif de maçonnerie qui en-
« toure le chauffoir. Il en existe aussi dans la partie de la pièce,
« par où l'on a supposé que s'échappait la fumée, et de ce
« côté, à en juger par leurs nombreux débris, elles ont dû
« occuper une grande partie dans le paroi. Il paraît qu'elles
« servaient elles-mêmes de cheminées, car elles sont encore
« noircies en dedans, et leur position admet cette hypothèse.
« Quant aux briques de même espèce, encastrées dans la ma-
« çonnerie, leur situation très-rapprochée du bassin, et leur
« niveau inférieur à celui du plancher circulaire, empêchent
« de supposer qu'elles aient servi d'échappement à la fumée.
« Auraient-elles été destinées à chauffer de l'air pour une étuve
« sèche, un laconicum ? »

Cette dernière supposition de l'auteur de la note, me semble aussi la seule qui concorde, comme je le dirai plus loin, avec l'existence des petits orifices latéraux que présentent ces tuyaux creux.

Dispositions pour le renouvellement de l'air. — Il ne pouvait, en effet, suffire de chauffer les étuves de transpiration à l'aide des dispositions indiquées, si l'on n'y joignait des moyens de renouveler l'air vicié par la respiration et par les émanations du corps d'individus, nombreux et probablement assez mal-propres, qui s'y réunissaient. Il fallait, en outre, y modérer la température au degré convenable.

Au sujet de cette dernière condition, il convient, en effet, de rappeler que les physiologistes nous apprennent qu'un mammifère, à sang chaud, ne peut, sans danger de congestions cérébrales ou pulmonaires, séjourner pendant quelque temps dans une atmosphère, même pure, dont la température excède notablement et d'environ 5° seulement celle de son sang. Ainsi des lapins, dont le sang est à la température de 40° à 41°, ne peuvent vivre une journée dans un lieu chauffé à 45° ou 50° seulement. Il en est de même des hommes, et par exemple, les chauffeurs des chaudières de machines de bateaux à vapeur, sur la mer Rouge, ne peuvent résister plus de 30 à 40 minutes à la température de la chambre inférieure des machines, quoique, en général, on n'y emploie que des nègres, habitués, dès l'enfance, à supporter en plein air de hautes températures. On est obligé de les relever toutes les demi-heures, à peu près, et souvent même de les enlever, pour les remonter sur le pont.

Il était donc nécessaire que ces étuves de transpiration fussent pourvues de moyens de renouveler l'air et de modérer la température.

A ce sujet, M de Caumont, dans son *Rudiment d'archéologie*, dit, page 55, d'après un passage de Sénèque :

- Le calorique ne demeurerait pas concentré dans la cave de
- l'hypocauste ; il pouvait circuler dans les régions plus élevées
- et se répandre également dans toutes les parties de l'atmo-
- sphère des salles, au moyen de tuyaux quarrés, en terre

• cuite, incrustés dans les murs (1), dont les uns, verticaux, plongeaient dans l'hypocauste, tandis que les autres, placés horizontalement, faisaient le tour des appartements. »

Il n'est parlé, dans cet article, que du calorique et non du renouvellement de l'air, auquel les tuyaux dont il est question nous semblent avoir été spécialement destinés.

Le savant archéologue donne cependant une figure qui représente une disposition de tuyaux verticaux à parois pleines, accolés au mur et ouverts à la partie supérieure, qui permettraient à l'air de déboucher verticalement dans la salle. Il ajoute plus loin : « Quelques savants se sont difficilement expliqué comment ces fourneaux pouvaient produire autant de chaleur qu'on devait en désirer. On peut supposer que le courant qui forçait la chaleur à se répandre entre les piliers de l'hypocauste était déterminé par l'ascension du calorique dans les tuyaux en terre cuite, renfermés dans l'épaisseur des murs, et dont plusieurs peut-être servaient de conduits pour le dégagement de la fumée. »

Je prendrai d'abord la liberté de faire remarquer que, soit par la figure même fournie par M. de Caumont, soit par l'examen des tuyaux trouvés à Champlieu, à la Carrière du Roi, ainsi qu'au musée de Saint-Germain, et dont il existe, au musée de Compiègne, deux types bien distincts, l'on peut reconnaître que quelques-uns de ces tuyaux n'étaient pas destinés à être incrustés ni renfermés dans l'épaisseur des murs, mais bien appliqués, scellés en bain de mortier ou de ciment contre leur paroi ; ce qui fait mieux comprendre le sens du mot *impressos* (2) de la citation de Sénèque. D'autres auraient fort bien pu cependant être réellement engagés complètement

(1) *Impressus*, imprimé, gravé ; *impressit parietibus tabulas*. Pl. II. Il appliqua, il attacha les tableaux à la muraille. Dictionnaire Tachard, édition 1687.

(2) « *Impressos parietibus tubos per quos circumfunderetur calor qui ima simul et summa foveret æqualiter.* » (Sénèque, epist. 90).

ou partiellement dans l'épaisseur des murs, s'ils n'avaient eu pour destination que le dégagement de la fumée, comme les conduits de fumée découverts à la Carrière du Roi, mais bien plus loin de l'étuve à suer, et dont une paroi, formée par une simple épaisseur de tuile affleurait celle du mur, et permettait le passage d'une certaine quantité de chaleur, qui, d'ailleurs, eut été complètement insuffisante pour échauffer les salles d'étuve au degré convenable.

La destination principale d'une grande partie de ces tuyaux ne me paraît pas avoir été de concourir au chauffage par la simple circulation de la fumée, mais bien à la salubrité des salles par le renouvellement de l'air et à la limitation de la température, par l'introduction d'un certain volume d'air nouveau pris à l'extérieur et modérément chauffé par sa circulation dans leurs branchements disposés, soit au-dessus du foyer lui-même, soit dans le premier passage B de la fumée, voisin du foyer, soit enfin le long des parois de l'hypocauste.

Je ferai d'abord remarquer que la partie inférieure et verticale de ces tuyaux ne pouvait, comme le disent quelques auteurs, plonger et déboucher dans l'hypocauste rempli de fumée, puisqu'alors ils auraient, par les orifices qu'ils présentaient, introduit dans les salles cette fumée, qui en aurait rendu le séjour intolérable. Il est, d'ailleurs, facile de reconnaître, à l'examen de quelques-uns de ces tuyaux, en terre cuite, dont la surface intérieure assez unie est très-bien conservée, qu'ils n'ont pas donné passage à de la fumée, qui y aurait laissé des traces.

L'air, qu'ils étaient destinés à introduire, venait donc de l'extérieur, et l'on comprendra aisément comment il pouvait être modérément chauffé avant son débouché dans les salles.

A l'hypocauste de la Carrière du Roi, un certain nombre de ces tuyaux, sans ouvertures latérales, ont été trouvés dans le

premier passage de la fumée, et devaient être placés à sa partie supérieure en une ou plusieurs couches horizontales, ou même au-dessus du foyer, pour recevoir directement l'action de la flamme. Ils pouvaient, d'un côté, communiquer avec l'air extérieur, au-delà du foyer, dont ils formaient la couverture ou la voûte, et de l'autre, avec d'autres tuyaux horizontaux et verticaux; ces derniers, par leurs extrémités supérieures ouvertes et par leurs orifices latéraux, distribuaient à l'intérieur l'air nouveau et pur, modérément échauffé, tant au pourtour du sol que vers les parties plus élevées des salles.

Cette disposition me paraît se rapporter assez exactement à l'indication empruntée à Senèque, où il est dit de ces tubes :

Per quos circumfunderetur calor, qui ima simul et summa foveret æqualiter.

Une note de la page 97 de l'édition elzévirienne indique aussi l'existence de ces tuyaux. On y lit :

Sub laconici pavimento concameratio erat, ubi succendebatur ignis; quaquaversum vero in parietibus ad imam hemisphærii curvaturam structiles fictilesve canales, sive tubuli, ut vocat Proculus, per quos flammæ vaporisque vis deferebatur.

Ce passage me semble pouvoir être traduit ainsi :

« Sous le sol du laconicum, il y avait une voûte où le feu était entretenu. De tous côtés, ou tout autour dans les parois, et jusqu'à la partie inférieure de la courbure de l'hémisphère, des conduits composés de plusieurs pièces maçonnées en terre cuite, ou des tuyaux, comme les appelle Proculus, transmettaient la chaleur abandonnée par la flamme et la vapeur. »

Une figure relative à un laconium de Rome, reproduite dans plusieurs ouvrages, représente une disposition conforme à ce mode de construction, et fait voir que les tubes hori-

zontaux, placés au-dessus du feu, sans communication directe avec le foyer, dont ils formaient la couverture, prenaient l'air à l'extérieur et le répartissaient dans la salle de transpiration par une série d'autres tuyaux horizontaux, disposés circulairement le long des parois.

Cette même figure indique aussi que, plus loin du foyer et sans doute dans une salle différente, d'autres tuyaux verticaux, plongeant dans l'hypocauste même, servaient à l'évacuation de la fumée, qu'ils conduisaient à l'extérieur et non dans la salle, comme le dit cet auteur ; car ils l'auraient rempli de fumée, sans déterminer le tirage (1).

Les tuyaux horizontaux, suivant le contour circulaire de la salle du laconicum de Sainte-Cécile à Rome, pouvaient, en outre, être échauffés inférieurement par les gaz chauds de la combustion, si, comme l'indiquent quelques dessins, le sol des salles était isolé des murs, ce qui peut porter à expliquer le nom de *suspensura* qui lui était donné (2).

L'intervalle entre ce sol et les murs était alors garni par ces tuyaux horizontaux, qui étaient supportés sur des ferrures à scellement en saillie sur les murs (nommés fiches par les auteurs), que l'on trouve encore dans plusieurs hypocaustes, et qui, dans celui de Champlieu, recevaient de petits manchons creux en terre cuite, auxquels ils servaient d'axe, et permettaient un léger mouvement de rotation, pour que les tuyaux horizontaux de circulation d'air chaud qu'ils supportaient pussent se dilater sous l'action de la chaleur. Chaque rangée de ces tuyaux devait avoir ainsi ses supports particuliers et une dilatation libre.

(1) Laconicum de l'église de Sainte-Cécile à Rome. Pl. II, d'après l'édition des Œuvres d'Oribase, de MM. Basemaker et Daremberg, t. II, p. 886. Paris, J.-B. Baillière, 1853.

(2) Tachard traduit le mot *suspensura* ainsi qu'il suit : *élévation*, lorsque l'on monte, pour aller en quelque endroit, comme dans des bains qui ne sont pas de plain-pied avec le sol des bâtiments (Sénèque Philo.)

L'examen attentif de deux rangs de fiches en fer, qui existaient encore ces jours derniers à l'hypocauste de la Carrière du Roi, dans une petite salle particulière destinée à recevoir une baignoire, montre qu'elles étaient disposées de manière à pouvoir soutenir deux rangs de ces tuyaux à section carrée, qui n'avaient que 0^m,10 à 0^m,12 de côté.

La condition de l'isolement de l'aire formant le sol des salles, fortement chauffé en dessous, était imposée par la nécessité de lui laisser la liberté d'obéir aux efforts alternatifs de dilatation et de contraction, sans exercer, par les premiers, sur les murs une poussée qui les aurait éloignés de leur aplomb, et de produire ensuite ou d'éprouver elle-même, par le retrait, des crevasses et des fissures qui auraient permis l'introduction de la fumée. Elle n'était d'ailleurs réellement commandée que pour les deux premières salles, l'étuve ou *sudatorium* et le *tepidarium*. Pour les autres, où la température était beaucoup plus modérée, l'on pouvait se dispenser d'y satisfaire.

Les petites fiches en fer que l'on retrouve encore dans les intervalles qui séparaient l'aire des murs et les manchons qu'elles supportaient dans certains cas, servaient donc évidemment à soutenir les tuyaux de circulation d'air, et les joints de ceux-ci, garnis de terre grasse, étaient faciles à réparer et à entretenir, s'il s'y manifestait quelques crevasses.

Dans d'autres cas enfin, les tuyaux de circulation d'air chaud pouvaient être disposés soit le long des parois du premier passage de la flamme, avec communication à l'extérieur, soit sur celles de l'hypocauste, et déboucher dans les salles, comme l'indiquent vaguement quelques dessins ; mais jamais leur prise d'air ne devait se faire dans l'hypocauste même, puisqu'alors, je le répète, ils n'auraient introduit que de la fumée.

Cette destination particulière est rendue évidente par l'examen de certains fragments de tuyaux que l'on rencontre dans les collections.

En effet, quelques-uns de ces tuyaux présentent une particularité très-caractéristique, qui indique bien que leur destination était d'introduire de l'air nouveau dans les salles.

Il en existe au musée de Compiègne deux modèles distincts, pl. 1 fig. 5 et 6. L'un, *a, b, c, d* (fig. 5), dont la section transversale intérieure a 0^m,10 sur 0^m,06, a sa face *a, b* de 0^m,12 de largeur, striée au moulage, pour faciliter sa liaison avec l'enduit ou ciment, dont était revêtue la face du mur *M, N*, contre lequel il devait être appliqué. Sur chacune des deux autres faces *bc* et *ad*, perpendiculaires à *MN*, sont ménagées deux petites ouvertures présentant ensemble 50 c. q. environ de section, pouvant donner passage à l'air qui s'introduisait ainsi en filets minces, parallèlement au mur *MN*, sans qu'il pût en résulter d'inconvénient pour les personnes voisines.

La face *cd* ne présente, au contraire, aucun orifice.

L'autre modèle *a' b' c' d'* (fig. 6) était destiné à être placé dans l'angle de deux murs. Les faces *a' b'* et *a' d'* sont, à cet effet, striées pour assurer l'adhérence au mur, et les faces *b' c'* et *c' d'* présentent chacune deux petits orifices, qui permettaient à l'air nouveau de s'introduire aussi parallèlement aux faces de murs *M N* et *M O*. Ces tuyaux, de 0^m,32 de longueur, qu'on scellait les uns aux autres pour donner au conduit la longueur nécessaire, étaient donc disposés de manière à assurer l'introduction de l'air en veines minces parallèles aux murs, sans que cette affluence pût être incommode aux personnes.

Ici encore nous retrouvons pratiquées, il y a des siècles, par les Romains, les règles auxquelles la théorie et l'expérience nous ont conduits.

Évacuation de l'air vicié. — Pour régler à peu près cette introduction d'air nouveau et assurer en même temps la salubrité des salles, il fallait exercer un appel et permettre une évacuation de l'air vicié. Telle était la destination du registre appelé *clypeus*, disposé à la partie supérieure de la voûte, qui est mentionné dans Vitruve, et qu'on manœuvrait de l'intérieur, selon qu'on voulait accélérer ou limiter l'évacuation de l'air trop chaud ou l'introduction de l'air nouveau.

Vitruve semble indiquer qu'en général les étuves de ce genre devaient être cylindriques à base circulaire, et recouvertes d'une voûte hémisphérique. Mais quand elles étaient grandes, leur base avait la forme d'un rectangle terminé par deux demi-cercles, et la voûte était un berceau cylindrique raccordé avec deux secteurs hémisphériques.

Il résulte de ce qui précède qu'à l'appareil de chauffage proprement dit les Romains avaient aussi réuni pour ces thermes à air chaud, un moyen simple et efficace de renouveler l'air, condition indispensable, d'ailleurs, pour ces sortes d'étuves.

Les dispositions qu'ils avaient adoptées étaient une conséquence des moyens et de la nature du combustible dont ils disposaient, et elles ont cela de remarquable qu'elles sont parfaitement conformes à l'ensemble des principes d'une science qui n'existait pas de leur temps, mais dont l'observation les avait conduits à reconnaître les règles fondamentales, ainsi qu'ils l'avaient fait pour l'aménagement et la distribution des eaux.

Tant il est vrai que, dans les sociétés humaines, ce qui est de première nécessité ou d'utilité journalière a été dès longtemps découvert, exécuté et amené souvent à un degré remarquable de perfection, à l'aide de ce seul sentiment intuitif qui a, de tout temps, conduit certains hommes heureusement doués à la découverte de la vérité, sans le secours de

ce qu'on appelle la science ; laquelle n'intervient ensuite souvent que pour coordonner, comparer, discuter les faits acquis et en déduire la doctrine et les règles qu'il convient de suivre pour les circonstances que la pratique n'avait pas abordées. Ne soyons donc pas trop orgueilleux de ce que nous appelons les progrès de la science.

EXTRAIT
D'UN
INVENTAIRE DES TITRES
ET PIÈCES DU TRÉSOR
DE L'ÉGLISE DE TRACY-LE-MONT

PAR M. Z. RENDU, MEMBRE TITULAIRE

L'inventaire, dont nous extrayons les renseignements suivants, fut dressé en 1739 par l'abbé Pigeon, curé de Tracy.

Ce manuscrit mesure vingt centimètres de haut sur quinze centimètres de large. Il se compose de cent trente-huit pages sur papier vergé, cent dix-huit de ces pages sont numérotées.

Le texte rappelle les fondations pieuses faites à l'église. Le nom du fondateur ou bienfaiteur est placé comme suit en tête de chaque paragraphe :

« Guiot Mouret.

« 20 février 1534. — Donation en parchemin de dix sols de rente sur une maison, cour, jardin et héritage à Tracy-le-Val, lieudit le Cuvrel, les d. 10 s. pour avoir des corniaux aux enfants le jedy absolu et être le dit Mouret, recommandé aux prières..... »

« Jean Roc et Jeanne de Sermaise.

« 5 janvier 1573. — Coppie collationnée du testament de Charles Roc, dont 4 liv. de rente pour que les obits fondés

par ses père et mère soient mieux acquittés. La dite rente à prendre sur une maison et lieu au devant de la grange des dixmes, sans tenans ny bouts.

« 14 avril 1573. — Jean Roc, prêtre chanoine de l'église de Notre-Dame de Noyon et curé de Tracy-le-Mont, seigneur de Tirlencourt, a donné actuelle délivrance des quatre liv. cy dessus déclarées.

« Dès 1596, on ne recevoit que 20 s. pour les dits obits et messes basses, lesquels 20 s. ont été payés jusqu'en 1652, où il est dit que le sieur de Lécafaux les a remboursés..... »

Une sentence sur parchemin, en date du 3 mai 1609, contre un sieur Robert Brunet, mentionne que les gens de guerre qui étaient à Noyon, ont brulé les titres et papiers de l'église.

Un testament de Jeanne Coquel, daté du 11 septembre 1617, cite la rue du Temple, à Tracy-le-Val.

A la page 25 du manuscrit, mention d'un testament en date du 2 novembre 1636 par Antoine Faverolle, curé de Tracy-le-Mont.

Page 34. Mention d'une sentence rendue « contre Jean Mahin pour payer une somme de douze livres au sieur Curé ». Les comptes portent que « cette sentence se rattache à l'obit de Jeanne de Randoux, veuve de Joachim Bardoulet. Son nom est écrit sur une vitre dans le bas côté de la chapelle de la Sainte-Vierge. Je crois que son image est au-dessus ».

Pages 36 et 37. Mention de messire Jean Lebègue, curé de Tracy-le-Mont, du 24 décembre 1647 au 21 juin 1648.

Page 65. « 26 mars 1703. Transaction avec les gros décimateurs, qui donnent 18 livres pour les réparations du chœur, linge, livres, ornemens, et en cas qu'on veuille rompre la dite transaction, on sera obligé de mettre l'église en bonne réparation. Par cette même transaction, ils promettent 100 liv. une fois payées. »

« 2 septembre 1701. Procès-verbal des réparations à faire à la dite église. »

21 octobre 1729. « Donation d'une maison..... d'un bout à Jean de la Barre, d'autre à la rue qui conduit à la fontaine Saint-Brice près l'église. La dite maison donnée par le sieur Nicolas Lecourt, garde général de la forêt de l'Aigle, pour faire une école pour les filles », et en marge : « il y a douze liv. de rente que M. Anjorant doit aux écoles de Tracy. » M. Anjorant était le propriétaire du château de Tracy-le-Val.

Page 70. Mention d'un sieur Berthe, seigneur de Tracy, à la date de 1731.

30 août 1656. Erection de la confrérie du Saint-Sacrement par monseigneur l'évêque Henry de Baradat.

Cette première partie du manuscrit contient une longue série de noms de familles et de lieux dits dont l'énumération serait intéressante pour l'histoire des deux Tracy, vient ensuite cet inventaire du trésor de la fabrique en 1739 :

« Un reliquaire avec deux vitres dans l'une desquelles sont les reliques de Saint-Aurelle et Sainte-Victoire, et dans l'autre, celles de Saint-Damien et Saint-Cyrille. »

« Un reliquaire de bois doré qui représente un homme tenant en ses mains la relique de Saint-Théodore. Au pied dudit reliquaire est une dent de Saint-Adrien, martyr. »

« Un troisième reliquaire représentant une femme tenant en ses mains une côte de Sainte-Sabine, et au pied dudit reliquaire, est un doigt de Sainte-Séraphie. »

« Tous ces trois reliquaires sont en bois doré. »

« Argenterie.

« Un soleil cizelé, dont le croissant est doré, pesant 6 marcs, 1 once 4 gros et demi, acheté au mois de jan-

vier 1665 la somme de 223 livres, et l'estui, 4 livres, sans être au dépend de la fabrique. »

« Un calice, dont le dedans de la coupe est de vermeil, pesant 3 mars 4 onces 7 gros ; acheté avec l'estui 148 livres. Donné par M....., seigneur du lieu. »

« Un autre calice encore plus pesant, ayant aussi le dedans de la coupe en vermeil. »

« Un grand ciboire cizelé, le dedans de la coupe de vermeil, pesant 2 marcs 5 onces 6 gros ; acheté le 15 décembre 1660 la somme de 104 livres 16 deniers sans être aux dépens de la fabrique. »

« Un autre petit ciboire dont le dedans est doré, sous le pied duquel est écrit : *F. Charles Magnen, natif de ce lieu, m'a donné.*

« Une petite boîte à porter le bon dieu aux malades dont le dedans est doré, laquelle, avec la croix pour les processions pèse 7 mars 4 onces moins 2 gros, achetés le 4 décembre 1683 la somme de 262 livres. »

« Un encensoir avec la navette pesant 3 marcs 5 onces 3 gros ; acheté le 21 mai 1671 la somme de 134 livres 13 sous. Pour contribuer à payer cette somme a été vendu à l'église de Machemont un calice pesant 15 onces pour 54 livres. »

Cuivre et ornements.

Cette partie de l'inventaire comprend une série d'objets à l'usage du culte, tels que croix, chandeliers, fontaine pour la sacristie, chasubles, chappes, etc.

Le manuscrit donne ensuite la liste des curés de Tracy-le-Mont de 1548 à 1739. Cette énumération contient de nombreux faits historiques se rattachant à cette localité.

En voici l'exposé :

CURÉS DE TRACY-LE-MONT.

1548. LOUIS DES HAYES.

« Le seul titre qui le fait connaître est la transaction qu'il fit le 16 avril 1548, après Pasques, avec les dames de Saint-Jean-au-Bois, au sujet d'un paiement de dîmes. »

Robert Bardollet était alors vicaire.

CHARLES WATELET.

« Le compte de 1596 porte que ce fut lui qui reçut le testament de Jean d'Estrée en 1552. »

JEAN ROCQ.

« L'acte qu'il fit en 1573 pour l'acquit des fondations de ses père et mère, nous en a conservé la mémoire. L'incendie dont il est fait mention dans une sentence du 3 mai 1609 nous a ôté les titres et la connaissance de beaucoup de choses qui ont précédé cet incendie fait par les gens de guerre qui étaient à Noyon. »

CLAUDE D'AMBREVILLE.

« Tout ce qu'on peut savoir de particulier sur ce curé, c'est qu'il eut un vicaire nommé Barbette qui a eu soin de mettre en bon ordre les registres de baptêmes, mariages et sépultures ; il a reçu aussi plusieurs testaments depuis le 17 février 1605 jusqu'au 10 octobre 1611. »

« En 1606, le 2 septembre, un nommé Antoine Bornoufle ayant essayé d'assassiner sa femme, grosse de sept mois et demi, à coups de couteau, se perça du même couteau et se jetta dans un rôttoir. Il fut ensuite pendu par les pieds. »

« En 1607, le 20 avril, le plancher de la maison de Nicolas Oger tomba et tua sa servante. »

« En 1611, le 16 avril, un bloc de pierre de 20 pieds tombe dans la carrière sur Pierre Carlier qui en fut écrasé. Il eut cependant le temps de se confesser et recevoir les sacrements. En 1608, il y eut 728 communians. »

.

« Il paraît par une sentence contradictoire rendue à Compiègne le 14 avril 1598 entre le sieur Claude d'Ambreville, curé de Tracy-le-Haut, et noble s^r Jean Laffrenée, seigneur de Tracy, qui condamne ledit sieur curé à payer et continuer audit seigneur un diner en repas par chacun an et d'en payer ès années d'arrérages, ce qui prouve que ledit sieur étoit curé dès 1591. »

JEAN DUPONT.

« Les registres de baptêmes font mention d'un compte des trépassés rendu en 1611 devant M. Jean Dupont, curé. »

« Le 6 février 1618, le curé Jean Dupont s'obligea par acte devant notaire de payer et continuer à messire seigneur de Besin, seigneur de Tracy, le diner et repas et d'en payer au receveur de la seigneurie 6 années d'arrérage échues en 1617. »

ANTOINE FAVEROLLE.

« Il commence d'être curé de Tracy en 1623. Il en remplissait encore les fonctions le 2 novembre 1636. »

FRÈRE CLAUDE GUIEDDE.

« L'on ne sait de quel ordre il était religieux. Il prit possession de la cure en 1637. »

C'était sans doute un chapelain de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. On sait que le patronage et la collation des églises de Tracy-le-Mont et de Tracy-le-Val appartenaient au commandeur d'Eterpigny (1).

(1) Mannier. Les commanderies du grand prieuré de France. 1872. pp. 560 et 570.

JEAN LE BÈGUE.

« Ne fut curé de Tracy que du 24 décembre 1647 jusqu'au 21 juin 1648 environ.

PHILIPPE MARCOTTE.

« Ce curé était de Noyon. Il fut pourvu de la cure de Tracy le 19 juillet 1648, et il paraît de son écriture sur les registres jusqu'au 8 août 1654. »

« Ce fut de son temps que le clocher fut rebâti au bas de la nef, étant auparavant entre le chœur et la nef sur le crucifix.

« Jean Prévost était vicaire en 1651.

JEAN VIZET.

« Dans les registres de baptême on trouve écrit de la main du sieur Vizet : *Joannes Vizet, presbyter curatus ecclesiæ Sancti Briccii de Tracy, munus adorsus est pastorale die undecima augusti 1654.*

« Etant vénérable par ses cheveux blancs, poli, affable, il mit tous ses soins pour gagner par la douceur ceux de ses ouailles qui n'étaient pas dans le sein de l'église : il usa aussi de rigueur et les principaux coups qu'il leur a porté furent :

« L'excommunication spéciale de François Boidard qui, s'étant rendu hérétique, voulait forcer sa femme et sa fille à apostasier. »

« L'ordonnance de M. de Machaux, intendant de Soissons, pour lui enlever de force ses enfants qui furent enlevés et mis à l'Hôtel-Dieu de Noyon. »

« L'exhumation de son fils Jean Boidard, âgé de deux ans, qui quoique baptisé dans l'église catholique, avait été enterré dans le jardin de Samson, dont il fut exhumé, rapporté à

l'église et réinhumé en présence de plus de quatre cents personnes ; »

« L'amende honorable qu'il fit faire à Judith de la Croix, femme de Moïse Monatre, pour avoir refusé de se mettre en posture décente en présence du Saint-Sacrement qu'on portait aux malades à Ollencourt ; »

« Les ordonnances qu'il a obtenues à Compiègne contre les hérétiques pour les contraindre d'avoir un cimetière et à ne faire leurs enterrements qu'à la pointe du jour ou à l'entrée de la nuit, sans pompe, et qu'il put y avoir plus de 10 personnes ; »

« Pour les obliger à tendre devant leurs portes, maisons et autres lieux à eux appartenant, les jours de fêtes ordonnées pour ce faire. »

« Pour les forcer à souffrir les curés de Tracy-le-Haut et Tracy-le-Val, entrer dans les maisons de ladite religion prétendue réformée pour les visiter et savoir d'eux s'ils vouloient mourir dans cette religion. »

« La condamnation d'Isaac et Jacques Bernard, Jean Thourotte et Pierre Ledoux à vingt livres d'amende chacun, pour avoir porté avec trop de pompe et avant l'heure prescrite, le corps de Marié Legrand. Des catholiques même furent condamnés à pareille somme pour avoir assisté audit convoi. »

« S'il eut resté plus longtemps ici il auroit eu plus de consolation en voyant toutes les familles hérétiques faire abjuration de l'hérésie ou quitter la paroisse, ce qui arriva en 1682 et 1685. »

« Il s'appliqua à rendre et à faire rendre tout l'honneur qu'il pouvait au Saint-Sacrement. Il fit donner par ses soins, en 1660, le grand ciboire et en 1665 le soleil, sans qu'il en coûtât rien à la fabrique. »

« Il porta messire Alexandre de Prouville, seigneur de ce

lieu, à donner un calice, une croix pour mettre sur l'hôtel, quatre chandeliers et un bassin d'argent, ce qui à l'exception du calice fut revendu en 1690. »

« Il fit faire la chaire dans laquelle messire François de Clermont, évêque de Noyon, faisant sa visite le dimanche 19 novembre 1662, fit la première prédication. »

« Après avoir mis ses soins au sanctuaire et à la chaire, il alla aux cloches. Il fit fondre la grosse et la petite des trois grosses, et les deux petites le 26 octobre 1672, qui furent bénites le 8 novembre suivant et eurent pour parrains et marraines Monsieur de Cargrez, Madame son épouse et Messieurs leurs enfants.

« Il eut procès contre les dames de Royallieu pour les menues dismes dont il était demandeur aux requêtes du Palais. Il s'accomoda par transaction le 30 janvier 1676, devant Coutant, notaire à Compiègne.

« Enfin, il quitta cette paroisse à la fin de 1676 pour prendre celle de Marest. »

PHILIPPE BRUNET.

« Ne fut curé de Tracy que du 1^{er} janvier 1678 à fin décembre 1679. Ce fut de son temps que la moyenne cloche fut fondue (28 juin 1678), fut bénite le 30, et eut pour parrain et marraine Monsieur du Halgoet et Mademoiselle sa sœur, enfants de Monsieur de Cargrez. »

FRANÇOIS DE ROUSSY.

« Il fut curé de Tracy du 1^{er} janvier 1680 jusqu'en 1686.

« Les hérétiques des deux Tracy qui ne voulurent point se convertir, sortirent du royaume en 1682, pour éviter les suites d'une information faite contr'eux par Monseigneur l'intendant de Soissons, au sujet de l'insulte faite au sieur de Roussy, curé, auquel ils firent plusieurs violences, l'ayant tiré par les oreilles et par les cheveux et mis hors de la maison

d'Antoinette Gentel que les hérétiques voulaient empêcher de faire abjuration de l'hérésie. »

« En 1684, eut lieu une mission prêchée par les pp. Bernard du S. Rozaire et Thuirrel, du couvent de la Sainte-Baume. »

GABRIEL LE PELLETIER.

« Fut curé de Tracy le 1^{er} janvier 1686 et y demeura jusqu'à sa mort arrivée le 3 septembre 1727.

« Il était grand, bien fait, aimant à rendre service. Il avait un esprit fort préoccupé de grandeur, et quoique de famille très-médiocre (du diocèse d'Evreux) : il prétendait être de celle de Monsieur le Pelletier des Forts dont il affectait de faire porter la livrée à deux domestiques dont l'un lui servait de cocher et l'autre de laquais lorsqu'il allait en campagne. »

« Les peines qu'il a eu, jointes aux occupations inséparables du ministère et à la vivacité de son génie, lui affaiblirent tellement l'esprit que de temps en temps il était hors d'état de faire aucune fonction ecclésiastique. Comme pour lors, il voulait célébrer les Saints-Mystères, pour l'en détourner en contentant son esprit, souvent on faisait sonner midi et une heure à l'horloge lorsqu'il n'était encore que neuf heures du matin. »

« En 1701 fut faite la fondation de la cour d'école ainsi que le banc d'œuvre. En 1726, fut faite l'armoire de la sacristie où sont les ornements. Le chœur fut lambrissé ainsi que les deux chapelles. »

Il arriva de son temps (ce fut vers 1718 ou 1720) un incendie considérable qui brûla la maison de M. Lebel de Lécafaux.

L'argenterie fut vendue en 1690. On en vendit pour 354 livres (1).

(1) Bien que l'inventaire ne le mentionne pas, cette vente eut lieu par ordre de Louis XIV qui, au commencement de la ligue d'Augsbourg, cherchait par ces impositions extraordinaires à se procurer des ressources. Voyez *Bullet. de la Société des Antiquaires de France*. 1868, p. 62)

LOUIS-FRANÇOIS PIGEON.

Naquit à Avranches en novembre 1695. Fut appelé à la cure de Tracy le 29 septembre 1727. Il est l'auteur du présent inventaire :

En 1728, l'école des garçons fut brûlée.

En 1729, M. Lecourt donna une vieille grange pour faire une école de filles.

En 1730, le croissant du soleil, la coupe du petit ciboire et celle de la boîte à porter le bon Dieu aux malades furent dorées.

En novembre 1730, M. Anjorant, seigneur de ce lieu, érigea un hôpital pour y élever douze filles et soulager plusieurs vieilles personnes hors d'état de travailler.

En 1739, le seigneur après avoir fait reconstruire et changer tout son château, y fit mettre le pont-levis.

« En 1732 une fille de Manicamp qui était venue ici filer un mois pour cacher sa grossesse, accoucha et son fruit n'ayant point de vie elle fut condamnée à être pendue ce qui fut exécuté ici. Elle fut assistée à la potence par..... »

« Le 1^{er} janvier 1732, Charles Bernard ayant été tué d'un seul coup de baton, l'assassin fut pendu en effigie et ses deux compagnons condamnés aux galères. Ils se rendirent tous trois à Orléans où l'évêque allait prendre possession et furent ainsi graciés par le privilège qu'a ce prélat de libérer tous les criminels qui se trouvent dans les prisons d'Orléans le jour de sa prise de possession.

En 1739 Nicolas de la Croix fut assassiné et les assassins fugitifs condamnés à être pendus.

Dans la même année il y avait onze cents communians et 405 feux. Furent à cette époque commencés les réparations du presbytaire. (1)

(1) Document acheté à Beauvais. Collection de M. Z. Rendu.

LES

ASSEMBLÉES ECCLÉSIASTIQUES

DE COMPIÈGNE

PAR M. AUGUSTE PÉCOUL, MEMBRE CORRESPONDANT

Messieurs,

Dans votre séance du 24 mai 1869, vous avez décidé de réunir tous les documents et renseignements qui se rapportent à l'histoire et à la statistique. C'est pour répondre à l'appel que vous avez adressé aux membres titulaires et correspondants de votre Société au sujet de cette collection que vous cherchez à former, que je prends la liberté de vous offrir aujourd'hui (1), les notes que j'ai recueillies sur les assemblées ecclésiastiques qui ont eu lieu à Compiègne.

Je ne suis qu'au commencement des recherches auxquelles je me livre depuis quelques années sur les conciles des Gaules et de la France, et si j'ai des notes relatives à un grand nombre d'entre eux, je ne puis prétendre avoir sur les assemblées religieuses d'une province ou d'une ville un dossier complet. J'attends même de votre obligeance les renseignements et les observations que votre connaissance approfondie de l'histoire de ce pays peut seule fournir, et je les mettrai consciencieusement à profit, s'il m'est donné d'achever un jour

(1) Ce travail a été présenté à la Société dans sa séance du 15 février 1872.

le travail d'ensemble que je me propose de publier sur les conciles de la France.

Aujourd'hui, je vous soumettrai la notice des Assemblées ecclésiastiques de Compiègne avec l'analyse de leurs actes et, si vous me le permettez, je traiterai dans des notes séparées quelques questions qui se rattachent à la célébration de ces conciles, à l'authenticité de leurs canons, et enfin je vous remettrai la bibliographie de ces réunions pour être déposée dans vos archives si vous l'en jugez digne. Ce mémoire n'est qu'un essai.

Compiègne a vu une trentaine d'assemblées ecclésiastiques ; peu de villes en France n'étant pas le siège d'un évêché sont aussi largement partagées sous ce rapport. Compiègne doit le plus grand nombre de ces réunions à la présence d'une résidence royale et à l'habitude qu'avaient prise les évêques de la province de Reims, d'y tenir leur concile provincial. La première eut lieu en 665 et la dernière en 1329. Je parle, bien entendu, d'après l'état actuel de mes recherches.

Toutes ne sont pas des conciles, tels qu'on les comprend ordinairement. Un certain nombre, celles réunies sous les Carolingiens et au commencement de la troisième race sont des sortes de diètes, de ces assemblées mixtes comme on en trouve un grand nombre même assez tard et dont les conciles de Tolède sont dans l'histoire de l'Eglise, l'exemple le plus célèbre. La présence de personnages laïques n'infirmes pas, au point de vue canonique, la valeur des décrets de ces réunions.

L'usage d'associer l'élément laïque et l'élément ecclésiastique dans les assemblées légiférantes a subsisté longtemps. Cette union de l'Eglise et de l'Etat, si je puis employer cette expression moderne, semblait indispensable à la conduite des affaires, au maintien de la paix toujours mal assurée ; on examinait en commun les questions, et les résolutions de l'As-

semblée devenaient obligatoires pour l'un et l'autre ordre qui se prêtaient un mutuel appui ; la puissance ecclésiastique donnait une sanction morale aux décisions qui ne relevaient pas directement d'elle, et le pouvoir séculier promettait le secours de son bras pour faire exécuter les décrets de l'Eglise. Il y a lieu de croire, cependant, qu'en dehors des *séances* communes, les évêques se réunissaient séparément, et qu'ils prirent souvent, sans la participation des grands personnages laïques, des décisions qu'on a attribuées à tous les membres du plaid ou de la diète, parce qu'elles avaient été arrêtées dans la ville et à l'époque de la réunion de la grande assemblée.

Les collections générales des conciles ne contiennent pas tous les textes qui ont subsisté des actes de ces assemblées ni tous les *testimonia* des historiens qui permettent d'établir l'existence de celles dont les actes sont perdus. Sans avoir encore recueilli tout ce qui a échappé aux investigations des éditeurs des conciles, je puis vous parler d'une dizaine d'assemblées qu'ils n'ont pas connues.

Il y eut aussi à Compiègne des réunions d'évêques à l'occasion de cérémonies religieuses, et pour me conformer aux précédents établis par les éditeurs des conciles Labbe, Hardouin, Mansi, Sirmond et Dom Labat, je vous parlerai de ces fêtes.

Enfin, les conciles provinciaux de la métropole de Reims se tinrent souvent à Compiègne, et c'est un d'eux, celui de 1329, qui clot la série des assemblées d'évêques dans votre ville.

665

En 665, Agilbert, évêque de Paris, donna la consécration épiscopale à saint Wilfrid nommé au siège d'Yorck. Cette cérémonie eut lieu à Compiègne : douze évêques y assistèrent. Le roi Alélfred avait envoyé au roi des Francs saint Wilfrid, en

priant de le faire consacrer évêque. Bède le vénérable rapporte ce fait, (*Hist. Ecclés. lib. III. cap. 28*). Il a soin de noter (en 665 l'Arianisme n'est pas encore complètement détruit) que les douze évêques étaient *catholiques*. Il donne aussi un détail intéressant pour la liturgie : après la consécration, les évêques portèrent dans l'église saint Wilfrid sur un siège doré pendant le chant d'hymnes et de cantiques.

Cette réunion d'évêques ne peut être regardée comme un concile. Il est possible que les évêques qui y prirent part s'occupèrent de questions concernant le dogme ou la discipline ; mais comme il ne reste aucune trace de leurs délibérations, si tant est qu'ils aient traité quelque point de ces matières, on ne peut guère mentionner cette assemblée que comme une éphéméride compiégnoise. Mansi (*Amplissima*, t. XI, col. 71.) a inséré dans sa Collection générale des conciles, le passage de Bède qui s'y rapporte ; il l'intitule *Conventus Compendiensis*.

D'après Pagi (*Critica in Baronium*) cette solennité aurait eu lieu en 665.

756

En 756, il y eut un concile à Compiègne.

Plusieurs auteurs ont confondu cette assemblée avec le concile de 757, dont nous nous occuperons tout-à-l'heure. Autant que je puis en juger, au milieu des difficultés qui se présentent pour assigner à ces réunions leur date et leur attribuer leurs actes respectifs, je ne crois pas pouvoir admettre que les dix-huit canons de 756 appartiennent au concile de 757 présidé par saint Chrodegang.

La discipline de ces canons est non moins étrange que celle des canons de Verberie de 752, et j'ai peine à croire que le saint évêque de Metz eut accepté sa doctrine. Jusqu'à preuve du contraire, vous me permettrez de ne pas rendre saint

Chrodegang responsable de ces canons et de rapprocher l'année de leur promulgation de celle du concile de Verberie. Sirmond les trouva dans un manuscrit de Saint-Vincent de Metz ; ce qui a pu aider à faire croire qu'ils émanaient du concile de Compiègne présidé par saint Chrodegang.

Avant de vous soumettre l'analyse de ces canons, permettez-moi de vous rappeler que les évêques des royaumes barbares ont admis quelquefois une discipline que l'Eglise n'acceptait pas et dont elle ne peut être rendue responsable.

Les envoyés du Saint-Siège présents au concile de Compiègne de 756 semblent avoir fait leurs réserves. Ces formules d'adhésion que nous trouvons aux canons IX, X, XI, XII, XIII, XVII et XVIII, « *Georgius episcopus romanus et Joannes Sacellarius sic senserunt* » ou « *Georgius consensit* » donnent à penser que les envoyés d'Etienne II, n'admirent pas la doctrine des autres canons.

I. — Les époux qui auront entre eux un lieu de parenté au quatrième degré consanguin ne seront pas séparés, mais ceux qui seront parents au troisième ou au troisième et quatrième le seront.

II. — Si deux époux sont liés entre eux au troisième degré de parenté, ou l'un au troisième et l'autre au quatrième, qu'ils soient séparés, et en cas de mort, le survivant ne peut se remarier sous peine de séparation.

III. — Le mari peut faire sortir sa femme du monastère où elle aurait reçu le voile sans son consentement.

IV. — La femme libre qui aura été mariée contre son gré et le consentement de sa mère et des siens par le mari de sa mère, pourra abandonner son mari et convoler de nouveau si elle le veut, et ce second mariage sera indissoluble.

V. — Si en contractant mariage l'un des époux de condition libre a cru que l'autre l'était également, il peut, s'il vient à découvrir le contraire, se séparer de lui et se remarier.

VI. — Un serviteur qui a suivi son maître dans les domaines d'un seigneur, peut, après s'être marié avec une femme du fief, s'il rentre dans son propre pays, abandonner cette femme et en épouser une autre et cette dernière sera considérée comme sa femme légitime.

VII. — Si un homme, après avoir épousé une femme, découvre qu'elle a appartenu à son frère, il la renverra et se remariera ; si sa seconde femme se trouve encore dans le même cas, il ne peut la renvoyer, attendu qu'en l'épousant lui-même n'était plus vierge. Si cependant il se sépare d'elle et en prend une troisième, il devra abandonner cette dernière, qui, elle, pourra se remarier, et lui reprendra la seconde.

VIII. — Si une femme mariée légitimement commet un adultère avec le frère de son mari, le mariage est dissous et les deux coupables sont incapables de contracter aucun mariage ; le mari au contraire est libre de se remarier.

IX. — Pourvu qu'on ait été baptisé au nom de la Sainte-Trinité, le baptême est valide alors même que le prêtre qui l'aura administré, n'aurait pas reçu ce sacrement, mais il faut recevoir l'imposition des mains de l'évêque.

X. — Si un beau-père a violé sa future belle-fille et que son fils cohabite avec elle sans avoir eu connaissance du fait, le mariage sera nul, le beau-père et la belle-fille ne pourront en contracter aucun et le fils le pourra.

XI. — La femme qui aura reçu le voile de son plein gré ne pourra le quitter.

XII. — Celui qui aura été le parrain de confirmation de son beau-fils ou de sa belle-fille, devra se séparer de sa femme et ne pourra se remarier.

XIII. — L'homme qui aura permis à sa femme de prendre le voile pour se consacrer à Dieu pourra se remarier, il en sera de même pour la femme dont le mari embrassera la vie religieuse avec son agrément.

XIV. — Si un homme a vécu en adultère avec une femme et commis une fornication avec la fille de cette femme à l'insu l'une de l'autre, et qu'il se marie ensuite, il doit se séparer de sa femme et vivre dans une continence perpétuelle jusqu'à la fin de ses jours ; sa femme pourra se remarier. La mère et la fille pourront se marier, mais si elles découvrent qu'elles ont eu des rapports avec le même homme, elles devront se séparer de leurs maris et vivre dans la pénitence ; leurs maris pourront se remarier.

XV. — Une discipline analogue est établie pour celui qui aurait eu des relations avec deux sœurs dont l'une aurait été sa femme légitime ; il se séparera d'elle et ne pourra se remarier ; quant aux deux sœurs elles en auront la faculté, mais elles se sépareront de leur mari, si elles viennent à connaître le fait.

XVI. — Un des époux étant lépreux, l'autre pourra se remarier, si celui qui est attaqué de la lèpre, lui en donne la permission.

XVII. — L'affirmation du mari l'emporte sur celle de la femme lorsqu'il s'agit de savoir si le mariage a été ou non consommé.

XVIII. — Celui qui, pour échapper à la vengeance qu'il se serait attirée par suite d'un meurtre, s'enfuirait et abandonnerait sa femme, ne pourrait se remarier ni sa femme non plus.

757

Saint Chrodegang, évêque de Metz, publia dans le concile de 757 et fit souscrire par les évêques l'acte confirmatif des donations et privilèges qu'il accordait à l'abbaye de Gorze qu'il avait fondée.

Nous connaissons par les souscriptions de ce document, le nom des 23 évêques qui étaient réunis à Compiègne, et nous

savons que l'assemblée eut lieu dans le palais de Pépin, le 23 mai 756 (757 style actuel).

Aucun laïque ne figure parmi les souscripteurs.

C'est pendant ce concile que les envoyés de Constantin-Copronyme offrirent à Pépin les présents de l'empereur au nombre desquels se trouvait un orgue.

758

Pépin reçut à Compiègne en 757, selon Eginhard, ou en 758, d'après Adon, l'hommage de Tassilon, duc des Bavarois, et de ses fils qui jurèrent fidélité au roi des Francs sur les reliques des saints martyrs Denys, Rustique et Éleuthère, et sur celles de saint Martin et de saint Germain. Cette prestation de serment s'accomplit en présence des évêques et des grands dignitaires de la cour de Pépin. Ado détermine la nature de cette assemblée et l'appelle *Placitum*. Le rôle des évêques y fut assurément considérable, puisqu'ils étaient les principaux témoins du serment religieux ; dans ce plaid ils occupaient leur rang selon l'usage, mais cette réunion ne serait pas un concile si nous nous en tenions à ce qu'en rapportent les chroniqueurs.

Gratien et Burchard donnent chacun quatre canons comme émanés d'un concile de Compiègne. Vous savez, Messieurs, sans que j'aie besoin de le rappeler, avec quelle circonspection, il faut accepter les citations des anciens compilateurs des textes canoniques.

A quelle assemblée faut-il attribuer ces canons ? Les éditeurs des conciles ne sont pas d'accord sur ce point, ils peuvent l'être également au concile de 757 et à celui de 758.

Mansi les regarde tous les huit comme l'œuvre d'un même concile et les attribue au concile pendant la célébration duquel

Pépin reçut le serment de Tassilon. (*Amplissima*,.. t. xii), et c'est celui de 758.

Voici l'analyse de ces canons. Les quatre premiers sont dans Gratien.

I. — On baptisera et on ordonnera de nouveau le prêtre qui n'aurait pas reçu le sacrement de baptême, tous ceux qu'il aurait baptisés le seront de nouveau.

II. On n'attribuera à aucune nouvelle église les biens et dîmes d'une plus ancienne.

III. — Dans les questions relatives à la cohabitation des époux, le témoignage du mari l'emportera sur celui de la femme. Ce canon est identique pour la doctrine au xvi^e canon du concile de 756.

IV. — On gardera le repos dominical des premières aux secondes vêpres du dimanche, il n'y aura pendant ce temps ni marché, ni plaid, ni condamnation à mort ou exécution capitale, et, sauf le cas de nécessité urgente ou dans l'intérêt de la paix, on ne prêtera aucun serment.

Les canons suivants sont dans Burchard.

V. — Les laïques ne pourront en aucune manière disposer des biens de l'Eglise, même en faveur des personnes ecclésiastiques.

VI. — En dehors du temps de Pâques et de la Pentecôte on n'administrera pas le sacrement de baptême à moins de danger.

Ceux qui sont baptisés *extra tempora* ne pourront entrer dans les ordres.

VII. — Les laïques ne pourront prétendre à la possession d'aucun droit sur les biens de l'Eglise, attendu que les prêtres en ont reçu de Dieu le dépôt.

VIII. — Les évêques devront consentir à l'excommunication portée contre un de leurs diocésains par un autre évêque pour cause de rapine.

816

L'Assemblée de 816 fut une diète dans laquelle les évêques et les abbés eurent leur part accoutumée. Il n'en reste aucun acte. Tout ce qu'on sait, c'est que ce fut pendant cette réunion que Louis-le-Pieux reçut à Compiègne les envoyés d'Abderaman. (Martène, *Amplissima*, t. iv).

828

Nous n'avons aucun des canons promulgués dans ce concile.

C'est par un texte d'Agobard que l'on connaît son existence et qu'on sait de quoi il s'occupa.

Les usurpations des *choses* ecclésiastiques par les laïques n'étaient pas rares à cette époque, et l'empereur Louis-le-Pieux voulant porter remède à ces empiètements si préjudiciables à la paix, tenta, mais avec peu de succès, une conciliation entre les évêques et les comtes réunis à Compiègne. Cette assemblée fut plus une diète qu'un concile proprement dit.

Mansi (*Amplissima*, t. xiv) pense que ce fut dans ce concile que Louis-le-Pieux accomplit sa seconde pénitence ; ce fait donnerait un caractère plus ecclésiastique à la réunion.

833

Les faits accomplis à l'Assemblée de 833 sont trop connus pour que j'aie à entrer à leur propos dans aucun détail. Je me bornerai à vous rappeler que l'empereur Louis-le-Pieux y fut déposé par les grands du royaume. C'était une véritable diète où les représentants de la puissance laïque siégeaient auprès des évêques. Néanmoins, comme il s'agissait de priver le souverain du pouvoir dont le sacre lui avait donné le caractère, la

puissance ecclésiastique primait, et ce fut l'archevêque de Reims, Ebbon, qui procéda contre l'empereur au nom de l'Assemblée et assumait la plus grande part de l'acte odieux qui s'y accomploit. (Harduin. *Concil.* III.)

L'année suivante, le 1^{er} mars 833, Louis-le-Pieux fut réconcilié à l'Assemblée de Saint-Denis et son ennemi, Ebbon de Reims fut condamné et déposé au concile de Thionville de 835 par quarante-deux évêques.

871 ou 872

L'objet de ce concile était d'amener la soumission du fils de Charles-le-Chauve, Carloman, qui était en révolte ouverte contre son père.

Hincmar de Reims dirigea l'Assemblée ; c'est par une de ses lettres (*épist.* 32) qu'on sait qu'elle a eu lieu.

Hincmar, dont la conscience était peu scrupuleuse, laissa plusieurs membres du concile quitter Compiègne, entre autres Hincmar de Laon, puis avec quelques évêques qu'il avait retenus et dont il était probablement sûr, il rendit une sentence de condamnation contre l'évêque de Laon. Ce dernier refusa de s'y soumettre parce qu'elle n'avait pas été promulguée pendant que le concile était au complet.

877

L'Assemblée de 877 est *mixte* comme la plupart des réunions qui eurent lieu à Compiègne sous les Carolingiens.

Deux envoyés du Pape et soixante-douze évêques y prirent part. En cette occasion on consacra l'église de Saint-Corneille que Charles-le-Chauve avait fait construire. S'il n'y eut pas un concile proprement dit, la consécration de l'église en outre de la présence des évêques, doit faire ranger cette réunion parmi les assemblées ecclésiastiques.

Dom Marlot place cette réunion en 870 sous l'épiscopat d'Hincmar.

Je préfère, après Mansi, la date de 877 (*Amplissima*, t. xvii) qu'avait adoptée Pagi (*in Baron.*)

On doit la connaissance de cette assemblée à un texte des annales de Saint-Bertin et à un passage d'un capitulaire de Charles-le-Chauve.

877

Compiègne vit cette même année 877 une seconde réunion d'évêques, mais cette dernière n'est certainement pas un concile. Son objet fut le sacre de Louis-le-Bègue.

L'archevêque de Reims, Hincmar, officia. Charles-le-Chauve était mort le 6 octobre, Louis-le-Bègue fut couronné le 8 décembre.

La liturgie du sacre apparaît dans cette cérémonie qui fut des plus solennelles. (Dom Bouquet — *Historiens de France*, t. ix).

984

M. Vatout (*Château de Compiègne*, p. 64) parle d'une assemblée convoquée le 11 mai 984 par Lothaire pour juger le différent de l'archevêque de Reims et de l'évêque de Metz. La présence d'évêques à cette réunion et son objet nous obligent à la mentionner, mais il est évident que ce ne fut qu'une assemblée mixte, une diète.

1000

Une lettre de Sylvestre II à l'évêque de Laon nous apprend qu'un concile eut lieu à Compiègne pour juger l'évêque de Laon dont la conduite laissait beaucoup à désirer; entre autres choses il avait manqué au roi et s'était emparé des tours

de Laon. Les archevêques de Reims et de Tours assistaient à ce concile. L'évêque de Laon se fit donner un sauf-conduit et se rendit à Compiègne.

Il se garda bien de nier ses torts, promit de les réparer, mais n'en fit rien.

Coleti (*Concilia*, t. XI) obtient par approximation la date de ce concile. Gerbert devint pape en 999 (2 avril). Robert-le-Pieux que nomme la lettre du pontife succéda à Hugues-Capet en 997. Sylvestre II mourut en 1003. C'est donc entre les dates extrêmes de son pontificat qu'il faut chercher la date du concile de Compiègne. Coleti et Mansi (*Amplissima*, t. XIX) proposent 1000.

1031

Houllier (*Etat ecclésiastique du diocèse de Soissons*) indique comme ayant eu lieu en 1031 un concile de Compiègne qui se serait occupé de la discipline. Je ne connais jusqu'ici l'existence de ce concile que par la citation d'Houllier.

1060

On connaît en substance l'objet de ce concile qui eut lieu dans la basilique de Saint-Corneille. Il s'agissait encore d'un évêque de Laon qui s'était rendu coupable d'offenses envers le roi et l'archevêque de Reims. Les actes de cette assemblée sont perdus. (Dom Bouquet — *Historiens de la France*, t. X, p. 423).

1066

Pendant la minorité de Philippe I^{er} et la régence de Baudouin (1062-1067) il y eut un concile à Compiègne. On y fit droit aux réclamations de l'abbé de Saint-Médard de Soissons

contre des prétentions d'Albéric de Coucy qui lésaient les droits de ce monastère.

C'est un diplôme en forme d'acte synodal de Philippe I^{er} qui nous révèle l'existence de cette assemblée et nous apprend les noms des personnages qui y prirent part. C'étaient l'archevêque de Reims, les évêques de Soissons, d'Amiens, de Beauvais, de Noyon et de Thérouanne. Le régent y assistait.

L'*Histoire du Palais de Compiègne* commet une erreur en traduisant *Albericus Coiciacensis* par Albéric, chatelain de Choisy-au-Bac. En consultant Lalouette (*Hist. de la maison de Coucy*), on a la preuve que le délinquant était Albéric de Coucy.

Mabillon a publié (*De re Diplomatica*, lib. vi,) le diplôme de Philippe I^{er}, et, c'est d'après lui, que Mansi a inséré cet acte dans sa collection des conciles (*Amplissima...*, t. xix, 1057). La date du diplôme de Philippe I^{er} est au jugement de Mabillon 1073.

1082

Il y eut à Compiègne une assemblée d'évêques pour la translation du Saint-Suaire dans une châsse donnée par la reine Mathilde d'Angleterre.

Langellée la marque au quatrième dimanche de Carême de 1082 et j'adopterai cette date nonobstant l'autorité de l'*Histoire du Palais de Compiègne* qui indique cette réunion à l'année 1093.

Ce ne fut qu'une solennité religieuse, et si les évêques profitèrent de leur réunion pour s'occuper de quelques questions ecclésiastiques, les actes de leurs délibérations ne sont pas parvenus jusqu'à nous et on ne peut qualifier cette assemblée de concile.

1085

Les évêques de Soissons, de Laon, de Châlons, de Beauvais, de Cambrai, d'Amiens, de Noyon, de Senlis, ainsi que les évêques de Paris et de Meaux et plusieurs abbés se réunirent à Compiègne en 1085 sous la présidence de l'archevêque de Reims.

Les actes de ce Concile sont perdus. Ce que l'on sait, c'est qu'il s'occupa de l'exemption de Saint-Corneille à la requête de l'évêque de Soissons qui la trouvait gênante pour l'exercice de sa juridiction. Le roi de France assistait à l'assemblée qui paraît avoir eu le caractère de diète au moins dans la session où il fut traité des privilèges de Saint-Corneille. L'exemption de l'abbaye fut maintenue.

Dom d'Achery qui a publié le diplôme de Philippe I^{er} relatif à Saint-Corneille, donne aussi dans son *Spicilege* (t. II) une charte promulguée dans ce même Concile. Par cet acte l'évêque d'Amiens fait don à des chanoines de l'église de Saint-Acheul des biens et droits qu'elle possède. Le comte, l'avoué et le vicomte d'Amiens y interviennent comme donateurs de revenus.

1092

L'Histoire du Palais de Compiègne due à M. Pellassy mentionne (p. 38) un Concile qui se serait réuni en 1092 pour examiner les doctrines de Roscelin sur la Trinité.

La majeure partie des historiens rejettent l'existence de ce Concile. D'après eux, Roscelin ne fut condamné qu'à Soissons au Concile de 1092. Je serais, jusqu'à meilleur avis, porté à croire qu'il y eut deux réunions d'évêques : la première à Compiègne et la seconde à Soissons. Il est arrivé mainte fois

que l'Eglise, pour éviter des difficultés et prévenir des désordres, a transporté ses assemblées hors des lieux où ceux qu'elle jugeait pouvaient avoir des partisans et où partant leur condamnation aurait pu être une occasion d'émoi. Je vous proposerai d'admettre au moins provisoirement que le Concile qui s'occupa de l'enseignement de Roscelin commença à Compiègne et se termina à Soissons. Notre savant confrère, M. du Lac parviendra peut-être à éclaircir les doutes qui planent sur l'existence du Concile de 1092 de Compiègne dans le travail qu'il prépare sur Roscelin.

1098

Les actes de ce Concile sont perdus, mais une lettre adressée par Raynaud, archevêque de Reims, à Lambert, évêque d'Arras, nous fait connaître un de ses décrets.

Hugues d'Inchy avait rompu la trêve de Dieu et s'était livré avec une bande armée à toute espèce de violences.

Les évêques de la province de Reims réunis à Compiègne excommunièrent Hugues d'Inchy et tous ses affidés à la requête de l'évêque de Cambrai. Raynaud de Reims notifie cette décision à l'évêque d'Arras.

1131

Innocent II pendant son voyage en France s'arrêta à Compiègne. Il était accompagné des dignitaires de la cour romaine et d'évêques de la France. Cette réunion ne peut être comptée parmi les Conciles, même à titre d'assemblée ecclésiastique. Il n'y eut pas, du moins l'histoire n'en fait aucune mention, de décisions prises en commun et après délibération de tous les prélats groupés autour du pape. Au XII^e siècle, une réunion

d'évêques n'est plus un fait aussi rare et n'a plus la même importance qu'au VII^e siècle. Il y eut sur tout le passage d'Innocent II des réunions d'évêques qu'on ne peut qualifier d'assemblées; les évêques venaient offrir leurs hommages au pape, l'assuraient de leur fidélité à sa cause, compromise par l'anti-pape, l'entretenaient certainement des intérêts de leurs diocèses, mais à Compiègne ils n'ont pas délibéré conciliairement et on ne trouve pas qu'ils aient eu une réunion officielle même pour une cérémonie.

1193

Philippe-Auguste à peine marié à Ingeburge de Danemark voulut se séparer de cette princesse pour des motifs sur lesquels les historiens ne sont pas d'accord. Pour faire annuler ce mariage qui, au dire d'Ingeburge, avait été consommé, il fallait trouver un empêchement dirimant. Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, assisté des évêques de Chartres et de Beauvais et en présence du roi, d'Ingeburge, et des comtes de Dreux et de Nevers, examina l'affaire à Compiègne le 5 novembre 1193. Les évêques reconnurent ou feignirent reconnaître un cas de nullité dans la parenté qui existait à un degré prohibé entre Ingeburge et la première femme du roi, Isabelle de Hainaut. Le mariage fut invalidé. Ingeburge en appela au Saint-Siège et le roi la relégua à l'abbaye de Cisoing, au diocèse de Tournay.

Les éditeurs des Conciles ne sont pas d'accord sur l'époque précise de celui-ci, mais avec M. Géraud (*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, II^e série, t. I.) il faut admettre la date du 5 novembre 1193 puisque cette réunion se tint juste quatre-vingt-trois jours après le mariage d'Ingeburge qui avait eu lieu à Amiens le 14 août de la même année.

Il y avait plusieurs questions pendantes entre saint Louis et les évêques de la province ecclésiastique de Reims.

La ville métropolitaine avait été le théâtre de scènes de désordres que les officiers royaux n'avaient pas réprimés ; les chanoines étaient en fuite, le prévôt Thomas de Beaumets que nous retrouverons présidant le Concile de Compiègne avait été banni de Reims par ordre du Roi et l'archevêque Henri de Braine ne pouvait rentrer dans Reims où la révolution demeurait maîtresse. Grégoire IX était intervenu, mais ses envoyés avaient échoué dans leur tentative de pacification, les rebelles se sentant appuyés par l'autorité royale. Les biens du chapitre de Soissons étaient sous le séquestre, et sous prétexte d'une question de régales le Roi avait défendu à l'évêque de Soissons de bénir la nouvelle abbesse de Notre-Dame et au chapitre de la laisser bénir dans son église ; les reliques et le trésor de ce monastère avaient été saisis par le bailli royal, la liberté, du fors ecclésiastique était violée et l'on voulait contraindre les chanoines à faire la preuve par le duel devant une cour séculière. Les évêques réclamaient de saint Louis qu'il s'en rapportât sur le fait des troubles de Reims aux dires de l'archevêque et l'aidât à les réprimer sans faire aucune enquête. De plus ils exigeaient qu'Henri de Braine n'eût pas à répondre devant ses sujets les Remois aux accusations qui touchaient sa personne.

Le Concile de Saint-Quentin réuni à la fin de juillet 1235 formula ces griefs et adressa une supplique à saint Louis pour demander que justice soit rendue. Cette première démarche demeura sans résultat.

Les évêques se réunirent de nouveau et cette fois le Concile se tint le 5 août suivant à Compiègne, où ils s'étaient donné rendez-vous en quittant Saint-Quentin. Étaient présents à la

session de Compiègne : l'archevêque de Reims, les évêques de Soissons, de Laon, de Châlons, de Tournay, de Senlis, de Thérouanne, les représentants des évêques d'Amiens, d'Arras et de Cambrai, l'évêque de Beauvais était à Rome, et les députés des chapitres des cathédrales de la province. On traita dans cette seconde session du Concile provincial de Reims des mêmes affaires qu'à Saint-Quentin et les abbés de Saint-Remy de Reims, de Saint-Crépin-en-Chaie et d'Essonnes furent délégués par le Concile pour aller remettre au Roi un monitoire. Ils s'acquittèrent de leur mission à Vincennes où était alors saint Louis. Cette seconde démarche n'ayant pas eu de succès, dans les premiers jours de septembre le Concile de Compiègne adressa au Roi un second monitoire qui resta également sans effet.

Les évêques tinrent à Senlis une nouvelle session du Concile à la suite de laquelle Henri de Braine frappa d'interdit toute la province de Reims et autorisa de n'administrer que le sacrement de baptême et de ne donner la communion qu'aux mourants. Ce conflit se termina conformément aux vœux de ce Concile de la province de Reims dont la seconde session eut lieu à Compiègne où les évêques résidèrent plus d'un mois.

Sponde marque ce Concile à l'année 1231 (*Annal. Eccl.*) et Hemerée avance contre toute évidence que les deux dernières sessions du Concile de 1235 se tinrent à Saint-Quentin.

1246

Un conflit de juridiction contentieuse s'était élevé entre l'archevêque Juhelle et ses suffragants. Il s'agissait d'établir le droit et les formalités des appels d'une juridiction inférieure à une plus élevée et de préciser certains cas de compétence de l'officialité métropolitaine. Le débat durait depuis quelque

temps. L'archevêque de Reims et ses suffragants les évêques de Soissons, d'Amiens, de Laon, de Tournay, de Noyon et d'Arras se réunirent à Compiègne le 19 octobre 1246 et n'ayant pu s'entendre décidèrent d'en référer à l'évêque d'Albano, légat d'Innocent IV en France.

La décision arbitrale du légat fut confirmée par le pape et la sentence définitive d'Innocent IV est devenue la décrétale *Romana Ecclesia* et a été insérée au Sexte (*lib. II, tit. XV. de appellat. c. III.*) Je n'entrerai, Messieurs, dans aucun détail sur le fond du débat qui est fort intéressant au point de vue de la jurisprudence canonique, mais qui nous entraînerait trop loin des éphémérides Compiégnoises. L'acte de compromis entre Juhelle et ses suffragants est l'unique document laissé par cette réunion.

1258

En 1257 (1256 style de l'église de Reims) Thomas de Beaumets et ses suffragants avaient rendu au Concile provincial de Saint-Quentin un décret pour obliger l'abbé d'Arrouaise à recevoir de nouvelles sœurs converses en remplacement de celles qui étaient mortes. Ces converses étaient attachées au monastère. L'abbé d'Arrouaise, fort des dispositions des titres de son ordre et des statuts de réforme des visiteurs apostoliques, avait interjeté appel de la décision du Concile de Saint-Quentin au Saint-Siège sans attendre la réunion du prochain Concile provincial, ainsi que le lui avait proposé l'archevêque de Reims qui ne voulait pas assumer la responsabilité de l'annulation du décret de Saint-Quentin. L'abbé d'Arrouaise parut au Concile de Compiègne de 1258 (1257 style de l'église de Reims) et les pères revenant sur leur décision de l'année précédente reconnurent que les fondations attribuées à l'entretien des converses avaient été faites primitivement pour

des chanoines et que rien n'obligeait l'abbé d'Arrouaise à les consacrer pour des sœurs. De plus, à cause des abus qu'entraînait la présence de femmes près d'un monastère, abus que Thomas de Beaumets et l'évêque d'Arras, Jacques de Dinant, ont soin de ne pas préciser, ils reforment le décret de Saint-Quentin en vertu du pouvoir que leur a délégué le Concile de Compiègne.

Les canons de ce Concile sont perdus, mais nous les connaissons en substance en ce qui concerne Arrouaise par la lettre de Thomas de Beaumets et de l'évêque d'Arras. (*Gallia Christ.* t. III *Instrum.* col. 88 et 89.)

1270

Les spoliations dont les biens du clergé étaient l'objet et les usurpations du pouvoir laïc sur le privilège de l'immunité ecclésiastique devenaient tellement nombreux, que les évêques de la province de Reims durent essayer de réprimer ces abus, et ce fut en vue d'y remédier qu'ils se réunirent à Compiègne en Concile le 19 mai 1270 sous la présidence de leur métropolitain, Jean de Courtenay.

Les évêques se plaignent que non-seulement on s'empare des biens des églises, mais qu'on refuse de les restituer sinon à prix d'argent. Les seigneurs temporels, les baillis, prévôts et autres officiers portaient de graves atteintes à la liberté du fors en se servant pour commettre leurs rapines d'hommes qui n'étaient pas originaires des diocèses lésés, ni de leur propre juridiction civile, ce qui enlevait aux évêques le moyen de les poursuivre par les voies ordinaires. A cette époque les exactions du pouvoir civil étaient un mal général à n'en juger que par le nombre des Conciles assemblés pour les arrêter.

Pour faire face à ces agressions, les évêques réunis à Com-

piège édictèrent des lois d'exception contre les délinquants, afin qu'ils ne puissent plus échapper aux poursuites aussi aisément que par le passé. Si les spoliateurs se refusent à la restitution des biens enlevés, l'ordinaire du diocèse, après avoir épuisé les délais et les formalités canoniques, fulminera contre eux et leurs affidés l'excommunication et prononcera l'interdit non-seulement contre les lieux où les biens de l'Eglise seront retenus, mais encore contre les localités où résideront les auteurs de la spoliation et l'interdit pourra même devenir général si l'évêque diocésain le juge nécessaire. Les sentences de tout évêque seront publiées et deviendront exécutoires dans tous les autres diocèses comme dans le sien propre.

Les monitoires et citations seront faits partout où l'on pourra atteindre les coupables.

Mais ces mesures extraordinaires ne peuvent être appliquées qu'aux coupables de notoriété publique.

Si le délinquant se refuse à comparaître et à restituer ce dont il s'est emparé, l'évêque dans le diocèse duquel il se trouverait pourrait, à la requête de l'évêque atteint dans les biens de son église, procéder contre lui.

Les évêques de la province de Reims sont tenus à publier les sentences et autorisés à en accroître la pénalité. Le Concile établit entre eux une solidarité pour la défense commune.

Ces dispositions ne sont pas applicables dans les cas où il aurait été statué différemment par le Saint-Siège, les pères de l'Eglise gallicane et les précédents Conciles de la province de Reims.

Pierre Barbet assembla le 8 avril 1278 (1277 suivant le style de l'église de Reims) son Concile provincial de Reims à

Compiègne. Étaient présents : les évêques de Soissons, de Beauvais, de Noyon, de Châlons, de Cambrai, de Tournay, de Thérouanne et de Senlis.

Il ne reste qu'un seul acte de ce Concile. L'archevêque agit contre ses chanoines.

Le chapitre cathédral formait au sein des diocèses comme un *état dans l'état* et abusait souvent de cette indépendance relative dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de l'évêque pour entraver l'exercice de son autorité. Aujourd'hui bien que les chapitres ne soient guères plus hors la vacance du siège qu'un chœur de prêtres à qui on donne le canonikat à titre de retraite, il est encore de tradition que M. le doyen soit le chef de l'opposition dans le diocèse. Au moyen-âge c'était bien autre chose et il y avait sans cesse guerre ouverte entre l'ordinaire et le chapitre.

Pierre Barbet formula dans le Concile de Compiègne des plaintes sérieuses contre ses vénérables frères et chers coopérateurs du chapitre de Reims. Ils s'étaient rendus coupables d'offenses graves envers sa personne, de plus ils ne remplissaient plus leurs devoirs en se dispensant de la célébration de l'office divin ; ils lui retiraient sa solennité en ne faisant plus entendre les orgues. Ce dernier grief donne à comprendre que les évêques n'étaient que des célébrants dans leur cathédrale. A l'occasion de ce différent, les suffragants de Reims prennent, d'accord avec l'archevêque Pierre Barbet, la résolution de se soutenir mutuellement contre les entreprises des chanoines. Toutes les fois que les difficultés graves s'élèveront entre l'évêque et le chapitre, les évêques de la province de Reims contribueront aux frais du procès et chaque année ils se réuniront en personne à Paris dans la quinzaine de la Pentecôte pour arrêter en commun des mesures conformes à leurs intérêts et à la justice.

Ils s'engagent aussi à défendre solidairement leurs biens.

1287

Houllier (p. 71) indique un Concile de Compiègne qui aurait eu lieu en 1287. Des questions disciplinaires y auraient été traitées. Je n'ai pas retrouvé les actes de cette assemblée et je me borne à en faire mention d'après Houllier.

Peut-être ne faut-il voir dans la citation de Houllier qu'une faute d'impression et lire 1278 au lieu de 1287.

Houllier dit que ce Concile fut le treizième de Compiègne, mais il faut se rappeler que l'on a compris souvent sous la dénomination de Concile de simples réunions d'évêques et des assemblées qui n'étaient pas conciliaires et que l'on ne sait pas encore au juste combien il y eut de conciles à Compiègne.

1301

Les éditeurs des Conciles sont partagés sur le lieu de cette assemblée des évêques de la province de Reims. Les canons de ce Concile ne sont pas précédés de préambule ni suivis d'une date de lieu et de temps. Hartzheim et Schannat (*Concilia Germaniæ*, t. I, IV) avec Dom Martenne (*Amplissima* t. VII) le placent à Cambrai.

Cossart l'attribue à Compiègne et il se fonde sur un texte de Meyer (*Annales Flandriæ*, lib. X, ad. h. an.). Meyer indique comme ayant été célébré à Compiègne un Concile de Reims, et les questions qui y auraient été traitées correspondent exactement aux canons de ce Concile de 1301 que le ms. de la bibliothèque de l'abbaye de Ste-Geneviève, d'où Cossart les a tirés, attribue simplement à un Concile de la province de Reims.

Mansi (*Amplissima*, XXV, 87) le donne à Compiègne, Dom Grenier (n° 168, 223) est de cet avis que j'adopterai provi-

soirement. Je discuterai cette question dans une note spéciale que je vous communiquerai ultérieurement. Bien que je penche vers cette opinion, qui est aussi celle des auteurs du tome IX du *Gallia Christiana*, je crois devoir faire des réserves jusqu'à ce que j'aie pu consulter des travaux sur les Conciles qui n'ont pas encore été à ma disposition.

Dans les cinq premiers canons, il s'agit de l'immunité ecclésiastique sans cesse violée par le pouvoir laïc, et de la liberté du fors.

I° L'interdit sera prononcé dans le lieu où un clerc aurait été arrêté ainsi que dans l'endroit où il serait retenu prisonnier par le pouvoir laïc, s'il n'est pas rendu à la liberté lorsque l'évêque diocésain, l'official ou le doyen l'auront réclamé, et maintenu jusqu'à ce qu'il soit relâché.

II° L'interdit est aussi fulminé contre le lieu de l'arrestation d'un clerc et tous les endroits soumis à la juridiction de celui qui l'aura fait prisonnier et par où on l'aura fait passer pour le conduire dans un autre diocèse, l'interdit ne sera levé qu'après sa mise en liberté.

III° Les clercs ne relevant que de la juridiction ecclésiastique, les juges laïcs qui exigeraient ou recevraient d'eux le prix d'une amende seraient passibles de l'excommunication.

IV° Les juges, scabins, etc., qui se rendraient coupables de quelque attentat contre la liberté des clercs et du fors ecclésiastique seront excommuniés *ipso facto* s'ils n'annulent leur procédure dans le mois qui l'aura suivi.

V° L'excommunication est prononcée contre les seigneurs temporels qui entraveraient l'exercice de la justice ecclésiastique et empêcheraient ceux de leurs sujets qui en dépendent de se rendre à ces tribunaux en dehors des cas établis par la coutume, et qui se saisiraient de leurs personnes et s'empareraient de leurs biens ou de ceux de leurs amis.

VI° Ce sixième canon est dirigé contre l'exemption *nullius*

diocesanos. Ici les évêques, qui dans les canons précédents se sont élevés contre les empiètements de la puissance laïque sur les droits de l'Eglise, attaquent l'immunité monastique établie par les papes et les Conciles pour la sauvegarde de l'état religieux. Ils excommunient les abbés qui se seraient entendus entre eux pour se défendre contre l'évêque du diocèse où se trouvent leurs monastères. Ce qui est étrange, c'est que les pères du Concile prétendent que les abbés sont, en vertu de leurs vœux, tenus d'obéir à l'évêque et ce qui n'est pas moins curieux, c'est qu'en troublant par cette sentence l'ordre de choses établi par les canons supérieurs en autorité à ceux qu'ils pouvaient édicter dans ce Concile, ils avaient la prétention de sauvegarder l'immunité et la liberté du fors, tandis qu'ils s'en prenaient à la suprême puissance juridictionnelle du pape.

VII° Sont rangés au nombre des hérétiques tous ceux qui ne tiendraient aucun compte de la sentence d'excommunication qu'ils auraient encourue publiquement, qui ne s'en feraient pas relever avant deux années et n'obéiraient pas à l'ordre de comparaître devant le Concile.

1304

Le vendredi 4 janvier 1304 (1303 selon le style de l'église de Reims) l'archevêque Robert de Courtenay rassembla un Concile provincial à Compiègne. Ses suffragants les évêques de Soissons, de Laon, de Beauvais, d'Arras, de Senlis, d'Amiens, de Théroutane et de Cambrai y assistaient ainsi que les représentants des évêques de Noyon, de Tournay et de Châlons. Cinq canons furent promulgués dans ce Concile.

I° Tous les excommuniés, même les personnes ecclésiastiques

tiques ou religieuses qui jouissent du privilège de l'exemption, ne seront pas admis à la sépulture ecclésiastique. L'excommunication *ipso facto* est prononcée contre ceux qui nonobstant cette décision assisteraient ou aideraient au service que l'on ferait pour ces excommuniés. Les personnes qui auraient contracté mariage clandestinement, ainsi que leurs témoins et les célébrants sont passibles des mêmes peines.

II° Ce second canon a trait à l'immunité. Les agents du pouvoir laïc ne pourront exiger aucune taille ni impôt des clercs sous prétexte qu'ils se livrent au commerce, du moment qu'ils vivent *clericaliter* et ne sont pas publiquement des marchands. Le texte établit deux catégories de clercs : ceux qui n'ont pas été mariés et ceux qui l'ont été *cum unica et virgine*. Ceux qui se seront rendus coupables de cet attentat et qui, après un avertissement préalable, ne seront pas venus à récipience seront excommuniés.

III° Tous les excommuniés qui ne se seront pas fait relever de leur condamnation quand une année se sera écoulée après la promulgation de la sentence qui les a frappés, ne seront pas admis à la sépulture ecclésiastique à moins qu'ils n'aient fait pénitence et reconnu leur faute au moins à la fin de leurs jours. Ils sont pour avoir méprisé la juridiction ecclésiastique assimilés aux excommuniés pour note d'hérésie.

IV° Les excommuniés qui, cités à comparaître devant ce Concile, n'auront pas répondu en personne ou par représentants à la citation seront réputés contumaces et se verront assimilés aux excommuniés pour hérésie.

V° Le cinquième canon est assez curieux. Il traite de la nourriture des ecclésiastiques. Comme ils doivent s'abstenir de tout superflu, le Concile décide que toute personne ecclésiastique de la province de Reims devra se contenter à chaque repas d'un potage et de deux plats, *sine fraude*, à moins que le nombre des personnes qui surviennent n'exige un supplé-

ment ; on pourra dans ce cas ajouter un plat quelconque. Si parmi les convives se trouvent des personnages de haut rang tels que rois, ducs, comtes, etc., on ne sera plus tenu à observer cette règle. Ceux qui contreviendront à cette disposition seront sévèrement punis.

1329

Les attentats commis par le pouvoir laïc furent l'occasion de la dernière assemblée ecclésiastique de Compiègne.

L'archevêque de Reims, Guillaume de Trie, réunit les évêques de Laon, de Châlons, de Noyon, d'Arras et de Thérouanne, ses suffragants, en Concile provincial à Compiègne en 1329, le 9 septembre. Les pères du Concile publièrent sept canons dont voici l'analyse :

I° Les droits de l'Eglise étant méconnus malgré les décisions protectrices des souverains pontifes, des légats et des Conciles de la province de Reims, les évêques devront prendre avant la Noël prochaine les mesures nécessaires pour les faire respecter. L'excommunication, la suspension et les censures seront les peines encourues par les violateurs des immunités de l'Eglise ; le service divin cessera dans le territoire qui leur est soumis.

II° Le Concile confirme les dispositions antérieures arrêtées contre les usuriers en insistant sur la nécessité de les faire observer plus strictement que par le passé.

III° Ce troisième canon se rapporte encore à l'immunité, il défend aux clercs de soumettre leur personne et leurs biens au pouvoir séculier sous peine de suspension.

IV° Il est interdit aux religieux d'aliéner contre une somme d'argent une fois reçue, pour la durée de la vie ou un temps limité, les droits, biens et revenus, du monastère, du prieuré,

de l'église, ou de l'établissement qu'ils dirigent, sans le consentement de l'évêque diocésain. S'ils contrevenaient à cette défense, ils seraient interdits *ipso facto* et deviendraient inhabiles à conserver leurs fonctions et le contrat sera nul de plein droit. Ils ne pourront permettre davantage l'ingérence de personnes étrangères dans leur administration sans y être autorisés par l'ordinaire. Réserve est faite pour les cas prévus par les canons.

V° Nul clerc de la province de Reims ne pourra être cité hors de la circonscription ni hors du royaume de France sans l'autorisation de l'ordinaire, cette disposition a pour but de prévenir les dangers auxquels seraient exposés par ces citations abusives les personnes et les biens.

VI° Les citations générales ne seront pas valables, les citations doivent porter le nom des personnes assignées.

VII° Dans toutes les églises paroissiales de la province de Reims on publiera à la messe, et en langue vulgaire, les noms de ceux qui auront encouru l'excommunication *ipso facto* pour avoir usurpé, entravé et troublé dans son exercice la juridiction ecclésiastique de l'archevêque de Reims et de ses suffragants. Ceux qui tomberont sous le coup de cette excommunication devront être dénoncés nominativement, leurs noms publiés et on évitera avec soin toute relation avec eux (*Mansi, Amplis. xxv, 877*).

Tel est, Messieurs, le résultat de mes premières recherches sur les assemblées ecclésiastiques de Compiègne, j'ai lieu de croire que je pourrais dans un appendice vous entretenir de plusieurs autres réunions d'Évêques qui eurent lieu dans cette ville et sur lesquelles je n'ai pas encore rencontré de document assez importants pour me permettre d'affirmer leurs existences.

BIBLIOGRAPHIE COMPIÉGNOISE

PAR M. DE MARSY, MEMBRE TITULAIRE

INTRODUCTION

Il n'est plus nécessaire de démontrer aujourd'hui l'utilité de la bibliographie comme auxiliaire des études historiques. Il est indispensable, en effet, de connaître les sources qui peuvent fournir des renseignements sur un fait historique, sur un monument ou une juridiction. Nous croyons que l'un des premiers besoins auxquels devait satisfaire la Société historique, est la publication d'un inventaire de tous les travaux relatifs à l'histoire de la ville de Compiègne et à ses institutions. Aussi dès 1868, avons-nous proposé à la Société d'inscrire ce travail à son ordre du jour. (1)

Le siècle dernier a vu paraître déjà de nombreux travaux bibliographiques, en tête desquels nous devons citer la *Bibliothèque historique de la France*, du père Lelong, revue par Fevret de Fontette, qui reste le modèle des ouvrages de ce genre, et qu'on consulte encore journellement avec fruit. Le *Manuel du Libraire* de Brunet, que de nombreuses éditions ont permis de tenir au courant du mouvement des études

(1) Séance du 24 nov. Nous avons publié alors en une brochure de huit pages, le plan et l'introduction de notre bibliographie (*Arras, imp. Rousseau-Leroy.*)

historiques, renferme une table bibliographique, que l'universalité des matières qu'elle embrasse rend malheureusement trop incomplète pour les recherches spéciales qui nous occupent. Enfin, le *Catalogue de la Bibliothèque impériale*, dont la partie publiée sur l'histoire de France comprend dix volumes, peut être à cause de la richesse de ce dépôt, considéré, malgré ses lacunes, comme une véritable bibliographie de la France.

Autour de nous, plusieurs érudits se sont aussi efforcés de tracer un sillon dans cette voie dont nous ne nous dissimulons pas l'aridité. M. Ch. Dufour, ancien président de la Société des Antiquaires de Picardie, a commencé, en 1850, la publication d'une *Bibliographie picarde* ; mais, absorbé par la tâche qu'il avait entreprise de doter d'un Musée sa ville natale, il a, au bout de deux fascicules, qui ne comprennent que la Picardie en général et Abbeville, abandonné cette publication (1). Depuis, en 1866 et 1868, un de nos correspondants, M. Périn, a publié, sous le titre de *Recherches bibliographiques sur le département de l'Aisne*, deux volumes qu'un troisième doit suivre prochainement (2). Enfin, le comité archéologique de Noyon a accueilli favorablement ma proposition de publier un catalogue des ouvrages imprimés relatifs à la ville de Noyon (3).

Quant au plan à suivre dans la rédaction de notre bibliographie, si nous examinons les deux modèles que nous avons sous les yeux, les travaux de MM. Dufour et Périn, nous voyons que M. Dufour a multiplié les divisions, séparant en chapitres courts et d'un examen facile les divers travaux qu'il indique, tandis que M. Périn donne pour chaque com-

(1) Dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*. t. x et xiv.

(2) Paris, imp. Lamé et Havaud. In-8°

(3) Ce travail paraîtra prochainement dans les *Bulletins du comité archéologique de Noyon*.

mune, par ordre chronologique d'impression, l'indication de toutes les publications. M. Dufour signale les diverses éditions d'un même livre, parle quelquefois de leur destinée, désigne les auteurs anonymes, fait enfin l'histoire de chaque livre, de chaque brochure ; M. Périn ne donne que le titre de l'ouvrage, sans commentaire. Nous croyons préférable et plus facile pour les recherches d'adopter le plan suivi par M. Dufour, en y introduisant quelques modifications nécessitées par des différences locales.

Mais l'ouvrage de M. Périn renferme, d'un autre côté, des indications négligées par M. Dufour et qu'il nous semble avantageux de mettre en œuvre ; ce sont les articles et les mémoires non tirés à part et qui figurent dans des collections scientifiques et des revues périodiques. Nous comptons reprendre tous ces travaux et les signaler avec la même attention que les ouvrages séparés. Ce sont, en effet, ces pages peu répandues, égarées dans des recueils souvent peu ou mal connus, qu'il est le plus difficile de rencontrer et qui échappent aux recherches des érudits qui étudient l'histoire locale. En effet, qui songerait à aller chercher des études sur Compiègne, dans les *Bulletins de la Société de géographie*, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, et dans tant d'autres collections périodiques qui, par leur titre, semblent étrangères à la matière qui nous intéresse. Nous ne croyons pas toutefois devoir étendre outre mesure cette nomenclature et comprendre dans la bibliographie compiégnoise, les chartes, lettres-patentes, édits, arrêts et lois relatifs au pays et qui n'ayant pas fait l'objet d'une publication spéciale, sont seulement insérés dans des collections telles que les *Ordonnances des rois de France*, les *Historiens de France*, le *Gallia christiana*, les *Miscellanées* de Baluze, etc. Nous ne méconnaissons pas l'utilité qu'il y a à faire connaître l'existence de semblables documents, et à éviter, en indiquant les ouvrages

où ils sont imprimés, de longues recherches dans les archives ; mais nous croyons que le catalogue de ces pièces se trouverait beaucoup mieux placé dans une publication spéciale, calquée sur le plan de la *Table des Diplômes* de Bréquigny, ou du *Regeste genevois* publié par la Société d'histoire de Genève, et qui comprend tous les actes *imprimés* relatifs à cette ville. Mélangés avec des volumes et des brochures, ces renseignements y jettent de la confusion. Il en est de même des articles biographiques et des généalogies de peu d'étendue qui sont insérés dans des ouvrages tels que l'*Histoire généalogique* du Père Anselme, le *Dictionnaire* de Moréri, les *Registres* de d'Hozier, le *Nobiliaire* d'Haudicquer de Blancourt, etc., etc.

Pour être complète, une bibliographie compiénoise devrait comprendre la liste des manuscrits utiles à consulter pour l'histoire du pays, mais ce travail a déjà été fait par notre confrère, M. Cocheris, pour les documents, chartes et ouvrages manuscrits qui se trouvent dans les dépôts publics de Paris (archives et bibliothèques) ; l'*Inventaire des archives de Compiègne*, dressé par M. Henri de l'Épinois, nous fournira, lorsqu'il sera imprimé, l'état des richesses conservées dans notre ville (1) ; il en sera de même de celui des *Archives départementales de l'Oise* commencé par M. Desjardins et que continue notre confrère M. A. Rendu.

Quant aux manuscrits possédés par des particuliers, il y a de trop nombreuses difficultés pour que l'on puisse songer à en dresser un inventaire général, si l'on remarque surtout que trop vite et trop souvent ces collections sont dispersées aux enchères, à la mort ou par suite du caprice de leurs propriétaires. Du reste, des notices séparées sur les plus importants de ces manuscrits pourront être imprimées dans nos mémoires et combler cette lacune.

(1) Un sommaire de ce travail a été publié dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. xxiv et xxv.

Maintenant, ce n'est qu'à la suite de longues recherches, quelquefois même par l'effet du hasard, que l'on peut arriver à compléter des travaux du genre de celui que nous avons entrepris. Aussi pour achever cette tâche, avons-nous sollicité le concours de nos confrères, car nous n'aurions pu, sans leur aide, obtenir un résultat qui ne peut toutefois être encore considéré comme définitif.

Plusieurs d'entre eux ont bien voulu nous communiquer les renseignements qu'ils possédaient et les pièces rares de leurs collections, et tout d'abord nous avons à remercier MM. du Lac, de Roucy, Aubrelisque, Méresse, Fourrier, Rendu, etc. (1)

Restreignant aujourd'hui notre travail à la ville seule de Compiègne et à la forêt, nous avons cependant le projet de donner un jour une bibliographie de toutes les communes de l'arrondissement dont nous avons dès à présent réuni en partie les matériaux.

(1) Nous avons puisé aussi de nombreux renseignements dans la *bibliographie des Mazarinades* de Moreau, dans le *Guetteur du Beauvaisis*, et dans la riche collection locale de feu M. de Cayrol, conservée par M. Ch. Es-mangart de Bournonville.

CATALOGUE

I. — Statistique, topographie, voyages (1).

1. — Statistique commerciale, judiciaire et administrative de l'arrondissement de Compiègne, contenant la liste de toutes les administrations civiles, religieuses, judiciaires et militaires.... — Signé LEVACHER. — *Compiègne, chez tous les libraires de l'arrondissement, 1840, in-18.*
2. — GRAVES. — Précis statistique sur le canton de Compiègne. Extrait de l'Annuaire (de l'Oise) de 1850, *S. l. n. d.* — (*Beauvais, Desjardins*). — In-8, 264 p. et carte.
3. — Description ou abrégé historique de Compiègne avec le guide de la forêt, seconde édition, corrigée et aug-

(1) Nous aurions pu grossir encore la liste que nous donnons ici en y faisant entrer des ouvrages relatifs au Valois, au Soissonnais, au Vermandois et plus tard au département de l'Oise. Nous signalerons seulement le Valois Royal de Bergeron, celui de Muldrac ; l'histoire du Valois de Carlier ; les mémoires sur le Vermandois de Colliette, les annales de Noyon de Levasseur, l'histoire de Soissons de Dormay, les dissertations de Lebœuf sur l'étendue du Soissonnais ; l'introduction à l'histoire de Picardie de Dom Grenier ; les voyages pittoresques de Née et de Laborde et de Taylor et Nodier ; les nombreux travaux de Graves sur l'archéologie, la géognosie et la botanique du département ; la description de l'Oise de Cambry ; le dictionnaire topographique de Woillez ; les hommes illustres de Brainne ; mais ces ouvrages sont dans toutes les mains et de plus ils ne sont pas spéciaux à la ville de Compiègne ou à son arrondissement.

Nous avons indiqué par les initiales B. N. suivies des lettres et numéros du catalogue de la Bibliothèque Nationale les ouvrages que nous n'avons pu rencontrer dans d'autres collections.

mentée. — M. DCC. LXIX. — In-12, 184 p., *carte gravée par Denis*.

(La première édition avait été publiée en 1763, dit la préface. Elle existe à la B. N. in-12. (S. l. n. d.).

4. — DENIS. — Le Conducteur français. Description de la route de Paris à Compiègne. — *Paris*, 1767, in-8, 42 p.
5. — L. DENIS. — Le Conducteur français.... — Route de Compiègne à Saint-Quentin et Cambrai. — *Paris, Ribou* 1776-1780, in-8.
6. — Le Guide du voyageur ou Itinéraire instructif et amusant, par M. BOITARD, — *Paris, Audot*, 1823, in-18. — Route de Senlis à Cambrai, par Compiègne, Noyon et Saint-Quentin.
7. — Voyage à Compiègne. *Bulletin de la Soc. de géographie de Paris*, 1833.
8. — A. GOZE: — Voyage à Compiègne. — *Archives de Picardie*, 1842, t. II, p. 11 à 18 et 209 à 214. — *Amiens, Duval et Hermant*.
9. — DECAMPS (Alex.) — Voyage en bateau à vapeur de Compiègne à Noyon. — *Revue de l'Oise*, t. II, 1838.
10. — Une Journée en train de plaisir. Compiègne-Pierrefonds. *Compiègne, libr. Ch. Hideux, imp. Vol.* 1852, in-8, 92 p. et pl.
11. — EUGÈNE GUINOT. — Promenade au château de Compiègne et aux ruines de Pierrefonds et de Coucy. — *Paris, Hachette*, 1854, in-16, 64 p. et grav. — Collection des *Guides Cicerone de la bibliothèque des chemins de fer*.
12. — LÉON EWIG. — Compiègne et ses environs, 1836. Un vol. in-8.
A. 2^e édition, 1844. — *Paris, Terzuolo imp. — Dubois à Compiègne et Maison à Paris, libraires*, in-8, avec 12

vues lithographiées et une carte des environs de Compiègne.

B. 3^e édition, 1860. — *Compiègne, Dubois fils libraire. Valliez imp.*, grand in-8, 322 p. *Vues lithographiées.* —

On ne retrouve pas dans cette édition la carte qui est dans la deuxième.

M. Caillette de l'Hervilliers a publié un compte-rendu de cette dernière édition dans le *Progrès de l'Oise*. (Septembre 1861).

13. — LAMBERT DE BALLYHIER. — *Compiègne historique et monumental.* — *Compiègne, Langlois libraire*, 1842. — *Imp. Escuyer*, 2 vol. grand in-8 avec planches.

A. 2^e édition, *Valliez imp.* 1873. — Un vol. in-12, donné en prime aux abonnés du *Progrès de l'Oise*.

14. — *Compiègne.* — *Archives historiques et ecclésiastiques de la Picardie* par ROGER. t. II, p. 209-221. — *Amiens, Duval*, 1842, grand in-8.

14 bis. — CHARLES BEAURIN. — *Compiègne et ses œuvres d'art. L'Artiste*, 1869.

II. — Histoire de Compiègne. — Ouvrages généraux.

15. — Notice historique sur Compiègne et Pierrefonds, avec gravures. — *Compiègne, Baillet*, 1836, in-8, 84 pages.

A. 1842. — *Compiègne, Dubois*, in-8.

B. 1859. — *Compiègne, J. Dubois fils*, in-8.

16. — JOSEPH LAVALLÉE. — *Compiègne, Histoire des villes de France* sous la direction d'Aristide GUILBERT. — *Paris*, 1845, 6 vol. gr. in-8, t. II, p. 148 à 158.

17. — Z. RENDU. — Ephémérides de Compiègne publiées dans le *Progrès de l'Oise* de 1857,

18. — EMILE DE LABÉDOLLIÈRE. — Histoire des environs du nouveau Paris, illustrée par Gustave Doré, 20^e série. *Compiègne*. — *Paris, Barba*, grand in-8, 16 pages, avec grav. sur bois et plan, vers 1860.
19. — Compiègne, sa forêt et ses alentours. — Etudes et souvenirs historiques et archéologiques, suivis de documents relatifs à la vie du B. Simon, comte de Crespy et d'Amiens, par Edm. CAILLETTE DE L'HERVILLIERS. — *Compiègne et Paris*, 1869, grand in-8, 508 et 96 p.
Réunion d'articles publiés dans la Picardie et mentionnés aux divers chapitres qu'ils concernent.
20. — H. DE L'ÉPINOIS. — Notes extraites des archives communales de Compiègne. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XXIV. p. 471 et t. XXV. p. 124-161.
M. de l'Épinois avait été chargé du classement des archives de Compiègne. Il a rédigé un inventaire resté malheureusement encore manuscrit.
21. — Extrait des comptes de la ville de Compiègne de 1398 à 1582, par ED. CAILLETTE-L'HERVILLERS. *Bull. Soc. Ant. Pic.* t. III. p. 248.

III. — Détails de l'histoire locale.

22. — ED. DE L'HERVILLIERS. — Observations sur l'origine de Compiègne. *La Picardie*, t. XII, 1866, p. 105.
23. — PEIGNÉ DELACOURT. — Fac-simile de quatre chartes du XII^e siècle (1102, 1110, 1153, 1187), concernant Compiègne, Pierrefonds et Noyon, accompagnés du texte latin avec traduction française. — *Paris, Claye, imp.*, 1864, in-4, 12 p. et pl.

Les chartes concernant Compiègne sont : 1^o des lettres de sauvegarde accordées à la commune par Louis VI ; 2^o la charte de fondation par Louis VII.

24. — EDM. DE L'HERVILLIERS. — La charte de commune de Compiègne. *La Picardie*, t. XII, 1866, p. 49.

Cette charte a été également transcrite et traduite par M. Tirlet dans le *Progrès de l'Oise* du 25 janvier 1860. Il en a été fait un tirage à part, in-fol., 1 p.

25. — COCHERIS. — Inventaire des documents manuscrits relatifs à la Picardie conservés dans les dépôts publics de Paris. *Mémoires de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. XII, et tirage à part, t. 1^{er}.

26. — Monuments inédits de l'histoire de France, 1400-1600. Mémoires originaux concernant principalement les villes d'Amiens, de Beauvais, de Clermont-Oise, de Compiègne, de Crépy, de Noyon, de Senlis et leurs environs ; publiés pour la première fois, d'après les manuscrits, par ADHELM BERNIER. — *Paris, Joubert*, 1835, in-8.

27. — B^{on} DE LA FONS-MÉLICOQ. — Documents inédits sur le siège de Compiègne, en 1430. *La Picardie*, t. III, 1857, p. 21.

28. — Z. RENDU. — Jeanne Darc et Guillaume de Flavy. — *Compiègne, Delhaye*, 1865, in-8, 32 p. et pl.

29. — G. DU FRESNE DE BEAUCOURT. — Jeanne d'Arc trahie par Charles VII. — *Le Mans, imp. Monnoyer*, 1867, in-8. Ext. de la *Revue des questions historiques*, janvier 1867.

30. — G. DE BEAUCOURT. — Blanche d'Aurebruche, vicomtesse d'Acy. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. XIX.

Cette étude sur la femme de Guillaume de Flavy renferme de nombreux renseignements sur Compiègne.

31. — CHARLES BEAURIN. — Jeanne d'Arc et Charles VII. — Fragment du n° 14 bis, reproduit dans l'*Echo de l'Oise*, 4 juin 1869. — Un roi funeste de l'histoire de France, suite du précédent, *id.* 11 juin 1869.

32. — Lettre missive d'un gentilhomme à un sien compagnon contenant les causes du mescontentement de la noblesse de France, [de Compiègne le 4^e jour d'août 1567] 1567, in-12, 20 p.

Bibl. de M. du Lac.

33. — Response à une lettre escrete à Compiègne du quatrième jour d'août touchant le mescontentement de la noblesse de France. *S. l.*, 1567, in-12, 14 p. [datée de Thoulouse le 25 août 1567].

Bibl. de M. du Lac, provient de la collection Coste de Lyon.

34. — Extrait du procès-verbal dressé à Louvres le 25 septembre 1789, par M. de Maissemy, l'un des représentants de la commune et député à Compiègne pour la réception des fusils que le roi a bien voulu donner à la ville de Paris, M. Le Clerc,... chargé d'escorter le convoi d'armes, et M. Lecointre commandant du détachement de la garde nationale de Versailles qui se trouvait le même jour à Louvres pour y recevoir les 1000 fusils dont Sa Majesté a également fait présent à la milice de cette ville. — *Paris, Knapen*, 1789, in-4, pièce.

B. N. Lb 39, 7848.

35. — Grand départ du roi, pour joindre l'armée du ci-devant prince de Condé, accompagné des anciens gardes du corps et des gendarmes, ayant pris la route de Compiègne, pour aller dans la forêt des Ardennes et passer par le pays de l'empereur, 21 juin 1791. *S. l. n. d.*, in-8, pièce.

36. — Le département de l'Oise pendant la révolution. — Compiègne et Marat, fragment historique, par ALEX. SOREL. *Guetteur du Beauvoisis*, t. II. p. 14 et suiv., 1865.

Tiré à part, forme sous le même titre une brochure in-8.

37. — A. SOREL. — Notice sur le changement de noms de

la ville de Compiègne, de ses rues et des localités voisines, pendant la période révolutionnaire. *Soc. hist. de Comp.*, t. 1^{er}, p. 232 à 238.

Il existe aussi un tirage à part de ce travail.

38. — EDM. CAILLETTE DE L'HERVILLIERS. — Le major Otenin et Compiègne en 1814, étude d'histoire militaire d'après des documents entièrement inédits, 1866, in-8, 128 p. — *Beauvais, imp. Père*, tiré de l'Annuaire de l'Oise.

On a joué sous ce titre sur le théâtre de Compiègne, le 16 décembre 1869, une pièce en cinq actes de MM. ALLIER et MESNIL. Ce drame, qui n'a pas été imprimé, n'a eu que deux représentations.

39. — Un chapitre inédit de l'histoire de Gargantua. Comment la ville de Compiègne voulut un jour avaler la commune de Margny et ce qui en advint. — *Compiègne, L. Vol*, in-8, 12 p.

Pièce satirique contre une délibération du Conseil municipal de Compiègne tendant à obtenir, à cause de la construction du chemin de fer, la réunion de la commune de Margny à la ville de Compiègne. Signé ALEX. DECAMPS (vers 1847.)

IV. — Histoire et description du palais et du séjour des souverains (1).

40. — Séjovr royal de Compiègne depvis Clovis premier roy chrestien ivsques à Lovis Diev-donné a present regnant. — *A Paris, chez Siméon Piget*, 1647, in-4, 54 p.

La dédicace au roi est signée de A. CHARPENTIER, avocat à Compiègne.

La ville contribua à l'impression de ce livre. (Voir arch. de la ville.

41. — L'illustre Compiègne. Lettre à Madame*** où l'on rap-

(1) Voir au chapitre suivant l'histoire des camps.

porte ce qui s'est passé de considérable sous les règnes de chacun des rois de France et l'ordre de bataille de l'armée du roi commandée par Monseigneur le duc de Bourgogne au camps de Coudun près de cette ville, par M. FLEURY DE FRÉMICOURT. — *Paris, chez Jean Moreau, 1698, in-12.*

M. Pouy en a donné une nouvelle édition dans la collection dite *Picardie historique et littéraire*. *Paris, Baur et Detaille libraires, 1870, et imp. Rousseau-Leroy, à Arras, in-12, 89 p.*

A la suite de la réimpression se trouvent en appendice : I. Compiègne sous Louis XV et Louis XVI. II. Napoléon I^{er} et le Lycée de Compiègne. Origine de l'Ecole des Arts de cette ville. III. Bibliographie relative à Compiègne. Cette liste ne renferme que 25 ouvrages relatifs à notre ville.

42. — Souvenirs historiques des résidences royales de France, par J. VATOUT, premier bibliothécaire du roi, tome septième. Château de Compiègne. — *A Paris, chez Firmin Didot. S. d., in-8.*

43. — Le Château de Compiègne, souvenirs historiques, son histoire et sa description, par J. VATOUT, de l'Académie Française. — *Paris, Didier, 1852.*

C'est le même ouvrage que le numéro précédent, auquel on a ajouté un titre pour écouler un certain nombre d'exemplaires de ce volume de la collection des Souvenirs Historiques.

44. — Histoire du Palais de Compiègne. Chronique du séjour des souverains dans ce palais, écrite d'après les ordres de l'Empereur, par J. PELLASSY DE L'OUSLE, bibliothécaire du palais de Compiègne. — *Paris, imp. Imp., 1862, in-4, XLI et 371 p., avec nombreuses planches sur acier et sur bois.*

45. — Description du château royal de Compiègne, signé FLESCHELLE. — *Compiègne, imp. de J. Escuyer, 1829, in-8.*

45 bis. — Château de Compiègne. Domaine de la Couronne. *Paris, imp. Fain et Thunot, 1839, in-4, 21 p.*

Ce mémoire historique est destiné à accompagner des plans et vues qui n'ont peut-être pas été gravés.

46. — Notice des peintures placées dans les appartements du palais de Compiègne. — *Paris, Vinchon, 1841, in-8, 42 p.*

A. Autre édition. — *Vinchon, 1846, 56 p.*

M. du Lac possède un exemplaire de cette édition provenant de la bibliothèque de Louis-Philippe.

47. — Notice sur les peintures et sculptures du palais de Compiègne. Extrait de l'histoire du palais de Compiègne, par M. J. PELLASSY DE L'OUSLE. — *Paris, imp. Imp., 1861, in-8, 38 p.*

48. — ERNEST CHENEAU. — L'art dans les résidences impériales. Compiègne. — *Paris, Panckoucke, 1863, in-8, 54 p.*

49. — PEIGNÉ DELACOURT. — Compte de la chevalerie de Robert d'Artois à Compiègne en juin 1237. *Mém. Soc. des Antiq. de Pic.*, t. XII, tiré à part sous le même titre, avec un fac-simile.

50. — GOETHALS (*de Bruxelles*). — Les seigneurs artésiens au tournoi de Compiègne, 1238. *Revue nobiliaire*, 1866, t. IV., p. 97 à 103. Les chevaliers normands au tournoi de Compiègne, même collection, 1867, t. V., p. 97 à 103. Les chevaliers français au tournoi de Compiègne, même volume, p. 408 à 413.

51. — EDOUARD DE BARTHÉLEMY. — Le Tournoi de Compiègne. *Le Vermandois*, 1873, in-8. — *Saint-Quentin, lib. Triquenaux-Devienne.*

Cette publication comprend seulement les noms des chevaliers et leurs armoiries d'après une assez mauvaise copie. Il existe diverses copies de ce manuscrit dans les bibliothèques de Valenciennes, de Bruxelles et de Vienne. Cette dernière est la meilleure et c'est d'après elle que M. le comte O'Kelly est en train d'en donner une nouvelle édition dans le *Héraut d'armes. Bruxelles*, 1873-74.

52. — Orazione di M. Claudio Tolommei, Ambasciator di

Siena : recitata dinanzi ad Henrico II, Christianissimo Re di Francia. — *In Parigi, appresso a C. Stephano*, 1553, in-4, pièce.

B. N. Lb 34, 49.

A. Autre édition italienne. — *Venise. S. d.*, in-8., Arch. de Claudin, N° 13392.

- 52 bis. — L'Oraison du seigneur Claude Tolommei, ambassadeur de Siene prononcée devant le Roy, à Compiègne, au mois de Décembre, l'an 1552. Traduite d'Italien en langue Françoise. — *Paris, C. Estienne*, 1553, in-4, vente Coste, N° 1553.

C'est la traduction française de la pièce précédente.

A. Autre édition ayant pour titre : l'Oraison de *Messire* Claude Tolommei etc. *Même imprimeur et même date*.

Il en existe aussi une traduction latine sous ce titre :

Oratio Claudii Ptholomei, legati Senensis, ad Henricum ejus nominis secundum,... facta, autore Francisco Alesmio. (Dans les « *Vera nobilitatis controversia*, du même).

B. N. Droit public.

53. — Lettre écrite au roi par l'assemblée des Églises de la religion réformée de France et pays souverains, assemblés par permission de Sa Majesté à Loudun; ensemble la harangue faite au roi et prononcée par M. le marquis de la Moussaye, à Compiègne, le 23 octobre 1619. — *Jouste la copie imp. à Loudun, par de La Barre*, 1619, in-8, pièce.

B. N. Lb 36, 1316.

54. — Le promenoir de la Reyne à Compiègne. *Paris*, 1624, in-32, 33 p. Signé VIDEL.

Bibl. de M. du Lac. Cet ouvrage allégorique ne concerne Compiègne que par son titre.

55. — Lettre du roi, écrite aux parlements et gouverneurs des provinces, sur son partement de Compiègne, le

23 février 1631. *Paris, S. Cramoisy, 1631, in-8, pièce.*

B. N. Lb 36, 2806.

Même lettre que la précédente. Il y a encore trois éditions : l'une, également de *S. Cramoisy*.

L'autre intitulée : Lettre du Roy aux parlements sur son parlement de Compiègne, le 23 février 1631. — *Lyon, J. Jullien, 1631, in-8.*

Et la troisième sous ce titre :

Lettre du Roy, envoyée à MM. les prévôt des marchands et échevins de la ville de Paris, le 23 février 1631, de la ville de Compiègne. — *Paris, P. Rocolet, 1631, in-8, pièce.*

B. N. Lb 36, 2805.

56. — (1) Harangue royale prononcée devant leurs Majestés à Compiègne, par M... — *Paris, M.DC.XLIX (1649), in-4, 16 p.*
Bibl. de l'auteur.

57. — Le premier mercvre de Compiègne depvis l'arrivée dv Roy en ceste Ville, jusques à jeudy 10^e iour du mois de Juin 1649, en vers burlesques. M. D C. XLIX, in-4, 11 p. S. n. n. d.

Il existe deux autres numéros, intitulés second et troisième mercure, l'un de 11 et l'autre de 12 pages.

58. — Le panégyrique royal présenté à leurs Majestés à Compiègne le 24 juillet 1649, par S. D. N. — *Paris, chez Guillaume Sassier, 1649, in-4, 8 p.*

Archives du bibliophile de Claudin, N° 3847. B. de M. Méresse.
Éloge de la reine par Suzanne de Nervèze.

58 bis. — Remontrance dv Berger de la grande montagne faite à la Reine Régente à Compiègne. A Paris, s. n. 1649, in-4, 8 p.

Moreau en indique une autre édition sur le titre de laquelle on a ajouté : pour le retour de leurs Majesté à Paris.

(1) On aurait pu ajouter à cette liste diverses pièces données à Compiègne par le roi pendant son séjour ; nous nous bornons à renvoyer à ce sujet aux n°s de Moreau : 929, interdiction du parlement de Bordeaux ; 1905, lettre de cachet à la Cour des comptes ; 2178 ; 2192 ; 3434, rétablissement des cours souveraines.

59. — Lettre d'un religieux de Compiègne écrite à un notable bourgeois sur les assurances d'amitié que leurs Majestez donnent à leur dite ville. — *Paris*, 1649, in-4, 8 p.

Datée du 3 juillet, signée F. D. F. (François Davenne de Fleurance?)

60. — Dialogue de trois paysans picards, Miché, Guillaume et Cherle, sur les affaires de ce temps. M. DC XLIX., 11 p. in-4., S. n. n. l.

Bibl. de M. Méresse.

Moreau indique sous ce titre deux pièces l'une de 11 et l'autre 12 pages, sans spécifier si ce sont deux dialogues différents ou deux éditions du même.

- 60 bis. — Lettre du bon génie de la ville de Paris à celui de Compiègne sur l'heureux retour du roi. *Paris*, Cl. Boudeville, 1649, in-4, 6, p.

L'auteur joue sur le nom latin de Compiègne et considère cette ville comme l'abrégé de Constantinople (Moreau, n° 2081).

61. — Articles accordés entre messeigneurs les commissaires députés par Sa Majesté, et les sieurs ambassadeurs des treize louables cantons des lignes de Suisse. Arrêtés le dix-neuvième mai 1650 et ratifiés par déclaration du Roi donné, à Compiègne le 10 juin audit an. — *Paris*, A. Estienne, 1650, in-4, pièce.

B. N. Lg 6, 168.

62. — Journal de ce qui s'est passé nouvellement à Paris, à Saint-Denys et à Compiègne, depuis le 13 juillet jusques à présent (15 juillet). 1° la lettre du cardinal Mazarin au cardinal de Rets ; 2° la mort de Mancini, neveu du cardinal Mazarin ; 3° la résolution du Roi au voyage de Bourgogne ; 4° Et l'estat de l'armée de l'archiduc Léopold. — *Paris*, L. Hardouin, 1652, in-4, 8 p.

B. N. Lb 37, 2795.

63. — Harangue faite au Roi à son arrivée en la ville de

Compiègne par le maire de la dite ville, sur le sujet de la paix et de l'éloignement du cardinal Mazarin ; avec la réponse de Sa Majesté (23 août). — *Paris, J. le Gentil, 1652, in-4, pièce.*

B. N. Lb 37, 2980.

Pièce mensongère ainsi que la majeure partie de celles de cette époque (Moreau, n° 1581).

64. — Le gibet de Mazarin dressé dans la ville de Compiègne, par le commandement de MM. les échevins ; avec la lettre de compliment envoyée audit cardinal pour son éloignement de ladite ville. — *Paris, N. Macé, 1652, in-4, 7 p.*

B. N. Lb 37, 2983.

64 bis. — Réponse du roi à la lettre de Son Altesse Royale du 27 août 1652. — *Pontoise, J. Courant, 1652, in-4, 7 p.*

Réponse datée de Compiègne le 29 août. Julien Courant, dit Moreau (N° 2956), en a donné deux autres éditions : Réponse faite par le Roi à S. A. R. et Véritable réponse...

65. — Le quode de MM. de Compiègne présenté au Roi, contre le cardinal Mazarin et ses adhérents ; avec l'affiche affiché dans la ville de Compiègne au premier jour de septembre 1652, contre le cardinal Mazarin. *S. l., 1652, in-4, pièce.*

B. N. Lb 37, 3020. Cette pièce, dit Moreau (N° 2956) se compose d'une lettre de MM. de Compiègne au roi pour le prier d'agréer le quode, du quode et de l'affiche ; le tout de très-peu de valeur, mais rare. Il faut y joindre la pièce suivante :

66. — Second affiche affiché dans la ville de Compiègne, pour courir sur le perturbateur du repos public, le cardinal Mazarin, étant à présent au château de Bouillon, affiché le troisième jour de septembre 1652 ; avec la lettre de Son Eminence écrite à Sa Majesté, de Bouillon, le 2° jour de septembre 1652. — *Paris, 1652, in-4, pièce.*

B. N. Lb 37, 3023.

67. — Lettre de proverbes d'un messire abbé, voisin de Compiègne, au noble sire Jules Mazarin, cardinal, lui mandant tout ce qui s'est passé en France depuis son départ. — *Paris*, 1652, in-4, 16 p.

B. N. Lb 36, 3031. Signé L. M. F.

68. — Histoire journalière. — *Compiègne, par l'imprimeur ordinaire du Roi, le 5 de septembre 1652*, in-4, 12 p.

B. N. Lb 37, 3050. Par Charles ROBINET DE SAINT-JEAN, d'après la *Bibliographie des Mazarinades*. Il en existe trois numéros.

69. — Harangue faite au Roi par monseigneur le cardinal de Retz, en présence de monseigneur le nonce du pape, assisté de MM. du clergé, pour la paix générale, faite à Compiègne, le onzième septembre 1652. — *Paris, A. l'Angevin, 1652*. in-4, pièce.

Harangue supposée. B. N. Lb 37, 3056. (Moreau, n° 1594).

70. — Réponse faite par le Roi à la dernière lettre de Son Altesse Royale, 12 septembre. — *Compiègne, par J. Courant, 1652*, in-4, 8 p.

B. N. et M. Méresse. Réimpression du n° 64 bis.

A. Autre édition sans date.

71. — La véritable réponse faite par le Roi à la dernière lettre de Son Altesse Royale, 12 septembre. — *Compiègne, par J. Courant, 1652*, in-4, pièce.

Même ouvrage que le précédent. B. N.

72. — Lettre de Son Altesse Royale écrite au Roi, [7 septembre], avec la réponse faite par le roi à Son Altesse Royale, 12 septembre. — *Compiègne, par J. Courant, 1652*, in-4, pièce.

Réimpression des numéros précédents.

73. — La véritable harangue faite au Roi par monseigneur le cardinal de Retz pour luy demander la paix à son retour

à Paris, prononcé à Compiègne le 12 septembre 1652. — *Paris, de l'imprimerie de la veufve J. Guillemot, 1652, in-4, 8 p.*

Bibliothèque de l'auteur.

A. — *S. d., Grenoble, A. Verdier, in-4, pièce. B. N.*

B. — 1652. *Lyon, J. A. Candy, in-4, pièce. B. N.*

C. — La véritable harangue faite au Roy par monseigneur le cardinal de Retz pour luy demander la paix, et son retour à Paris, au nom du clergé et accompagné de tous ses députez. Prononcé à Compiègne le 12 septembre 1652. — *Paris, de l'imprimerie de la veufve I. Guillemot, 1652, in-4, 8 p. et à la fin, écusson aux armes d'Orléans.*

74. — Discorso alla Maesta del re christianissimo dell'ementiss sig. cardinal de Retz, accompagnato da tutti deputati del clero, per supplicar essa Maesta della pace e suo ritorno in Parigi. — *In Roma, per I. de Lazari, 1652, in-4, pièce.*

Traduction du précédent. B. N. Lb 37, 3063.

75. — La véritable réponse du Roy, faite à la harangue du cardinal de Retz et messieurs du clergé. — *Compiègne, par Julien Courant, 1652, in-4., 7 p. [13 septembre].*

Bibl. de l'auteur. C'est l'édition officielle, n° 3954 de Moreau.

A. Autre avec titre portant : la véritable response du Roy à la harangue du cardinal, etc. — *Compiègne, J. Courant.*

B. Autre édition. — *Paris, par les imprimeurs et libraires du Roi, 1652, in-4, pièce.*

76. — Très-humble remontrance faite au Roi dans la ville de Compiègne par un janséniste, touchant la paix. — *Paris, 1652, in-4, pièce.*

B. N. Lb 37, 3124.

77. — Discours faisant voir tout ce qui s'est passé devant et après la retraite du C. Mazarin tant à Compiègne qu'aux

Armées de Messieurs les Princes , en forme d'Entretien, entre un Cavalier Frondeur et un Cavalier Mazarin, sur le chemin de Compiègne à Paris. Où se voit l'Histoire de sa mauvaise conduite jusques à présent. — *A Paris*, 1652. S. n. in-4, 19 p.

Bibl. de M. du Lac.

78. — Relation véritable de ce qui s'est passé à Compiègne depuis le premier de ce mois jusques à présent. I. L'Expédition des Députés de Languedoc. II. Les Ordres donnés à M. le Duc de Mercœur, pour tenir les Estats de ladite Province. III. Et les Ordres envoyés au Mareschal de Turenne par Sa Majesté. — *A Paris*, 1652. S. n., in-4, 16 p.

79. — Combat donné par les troupes Mazarines à l'Armée de l'Archiduc Léopold, pour l'empêcher de venir à Paris, au secours de Messieurs les Princes, où lesdites troupes Mazarines ont esté défaites par celle de l'Archiduc au deça de Compiègne. — *A Paris, chez Philippe le Fevre*, 1652. Avec permission de son Altesse Royale, in-4, 8 p.

Bibl. de l'auteur.

79 bis. — Ordonnance du roi pour faire arrêter le cardinal de Retz en quelque lieu du royaume qu'il se présente, et défendre de lui donner retraite ni assistance sur les peines y mentionnées, du 14 septembre 1656 à Compiègne, avec l'arrêt du parlement de Toulouse du 6 octobre 1656. — *Toulouse, Jean Boude*, 1656, in-4, 7 p.

80. — Journal historique du premier voyage du Roi Louis XV dans la ville de Compiègne, de l'ouverture du Congrès convoqué à Soissons, du voyage de S. A. S. M. la duchesse depuis Rotthembourg jusqu'à la cour de France... avec un recueil des discours..... dédié au Roy, par le chevalier DAUDET, ingénieur géographe ordinaire du Roi et de la Reine. — *Paris, Mesnier*, 1729, in-8, 300 p.

Ce voyage a été fait en juin 1728, p. 1 à 60.

81. — Edit du Roi, portant que tous les sujets du roi de Pologne dans les Etats de Lorraine, seront réputés naturels français. Donné à Compiègne au mois de juillet 1739.

B. N. Législation.

82. — Le séjour de Louis XV à Compiègne en 1764, d'après un journal manuscrit, par M. A. DEMARSY. *Soc. hist. de Comp.*, t. 1, p. 159 à 168.

Il existe de ce travail un tirage à part avec titre spécial.

83. — Lettres patentes du Roi, portant ratification de la convention signée le 16 août 1768, entre le Roi et le Cardinal de Hutten, Prince et Evêque de Spire, pour l'abolition du droit d'Aubaine entre les sujets de Sa Majesté, et ceux de la Principauté et Evêché de Spire. Données à Compiègne le 23 août 1767. — *Paris, P. G. Simon, imp.*, 1769,

Bibl. de M. du Lac.

84. — Livre d'église suivant le bréviaire et le missel de Soissons à l'usage de la cour, pendant le séjour du roi à Compiègne, imprimé par ordre de Monseigneur de Bourdeilles, évêque de Soissons. — *A Compiègne, chez Louis Bertrand, libraire, imprimeur du Roi, de la ville et du collège*. M. DCC. LXIX., in-12, LVI et 398 p.

Ce volume renferme les offices des principales fêtes célébrées dans les églises de Compiègne.

85. — Très-humbles et très-respectueuses remontrances de la cour des aides au roi, sur l'enlèvement de deux des magistrats du parlement de Bretagne mandés à Compiègne, fait dans la cour du château du Roi, au sortir de l'audience que Sa Majesté venait de leur donner, 30 août 1770. Objets de remontrances sur la réponse du Roi du 4 septembre. Du 7 septembre 1770. *S. l. n. d.*, in-12, pièce.

B. N. Lb 30, 1031.

86. — Relation du voyage du roi à Compiègne, de ses revues

à Paris et à Versailles et du voyage du prince royal dans le midi, précédé des actes relatifs à la lieutenance-générale du royaume, etc. Juin 1832. — *Paris, imp. veuve Agasse, 1832, in-8, 141 p. et portr.*

Le voyage du roi à Compiègne s'étend de la p. 26 à la p. 62. Cette relation est signée du baron LAMBERT, ancien intendant général des armées.

87. — Compiègne et les échos de Berlin. — *Paris, Dentu, 1861, in-8, 32 p.*

88. — D. (PAUL DHORMOYS). — La cour à Compiègne. Confidences d'un valet de chambre. — *Paris, à la librairie du Petit Journal, 1866, in-12, 303 p.*

Séjour de la cour à Compiègne en 1865. A la suite se trouve le récit des funérailles du roi des Belges, Léopold I^{er}. Articles publiés dans *l'Événement*.

V. — Camps.

89. — Notice sur les camps établis dans les environs de Compiègne et spécialement sur celui de 1834. — *Paris, 1835, t. XVIII, du Spectateur militaire, p. 614 à 636.*

90. — Relation de ce qui s'est passé au camp de Compiègne en 1698, 28 août, 24 septembre.

Dans le voyage du roi à Saint-Omer, par A. PIHAN-DÉLAFORÉST, 2^e édition, 1827.

91. — Instruction pour les régiments qui doivent camper cette année 1698 à Compiègne, donnée par le directeur général de l'infanterie de Flandres, à chaque régiment. (1)
B. N. Art Militaire.

(1) Il existait à la Bibliothèque du Louvre un manuscrit autographe de Louis XIV contenant les instructions relatives à la tenue du camp de 1698. Ce manuscrit, qui avait été acquis en 1836 à la vente de Monteil, a été détruit dans l'incendie de 1871. Il en existe une copie moderne à la Bibliothèque du palais de Compiègne.

92. — Ordre de bataille de l'armée du roi, commandée par Monseigneur le duc de Bourgogne. — *Paris, Le Pautre, architecte et graveur ordinaire du roi*. S. d., in-fol. plac.
B. N. Recueil Cangé.
93. — Relation du camp près Compiègne. Du nom des officiers-généraux, des régiments et des lieux où ils sont logez aux environs du camp. — *A Senlis, chez René Caron*, in-4, 4 p.
94. — A Monseigneur le duc de Bourgogne, sur son départ pour Compiègne où il doit commander le camp. Par Cl. M. BERNARD.
B. N. Poésie.
95. — Dialogue entre la paix et Bellone sur le Camp de Compiègne, dédié à M^{te} le Duc de Bourgogne. — Signé DADER.
— *Paris, chez Martin et Georges Jouvenel*, 1699, in-4, 30 p. et errata.
Bibl. de M. du Lac.
96. — *Castra Compendiaca, sive serenissimi Burgundiae ducis institutio carmen*. Auctore Hieronymo Francisco PILLON.
B. N. Poésie.
97. — *Castra regia ad Compendium, carmen*. Auctore Petro PESTEL.
B. N. Poésie.
98. — *Castra Compendiensiæ, carmen*. Auctore. P. D. B. C. R. I. C. N. E. P. E. P. — *Noviomi, imp. Cabat*, 1699, in-12.
Bibl. de Comp.
99. — *Castra Compendiensiæ, sive serenissimi Burgundiae ducis Institutio bellica, carmen*. Auctore G. DE SEGAUD, e Soc. Jesu. — *Parisiis Lambin*, 1698, in-8, 47 p.
A la suite de ce poème latin se trouve une traduction inti-

tulée : Le camp de Compiègne, poème traduit du latin par le P. Paul du Ru.

Exemplaire réglé, relié en maroquin rouge aux armes d'Orléans. Bibliothèque de M. Esmangart.

100. — Serenissimo, celsissimoque principi, Burgundio duci, celcissimis principibus Andegavorum et Biturigum ducibus, cum se bellicis et castrensibus ludis exercerent ad Compendiacum, carmen. Auctore Carolo DE SAINT-GILLES LENFANT.

B. N. Poésie.

101. — Les Curieux de Compiègne, comédie de M. DANCOURT.
— *A Paris, chez Pierre Ribou, sur le quai des Augustins à la descente du Pont-Neuf, à l'image S. Louis* M. DC. X. C. VIII., avec privilège du Roy, 78 p. in-12 et 1 de catalogue.

Exemplaire relié en maroquin rouge app. à M. Méresse.

102. — La Rivale travestie ou les Aventures galantes arrivées au camp de Compiègne, avec tous les mouvements de l'armée. — Par NODOT. — *Paris, Brunet, 1699*, in-12. A. — 2^e édition. — *A Paris, Pierre Ribou, 1713*, in-8, 356 p.

Ce roman porte comme second titre dans cette édition : les Aventures galantes arrivées au camp de Compiègne avec les mouvements de l'armée. A la fin se trouve l'ordre de bataille (p. 349). Monteil y a fait de fréquents emprunts dans son Histoire des Français.

103. — Histoire d'une perle ovale et d'un colonel de cuirassiers. — Par A. FIÉVÉE.

Cette nouvelle publiée dans le *Sport* en 1864, se passe au camp de Compiègne de 1698.

104. — Journal du camp de Compiègne de 1739 augmenté des épreuves des mines faites en présence du Roi par MM. de Turmel et Antoniazzi, capitaines mineurs, rédigé sur les lieux, par ordre de M. Dangervillers, ministre de la

guerre, par le sieur LE ROUGE ingénieur géographe du Roi. Auquel on a joint un traité pratique des Mines par M. le maréchal DE VAUBAN. — *Paris, chez le Rouge et Duchesne, 1761, in-8, 128 p. et 36 planches.*

105. — Ordonnance du roi pour le camp de Compiègne du 5 juillet 1764. — *Paris, imp. Roy. M. DCCLXIV, in-fol., 6 p.*

Bibl. de l'auteur. Voir sur ce camp : Le séjour de Louis XV à Compiègne en 1764, N° 82.

106. — Sermon prêché au camp des Carabiniers de Monseigneur le Comte de Provence, campés devant Compiègne, sous le commandement de M. le Marquis de Poyanne, passés en revue les 9 et 10 Août 1767, par le Roi, accompagné de M^{re} le Dauphin, de M^{re} le Comte de Provence, Colonel de la Troupe, de M^{re} le Comte d'Artois, en présence de la Reine, de Mesdames, et de toute la Cour. Par M. l'Abbé de RUPR, ancien Aumônier. — *A Paris, de l'imp. de Chardon, 1767, in-8, 49 p.*

Bibl. de M. du Lac.

107. — Etat des troupes qui doivent passer en revue devant le Roi à Compiègne, en l'année 1769 et qui formeront le camp dans la plaine de Verberie lequel camp commencera à se former dès le 1^{er} juillet et sera complet au 15 dudit mois. *S. l. n. d., in-4, pièce*

B. N. Lb 38, 1039.

108. (1) — NESTOR ROQUEPLAN. — Le camp de Compiègne. — *Paris, Everat, 1834, in-8, 23 p. Extr. de la Revue de Paris.*

(1) *Le Spectateur militaire* renferme divers mémoires publiés par des officiers à la suite des concours ouverts au camp de Compiègne de 1837. Nous les indiquons ici sommairement bien qu'ils ne touchent en rien à notre histoire locale. Formation de l'infanterie sur deux ou trois rangs, par M. Travers (nov. 1837); Des Caisses d'épargne militaires, par M. Charlier (déc. 1837); Réponses à diverses questions, par M. d'Eprémesnil (janvier 1838); Des remplaçants, par M. Fririon (avril 1838).

VI. — **Histoire religieuse** (1).

109. — Les Conciles et les assemblées ecclésiastiques de Compiègne.

M. PÉCOUL a lu à la Société historique, dans la séance du 19 février 1872, un travail sur les *Conciles de Compiègne*, actuellement sous presse dans le t. II du *Bulletin de la Société*.

On trouve aussi une note sommaire sur les Conciles de Compiègne dans la Description historique de Compiègne, n° 3.

110. — Mission de Compiègne. 1817. (2) *Compiègne*, G. Escuyer, imp. M. DCCC XVII., in-8, 55 p.

111. — Procès-verbal de nomination aux cures vacantes du district de Compiègne. Dimanche 8 mai 1791, in-4, 16 p.
S. d. — Probablement chez *Bertrand*. — Signé DESBOYES et PENON secrétaires.

VII. — **Clergé régulier**.

ABBAYE DE SAINT-CORNEILLE (3).

112. — Notice dans le *Gallia Christiana*, t. I, coll. 436.
Ed. des Bénédictins.

(1) Pour les offices des diverses paroisses et des communautés et confréries, voir les chapitres de ces paroisses et le n° 84.

(2) Il existe pour la mission de 1751 une planche gravée chez Basset, in-folio, au bas de laquelle on lit : Représentation de la croix plantée à Compiègne, paroisse Saint-Antoine par les soins du révérend père Vallon de l'ordre des FF. PP. le 24 novembre 1751, après celle qui fut plantée dans le cimetière Saint-Jacques à l'issue de la mission faite dans ladite paroisse par les missionnaires du même ordre.

Il y eut en 1768 une autre mission dans le cours de laquelle Bertrand imprima, avec la permission de l'évêque de Soissons, un livre de *Pensées chrétiennes pour tous les jours du mois*, dont le prix était de quinze sous.

(3) Les cartulaires de Saint-Corneille conservés aux archives nationales sont analysés dans le travail de M. Cocheris indiqué sous le n° 25.

113. — Charte de Philippe IV dit le Bel de l'an 1311 au sujet du descort entre le couvent de Royal Lieu et l'abbaye de Saint-Corneille. *Sans titre. S. n. n. l.*, in-folio, 6 p.
114. — Arrest notable de la Cour du Parlement de Paris prononcé le 19 janvier 1647 et rendu au profit des religieux, prieur et couvent de la Royale Abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, à l'encontre de maistre Jacques le Féron, maistre particulier, René Potier lieutenant, Louis Charpentier substitut du procureur du Roy, Antoine et Raoul Charmolue greffiers et autres officiers des eaux et forêts de Cuise et Compiègne et encore contre maistre Claude Cartier, tuteur des enfants mineurs de Monsieur le duc de la Valette. Par lequel lesdits religieux sont maintenus et gardez en tous droits de propriété, fond, frès-fond, haute, moyenne et basse justice, isles, isleaux, atterrissemens, moulins, droits de pesche, de travers, de passages, de moulin et tous autres droits dans la rivière d'Oize et sur les ponts, rives et bordages d'icelle, fruits, profits et émoluments en dépendans : Et défenses son faites auxdits officiers de les y troubler à l'avenir, ny de pescher ou faire pescher, ny prendre aucune jurisdiction ny connaissance des délits ou autres cas qui arriveront sur ladite rivière, mais les renvoyer pardevant les officiers desdits de Saint-Corneille, à peine de tous dépens, dommages et intérêts, etc. Extrait des registres du parlement [19 janvier 1647]. *S. d. n. d.*, in-folio, 4 p.
115. — Factum par les religieux, abbé et couvent de l'Abbaye Royale de S. Corneil de Compiègne demandeurs en requeste afin d'intervention et appelans, contre Maistres Louis Thibaut, lieutenant du Bailly de Senlis audit Compiègne et Jean Thibaut prévot royal audit lieu, défendeurs et intimez en leurs propres et privés noms ; et lesdits Thibaut deman-

deurs et défendeurs, l'un contre l'autre, en règlement de juridiction. Messire Gaston de Foix, duc de Candale, comte de Senlis par engagement et les eschevins de ladite ville de Compiègne intervenans et défendeurs. — de HENNEQUIN, rapporteur. — *S. n. n. l.*, in-folio, 4 p.

Bibl. de Compiègne.

116. — Louis par la g. de d. etc. Lettres patentes renouvelant le privilège de *Committimus* accordé à l'abbaye de Saint-Corneille [27 janvier 1647]. *S. d.*, in-4, 3 p.

117. — (Bulle du pape Alexandre VII de 1657 portant extinction du titre et de la dignité d'abbé de Saint-Corneille de Compiègne et union des fruits, émolumens, etc., de la Manse abbatiale de lad. abbaye à la Manse de celle du Val-de-Grâce de Paris). *S. l. n. n. n. d.*, in-folio, 4 p. en latin.

118. — Déclaration ou factum des droits honorifiques de l'Eglise Matrice de Saint-Corneille de Compiègne pour les religieux de ladite église, contre leurs vicaires perpétuels des paroisses dudit Compiègne ; avec la transaction faite entre les parties [18 mai 1657]. *S. n. d. l.*, in-4, 38 p.

119. — Briève Déclaration de quelques droits et privilège de l'Eglise Matrice et Abbaye Royale de Compiègne [7 avril 1668]. *S. l. n. d.*, in-4, 7 p.

120. — Louis, par la grâce de Dieu. Arrêt du grand conseil du 22 décembre 1671. In-4, 7 p. — *Imprimé à Compiègne, par C. Rennesson, imprimeur du Roy et du Collège Royal.*

Confirmation de la réunion de la Manse abbatiale de S. Corneille au Val-de-Grâce et évocation au conseil de tous procès relatifs à l'abbaye.

Première pièce imprimée à Compiègne très-probablement, en dehors de l'imprimerie ambulante de Julien Courant. Bibl. de M. Esmangart.

121. — Réponce faite par le curé du Crucifix à la prétendue

ordonnance du seigneur évêque de Soissons dattée du deuxième avril 1672. — Signé F. BERNARD BLANCHETTE, curé de la paroisse du Crucifix en la Royale Abbaye de Compiègne [16 avril 1672]. *S. n. n. l.*, in-folio.

Bibl. du Palais de Compiègne. Fonds Dirmant.

122. — Arrêt du parlement de Paris du 2 juillet 1678, qui défend aux religieux de Saint-Corneille de suspendre la navigation pendant les jours de fêtes. *S. n. n. l.*, in-4, 2 p.

123. — Ordre de collocation des créanciers de M. Pierre d'Henault, avocat et fermier général de la Manse abbatiale de Saint-Corneille de Compiègne, par devant les maîtres des requestes ordinaires de l'Hôtel. *S. l. n. d.* 1686, in-fol., 22 p.

124. — Factum pour les religieux de Saint-Corneille de Compiègne et de N. D. de Saint-Just intimez, contre Hélène Caillet, veuve de Christophe Lardinois et consorts appelants d'une sentence rendue au bailliage de Montdidier, le 14 avril 1617. *S. l. n. d.* In-folio, 3 p.

125. — Factum pour les dames du Val-de-Grâce et les religieux de Saint-Corneille de Compiègne contre les chanoines de Saint-Clément refusant d'assister aux processions générales. *S. l. n. d.*, in-folio, 7 p.

126. — Factum pour dom Pierre Galopin, prêtre, religieux de l'Abbaye de Saint-Corneil de Compiègne et pourvu de la cure du Crucifix desservie en la nef de la même église, intimé, contre les dames religieuses du Val-de-Grâce, au monastère desquelles la Manse abbatiale de ladite Abbaye de Saint-Corneille est unie, appelantes. — M. DE BERNAGE, rapporteur. *S. l. n. d.*, in-folio, 6 p.

Sur la portion congrue réclamée par Dom Galopin auxdites religieuses, au lieu du gros qu'elles avaient l'habitude de lui payer. Une sentence du bailli de Compiègne avait d'abord donné raison à D. Galopin, d'où l'appel.

127. — Addition au factum de dom Pierre Galopin prestre, curé de la paroisse du Crucifix desservie en la nef de l'église de Saint-Corneil de la ville de Compiègne contre les deux curez de Saint-Jacques et de Saint-Antoine de la mesme ville de Compiègne, et encore contre Charles Ivoré, Jean Loyseau et autres, particuliers habitans du Bois-d'Ageux, dépendant de ladite cure du Crucifix. *S. l. n. d.*, in-folio, 6 p.

Contre la suppression de la cure du Crucifix réclamée par les curés, d'accord avec les dames religieuses du Val de-Grâce. M. de Bernage rapp., de Gamaches. proc.

128. — Mémoire instructif pour faire voir que les Religieuses de Saint-Nicolas du Pont de Compiègne ne peuvent reconnaître d'autre supérieur que le Révérend père prieur de Saint-Corneille dudit Compiègne, à qui seul toute la juridiction spirituelle de l'abbaye est naturellement dévolue depuis la suppression du titre abbatial de Saint-Corneille. *S. l. n. n. n. d.*, in-folio, 4 p.

129. — Etat des pièces remises au greffe de la commission extraordinaire du conseil établie par l'arrêt du 19 août 1723, pour les dames abbesse et religieuses de l'Abbaye Royale du Val-de-Grâce à Paris, dans laquelle est unie la Manse abbatiale de l'Abbaye Royale de Saint-Corneil de Compiègne et les religieux, prieur et couvent de la même abbaye de Saint-Corneil, ordre de Saint-Benoist, congrégation de Saint-Maur, contre Monsieur l'évêque de Soissons. — *Imp. veuve Garnier, 1725*, in-folio, 4 p.

Inventaire intéressant des principaux titres de St-Corneille.

130. — Mémoire pour les dames abbesse et religieuses de l'Abbaye Royale du Val-de-Grâce, et les religieux, prieur et couvent de l'Abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, ordre de Saint-Benoist, congrégation de Saint-Maur. Contre Monsieur l'évêque de Soissons. Pour servir de réponse à son

mémoire et aux moyens dont il se sert pour contredire les bulles, les chartes et les titres produits en l'instance pendante au conseil au sujet de la juridiction de la même Abbaye de Saint-Corneille, sur le prieuré de Saint-Nicolas au Pont et autres églises de Compiègne. — M. CHOPPIN d'ARNOUVILLE, rapporteur. M^e DE VANDENESSE, avocat. — *Imp. de la veuve Garnier à Paris, 1726, in-folio, 49 p.*

Ce mémoire comprend l'histoire de la juridiction de Compiègne, des réflexions sur l'exemption de Compiègne et la réponse aux différents moyens tirés du défaut de titre primordial et constitutif, du défaut de titres qui énoncent clairement la juridiction comme épiscopale, de la prétendue fausseté des titres produits, de l'abus que l'on suppose dans les titres de l'église de Compiègne, de la prétendue dérogation à l'exemption et de l'extinction des privilèges.

131. — Second mémoire pour M^{gr} l'évêque de Soissons contre les dames abbesse et religieuses de l'Abbaye Royale du Val-de-Grâce et les révérends pères prieur et religieux de Saint-Corneil de Compiègne pour servir de réplique aux mémoires desdits RR. PP. prieur et religieux. — M. CHOPPIN d'ARNOUVILLE, rapporteur. — *A Paris, chez la veuve Mazères et J. B. Garnier. S. d., in-4.*

132. — Mémoire pour les dames abbesse et religieuses de l'Abbaye Royale du Val-de-Grâce et les religieux, prieur et couvent de l'Abbaye Royale de Saint-Corneille de Compiègne, ordre de Saint-Benoist, congrégation de Saint-Maur, contre Monsieur l'évêque de Soissons, pour servir de réponse au second mémoire de Monsieur de Soissons, employé pour réplique au mémoire desdits prieur et religieux bénédictins. — M. CHOPPIN d'ARNOUVILLE, rapporteur. M. DE VANDENESSE, avocat. — *Imp. veuve Garnier à Paris, 1727, in-folio, 72 p.*

Sur l'exemption. — Même division que le précédent. Examen intéressant des titres de Saint-Corneille et notamment des chartes

de Charles-le-Simple de 917, de Louis-d'Outremer, de Philippe I^{er} de 1085 et 1092 et de Louis VII.

133. — Mémoire sur le délibéré pour les religieux de l'Abbaye Royale de Saint-Corneille de Compiègne, opposans et demandeurs, et encore pour les sieurs gouverneurs, attournez et échevins de la ville de Compiègne, aussi opposans et demandeurs ; contre Claude Bouillet entrepreneur du pont de la ville de Compiègne et demandeur en enterrinement de don. — Signé LE JUGE, avocat. M. DE LA BAUNE, conseiller maître, rapporteur. — *Paris, Guérin, 1738, in-folio, 7 p.*

Procès à la chambre des Comptes au sujet du don de trois places, dont deux dans la censive de Saint-Corneille.

134. — Mémoire pour Claude Bouillette, entrepreneur du pont de Compiègne, contre les religieux de l'Abbaye de Saint-Corneille et les maire et échevins de la même ville. *S. l. n. d. in-folio, 6 p.*

- 135 (1). — Mandement du Grand-Prieur de l'Abbaye Royale de Saint-Corneille de Compiègne, immédiate au Saint-Siège et ayant droit d'exercer la juridiction spirituelle et quasi épiscopale, pendant la vacance du siège épiscopal de Soissons. — *Compiègne, imp. L. Bertrand, 1764, placard.*

Mandement du 4 août 1764 ordonnant de faire célébrer dans les églises du ressort de l'exemption un service pour le repos de l'âme de l'évêque de Soissons, François, duc de Fitz-James. Bibl. de Compiègne.

136. — Oraison funèbre de très-puissant et très-excellent prince Philippe, fils de France, frère unique du Roy, duc d'Orléans, prononcée en l'église des RR. PP. Bénédictins de Saint-Corneille de Compiègne au mois d'octobre 1701 par dom Jean THIROUX, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et prieur de l'Abbaye de Nogent-sous-Coussy.

(1) Voir au chapitre du *Bailliage* le procès entre les officiers royaux et ceux de la justice de l'Abbaye au sujet d'une apposition de scellés.

— *A Reims, chez François Godard, marchand-libraire, rue des Tapissiers, 1701, in-4, 35 p.*

137. — Oraison funèbre de M^{re} le Dauphin, prononcée en l'église de l'Abbaye Royale de Saint-Corneille de Compiègne, le 25 janvier 1766, et le 27 en celle de Royal-Lieu, par dom J. B. HUET, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. — *Compiègne, Bertrand, 1766, in-4, 37 p.*

138. — Inventaire du trésor de l'Abbaye de Saint-Corneille de Compiègne. — *Paris, Debats, 1698, in-12.*

A. Soissons, 1704, petit in-12, fig.

139. — Inventaire du trésor de l'Abbaye Royale de Saint-Corneille de Compiègne. — *A Soissons, chez Charles Courtois, 1730, in-18.*

L'inventaire manuscrit rédigé en 1666 et portant les signatures de tous les visiteurs jusqu'en 1684 est conservé aujourd'hui dans un des reliquaires de Saint-Corneille déposés dans l'église de Saint-Jacques. J'ai pu, il y a quelques années, en prendre une copie. La majeure partie des reliques de Saint-Corneille a disparu à la révolution. On conserve à la Bibliothèque Nationale le dyptique d'ivoire décrit par le P. Sirmond (1); et la grande cuve baptismale formée d'un ancien tombeau romain est au musée gallo-romain du palais de Compiègne.

140. — Description des Reliques et des autres Monumens remarquables qui sont dans l'Abbaye Royale de Saint-Corneille de Compiègne. — *Paris, J. B. P. Valleyre, imp. lib., 1770, in-12, 4 et 108 p.*

141. — Histoire du Saint-Suaire de Compiègne, par Dom JACQUES LANGELLÉ, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. — *Paris J. B. Coignard, 1684, in-12, 137 p., fig. grav.*

(1) Pour les descriptions relatives à ce dyptique, nous renverrons aux indications que renferme le catalogue du cabinet des antiques de la Bibliothèque Nationale rédigé par M. Chabouillet.

Outre la planche représentant le Saint-Suaire qui se trouve dans D. LANGELLÉ, il en existe une autre grande planche, gravée du XVII^e siècle.

142. — EDM. CAILLETTE L'HERVILLIERS. — Notice historique sur le Saint-Suaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne. *Bull. de la Commis. archéol. du diocèse de Beauvais*, t. II, p. 116, 1847.

143. — C. DE L'HERVILLIERS. — Le Saint-Suaire de Compiègne et les autres Saints-Suaires. *La Picardie*, t. VIII, 1862, p. et t. IX 1863, p. 17.

144. — Cantique en l'honneur du Saint-Suaire de N. S. Jésus-Christ et du voile de la Très-Sainte-Vierge avec quelques prières aux Saints dont il y a des Reliques considérables dans l'Eglise de Saint-Corneille de Compiègne.

— *Compiègne L. Bertrand*, 1761, in-8, 35 p.

Sur le titre figure comme gravure l'ex-libris aux armes de l'abbaye portant *livre de St-Corneille* au bas des armes.

145. — Lettre d'un bourgeois de Compiègne à l'un de ses amis, sur la translation qui s'y est faite du voile de la Sainte-Vierge en l'abbaye de Saint-Corneille, le 15^e d'août 1666. *S. l. n. d.*, in-fol, pièce.

B. N. Lk 7, 2188.

146. — Histoire de la réception du corps de Saint-Corneille pape à Compiègne, écrite en prose et en vers, par un auteur du X^e siècle. *Recueil de divers écrits*, etc. de l'abbé LEBŒUF. — *Paris* 1738, in-12, t. 1^{re}, p. 352-360.

• 147. — Ordo divini officii ad usum ecclesiæ regalis abbatiæ sanctorum Cornelii et Cypriani martyrum pariter et pontificum accomodatus pro anno domini MDCCLXXXVII (1787). Paschà in diem 8 aprilis incidente. — *Compendii typis Ludovici Bertrand*, in-12, 64 p.

Sur le titre se trouvent gravées les armes de l'abbaye.

148. — Les huit Barons ou Fieffez de l'Abbaye Royale Saint-Corneille de Compiègne, leur Institution, leur Noblesse et leur Antiquité, par Louis de GAYA, Escuyer, Sieur de Tréville. — *A Noyon, chez Louis Mauroy, imp. de Mgr l'Évêque, etc.*, MDCLXXXVI, in-12, xiv et 208 p.
149. — Ordonnance de M^{re} l'Evesque de Soissons faisant deffences aux prétendus fieffez de l'abbaye de Saint-Corneil, demeurans dans des maisons assises dans les paroisses de Saint-Jacques et Saint-Antoine et aux locataires des maisons prieurales de reconnaistre austres curés que ceux desdites paroisses de Saint-Jacques et Saint-Antoine de Compiègne, (2 avril 1672). *S. n. n. d.*, in-fol. 1 p.

AUTRES COMMUNAUTÉS.

150. — Notice sur les Carmélites de Compiègne. Annales du monastère de l'Annonciation des Carmélites de Compiègne, par M. AUGER. — *Paris, Méquignon junior, 1835*, in-8, 31 p.
151. — Histoire des religieuses Carmélites de Compiègne conduites à l'échafaud le 17 juillet 1794, ouvrage posthume de la sœur MARIE DE L'INCARNATION, religieuse carmélite du même monastère. — *Sens, Mathon, 1836*, in-12, 228 p.
152. — CHATEAUNEUF (A. DE). — Notice sur l'origine et les développements de l'ordre des Carmes. — *Le Mans, Monnoyer, 1851*, in-12, 47 p.
- Les pages 17 à 34 comprennent l'histoire des Carmélites de Compiègne, leur procès et leur supplice, ainsi qu'un cantique composé par elles la veille de leur mort.
153. — Le Supplice des Carmélites de Compiègne, le 17 juillet 1794. Signé Jules SAUZAY. — *Lyon, Girard et Jossierand, 1860*, in-8, pièce (Extr. du *Journal des Bons Exemples*).

154. — Les Carmélites de Compiègne conduites à l'échafaud le 17 juillet 1794 et les nouvelles Carmélites établies en 1866. — *Noyon, typ. D. Andrieux*, 1867, in-8, 16 p. (Extrait de la *Foi Picarde*).

155. — L'HERVILLIERS (EDM. DE). — L'Impératrice Eugénie au Carmel de Compiègne. *La Picardie*, 1868, t. XIV, p. 263 et n° 19.

156. — Indulgence plénier de nostre S. Père le Pape Innocent XII accordée à tous fidelles de l'un et de l'autre sexe qui se feront enrôler dans la confrérie de Saint-Hubert érigée en l'église des Pères Cordeliers de Compiègne. *S. l. n. d.* placard.

Indulgence du 20 mai 1697 publiée avec approbation de l'ordinaire donnée par Pierre de Hangest, vicaire général de l'évêque de Soissons, le 4 août 1697.

157. — La solennité de la canonization de Saint-Félix de Cantalice capucin en l'église des Capucins de Compiègne, *S. l. n. d.*, placard.

S. Félix de Cantalice avait été canonisé par bulle du 16 juin 1712 ; la fête qui lui fut faite à Compiègne et dont cette feuille est le programme dura du 13 au 23 juillet 1713.

158. (1) — Histoire abrégée de la vie et de la translation de Sainte-Euphrosine, vierge d'Alexandrie, Patrone du Prieuré de Saint-Louis de Royaulieu dans la Forest de Compiègne, avec l'office de sa Fête et quelques prières en son honneur. Les indulgences de N. S. P. Alexandre VII pour le second Dimanche d'après Pâques dans l'église du même Prieuré, dite Saint-Jean-aux-Bois, et quelques avis aux Pélerins. — *A Reims, chez la veuve Jean Bernard*, 1666, in-12, 191 p.

Bibl. de M. Méresse.

(1) Voir aussi sur l'abbaye de Royallieu les Nos 113 et 137.

159. — Le Triomphe de la Grâce sur la nature dans la vie admirable de l'illustre Vierge Sainte-Euphrosine patronne de l'Abbaye Royale de Royal-Lieu-lès-Compiègne, en vers français, divisé en deux livres et dédié à la reine par D. Gabriel BROSE, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. — *Paris, Billaine, 1672, in-4. 160 p.*

VIII. — **Paroisses, Chapelles et Confréries**

SAINT-JACQUES.

160. — Vie et Office de Saint-Jacques le Majeur Apostre, Nouvellement dressé pour la Paroisse Royale de Saint-Jacques de Compiègne, selon le nouveau Bréviaire et le nouveau Missel de Soissons. — *Paris, J. B. Coignard, imp. 1750, in-12, 211 p.*
161. — Livre à l'usage de la confrérie du Très-Saint-Sacrement établie en la Paroisse de Saint-Jacques, à Compiègne. — *A Soissons, veuve Charles Courtois, MDCCXLVII, in-8, 15 p.*
162. — Statuts et prières de la confrerie du Très-Saint-Sacrement établie dans les deux églises paroissiales de Saint-Jacques et de Saint-Antoine de la ville de Compiègne, par M. CLAUSEL, vicaire-général capitulaire d'Amiens. — *Compiègne, G. Escuyer, imp. MDCCCXX, in-8, 16 p.*
163. — Solide dévotion à la Croix de N. S. Jésus-Christ à l'usage de la confrérie des pénitents de la Croix établie en la Paroisse Royale de Saint-Jacques de Compiègne. Ouvrage qui contient les réglemens de cette confrairie, les indulgences qui lui sont accordées, les offices de ses deux principales fêtes, l'Invention et l'Exaltation de la Sainte-

Croix, les prières dont on doit s'occuper, soit durant les messes de la confrairie, soit aux processions et stations, soit pendant l'adoration du Très-Saint-Sacrement. — *A Compiègne, de l'Imprimerie de Louis Bertrand*, MDCCLIII, in-18, 126 p. et 2 de table non paginées.

164. — Arrest de réglemeut de la cour de Parlement de Paris, touchant le droit que les Marguilliers ont de nommer et présenter un Prédicateur à l'Evesque Diocésain. [18 déc. 1666]. — *Paris, imp. Bouillerot*, in-4, 7 p.

Pour les gouverneurs attournés et les marguilliers de Saint-Jacques et de Saint-Antoine de Compiègne, contre l'évêque de Soissons Charles de Bourlon qui avait refusé d'approuver le choix qu'ils avaient fait du P. Vincent de Troyes, capucin et avait choisi à sa place l'abbé Maruc.

165. — Arrests du Conseil d'Etat du Roy qui condamnent les Curez et Marguilliers des Paroisses de Saint-Jacques et Saint-Antoine de la ville de Compiègne, à payer les droits d'Amortissement pour la fondation faite par le Sieur de la Porte, au profit des Pauvres malades desdites Parroisses. Des sept juin et dix-huit octobre 1712. *S. l. n. d.*, in-4, 8 p.

166. — Mémoire pour Maistre Simon Joannet, Prestre, Curé de la Paroisse de Saint-Jacques de Compiègne, défendeur, demandeur et appelant, contre Maistre Jean Lemoine, curé de Saint-Antoine de la même ville, demandeur, défendeur et intimé, et encore contre les Dames Abbessse et Religieuses de l'Abbaye Royale du Valdegrace intervenantes et évoquantes. *S. d.* — *Paris, imp. Huguier*, in-fol. 7 p.

Au sujet d'une dîme sur une langue de terre située sur le grand chemin royal de Compiègne à Crépy, chemin qui fait la séparation des deux paroisses. (Vers 1713).

167. — Mémoire servant de réponse au mémoire du S. Joannet, pour M^e Jean Lemoyne, Prestre, Curé de Saint-

Antoine de Compiègne, demandeur, défendeur et intimé, contre M^e Simon Joannet, Prestre, Curé de Saint-Jacques de la même ville, défendeur, demandeur et appelant. *S. d.* — *Paris, imp. Huguier*, in-fol., 11 p.

168. — Mémoire pour Louis-Alexandre de Bains, docteur en théologie, curé de Saint-Jacques de Compiègne, appelant comme d'abus du refus de visa pour ladite cure et l'institution du sieur le Parquier à bénéfice, appelant en outre d'une sentence du Bailliage de Compiègne, appelant et défendeur, contre le sieur Thomas le Parquier pourvu de ladite cure par le sieur Evêque de Soissons, intimé sur lesdits appels, et défendeur. — Signé J. L. BRUNET. — *Paris, imp. Sevestre. S. d.* in-fol. 26 p. (1719 ou 1720).

169. — Examen fait par l'évêque de Soissons de M. de Bains vicaire de Saint-Etienne-du-Mont de Paris, nommé par les Dames Abbessse et Religieuses du Val-de-Grâce à la cure de Saint-Jacques de Compiègne, 1719, in-12.

Bibl. de M. du Lac.

J'en trouve dans les papiers de l'abbé Auger un autre exemplaire in-4 de 8 p. L'examen est du 6 décembre 1719, et constate que Louis-Alexandre de Bains est hérétique et janseniste.

170. — Ordonnance de Monseigneur l'Evêque de Soissons (Languet de Gergy), 27 mars 1727. — *S. l. n. n.*, placard.

Cette ordonnance règle le rang et la préséance des deux paroisses de Compiègne, d'après les termes de la déclaration du roi du 5 octobre 1726.

Bibl. du Palais de Compiègne. Fonds Dirmant.

171. — Mémoire pour M^e Boulanger curé de Saint-Jacques de Compiègne contre M^e Mathieu, Dévolutaire et contre l'Université de Paris intervenante. — *Paris, Knapen imp.*, 1762, in-4, 27 p.

La cure vaquait depuis le 16 février 1761 par suite du décès du sieur Paterre. L'abbé Boulanger était vicaire depuis 21 ans ; ses dégrés, dit-il, sont valables et suffisants pour posséder une

cure dans une ville murée ; sa présentation et ses provisions ne sont pas abusives ; tandis que le sieur Mathieu n'a aucun titre canonique.

172. — Mémoire pour le sieur François de Paule Mathieu, Prêtre, Curé de la Paroisse de Saint-Jacques de Compiègne, Appellant comme d'abus et Défendeur contre le sieur Claude Boulanger Prêtre du diocèse de Soissons, se prétendant pourvu de la même Cure, intimé et Demandeur, en présence de l'Université de Paris, Intervenante. — *Paris d'Houry, imp.*, 1762, in-4, 30 p.

173. — Réclamation au curé Boullanger en novembre 1784 sur ce qu'il a nommé un chantre à *voix rauque*, au mépris de ses paroissiens. *S. l. n. d.*, placard. Cet imprimé a été supprimé par une sentence de police de Denis-Nicolas De Crouy le 15 novembre 1784, sentence *imprimée chez Bertrand*, en une feuille in-fol.

Collection de l'abbé Auger.

SAINT-ANTOINE (1).

174. — Vie et office de Saint-Antoine, patriarche des Cénobites, Nouvellement dressé selon le Bréviaire de Soissons, pour la Paroisse Royale de Saint-Antoine de Compiègne. — *A Compiègne, chez Louis Bertrand*, 1753, in-12, 181 p.

175. — Office de Saint-Antoine, patriarche des Cénobites, à l'usage de la Paroisse Royale de Saint-Antoine de Compiègne, précédé d'un abrégé de la vie de ce Saint et des prières pendant la messe. — *A Compiègne chez G. Escuyer*, 1822, in-12, XVIII et 102 p.

(1) Voir au § consacré à Saint-Jacques les pièces relatives à des procès communs aux deux paroisses.

176. — Règlement de l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, canoniquement érigée en l'église Saint-Antoine. — *Compiègne, imp. Vol de Conantray, 1858, in-18, 12 p.*
177. — Mémoires concernant l'église de l'ancienne et première Paroisse Royale de Saint-Antoine de Compiègne, dépourvue de vicaire, diacre, soudiacre et confesseurs et le curé de cette paroisse sans les secours nécessaires, quoy que chargé de deux mille communians. *S. l. n. d., in-fol. 6 p.*
178. — Raisons de la conduite du sieur curé de Saint-Antoine de Compiègne à l'égard de plusieurs de ses paroissiens qui s'opiniâtrent à luy refuser l'honoraire qu'ils luy doivent pour l'enterrement de leurs enfants. *S. l. n. d., in-4, 4 p.*
179. — Mémoire signifié pour les sieurs curé et marguilliers en charge de l'église, paroisse et fabrique de Saint-Antoine de Compiègne appelans, contre Jean Marie Gabriel, bourgeois de Compiègne, intimé. [Mars 1752], in-4, 24 p.
Difficultés relatives à la propriété d'un terrain.
180. — Sentence de la Prévoté de l'Hôtel du Roy et Grande Prévoté de France, rendue au profit de M. de Gueroult-Daublay, porte-étendard dans la Compagnie des Gendarmes de la Garde ordinaire du Roy ; contre les Curés et Marguilliers de l'Oeuvre et Fabrique de Saint-Antoine de la Ville de Compiègne, qui ordonne que ledit Sieur Daublay, son Epouse et sa Famille, jouiront dans la Paroisse de Saint-Antoine de Compiègne, des Honneurs, Préséances et Prérrogatives attribués aux Officiers Commensaux de la Maison du Roy et des Maisons Royales. [Du 6 aoust 1766]. — *Paris, imp., Prault, 1766, in-4, 4 p.*
181. — Précis pour les curé et marguilliers en charge de l'église paroisse et fabrique de Saint-Antoine de Compiè-

gne, en cette qualité administrateurs de la charité des pauvres malades de ladite paroisse, défenseurs, demandeurs en intervention et appelans, contre Claude Mory, entrepreneur des ponts-et-chaussées de la généralité de Soissons, etc. — *Paris, Simon, 1768, in-4, 8. p.*

Question de savoir si le preneur peut céder son bail, à défaut de convention.

- 181 bis. — Observations dans l'intérêt de la fabrique de Saint-Antoine de Compiègne légataire universelle de Mademoiselle Fromage décédée ancienne religieuse. — *Compiègne, Louis Vol, 1848. Signé Henri LAURENT, avocat, in-4, 24 p.*

SAINT-GERMAIN.

182. — Vie et office de Saint-Germain, Evêque d'Auxerre, nouvellement dressé pour la Paroisse du village de Saint-Germain-lès-Compiègne. — *Compiègne, Louis Bertrand, 1765, in-12, 204 p.*

-
183. — EDM. CAILLETTE DE L'HERVILLIERS. — Notre-Dame-de-Bon-Secours de Compiègne, recherches historiques sur l'origine de cette chapelle et sur le pèlerinage dont elle est le but chaque année. — *Compiègne et Paris, 1861, gr. in-8, 400 p. — Imp. Lenoel Hérouart à Amiens.*

184. — Instruction et prières pour la neuvaine de Notre-Dame-de-Bon-Secours de Compiègne, par M. l'abbé LAFINEUR. — *Compiègne, lib. Breton, 1861, in-12, 79 p. — Imprimé à Paris, chez Claye.*

-
185. — Fondation de la chapelle de la Salvation élevée à la Vierge en 1468, par Louis XI, près la porte de Pier-

refonds. Documents communiqués par M. F. LE PROUX. — *Soc. Hist. de Comp.*, t. I. p. 109 à 140.

Il existe un tirage à part de ce travail avec titre et table alphabétique des noms cités.

Voir aussi sur cette chapelle, le chapitre Collège.

IX. — Administration de l'arrondissement et du canton en général. (1)

186. — Notes sur l'administration communale de l'arrondissement de Compiègne de 1838 à 1841, par A. MALHER, sous-préfet. — *Compiègne, imp. J. Escuyer, 1841, in-8.*

187. — Extrait du rapport de M. le sous-préfet de Compiègne au conseil d'arrondissement (Extrait de l'*Echo de l'Oise*). Session de juillet 1845. — *Compiègne, imp. Vol, in-8, 6 p.*

188. — Observations sur la gendarmerie (Extrait de l'*Echo de l'Oise* du 28 août 1845. — *Compiègne, typ. Vol, in-8, 4 p.*

A l'occasion du rapport ci-dessus.

189. — H. LANGLOIS, ancien receveur municipal de la ville de Compiègne. — Notice sur les biens ruraux des communes suivie de quelques réflexions sur l'état actuel de l'administration des communes rurales. — *Compiègne, Ch. Hideux, 1855, imp. Vol, in-8, 32 p.*

Travail dont la publication a été provoquée par le dire du conseil d'arrondissement de Compiègne.

(1) A quelle personne peut s'appliquer la pièce satirique suivante imprimée vers 1814, sur une feuille in-4. *S. l. n. d.*, avec des notes au bas ?

Histoire abrégée des Français ou les Quatre Dynasties, par le Sous-Préfet de Compiègne.

Pharamond nous fonda
Pépin nous illustra
Hugues nous conserva
Napoléon nous sauva.

Bibl. de M. Esmangart.

X. — Elections.

190. — Au Roi et aux Notables. Présenté le.... novembre 1788, *S. l. n. d.*, in-fol., 4 p.

Adresse des juge et consuls de la ville de Compiègne pour solliciter l'envoi aux Etats Généraux de députés du commerce. Document reproduit d'après l'exemplaire des archives de Compiègne dans le *Progrès de l'Oise* du 3 novembre 1869.

191. — Cahier des doléances, plaintes et remontrances du Tiers Etat du Bailliage provincial de Senlis et des Bailliages secondaires de Compiègne. Pontoise, Creil, Beaumont-sur-Oise et Chambly. Et mémoire sur les Etats-Provinciaux. — *Senlis, imp. Des Rocques, 1789*, in-8, 93 p.

192. — Procès-verbal de ce qui s'est passé en l'assemblée générale de l'ordre de la Noblesse du Bailliage de Senlis et Cahier des pouvoirs qu'elle a chargé son député de porter aux Etats-Généraux. — *Senlis, imp. Des Rocques, 1789*, in-8, 54 p.

193. — Procès-verbal de l'assemblée générale des trois Etats du bailliage provincial de Senlis tenue en l'Eglise des RR. PP. Capucins de la même ville les onze et vingt-quatre mars 1789. — *Senlis, imp. Des Rocques, 1789*, in-8, 175 p.

On y trouve les noms des comparants de la chatellenie de Compiègne p. 37 (Clergé), p. 82 (Noblesse), et p. 110 (Tiers-Etat).

Nous avons trouvé, outre les trois pièces précédentes, dans la bibliothèque de M. Esmangart, un volume de pièces imprimées à Senlis relatives à l'assemblée du bailliage, mais elles ne renferment rien de spécial à Compiègne et aucune proposition n'émane de délégués appartenant à notre ville.

194. — Liste des citoyens actifs de la ville de Compiègne électeurs et éligibles, assemblés le 3 février 1790 dans les Eglises des Minimes et des Cordeliers, pour la nomina-

tion des Officiers Municipaux, conformément au décret de l'Assemblée Nationale et lettres patentes du Roi du mois de Décembre 1789. — *De l'imprimerie de Bertrand, imprimeur du Roi et de la Garde Nationale, 1790, in-fol, 6 p.*

195. — A MM. les électeurs de l'arrondissement de Compiègne. — Signé Nestor URBAIN, 10 février 1839. — *Paris, imp. de Ducassois. S. d.* — Deuxième lettre à MM. les électeurs de l'arrondissement de Compiègne (même signature, 15 février 1839). *S. l. n. d.* — Troisième lettre (même signature, 27 février 1839). — *Paris, imp. de Ducassois. S. d., le tout in-4.*

196. — Réflexions d'un électeur de l'arrondissement de Compiègne à l'approche des élections générales de 1846. — *Compiègne, imp. Escuyer. S. d., 1846.* Signé le Baron DE TOCQUEVILLE.

Article en faveur de la candidature de M. Barrillon.

197. — Electeurs, prenez garde à vous. [Compiègne 1^{er} août 1846]. — Signé UN ELECTEUR. — *Compiègne, imp. Vol, in-4, 3 p.*

198. — Aux Electeurs de l'arrondissement de Compiègne. [Juillet 1846]. Signé A. BARRILLON. *Compiègne, J. Escuyer, imp., in-4, 8 p.*

199. — Tribunal de police correctionnelle de Compiègne, Procès électoral. Lettre de M. Barrillon, député de l'Oise, à M. Escuyer, rédacteur en chef du *Progrès de l'Oise*. Prévention de soustraction de cette lettre contre le sieur Dercheu, propriétaire et maire et le sieur Vol, gérant du Journal *l'Echo de l'Oise*. Audience du 19 août 1846. — *Compiègne, imp. de J. Escuyer. S. d., gr. in-8, pièce.*

200. — Procès électoral. Plaidoirie de M^e Léon Duval pour MM. Dercheu et Vol contre les sieurs Barrillon et Escuyer. *Compiègne, imp. de L. Vol, 1846, in-8, 14 p.*

201. — Tribunal de police correctionnelle de Compiègne. Jugement qui rejette la plainte en diffamation portée par Vol contre Escuyer. Audience du 17 octobre 1846. — *Imp. Escuyer, 1846, in-8, 7 p.*
202. — Comité électoral de Compiègne [6 mai 1849]. — *Paris, imp. Poussielgue. S. d., in-fol. plano.*
Adoption d'une liste de candidats pour l'assemblée législative (1)
203. — A MM. les électeurs de l'arrondissement de Compiègne et des cantons de Betz, Crépy, Nanteuil et Pont-Sainte-Maxence, composant la 3^e circonscription de l'Oise. Signé Emile LEROUX, avocat, ancien représentant de l'Oise. [11 juin 1857]. — *Paris, imp. de A. Blondeau. S. d., in-4, pièce.*
A. — *S. d. même imprimeur, 18 juin 1857.*

XI. — Droit coutumier.

Les communes qui composent aujourd'hui l'arrondissement de Compiègne étaient anciennement régies par différentes coutumes. Compiègne dépendait du bailliage de Senlis; Noyon avait une coutume particulière pour certains points et pour le surplus, elle était soumise à la coutume générale de Vermandois. D'autres localités ressortaient de Clermont, de Montdidier et Roye. Nous ne pouvons indiquer ces différentes coutumes qui ont eu pour la plupart de nombreuses éditions et qu'on retrouve en outre dans le grand coutumier et dans le coutumier de Picardie. Nous citerons seulement la première édition de la

(1) Pour les élections à l'assemblée constituante et à l'assemblée législative, les circulaires des candidats de l'Oise sont indiquées dans le catalogue de la Biblioth. Nation. Le 64 et suiv.

On trouvera dans les journaux de Compiègne, les professions de foi et lettres publiées lors des élections qui ont eu lieu sous l'empire, soit pour les renouvellements périodiques de la Chambre, soit par suite du décès de M. Lemaire.

Depuis 1871, les élections pour l'assemblée nationale se faisant par département, nous n'avons plus à inscrire les pièces qui y sont relatives.

coutume de Senlis et l'édition des coutumes de Vermandois de Buridan (1).

204. — C'est la déclaration et division des duchés, contés, chastellenies royales du bailliage de Senlis et anciens ressorts et des autres chastellenies particulières subalternes de chascune desdictes duchés, contés et chastellenies royales, quels ressorts par appellations et autrement ont et doivent avoir lesdites chastellenies royales et subalternes sous icelles, ensembles des prevostes royales dudit bailliage, in-4, gothique, 82 f. Et à la fin du procès-verbal est la mention : fin des coustumes du bailliage de Valloys et ressorts dicelluy, avec le procès-verbal, nouvellement par l'ordonnance du Roy réduictes et émologuées en la cour de Parlement. — *Imprimées à Paris le XXVI^e jour de janvier l'an mil cinq cens trente et neuf, pour Galiot du Pré et Jehan André, libraires, demeurant à Paris 1540.*

Bibl. de l'auteur.

Les chatellenies dépendant du bailliage de Senlis étaient : Senlis, Compiègne, Creil, Pontoise et Beaumont.

205. Les coustumes générales du bailliage de Vermandois en la cité, ville, banlieue et prévosté foraine de Laon, et les particulières de Ribemont, Saint-Quentin, Noyon et Coucy, avec commentaires sur icelles, confirmés par Ordonnances Royaux, Arrests les plus notables des Cours souveraines, etc.... par Maistre Jean-Baptiste Buridan. — *Reims, Nicolas Hicart, 1630, in-4, 1107 et 54 p. plus la table.*

(1) On trouve une bibliographie assez complète du Droit coutumier dans le *Traité de la profession d'Avocat* de Dupin et Camus, t. II, 1832.

**XII. — Juridictions civiles, et consulaires, Prévôtés,
Bailliage, Election, etc. (1)**

206. — Philippes, par la Grace de Dieu, Roy de France et de Navarre... Septembre 1319. *S. l. n. d.*, in-fol, 2 p.
Relative à la prévôté et aux droits et devoirs du prévôt.

207. — Extraict des Registres du Conseil d'Etat. [20 octobre 1651]. *S. l. n. d.*, in-fol. 2 p.

Arrêt rendu au profit des gouverneurs attournés contre Pasquin Motel, assujétissant aux logemens des gens de guerre et contributions de ce fait les officiers du bailliage, des prévôtés, eaux et forêts, élection, grenier à sel et tous autres.

208. — Arrest du conseil privé du Roy portant règlement de presceance entre les officiers du Bailliage et Sièges Royaux de la ville de Compiègne : Maistre Louis Thibault, Escuyer, Seigneur de Vuarenval, Conseiller de S. M. en tous ses Conseils, Président, Lieutenant Civil et Criminel ausdits Sièges, Nicolas Thibault, Escuyer, Sieur d'Almont, conseiller du Roy, Lieutenant Particulier, Assesseur Civil et Criminel. Et Maistre Jacques Guillebert, Escuyer, Seigneur de Launoy, conseiller-secrétaire du Roy, Maison, Couronne de France et de ses finances. Extrait des registres du conseil privé du Roy. [17 août 1668]. *S. l. n. d.*, in-fol. 8 p.

209. — Factum pour Louis Charpentier, conseiller du Roy président Lieutenant général de Compiègne et les autres officiers dudit bailliage, contre le sieur Gaya, Major de la

(1) M. Bottier a lu à la Société historique (séance du 21 mars 1872) des fragments d'un travail, sur l'histoire de l'organisation judiciaire en France, fragments relatifs au Bailliage de Senlis et aux différentes juridictions qui en dépendaient.

Voir de plus, pour les juridictions forestières, mairises de Compiègne et de Laigue, le chapitre de *l'Histoire de la Forêt*.

dite ville de Compiègne. [Vers 1685]. *S. n. n. l.*, 3 p.

Question de préséance. Dans une pièce manuscrite jointe à ce factum dans les papiers de l'abbé Auger, on voit Charpentier se plaindre au roi des prétentions de *ce jeune homme sortant des mousquetaires*. (Voir le travail de M. de Brécourt, t. I du *Bull. de la Soc. Hist.*)

210. — Procès-verbal de l'étendue et état actuel du Bailliage Royal de Compiègne. Extrait des Minutes du greffe. — *Compiègne, imp. L. Bertrand, in-4, 55 p. S. d. [16 février 1754]*.

211. — Lettre d'un avocat au parlement à un conseiller du Bailliage de Compiègne, sur les entreprises de la juridiction de la prévôté de l'Hôtel contre les juges ordinaires et contre leurs justiciables, dans laquelle on discute l'origine, les droits et les prétentions chimériques de cette juridiction de privilège. [7 décembre 1758]. *S. d., 1758, in-12.*

B. N. Lf 30. 8.

212. — Mémoire signifié pour les Maire, Echevins et Procureur du Roi de la ville de Compiègne, demandeurs et défendeurs, contre le sieur Coustant de Jouy, avocat du Roi au Bailliage de la même ville, et le sieur Coustant, Substitut de M. le Procureur général audit Bailliage, défendeurs et demandeurs. — *Paris, Chardon, 1761, in-4, 84 p.*

Contre la réunion faite, par l'assemblée des habitants du 4 novembre 1753, des officiers de police au corps de ville, délibération approuvée par lettres patentes du Roi. Le Mémoire est signé du maire Levesque et des échevins.

213. — Second mémoire signifié, pour le sieur Coustant de Jouy, Avocat du Roi au Baillage de Compiègne, et le sieur Coustant son frère, Substitut de M. le Procureur Général au Bailliage et autres Juridictions Royales de Compiègne, contre le sieur l'Evêque, Président de l'Election de Compiègne, Subdélégué de M. le Commissaire départi, premier

Administrateur de l'Hôpital, Maire de Compiègne, et se prétendant Lieutenant Général de Police de ladite Ville, et contre les sieurs Echevins de Compiègne. *S. l. n. d.*, in-4.

214. — Précis pour les officiers, corps et communauté du Bailliage Royal de Compiègne, défenseurs et demandeurs ; contre les Abbesses et Religieuses du Val-de-Grace de Paris, étant aux droits de l'Abbé de Saint-Corneil de Compiègne, et les Grand Prieur et Religieux de ladite Abbaye, demandeurs et défenseurs. — *Paris, imp. Lambert, 1770, in-8 p.*

Au sujet d'une apposition de scellés. A qui des officiers royaux ou de ceux de l'Abbaye doit demeurer par provision la haute, moyenne et basse justice sur plus d'un tiers de la ville ? Signé DE PRONNAY, lieutenant général. M. Joly de Fleury, avocat général.

215. — Mémoire servant d'analyse pour les officiers du Bailliage de Compiègne en présence de M. le Procureur Général contre les Abbé, Prieur et Religieux de Saint-Corneille et les Dames du Val-de-Grace. — *Paris, Knapen, 1780, in-4, 48 p.* Signé BLANCHARD DE LA VALETTE, avocat.

Sur la justice de l'Abbaye.

216. — Mémoire pour les Dames Abbesses et Religieuses de l'Abbaye Royale du Val-de-Grace (au Faubourg Saint-Jacques de cette Ville) à laquelle est unie la Mense Abbatiale de Saint-Corneille de Compiègne et les Prieur et Religieux de ladite Abbaye de Saint-Corneille, Demandeurs et Défendeurs, contre Monsieur le Procureur Général, Demandeur et Défendeur et encore contre les Officiers du Bailliage de Compiègne, Défendeurs, Intervenans et Demandeurs. — *Paris, Michel Lambert, 1780, in-4, 64 p.* Signé VULPIAN, avocat.

217. — Mémoire pour les officiers du Bailliage de Compiègne, Intervenans et Défendeurs en présence de Monsieur le Procureur Général, Demandeur et Défendeur, contre les

Dames du Val-de-Grace et les Religieux de Saint-Corneille, Défendeurs et Demandeurs. — *Paris, Knapen, 1781, in-4, 34 p.* Signé DE PRONNAY, Lieut. Gén. du Bailliage. M. Lefebvre d'Ammecourt, rapporteur.

Sur la justice; même affaire. Ce mémoire est précédé d'un écrit de deux pages intitulé : Précis historique pour l'intelligence du mémoire.

218. — Précis et observations importantes et décisives pour les officiers du Bailliage de Compiègne, contre les Religieux de l'Abbaye de Saint-Corneille. — *Paris, Knapen, 1781, in-4, 40 p*

219. — Précis pour les Dames Abbessse et Religieuses de l'Abbaye Royale du Val-de-Grace à laquelle est unie la Mense Abbatiale de Saint-Corneille de Compiègne, et les Prieur et Religieux de ladite Abbaye de Saint-Corneille, contre M. le Procureur Général et encore contre les officiers du Bailliage Royal de Compiègne. — *Paris, imp. Lambert, 1781, in-4, 24 p.* Signé VULPIAN, avocat.

220. — Arrêt de la Cour du Parlement rendu entre les Abbessse et Religieuses du Val-de-Grace, les Prieur et Religieux de l'Abbaye de Saint-Corneille, Monsieur le Procureur Général et les officiers du Bailliage Royal de Compiègne. [Du 21 février 1781]. — *Paris, Knapen, 1781, placard in-folio.*

Condamnation des officiers du Bailliage et reconnaissance des droits de l'Abbaye. Cette feuille a été tirée à 50 exemplaires aux dépens des officiers du Bailliage, pour être affichée dans la ville de Compiègne ainsi que le porte l'arrêt.

221. — Arrest de la Cour des Aydes confirmatif d'une Sentence rendue par les Officiers du Grenier à Sel de Compiègne, portant condamnation d'amende et de mort, contre des Faux-Sauniers attroupez à port d'Armes, avec chevaux, conformément à la Déclaration du Roy du cinq

juillet 1704. [Du 19 janvier 1708]. — *Paris, imp. veuve Saugrain et P. Prault, 1731, in-4, 4 p.*

Bibl. de M. du Lac.

222. — Arrest de la Cour des Aydes de Paris, qui infirme une Sentence des Elûs de Compiègne du 27 Aoust 1739, par laquelle ils ont fait défenses aux Commis des Aydes de faire aucuns accommodemens avec les Particuliers trouvés en contravention ; et leur enjoint de déposer leurs procès-verbaux au Greffe, etc. [Du 18 juin 1740]. — *A Paris, chez P. Prault, imp., 1741, in-4, 4 p.*

223. — Arrest de la Cour du Parlement, rendu sur l'intervention, et ouy Monsieur le Procureur Général en la Grande Chambre, qui déclare la Terre du Hazoy et Grurie de Bethisy y jointe, scize dans la Coutume de Valois, en la mouvance de Sa Majesté, à cause de sa grosse Tour de Compiègne, sujette en cas de mutation à tous les Droits portés par cette Coutume, nonobstant d'anciens aveux de cette même Terre, qui paroissoient ne l'assujettir qu'aux simples Droits de Foi et Hommage, attendu que ces aveux ne pouvoient être regardés comme reçus définitivement en la Chambre des Comptes, faute de vérification et publication sur les lieux, conformément à la disposition de l'Arrêt de ladite Chambre du 4 février 1511. [Du 7 août 1744]. — *A Paris, au Palais, chez Claude Girard, 1744, in-4, 12 p.*

Bibl. de M. du Lac.

XIII. — Offices.

224. — Mémoire signifié pour M^e Jacques Ricart, avocat en la Cour et au Bailliage de Compiègne, Bailli d'Elincourt, appelant de sa destitution extrajudiciairement faite de cet Office et d'une Sentence du Bailliage de Compiègne du 17

août 1761, demandeur en exécution d'un Arrêt de la Cour du 6 septembre suivant et défendeur, contre Pierre-Louis Dirmand, procureur postulant au Bailliage de la même ville et Juridictions Seigneuriales y ressortissantes, se disant en même temps pourvu des offices de Bailli de la même Justice d'Elincourt et autres offices de Justices Seigneuriales ressortissantes du même siège, intimé, opposant à l'exécution de l'Arrêt du 6 septembre, et demandeur en main levée des défenses y portées. *S. d. — Compiègne, imp. L. Bertrand, in-4, 32 p.*

225. — Edit du Roi portant suppression de deux Offices de Procureurs du Bailliage de Compiègne, donné à Versailles au mois de janvier 1772. — *Paris, imp. Simon, 1772, in-4, 3 p.*

226. — Ordonnance de Monsieur le Lieutenant général du Bailliage de Compiègne (sur les jurés crieurs et faisant défenses à toutes personnes de s'immiscer dans les fonctions de jurés-crieurs d'enterremens et cris publics à peine de 500 livres d'amende) (1). [9 juillet 1781]. — *Compiègne, imp. Bertrand, placard.*

(1) Malgré son apparence modeste, la charge de juré-crieur était recherchée à cause de l'exemption de certains droits qu'elle emportait. Parmi les prix fixés par l'ordonnance ci-dessus se trouve celui de la distribution des billets de mort dont l'usage était déjà répandu à Compiègne au milieu du dix-huitième siècle ; il en existe un certain nombre dans les papiers de l'abbé Auger. Nous signalerons seulement ceux de Louis-François Bontemps Desessarts, ancien capitaine d'infanterie (1758), de Marie J. F. A. Esmangart de Beauval, écuyer, seigneur d. S. Maurice, major des ville et château de Compiègne, etc. (1770), de T. F. H. de Poilvillain de Crenay, marquis de Montaigu, aide-major général des gardes du corps (1771), etc. Ils sont imprimés sur une feuille in-folio ainsi que l'usage s'en est conservé jusqu'ici. Une lettre du corps de ville imprimée invite au service funèbre en l'honneur de Louis XV. Suivant l'usage de certaines congrégations, on trouve aussi des lettres élogieuses pour la mort de religieuses ; par exemple, à la congrégation de N. D. celle de Mère Elisabeth-Thérèse Loisel, assistante, fille de Thomas Loisel et Barbe Sarazin, bourgeois de Compiègne, 1764, in-4, 2 p. *S. n. n. l.* Le t. XLI du recueil factice de la Bibliothèque Nationale Ld. 173, 2. renferme la collection des lettres circulaires émanées des religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Compiègne.

227. — Arrest du Conseil d'Etat du Roi, qui casse un Arrêt du Parlement de Paris du 21 février 1784 ; ordonne l'exécution de l'Edit de 1771, et notamment des art. 5 et 9 concernant les droits et fonctions attribués aux Jurés-Priseurs-Vendeurs de biens-meubles, maintient le sieur Wattelet Juré-Priseur-Vendeur de biens-meubles dans le droit de faire seul et à l'exclusion de tous autres, dans l'étendue du Bailliage de Compiègne et justices y ressortissantes, et notamment dans la Prévôté de Saint-Corneille, toutes les prisées, expositions et ventes de biens-meubles, soit volontaires, soit forcées, sauf la concurrence réservée aux Officiers des Seigneurs, dans le seul cas porté par l'art. 10. etc... [Du 11 mai 1784]. — *Paris, imp. Demonville, 1784, in-4, 10 p.*
228. — Arrest du Conseil d'Etat du Roi, qui sans s'arrêter à l'opposition formée par les Seigneurs Hauts-Justiciers de Saint-Corneille de Compiègne, à l'arrêt du Conseil du 11 mai 1784 dont ils sont déboutés, ordonne l'exécution dudit Arrêt, lequel prononce la cassation de celui du Parlement de Paris du 21 février précédent ; maintient le Juré-Priseur de Compiègne, etc... — *Paris, Simon et Nyon, 1785, in-4, 8 p.*
229. — Précis sur la réforme du régime hypothécaire délibéré par la chambre des notaires de l'arrondissement de Compiègne en sa séance du 3 avril 1850. — *Compiègne, imp. J. Escuyer, 1850, 96 p. in-8 et table. — (Par M. VRAYE.)*
230. — GRANDMANGE. — Tableaux des offices et pratiques des notaires de l'arrondissement de Compiègne suivis d'une table alphabétique générale. — *Compiègne, imp. François, 1855, in-fol, 133 p.*

Travail non mis dans le commerce, imprimé aux frais de la

Compagnie des notaires et renfermant l'état de tous les titulaires des études de notaires et autres offices publics, et indiquant en outre les études dans lesquelles sont actuellement conservées toutes les anciennes minutes.

XIV. — **Administration municipale** (1).

POLICE.

231. — Philippus Dei gratia Francorum Rex.... A tous ceux qui ces présentes lettres verront et orront, li Maire, li Jurez et toute le communauté de le ville de Compiègne. *S. l. n. d.*, in-fol. 6 p.

Approbation par le Roi de la transaction faite entre la ville de Compiègne et les religieux de Royallieu sur les maisons de la ville de Compiègne qui sont de leurs Seigneuries respectives. [Août 1311].

232. — Extraict des Registres du Conseil d'Estat. [30 juillet 1605]. *S. l. n. d.*, in-4, 8 p.

Arrêt du Conseil donnant la présidence des assemblées des habitants tantôt au sieur de Palloiseau, gouverneur, tantôt au bailli ou à son lieutenant, suivant la nature des affaires à traiter dans ces assemblées.

233. — Sommaire d'instance à juger au Conseil pour les Gouverneurs attournez de la Ville de Compiègne demandeurs en Requestes contenues és Arrests du Conseil des 6 mai et 14 juillet 1661 et... mars 1662 ; et Messire Louys de Crevant d'Humières, Chevalier, Marquis dudit lieu, et Gouverneur de ladite Ville et Chasteau de Compiègne, intervenant, contre Maistre Louys Thibault Lieutenant, Gerard de Navarre, Advocat du Roy, et Jean Picart Gref-

(1) Voir d'abord les ouvrages généraux sur l'Histoire de Compiègne, n^{os} 20, 23, 24 et 25.

fier au Bailliage dudit Compiègne, deffendeurs. *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

Pièce signée PICARD sur le maintien des anciens privilèges des gouverneurs attournés.

234 (1). — Arrest du Conseil d'Etat du Roi, qui fait défenses au sieur De la Vallée, Lieutenant Général du Bailliage de Compiègne, de prendre la qualité de Maire de ladite Ville, d'en exercer les fonctions dans l'Hôtel-de-Ville, ni ailleurs, a convoquer aucune assemblée, ni d'y assister en qualité de Lieutenant Général, si ce n'est aux assemblées générales, comme principal habitant seulement, et de troubler les Maire et Echevins dans l'exercice de leurs charges. [Du 19 juin 1759], *Compiègne, imp. L. Bertrand, 1759.* in-4, 6 p.

235. — Mémoire pour M. Jean-François Chéron, avocat à la Cour contre les maire, échevins et procureur du roi de la ville de Compiègne en présence de M. de Jouy avocat général, vers 1780, in-4, 8 p.

236. — Jean-Baptiste le Féron, Enquêteur et Général Réformateur des Eaux et Forests au dép. de l'Isle de France, [9 juin 1691]. *S. l. n. n.*, placard.

Ordonnance pour réclamer la liste des personnes insolvable auxquelles les habitants de Compiègne louent des maisons, afin de faire déclarer les propriétaires responsables des amendes encourues par leurs locataires coupables de délits forestiers.

Bibl. du Palais. Fonds Dirmant.

237. — Arrest du Parlement de Paris, sur les conclusions de M. le Procureur Général ; Qui condamne Martin, Commis-Greffier de Police et Hubert, Sergent de Police de Compiègne, de demander pardon au sieur Esmangart de

(1) M. de Beauvillé a publié dans ses *Docum. inéd. concernant la Picardie* (t. II, p. 371. n° CCXLIII), les lettres patentes du 12 juillet 1707 portant union de l'office de maire alternatif et triennal de Compiègne à l'office d'ancien maire.

Beauval, Maire de Compiègne, en la Chambre d'Assemblée de l'Hôtel-de-Ville, en une amende de trois livres chacun, aux dommages, intérêts et dépens. [Du 7 octobre 1701].

S. n. n. l. n. d. Signé M^e BLANCHET, proc., in-4, 4 p.

Bibl. de M. du Lac.

238. — Règlement Général de Police pour la ville, faux-bourgs et banlieue de Compiègne. — *Compiègne, Louis Bertrand, imprimeur du Roi et de la ville, 1754, in-12, 56 p.*

Bibl. de M. du Lac.

239. — A. DE ROUCY. — Sur la police et le commerce de Compiègne au dix-huitième siècle. *Soc. Hist. de Comp.*, t. I, p. 71 à 81.

240. — Ordonnance du Roi contre les mendiants, vagabonds et gens sans aveu qui se retirent dans la ville de Compiègne, 1769. S. l. n. d., in-4, 4 p.

241. — Sentence de Louis du Bouchet marquis de Sourchet, grand prévôt de l'Hôtel portant condamnation des sieurs Dauphiné, S. Louis Mousseau et Suresne qui tenaient un jeu de brelan, rue Dame-Segaude, avec cartes écornées, marquées et onglées. [Du 31 juillet 1773]. Grande feuille imprimée. S. l.

242 (1) Ville de Compiègne. Règlement de la petite voirie. [30 janvier 1847]. Signé LABARRE. — *Compiègne, imp. Escuyer*, in-4, 12 p.

(1) Il y aurait lieu de mentionner quelques affiches de la période révolutionnaire contenant des extraits d'arrêtés du district de Compiègne relatifs à la police, une notamment du 21 brumaire an III, prescrivant les mesures à prendre dans le cas d'incendies.

COMPTABILITÉ, BUDGETS ET COMPTES MUNICIPAUX (1).

243. — Factum pour les Gouverneurs et Attornez de la ville de Compiègne, opposans aux saisies faites à la requeste de Maistre Jean Charmolue, cy devant Receveur de leurs deniers communs, le 16 décembre 1616, en vertu des Commissions des 30 novembre 1612 et 26 février 1616, et à autres saisies..... contre M^e Guillaume le Feron procureur du Roy à Compiègne, M^e Cesar le Feron et consors, cessionnaires des prétendues rentes et reliquats de comptes des deniers patrimoniaux. *S. l. n. d.*, in-4, 70 p.

Vers 1622, au sujet des comptes de Jean Charmolue de 1582 à 1604.

244. — Extrait des Registres du Conseil Privé du Roy. [22 août 1663], in-4, 16 p.

Entre les gouverneurs attournés et Maître Gérard de Navarre conseiller et avocat au Baillage, sur l'empêchement apporté par ce dernier à l'exercice des droits et charges financières des gouverneurs pour la reddition des comptes. Condamnation de G. de Navarre.

245. — Ville de Compiègne. Compte d'ordre et d'administration. — Budget primitif. — Chapitres additionnels.

Ces trois publications sont faites annuellement pour le service de la ville, depuis 1838, au moins, soit in-4, soit in-fol., tantôt imprimées, tantôt autographiées.

246. — VRAYE. — Rapport sur le budget de 1867, in-fol., publication du *Progrès de l'Oise*.

(1) Rapprocher de ce chapitre le n° 21 renfermant des extraits des comptes municipaux de 1398 à 1582. La série des comptes triennaux rendus par les gouverneurs attournés est fort complète et existe aux archives municipales depuis la fin du quatorzième siècle.

XV. — **Finances, Impôts.**

247. — Charte du dix-huit décembre mil quatre cens trente du Roy Charles Septième. *S. l. n. d.*, in-4, 4 p.

Le Roi accorde aux habitants à cause de la défense de la ville, l'exemption de toutes tailles pendant sa vie durant, autorise les bourgeois à acquérir des fiefs nobles, etc., etc.

248. — Henry par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre. A nos amez et feaux Conseillers... Donné à S. Denys le 14 août 1590. Signé HENRY. *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

Exemption de tailles pour les habitants de Compiègne pendant neuf ans.

249. — Henry par la grâce de Dieu, etc... Lettre du Roi aux gens des comptes à Paris pour privilège et exemption de tailles en faveur des ville et faubourgs de Compiègne. Signé FORGET, [15 mai 1594.] *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

250. — A nosseigneurs des Aydes. Supplication des gouverneurs et attournés [4 juillet 1622.] *S. n. n. d.*, in-4, 8 p.

Au sujet des réclamations de la ville contre le Roi pour le remboursement des emprunts faits en 1589.

251. — Extraict des Registres de la Cour des Aydes. [8 juillet 1633]. *S. l. n. d.*, in-4, 4 p.

Ordonnant la radiation des rôles des tailles de Marie le Duc, veuve de Louys le Feron, vivant président au Grenier à Sel de Compiègne, et celle de Robert le Duc, élu en l'élection, pourvu toutefois que ce dernier se démette de l'office de receveur des deniers communs de la ville.

252. — Les commissaires députez par le Roy sur le fait des francs-fiefs et nouveaux acquets. [20 décembre 1634]. *S. l. n. d.*, in-4, 2 p.

Arrêt déclarant en vertu des lettres patentes de Charles VII, et d'autres pièces postérieures, les gouverneurs, attournez, manans et habitans de Compiègne exempts du droit de francs-fiefs.

253. — Extraict des Registres du Conseil d'Estat. Le Roy s'étant fait représenter, etc., etc. Abonnement pour les tailles à 20,000 livres, payables par les contribuables de Compiègne pendant l'année 1650 et les huit suivantes, sans que cette somme puisse être augmentée. [30 aoust 1649]. *S. l. n. d.*, in-fol., 2 p.

254. — Extraict des Registres de la Chambre souveraine des Francs-Fiefs, nouveaux acquets et amortissements. [4 février 1654]. *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

Arrêt ordonnant l'enregistrement en son greffe des lettres patentes de 1430 et de 1645 qui déclarent exempts des droits de francs-fiefs les habitants de Compiègne.

255. — Etat des privilégiés de Compiègne en 1688, publié par M. A. DE MARSY. — *Angers, imp. Cosnier Lachèse, 1864*, in-8, 22 p. (Extrait de la *Revue nobiliaire* t. II.)

256. — Extrait des Registres du Conseil d'Estat. [30 avril 1697]. — *Paris, veuve P. Bouillerot, 1697*, in-4, 4 p.

Au sujet des droits de francs-fiefs, arrêt sur la requête des maire, eschevins..... et des sieurs Daudron, de Ville, Charmolue, Seroux,.... maintenant lesdits habitants dans l'exemption de ces droits, sauf certaines réserves portées aux arrêts du conseil des 24 mai 1675 et 28 juillet 1693.

257. — Arrest du Conseil d'Estat du Roy qui ordonne une imposition sur tous les Contribuables aux Tailles, à cause des réparations à faire aux Ponts des Villes de Compiègne, Saumur et de la Charité-sur-Loire. [Du 9 aoust 1729]. — *Paris, imp. veuve Saugrain et P. Prault, 1731*, in-4, 4 p.
Bibl. de M. du Lac.

258. — Louis, par la grâce de Dieu... [18 mars 1651]. *S. l. n. d.*, in-fol., 4 p.

Arrêt de parlement confirmant une sentence du bailli de Senlis qui condamnait M^e Roch Bourguignon, notaire et receveur de la terre de Coudun à payer aux gouverneurs attournez ou à leur fermier le droit de minage et de mesurage pour le blé qu'il avait vendu. La sentence est à la suite.

259. — Arrest du Conseil d'Etat du Roi concernant les droits de minage ou mesurage des grains qui se vendent sur le marché de la ville de Compiègne. [Du 28 juin 1757]. — *Paris, imp. Roy. 1757, placard.*

Au bas se trouve l'ordonnance d'exécution de l'intendant de Paris, Bertier de Sauvigny, du 2 juillet 1757.

260. — Arrest du Conseil d'Etat du Roi qui ordonne que le droit de minage ou mesurage des grains de la ville de Compiègne, sera perçu à l'avenir sur le pied d'un sol par mine, mesure du lieu, de toute espèce et nature de grains et légumes indistinctement : Fait défenses à l'Exécuteur des sentences criminelles de la même ville, de percevoir en nature le droit de havée à lui attribué sur les mêmes grains et légumes ; lui permet de lever un sol en argent par chaque sac de la contenance de trois mines. [Du 26 juillet 1757. — *Compiègne, imp. Bertrand, 1757, placard.*

Au bas de cette ordonnance se trouve également une ordonnance d'affichage de Bertier de Sauvigny du 10 août 1757.

261. — A tous ceux qui..... 30 décembre 1651. *S. l. n. d.*, in-fol, 3 p.

Sentence de Louis Thibault, lieutenant du bailli de Senlis, condamnant Helie Macquin, Anthoine Ricart... tous marchands taverniers et vendeurs de vins à Compiègne à acquitter les droits du forage des vins afforrez en gros et en détail, aux gouverneurs attournés, au chapitre de Saint-Clément de Compiègne et à Jean Lallemant leur fermier.

262. — Extraict des Registres du Parlement. [13 juillet 1658]. *S. l. n. d.*, in-fol., 3 p.

Au sujet du droit de forage des vins confirmant une sentence du 9 juin 1653, rendue au profit des gouverneurs attournés et du chapitre de Saint Clément contre Pierre de Ciry, Jean de Crouy, et.... tous marchands taverniers.

263. — Précis pour Michel-Gabriel Barbier, fermier du droit de forage appartenant au Roi en la ville de Compiègne,

contre les Dames Abbessse et Religieuses du Val-de-Grace à Paris, Dames de Saint-Corneille de Compiègne. En présence de François Melin, administrateur général des domaines du Roi. — *Paris, Nyon, 1787, in-4, 10 p.* Signé POPELIN, avocat.

264. — Arrest du Conseil d'Etat qui permet à la dame de Saissac détablir des bureaux pour la perception des droits de travers dans la ville de Compiègne, 1730, in-4.

265. — Arrest du Conseil d'Estat du Roy qui maintient le sieur de Fargis dans la possession et jouissance du droit de péage ou travers sur les marchandises passant par la rivière d'Oise à Compiègne, généralité de Paris. [Du 7 août 1739]. — *Paris, imp. Roy, 1739, in-4, 7 p.*

265 bis. — Arrest du Conseil d'Estat du Roy, qui ordonne que le droit de sol pour livre, sera perçu sur les Bois qui entrent dans la Ville de Compiègne sur des hottes, ou sur des bêtes asines ou autres bêtes de somme, lorsque le Bois ne sera point du crû des Habitans et pour leur usage et consommation, suivant la fixation qui en sera faite par les officiers de l'Election, qui régleront en même tems ce qui sera dû par chaque Charretée de Bois de Billonnette, par proportion aux autres espèces de Bois, comprises au Tarif arrêté pour ladite Ville, le 6 Octobre 1673. [Du 10 décembre 1743]. — *Paris, chez P. Prault, imp., 1744, in-4, 8 p.*

266. — Arrest du Conseil d'Estat du Roy, du 25 avril 1774.
— *A Compiègne, Bertrand, in-fol., placard.*

Etablissement d'une taxe pour l'entretien des reverbères établis par une délibération municipale du 12 avril.

267. — Extrait des Arrêtés du Conseil de District de Compiègne. — *Imp. de Compiègne, [24 ventose an II]. Placard.*

Etablissement d'un impôt pour la fabrication de munitions.
Bibl. de Comp.

268. — Règlement général pour l'octroi de la ville de Compiègne. — *Compiègne, Escuyer, 1816*, in-4, 21 p. et tableau.
- 268 bis. — Règlement de l'Octroi de la commune de Compiègne, approuvé par le Roi le 18 décembre 1847. — *Compiègne, imp. J. Escuyer, 1848*, in-4, 24 p.
269. — Mairie de Compiègne. Règlement de l'octroi de la commune de Compiègne. Approuvé le 2 juin 1855. — *Compiègne, François et Valliez imp.*, in-8, 28 p. et tableau.
- 269 bis. — Tarif des droits d'Octroi à percevoir aux entrées de la ville de Compiègne, jusqu'au 31 décembre 1874 inclusivement, en vertu du décret impérial du 26 octobre 1864. — *Compiègne, imp. Valliez. S. d.*, in-4, 4 p.

**XVI. — Etablissements publics, hospitaliers
et de bienfaisance.**

270. — Salle souterraine de l'Hôtel-Dieu. Récit d'une excursion faite par l'ancien comité local de Compiègne, par M. MAGDELAINE. *Bull. Soc. Ant. Pic.* t. III, p. 155. 1847.
271. — Procès-verbal de la visite de l'Hôpital Prieuré de Saint-Nicolas-du-Pont près de Compiègne (1) 1601, in-4.
Indiqué dans le P. le Long sous le n° 5494. N'est-ce pas un manuscrit ?
272. — A Madame Lami, chanoinesse régulière de l'ordre Saint-Augustin au prieuré royal de Saint-Nicolas de Compiè-

(1) Voir pour les différends entre les religieuses et l'abbaye de Saint-Corneille, le paragraphe du clergé régulier.

Il existe une histoire manuscrite du prieuré de Saint-Nicolas écrite au dix-septième siècle et dont on trouve plusieurs copies à Compiègne (papiers de Poullietier ; bibl. de l'auteur ; etc.) Un volume du fonds Dirmant à la bibl. du Château est aussi consacré à l'Hôtel-Dieu. Les archives de cet établissement déposées aujourd'hui à l'Hôpital-Général, remontent au douzième siècle et sont très-riches en pièces anciennes, aussi mériteraient-elles qu'on en fît et imprimât l'inventaire.

gne le jour de sa profession. Par M. PILAN. — *Paris, imp. Chenault*, in-4, 4 p.

Pièce de vers français. A la fin, se trouve un permis d'imprimer délivré le 4 juin 1704 par R. de Voyer d'Argenson. Bibl. du Palais de Compiègne.

273. — Cérémonial des religieuses chanoinesses de l'ordre de Saint-Augustin du prieuré Hostel-Dieu de Saint-Nicolas de Compiègne, divisé en II parties. — *A Soissons, chez Charles Courtois, imp. du Roy*, 1727, in-8, 346 p. table, etc.

Bibl. de M. du Lac.

274. — Vie de la sœur Sainte Rose, religieuse converse de l'Hôtel-Dieu de Saint-Nicolas de Compiègne, décédée le 27 mai 1712, rédigée en 1714 par le R. P. AVRILLON, minime. — *Paris, Jeanthon*, 1835, in-8.

275. — Obsèques de la sœur Massin, supérieure de l'Hôtel-Dieu de Compiègne. — Signé L. VOL. — *Compiègne*, in-8, 3 p. Extrait de l'*Echo de l'Oise* du 5 juillet 1853.

276. — Lettres patentes de Louis XIV de 1662 portant établissement de l'Hôpital général de Compiègne, in-fol. 4 p.

277. — Représentations aux personnes charitables. — *Paris, Gissej*, in-4, 4 p., 1735 ou 1736.

En faveur de l'Hôpital général de Compiègne, et de son fermier Jean de Verson dont les récoltes ont été gelées. Certificats à la suite.

278. Factum pour les Gouverneurs Attournez et Administrateurs du Bureau des pauvres de la Table-Dieu de Compiègne intimez, défenseurs et demandeurs en requeste, contre Maistre Nicolas de Billy, prestre, chanoyne ès Eglises collégiales de Saint-Clément de Compiègne et Nostre-Dame de-Thourotte, chappelain en l'Hospital de Saint-Jean-le-Petit audit Compiègne, appellant et demandeur en requeste, ayant repris le procès au lieu de Maistre Pierre Maclau

se disant chapelain audit Hospital et contre messire Simon le Gras, abbé de Saint-Corneille de Compiègne, intervenant avec ledit de Billy, ayant repris la cause au lieu de défunct messire Claude le Gras, abbé dudit Saint-Corneille, *S. l. n. d.*, in-4, 14 p. Au bas, Prévost rapporteur.

279. — Responses des gouverneurs eschevins de la ville de Compiègne et administrateurs du bureau des pauvres de ladite ville, au factum ou plustost libelle diffamatoire souz le nom de Maistre Nicolas de Billy, prestre chapelain en l'Hospital Saint-Jean-le-Petit de Compiègne qui prouve la mauvaise foy dudit de Billy, par un grand nombre d'impostures en un seul sujet, où est traité la question. Sçavoir à qui appartient l'administration du revenu dudit Hospital. *S. l. n. d.*, in-4, 7 p. M. Prévost rapport.

280. — Extrait des Registres du Parlement..... Entre Maistre Nicolas de Billy et les gouverneurs attournés. [7 avril 1648]. Condamne Nicolas de Billy et ordonne que le revenu de l'Hôpital de Saint-Jean-le-Petit sera reçu par les gouverneurs. *S. d.*, in-4, 4 p.

281. — Louis, par la grâce de Dieu.....(Arrest du grand conseil du 24 mars 1665), au sujet des revenus de l'Hôpital de Saint-Jean-le-Petit. *S. d.*, in-4, 8 p.

282. — Extrait des Registres du Grand Conseil du Roy. 3 février 1560. *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

Entre Jean le Polleur et Nicolas Dollinton demandeurs en institution pour raison du prétendu Hospital de Saint-Nicolas-le-Petit de Compiègne, contre Jean de Trousseauville complainant pour raison du Prieuré et administration dudit Saint-Nicolas-le-Petit. Condamnation de le Polleur et Dollinton.

283. — Extrait des Registres du Grand Conseil du Roy. [13 avril 1562]. *S. l. n. d.*, in-4, 2 p.

Entre Jean le Polleur, soy disant maistre et administrateur du prétendu Hospital Saint-Nicolas-le-Petit en la ville de

Compiègne. Contre Jean de Trousseauville prieur du prieuré de Saint-Nicolas-le-Petit et les attournez et gouverneurs de la ville de Compiègne. Condamnation de le Polleur par le Grand Conseil.

284. — Société anonyme de la Caisse d'épargne et de prévoyance de l'arrondissement de Compiègne (Oise) fondée en 1835. — Statuts, règlement, instructions et liste des souscripteurs-fondateurs. — *Compiègne, imp. de E. Leradde, 1838, in-8.*

Brochure formée de diverses pièces avec couverture imprimée et paginations spéciales.

285. — Rapport fait à l'assemblée générale des souscripteurs fondateurs sur les opérations de la Caisse d'épargne et de prévoyance de l'arrondissement de Compiègne. — Par M. de CAYROL. — *Compiègne, Escuyer, 1846, in-8.*

286. Notice sur un ouvoir qui vient d'être établi dans la ville de Compiègne. Compte d'ordre et d'administration. — *Escuyer, in-4, 7 p.*

287. — Projet d'établissement d'un fourneau économique Compiégnois. Statuts. *S. d., 1871.* — *Compiègne, imp. Delhaye.* Une feuille double gr. in-4.

288. — Projet de fourneau économique. — Par M. CHOVEL. — *Mémoire autographié, in-folio, 1871. (1)*

(1) Citons encore en terminant ce chapitre sur la bienfaisance, les publications suivantes écrites dans les environs de Compiègne : Des Enfants trouvés et des orphelins pauvres comme moyens de colonisation de l'Algérie, par M. Edouard de TOCQUEVILLE. — *Paris, Amyot. S. d., in-8, 46 p.* — Dr FRARY. De la Charité et des moyens qui paraissent les plus propres à lui donner une bonne direction. — *Compiègne, typ. Vol, 1848, in-8, 23 p.* — De l'Association dans la commune, moyens pratiques d'améliorer le sort des classes laborieuses de la campagne, par le Doct. FRARY. — *Paris, P. Dupont, 1863. Imp. Vol de Conantray, in-8, 254 p.*

Voir aussi au chapitre des *Sociétés*, ce qui concerne les Sociétés de Secours Mutuels, la Conférence de Saint Vincent de Paul, la Loge Maçonnique et en général toutes les associations charitables n'ayant pas le caractère d'établissement public.

XVII. — Travaux publics.

289. — Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, concernant la vente et adjudication à titre d'acensement, de l'hôtel des Menus-Plaisirs de Sa Majesté, situé à Compiègne. [Du 3 février 1783]. — *Imp. Roy.* 1783, in-4, 2 p.

L'Hôtel des Menus-Plaisirs était situé entre la rue Saint-Antoine et la place du Marché-au-Foin.

290. — Mémoire pour M. Louis-Nicolas Génieille, propriétaire à Compiègne, 1844. — *Paris, imp. Maulde et Renou*, in-4, 38 p. et plan.

Question d'alignement. Réclamation contre un arrêté municipal.

291. — Mémoire pour les héritiers de Béthune contre la liste civile. Revendication d'une portion de l'avenue du Moulin à Compiègne... A MM. les président et juges composant le tribunal civil de Compiègne, in-4, 64 p. autog. *S. l. n. d.* [15 novembre 1865]. Par M. ALIX, avocat.

292. — Aux Citoyens Habitans de la Commune de Compiègne. Appel non signé, sur les moyens d'apporter de l'eau de Clairoix à Compiègne, avec prière de s'adresser pour souscrire au citoyen Houlliez. *S. l. n. d.* 1 p. in-4.

Bibl. de M. du Lac.

293. — Rapport de la Comm. d'examen des projets d'abattoir et fontaines publiques, signé VIET, rapporteur de la Commission. In-4, 15 p., plus un tableau lithog. — *Compiègne, Escuyer. S. d.* [Vers 1844 ou 1845].

294. — Compiègne. 15 juillet 1849. Lettre relative à un projet d'établissement de fontaines. Parmi les améliorations..... tant de bras forcément inoccupés. — Signé VIET. — *Escuyer*, in-4, 2 p.

295. — Mémoire sur le projet de fontaines et bornes-fontaines présenté à M. le maire de Compiègne par Charles PÉRINT, architecte de la ville. — *Compiègne, Escuyer. S. d.* in-4, 19 p., (1849).

296. — F. VALLIEZ. — L'eau dans la ville de Compiègne. — *Progrès de l'Oise* (28 avril 1860).

297. — Ville de Compiègne. Administration des eaux. Tarif et règlement sur les abonnements. *Compiègne, Valliez*, 1868, in-8, 16 p.

299. — Ville de Compiègne. Chemin de fer de Paris à Strasbourg, par Compiègne, Soissons, Reims, Metz et Nancy. Observations adoptées par le conseil municipal de Compiègne, dans sa séance du 17 avril 1844. — *Compiègne, imp. Escuyer. S. d.*, in-8, pièce.

Il existe beaucoup de pièces générales sur l'établissement du chemin de fer du Nord, mais nous ne connaissons pas d'autres documents ayant un caractère purement local.

300. — Rapport sur le chemin de fer direct de Londres au canal de Suez, par Amiens, Compiègne, Château-Thierry, Troyes et Dijon. Raccourcissement de 70 kilomètres environ sur la ligne actuelle par Paris. — *Montdidier, imp. Mérot, S. d.*, (1868), in-4, 8 p. Signé Le V^e D. DE BEAU-REPAIRE DE LOUVAGNY.

La Compagnie du chemin de fer projeté de Calais à Dijon a publié un certain nombre de notes et rapports destinés à tenir les actionnaires au courant des travaux d'étude de cette ligne.

XVIII. — Instruction publique.

COLLÈGE.

301. — Tableau des bienfaiteurs et fondateurs du Collège de Compiègne, 1608. — *Soc. Hist. de Comp.*, t. I, p. 104-108. Comm. de M. E. de Labrunerie.

302. — Louys par la grâce de Dieu..... [Août 1625].
S. l. n. d., in-4, 3 p.

Union de la chapelle de Bonne-Nouvelle au collège et don de la place de religieux lay de l'abbaye de Saint-Corneille à ceux qui auront la charge du beffroi de la ville.

303. — Louis par la grâce de Dieu [février 1470], fondation de la chapelle de Salvation. Et à la suite : pour les PP. Jésuites de Compiègne, appellans et demandeurs en ce lieu, contre Gaston-Jean-Baptiste de Lancy, marquis de Rarey. *S. d.*, in-4, 4 p.

Au sujet de l'hommage prétendu par ce dernier ; appel d'une sentence des registres de l'hôtel du 17 février 1679.

304. — A tous ceux [14 janvier 1755]. *S. l. n. d.*, in-4, 4 p.

Sentence du lieutenant général au Bailliage de Compiègne, juge-conservateur de l'établissement et fondation royale du collège des Jésuites contre un certain nombre de créanciers des Jésuites énumérés dans l'acte. A la suite se trouve la formule de signification qui devait être faite au nom des Jésuites de Compiègne.

305. — Arrest de la Cour de Parlement. Extrait des registres du Parlement, du 2 mars 1762. *Compiègne, imp. L. Bertrand*, in-4, 3 p.

Arrêt ordonnant que les maire et échevins de Compiègne se réuniront pour délibérer ce qu'ils estimeront convenable pour la tenue du collège de ladite ville par autres que les soi-disants *Jésuites*, à compter du 1^{er} avril.

306. — Extrait des Registres du Parlement, du 23 avril 1762. *Compiègne, imp. L. Bertrand*, in-4, 8 p.

Arrêt statuant sur la disposition des biens des Jésuites et réglant les formes de représentation de leurs titres.

307. — Extrait des Registres du Parlement, du 3 septembre 1762. — *Paris, imp. Simon*, 1762, in-4, 4 p.

Arrêt appelant les universités de Paris, Reims etc., à envoyer dans les trois mois des mémoires concernant les réglemens d'études et de discipline qu'ils croiront avoir à proposer pour

un certain nombre de collèges y indiqués, parmi lesquels figure celui de Compiègne.

308. — Lettres patentes du Roi qui confirment le Collège Royal de la ville de Compiègne, et l'union qui y a été faite de la chapelle de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. Données à Versailles le 28 août 1763. — *A Compiègne, imp. de Louis Bertrand. S. d., in-4, 4 p.*

Voir sur la chapelle de N. D. de Bonne-Nouvelle ou de Salvation, la notice de M. le Proux, n° 185.

309. — Arrest de la Cour du Parlement portant envoi en possession du Collège Royal de Compiègne, des biens qui lui appartiennent, en exécution des lettres patentes des 14 juin, 21 novembre 1763 et 30 mars 1764. Extrait des Registres du Parlement, du 8 août 1766. — *Paris, imp. P. G. Simon, 1766, in-4, 8 p.*

310. — Arrest du Conseil d'Etat du Roi, concernant le Collège Royal de la ville de Compiègne, [18 août 1771]. — *Compiègne, Bertrand, in-4, 4 p.*

Au sujet des réparations à faire et de la nomination des professeurs.

311. — Lettres patentes du Roi en forme d'Edit qui ordonnent qu'à l'avenir le Collège de Compiègne sera administré par la Congrégation de Saint-Maur. Données à Versailles au mois d'août 1772, registrées en parlement le 27 des mêmes mois et an. — *Paris, imp. Roy., 1772, in-4, 6 p.*
A. — Autre édition en quatre pages imprimée à Paris, chez P. G. Simon, en 1773.

312. — Collège Royal de Compiègne. Prospectus non daté, mais de 1772. — *A Compiègne, imp. L. Bertrand, in-4, 4 p.*

Comprend, outre le prospectus, les réglemens généraux et les exercices.

- 312 bis. — Olympiades et Firmina Martyres. Tragedia dabitur in Theatrum Collegii Regii Compendiensis, societatis Jesu,

ad solemnem præmiorum distributionem. Agonotheta III. Ecclesiæ principe D. D. Franc. de Clermont de Tonnerre episcopo et comite Noviomensi, Pari Franciæ. — *Sanquintini, apud Viduam Claudii Lequeux, typographi, 1684, in-4, 8 p.*

312 ter. — Le Ballet du Tonnerre sera dansé au Collège Royal de Compiègne de la C. de Jésus, le 26^e jour de juillet 1684. — *A Saint-Quentin, à l'enseigne du Lion d'Argent, 1684, in-4, 7 p.*

Voir Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus par les PP. de BACKER. Liège, 1853-61, 7 vol. in-8.

Une des représentations les plus célèbres des élèves des Jésuites de Compiègne est celle qui eut lieu en présence de la reine de Suède en 1686. On sait que Christine goûta fort peu ce divertissement.

313 (1). — Cum Deo. Ut semi annuæ præmiorum ex collegii institutione, ad fovendam juventutis academicæ æmulationem distributioni sit veluti præludium in aula Collegii Regii Compendiæ, die 17 martis 1780. — *Compiègne Bertrand, in-4, 4 p.*

314. — Exercices du Collège Royal de Compiègne suivis de la distribution des prix accordés par Sa Majesté. — *Compiègne, Bertrand. [13 août 1781], in-4, 4 p.*

Nous ne trouvons pas d'autre programme de distribution de

(1) La distribution des prix était précédée d'une suite d'exercices publics, dans lesquels les élèves expliquaient les auteurs qu'ils avaient traduits dans le cours de l'année et discutaient des propositions de philosophie ou de rhétorique. Nous trouvons cet usage conservé au moins jusqu'en 1827.

Le jour de la distribution des prix, on distribuait après l'exercice une feuille simple le plus souvent, comprenant les noms des lauréats de chaque classe. La plus ancienne que nous trouvions à la bibliothèque de Compiègne est celle de 1781.

Toutefois, on voit, dès le dix-septième siècle, des distributions de prix faites aux frais de la ville ; ainsi dans un compte du 7 octobre 1658, on trouve le paiement de 150 fr. aux PP. Jésuites pour être employés à l'achat de livres marqués aux armes de la ville pour distribuer aux élèves qui ont le mieux composé dans chacune des six classes ; la distribution faite en présence de M. les gouverneurs attournés après l'action publique représentée dans la grande salle du Château. La fondation du collège remontait à 1571.

prix et d'exercices littéraires avant 1806. A cette époque, le collège porte le titre d'*Ecole secondaire communale de Compiègne*; en 1808, il reprend le titre de *Collège* et en 1815 celui de *Collège royal communal*. En 1816, il s'appelle seulement *Collège communal*, en 1825, *Collège mixte*. Nous n'avons pu trouver de programmes de 1827 à 1853, à ce moment le Collège porte le titre de *Collège Louis-Napoléon* qu'il conserve jusqu'en 1870. Nous ne donnerons pas la liste de ces brochures imprimées successivement en in-4 et en in-8. La bibliothèque de la ville de Compiègne en possède une quarantaine.

315. — Collège de Compiègne, prospectus. Principal M. Vincent, prêtre, ancien maître ès arts dans l'Université de Paris, 1812. — *Imp. Escuyer*, in-4, 4 p.
316. — Collège Louis-Napoléon de Compiègne. Discours prononcé à la distribution des prix, le 9 août 1859, par M. BATHIER, professeur de logique. — *Compiègne, Valliez*, 1859, in-8, 16 p.
317. — Distribution des prix du Collège de Compiègne, du 13 août 1872. Discours prononcé par M. BATHIER. — *Compiègne, Valliez*, 1872, in-8, 15 p.
- 318 (1). — Distribution des prix, etc..... [5 août 1873]. Discours prononcé par M. DELONDRE. — *Compiègne, Valliez*, 1873, in-8, 14 p.
-
319. — Mémoire pour la ville de Compiègne. — *Compiègne, imp. L. Bertrand*, 1767, in-4, 8 p.

(1) Il existe quelques livres classiques à l'usage spécial du Collège de Compiègne imprimés au siècle dernier chez Bertrand. Bertrand a lui-même écrit une « grammaire latine » imprimée chez lui en 1785, in-8, 166 p.; et sur laquelle on trouve un article dans l'*Année littéraire* de 1788, n° 39. Notre savant président, M. Sorel, a rencontré, dans les registres de la paroisse Saint-Jacques l'acte de baptême de Bertrand; et il prépare, croyons-nous, une étude biographique sur ce personnage qui a joué un rôle important à Compiègne dans les premières années de la révolution. Bertrand eut pour successeur dans son imprimerie à Compiègne Quinquet, son beau-frère; qui imprima, en 1797, une nouvelle édition des *Pensées chrétiennes*. Voir la note du n° 110.

Au sujet de deux bourses accordées à la ville au Collège de Dormans, fondations de Nothin et d'Hersan. Signé LEVESQUE, maire.

320. — Pensionnat secondaire de M. Nobécourt, année 1848-1849. Distribution solennelle des prix, le jeudi 16 août 1849. *Compiègne, J. Escuyer*, in-8, 16 p.

321. — Ecole des Frères de la Doctrine Chrétienne.

Pour répondre aux renseignements réclamés dans l'enquête ouverte par le gouvernement sur l'instruction primaire antérieurement à 1789, le frère Benjamin a rédigé un historique de l'établissement des Frères à Compiègne. Un rapport sur ce travail sera inséré dans un des prochains volumes du *Bulletin de la Société Historique*.

322. — Cours Communaux de Géométrie pratique, de Dessin et de Musique de la ville de Compiègne. Distribution des prix, année 1859-60. — *Compiègne, Valliez*, 1860, in-8, 6 p.

Et autres des années suivantes.

323. — Institution des Dames Saint-Joseph de Cluny. Distribution des prix présidée par M^{re} l'Évêque de Beauvais. [21 août 1852]. — *Compiègne, L. Vol*, in-8, 22 p.

Et autres pour les années suivantes jusqu'à ce jour.

ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS (1).

324. — Projet d'arrêté concernant l'organisation d'une École d'Arts et Métiers à Compiègne. Section de l'intérieur ; citoyen Miot, rapport. 3^e réd. *Paris, imp. de la Rép.*, 1^{er} ventose an XI, in-4, 10 p.

Rédaction soumise au Conseil d'Etat. Bibl. du Palais.

(1) Voir sur cet établissement le n^o 41 et une histoire des Ecoles d'Arts et Métiers, publiée il y a peu d'années à la librairie encyclopédique de Baudry, un vol. in-8.

325. — Organisation de l'École des Arts et Métiers de Compiègne. — *A Paris, imp. de la Rép.* an XII, 1803, in-8, 35 p.

Règlement du 9 fructidor au XI, signé CHAPTAL.

326. — Napoléon, Empereur des Français. Ode, par Ch. JUMEL, professeur de grammaire française à l'École des Arts et Métiers de Compiègne. — *Compiègne, imp. G. Escuyer*, an XII-1804, in-4, 7 p.

- 326 bis. — Discours prononcé à la distribution des prix de l'École d'Arts et Métiers de Compiègne, le 14 septembre 1806, par M. de L. R. LIANCOURT, inspecteur de l'École. *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

XIX. — Etat Militaire (1).

327. — Notes sur l'état militaire et les gouverneurs de Compiègne, par M. DE BRÉCOURT. *Soc. Hist. de Comp.* t. I, p. 194 à 204.

Voir aussi au sujet du major de Compiègne Gaya le n° 209 et au chapitre XXVIII, la vie de Guillaume de Gamaches, n° 455.

328. — Ordonnance du Roi touchant la garde des passages des rivières de Somme et d'Oise, pour arrêter les officiers et soldats qui désertent les troupes des armées de Flandres et être procédé contre les officiers selon la rigueur des ordonnances, et contre les soldats par la peine des galères. [17 novembre 1647].

BN. Lb 37,309*. Autre analogue du 25 juin 1648, id. 332*

329. — Extrait des Registres du Conseil d'Etat du 21 novembre 1652, portant défense aux gouverneurs des villes

(1) Voir pour les différents sièges de Compiègne les n°s 27, 28, 29 et 38 ; pour les camps les n°s 89 à 108.

situées sur les rivières de Seine, Marne et Oise, d'entraver par des exactions le commerce et l'approvisionnement de Paris.

BN. Lb 37,3181*.

330. — Notice sur l'Arquebuse de Compiègne publiée par A. LEGRAND. *Compiègne, chez Graux, 1846. — Imp. Vol, in-8, 60 p.*

331. — Relation de ce qui s'est passé au prix général de l'Arquebuse, rendu à Compiègne le 14 septembre 1729. *Soissons chez Charles Courtois, 1729, in-4, 15 p. et suite de la Relation du prix général de l'Arquebuse de Compiègne, 4 p. paginées de 17 à 20.*

Reproduit dans le *Guetteur du Beauvaisis*, t. 1^{er} p. 72 et suiv., 1864 et tiré à part.

GARDE NATIONALE.

332. — Eloge historique de Louis-Joseph-Stanislas Leféron, premier commandant de la garde nationale de Compiègne, par M. CHABANON l'aîné, de l'Académie Française, de celle des Inscriptions, etc., 1791, in-8, 23 p. *S. n. n. d. (Imprimé par ordre et aux frais de la Société des Amis de la Constitution de Compiègne).* Mention collée.

Bibl. de la ville de Compiègne. Chabanon habitait Verberie.

333. — Couplets chantés par un soldat citoyen de la garde nationale de Compiègne (Mounier) à la fête donnée le 13 septembre 1789... Les travaux d'Hercule réalisés par les Parisiens.

BN. Poésie.

334. — Règlement provisoire pour l'exercice et la formation de la garde nationale de Compiègne, extrait de l'ordonnance du Roi du 1^{er} juin 1776 et approuvé par le corps muni-

cipal de cette ville. — *Compiègne, Bertrand, 1790, in-8, 30 p.*

334 bis. — Règlement proposé par M. le Ch. Renault, Chef de Bataillon, Commandant la Garde Nationale de Compiègne. 10 avril 1833, avec arrêté du Maire. — *Compiègne, imp. J. Escuyer, in-8, 8 p.*

335. — Nouvelle instruction sur les manœuvres des bouches à feu de campagne de la garde nationale des départements, par le capitaine Ph. MANIN, commandant la batterie d'artillerie de la garde nationale de Compiègne (Oise) avec le concours du maréchal-des-logis GRANDMANGE de la même batterie. — *Paris, Dumaine, 1849, in-16, VIII et 200 p.*

Ce travail comprend notamment, depuis la page 168, une série d'ordres du jour et règlements propres à la batterie d'artillerie de Compiègne.

336. — Garde nationale. Suppléants des juges de paix. Mémoire à consulter sur cette question : Les suppléants des juges de paix peuvent-ils faire partie de la garde nationale ? — *Compiègne, typ. Vol, 1850, in-4, 26 p.*

Réclamation contre la nomination de M. Manin comme capitaine de la batterie d'artillerie.

337. — La batterie d'artillerie de la garde nationale de Compiègne (Oise) à Messieurs les membres de l'Assemblée législative. — *Compiègne, 1851, 12 p.* Extrait de l'*Echo de l'Oise* du 18 avril 1851. Signé MANIN.

338. — Juridiction administrative. Garde nationale de Compiègne. Sapeurs-pompiers. Inscription d'office. Conseil de recensement. Séance du 24 janvier 1854. Décision du conseil. — *Compiègne, imp. de L. Vol. S. d., in-4, pièce.*

339. — Garde nationale de Compiègne. Règlement relatif aux manœuvres. [31 juillet 1854]. — *Compiègne, Vol, in-8, 3 p.*

340. — Garde nationale de Compiègne. Règlement relatif aux manœuvres. — *Compiègne, imp. Valliez, 1870, in-8.*

XX. — Fêtes publiques, représentations théâtrales (1).

341. — A. SOREL. — Notice sur les mystères représentés à Compiègne. — *Compiègne, imp. V. Edler, 1873, in-8, 24 p.* Extrait du t. II du *Bull. de la Soc. Hist. de Comp.*

342. — DOM FR. COUSTANT. — Relation des réjouissances publiques célébrées à Compiègne pour le rétablissement de la santé du Roi.

Communication faite à la Société historique de Compiègne par M. le commdt. Coustant d'Yanville. Séance du 22 novembre 1873.

343. — La mort de Bucéphale en vers. — *Paris, 1749, in-8.*

Parodie piquante par Pierre ROUSSEAU né à Toulouse. Cette tragédie burlesque fut jouée à Compiègne en 1748. N° 32846. Archives du bibliophile de Claudin.

344. — Département de l'Oise, district de Compiègne. Extrait du registre des arrêtés du Conseil du district de Compiègne. Du 10 août 1793, l'an 2° de la République française. *Imp. Bertrand, in-4, 6 p.*

Procès-verbal de la fête du 10 août.

345. — A. SOREL. — La fête de l'Etre Suprême à Compiègne, en 1794. *Soc. Hist. de Comp. t. I, p. 331 à 338.*

346. — Discours prononcé le 30 Nivôse de l'an 6, par le Commissaire du Directoire exécutif, près l'Administration Municipale du Canton de Compiègne, en présence de toutes les autorités constituées, de la garde nationale sédentaire, de celle en activité de service, et d'un grand concours de

(1) Voir aussi nos 312 bis et 312 ter.

citoyens de l'un et de l'autre sexe, rassemblés dans l'Edifice connu sous le nom d'Eglise de Saint-Jacques, à l'occasion de la proclamation de la paix conclue entre la République française et l'Empereur d'Allemagne. *S. d.* — *Compiègne, imp. Escuyer*, in-8, 24 p.

A la suite se trouve, page 13, le discours prononcé par le citoyen Mosnier, à la fête du 2 pluviôse an 6.

347. — Fête anniversaire de la fondation de la République à Compiègne, chef-lieu du 3^e arrondissement communal du département de l'Oise, le 1^{er} Vendémiaire an 9. *Compiègne, Escuyer*, an IX, in-8, 24 p., avec couplets.

348. — Discours prononcé, le dimanche 5 juin 1814, onze heures du matin, à la porte de l'Hôtel-de-Ville, en présence des Autorités constituées et de la Garde nationale de Compiègne, qui étaient assemblés pour aller au Te Deum chanté en actions de grâces de l'heureux retour de notre bon Roi ; par M. PENON Avocat en Parlement, et ancien Procureur du Roi en l'Election. — *Compiègne, G. Escuyer*, in-4, 3 p.

Ce discours se termine par la proposition de décerner à M. de Lancry, maire, une couronne civique, ce qui fut exécuté immédiatement.

349. — Ville de Compiègne. Avènement de Louis Philippe I^{er} au trône des Français. Programme de la fête. Signé le maire, P. D'AUTREVAL. [3 septembre 1830]. — *Compiègne, Escuyer*, placard.

349 bis. — Proclamation de Louis Philippe 1^{er}, Roi des Français, par le sous-préfet de Compiègne. [5 sept. 1830]. *J. Escuyer*, in-4, 4 p.

350. — Discours prononcé par M. l'abbé MARTIGNON dans l'église Saint-Antoine de Compiègne le 1^{er} mai 1859 à l'occasion du départ des lanciers de la garde impériale pour l'armée d'Italie. — *Compiègne, Valliez*, 1859, in-8, 4 p.

351. — Ville de Compiègne, fête de Jeanne-d'Arc les 28, 29 mai, 1^{er} et 4 juin 1865. Programme, in-fol. — *Comp. imp. Delhaye*, autre édition, in-4, même imp.
352. — *Tout Compiègne y passera*, revue par M. LÉCUYER, jouée sur le théâtre de Compiègne le 2 février 1868 ; *Compiègne à vol d'oiseau*, revue locale en deux actes par M. ALLIER, jouée le 4 mars 1869. Ces deux pièces n'ont pas été imprimées, mais on en trouve une partie des couplets reproduits dans les journaux de Compiègne et notamment dans l'*Echo* du 7 février 1868, du 5 mars 1869, etc.

**XXI. — Sociétés littéraires, artistiques et charitables,
Sociétés de secours mutuels (1)**

353. — Société historique de Compiègne. Statuts et règlement. — *Compiègne, imp. Delhaye*, 1868, in-8, 16 p.
354. — Société historique de Compiègne. Statuts et règlement. — *Compiègne, typ. Edler*, 1874, gr. in-8, 16 p.
Seconde édition des statuts comprenant en outre la liste des membres de la Société au 1^{er} février 1874.
355. — Bulletin de la Société historique de Compiègne. — *Compiègne, Imp. V. Edler*, tome 1^{er}, 1869-73, gr. in-8, 358 pages et 18 planches.
Le tome II est sous presse (1874).
356. — Société historique de Compiègne. Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1872, par A. DEMARCY, secrétaire. — *Compiègne, typ. Edler*, 1873, in-42, 16 p.
357. — Société historique de Compiègne. Séance du 15

(1) Voir au chapitre XXIV, les publications des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Compiègne.

- janvier 1874. Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1873, par A. DE MARSY, secrétaire. — *Compiègne, imp. de l'Echo de l'Oise, 1874, in-8. 8 p.*
358. — Règlement de la Société philharmonique de la ville de Compiègne. — *Compiègne, Jules Escuyer, imp., 1845, in-8, 15 p.*
359. — Orphéon de Compiègne, Assemblée générale du 18 décembre 1864. Compte-rendu. — *Autog. Leroy, gr. in-8, 11 p.*
360. — Orphéon de Compiègne. Assemblée générale du 8 décembre 1867. Rapport du président. — *Compiègne, imp. Valliez, 1867, in-8, 16 p.*
361. — Cercle Compiégnois. Statuts. — *Imp. Levacher, 1839, in-8.*
362. — Cercle Compiégnois. Statuts constitutifs et règlement. — *Compiègne, imp. Vol, 1849, in-8, 15 p.*
363. — Cercle Compiégnois. Règlement. — *Compiègne, J. Escuyer, 1852, in-8, 14 p.*
364. — Loge de S. Jean S. Germain à Compiègne. Tableau des frères qui composent la très-respectable L. . . S. Jean régulièrement constituée à l'Orient de Compiègne sous le titre distinctif de S. Germain à l'époque de l'an de V. . . L. . . 5803. *S. l. n. d., placard in-folio.*
365. — Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de Compiègne. Procès-verbal de l'assemblée générale du 8 décembre 1858. — *Compiègne, Valliez, 1859, in-8, 24 p.*
366. — Société de Saint-Vincent-de-Paul. Procès-verbal de l'assemblée générale des conférences du diocèse de Beauvais, tenue à Compiègne le 19 juillet 1859. — *Compiègne, F. Valliez, in-8, 31 p.*

367. — Société de Saint-François-Xavier de Compiègne. Séance du 20 janvier 1867. Epître familière aux membres de la Société. — *Compiègne, imp. Valliez, 1867, in-8, 8 p.* (Par M. le Conseiller BAZÈNERY).
368. — Société de S. F. X.... Séance du 16 février 1868. Epître familière, (par le même). *Compiègne, F. Valliez, 4 p.*
369. — Société de S. F. X.... Séance du 17 janvier 1869. Troisième épître familière (par le même). — *Compiègne, F. Valliez, in-8, 8 p.*
- 369 bis. — Deuxième avis à mes éditeurs en la personne de M. de ***. (par le même). — *Compiègne, F. Valliez, S. d., in-8, 4 p.*
370. — Conférence sur les Malheurs de la France faite aux ouvriers de la Société de Saint-François-Xavier de Compiègne, à la séance du 16 juillet 1871, par le docteur FOURRIER. — *Compiègne, imp. Valliez, 1871, in-8, 16 p.*
La Société fait distribuer annuellement un compte-rendu financier, suivi de la liste des membres honoraires. Cet imprimé forme quatre pages in-4.
371. — La Fraternelle. Société de Secours mutuels. Statuts. — *Compiègne, imp. Delhaye, 1869, in-8, 8 p.*
372. — Société de Secours mutuels des Sauveteurs du département de l'Oise, médaillés du gouvernement. Statuts. — *Compiègne, imp. J. Delhaye, 1867, in-8, 39 p.*
373. — Société des Sauveteurs du département de l'Oise, etc. Première assemblée générale [2 février 1868]. — *Compiègne, imp. J. Delhaye, 1868, in-8, 24 p.*
374. — Société des Sauveteurs de l'Oise, etc. Siège à Compiègne. [3 avril 1870]. — *Compiègne, imp. J. Delhaye, in-4, 4 p.*
375. — Société des Sauveteurs du département de l'Oise,

- médailleurs du gouvernement. Assemblée générale du 16 juin 1872. — *Compiègne, imp. de l'Echo, 1872, in-4, 36 p.*
376. — Société des Sauveteurs de l'Oise, médaillés du gouvernement. Siège à Compiègne. Poste du Moulin-de-Coquerel. [3 juillet 1872]. — *Compiègne, imp. Edler, in-8, 3 p.*
377. — Société des Sauveteurs de l'Oise, etc. Assemblée générale du 14 septembre 1873. — *Compiègne, imp. Edler, 1873, in-8, 34 p.*
378. — Société de secours aux Blessés militaires. Comité de l'arrondissement de Compiègne.
M. le baron de Bicquille, président du Comité, a publié à diverses reprises des comptes-rendus et circulaires concernant cette Société.
379. — Règlement de la Société de Sainte-Anne érigée à Compiègne sur la paroisse Saint-Antoine. — *Compiègne, typ. Delhaye, 1868, in-8, 7 p.*
380. — Commission municipale de Compiègne. Œuvre des femmes de France, souscription patriotique pour la libération des départements occupés. Compiègne, 25 janvier 1872. — *Compiègne, imp. Delhaye, in-4, 3 p.*
381. — Société Compiégnoise de Gymnastique. Extrait du procès-verbal de la séance de formation du 20 novembre 1871. — *Compiègne, Delhaye, in-folio, une feuille.*
382. — Société Compiégnoise de Gymnastique (addition au règlement. S. d., 1872. — *Compiègne, imp. Valliez, 1 page in-folio, placard.*
383. — Société Compiégnoise de Gymnastique fondée le 20 novembre 1871. — *Compiègne, imp. Valliez, 1874, in-8, 8 p.*
Séance du 14 janvier 1874. Nouveaux statuts et liste des sociétaires.

384. — Association des anciens élèves du collège de Compiègne. Statuts et liste des associés. — *Compiègne, Valliez, 1873, in-8.*
385. — Association des anciens élèves du collège de Compiègne. Compte-rendu de l'assemblée générale annuelle du 20 novembre 1873, etc. — *Compiègne, Valliez, 1874, in-8, 16 p.*

XXII. — Commerce et Industrie, foires et marchés, corps de métiers (1).

386. — Franciscus, Dei gratia Francorum Rex.... [6 septembre 1533]. *S. l. n. d.*, in-fol., 2.

Arrêt du parlement confirmant une sentence du prévot contre divers marchands de Compiègne au sujet du commerce sur la rivière.

387. — Foires franches à Compiègne, 1718, placard aux armes de la ville. *S. l. n. d.*

388. — Statuts et Règlements des Marchands Merciers, Ciriers, Epiciers et Droguistes de la Ville de Compiègne. — *A Compiègne, chez Jean Sauvage, imprimeur du Roy. S. d.*, in-16, 33 p., 1729 ou 1730.

Bibl. de M. de Roucy. Voir l'analyse de ces statuts et de ceux des tonneliers dans le travail de M. de Roucy, n° 239.

389. — Arrest contradictoire du Conseil d'Etat du Roy qui donne acte aux douze et vingt-cinq marchands de vin privilégiés à la suite de la Cour, de leur réclamation qu'ils ne prétendent aucunes exemptions des droits sur les Bierres, Cidres et autres Boissons autres que le Vin. Et sans s'arrê-

(1) Voir les nos 190 et 239. De plus, on trouve au chapitre de la *Forêt de Compiègne* les pièces relatives au commerce des bois.

ter à l'arrêt du Conseil du dernier mars 1699, et au surplus de leurs conclusions dont ils sont deboutez, ordonne qu'ils seront tenus de payer les droits d'anciens et nouveaux cinq sols, de première moitié d'octroy à l'entrée et de jauge et courtage, et les quatre sols pour livre desdits droits; ceux d'Inspecteurs aux Boissons et deux sols pour livre d'iceux, ensemble les droits de Courtiers Jaugeurs de tous les Vins qu'ils ont fait entrer, vendre et débiter en la Ville de Compiègne pendant le séjour de Sa Majesté, ou qu'ils feront entrer, vendre et débiter à l'avenir dans ladite Ville, ou dans les autres lieux où lesdits droits se perçoivent. Ordonne à cet effet que les contraintes d'Alexis Baillet sous-fermier, seront exécutées conformément à l'arrêt du Conseil du 17 octobre 1730, à la charge néanmoins que les droits qu'ils auront payés pour les Vins qui n'auront pas été consommés pendant le séjour de Sa Majesté et qu'ils feront sortir de ladite Ville de Compiègne et autres lieux, leurs seront rendus et restitués, sans qu'ils puissent être contraints au paiement du droit annuel pour les Vins et autres Boissons qu'ils pourront vendre et débiter dans lesdits lieux. [Du 16 décembre 1732]. — *Paris, chez P. Prault, 1733, in-4, 12 p.*

390. — Sentence de Monsieur le Grand Prévoist de l'Hôtel portant que l'article XVII. des Statuts des Barbiers, Perruquiers, Baigneurs et Etuvistes, établis dans les villes du Royaume, sera exécuté, et en conséquence, fait défenses aux Perruquiers de Versailles de s'établir à Compiègne pendant le séjour de Sa Majesté, à peine de tous dépens, dommages et intérêts envers les Maistres Perruquiers de ladite Ville de Compiègne, etc. [Du 24 juillet 1739]. — *A Paris, chez P. Prault, 1739, in-4, 3 p.*

391. — Statuts, Ordonnances et Règlements des Maistres et

marchands Tonneliers de la Ville de Compiègne, accordés à ladite communauté par le Roi Charles IX et confirmés par ses successeurs. — *Compiègne, Bertrand, 1755, in-12, 38p.*

392. — Arrêt du Conseil d'Etat du Roi qui déboute les Marchands Epiciers de la Ville de Compiègne de leur demande, ordonne l'exécution de l'article VII du titre des droits sur l'eau-de-vie, de l'ordonnance de 1680, etc.... et des sentences de l'Election de ladite Ville de Compiègne du 14 novembre 1757 : Déclare toutes liqueurs et boissons, dans la composition desquelles il entre des eaux-de-vie simples, rectifiées, ou esprit de vin, être sujettes aux mêmes droits que lesdites eaux-de-vie ou esprit de vin, à l'exception des eaux fortes préparées pour les métaux.... [Du 28 mars 1758]. *Paris, imp Roy., 1758, in-4, 8 p.*

393. — Arrest du Conseil d'Etat du Roi qui évoque au Conseil toutes les contestations pendantes en la Cour des Aides entre l'adjudicataire des fermes générales et les Orfèvres de Compiègne, etc. [Du 21 mai 1771]. *Paris, imp. Simon, 1776, in-4, 4 p.*

Bibl. de l'auteur.

394. — Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne que dans la quinzaine, pour tout délai, tous les Maîtres de la nouvelle Communauté des Menuisiers, Ebénistes, Tourneurs, Layetiers, Tonneliers, Bourreliers, etc., de la Ville de Compiègne, seront assemblés par le Lieutenant de Police de ladite Ville, pour être procédé à l'élection des Syndics et Adjoints, conformément à l'Edit d'Avril 1777. [Du 20 mai 1778]. *Paris, imp. Royale, 1778, in-4, 3 p.*

Bibl. de M. du Lac.

395. — Arrêt du Conseil d'Etat qui ordonne qu'il sera établiⁱ à Compiègne un bureau pour la marque des toiles. *S. l. n. n., 1788, in-4, 4 p.*

396. — Ville de Compiègne. Tarif des droits à percevoir pour la location des places sur les foires et marchés de la Ville de Compiègne, etc. 1809. Signé, le Préfet de l'Oise, BELDERBASCH. Le Maire de Compiègne, DALMAS. — *Compiègne*, imp. G. Escuyer, placard.

XXIII. — **Histoire naturelle** (1).

397. — Observations sur les environs de Compiègne, par de LASSON. *Mémoires de l'académie des Sciences*, 1774, p. 21 et 75.

398. — ALPH. MARCEL. — Une excursion botanique dans la forêt de Compiègne. — *Echo de l'Oise*, 22 juin 1861.

XXIV. — **Agriculture, Horticulture.**

399. — L'Agronome praticien, journal de la Société d'agriculture de Compiègne. Publié depuis 1834 chez *Escuyer*, puis chez *Valliez*, in-8.

400. — Rapport sur les fumiers par M. le D^r ALIBRAN lu à la Société d'agriculture de Compiègne, etc. — *Compiègne*, imp. *Escuyer*, 1847, gr. in-8, 48 p.

(1) Ajoutons aux indications de ce chapitre, que pour la botanique, on peut consulter à la ville de Compiègne les herbiers Léré et de Cayrol ; à la bibliothèque municipale, les albums et manuscrits de Léré renfermant de nombreux renseignements locaux ; le catalogue des plantes de l'Oise de M. Graves et le travail de M. Rodin en cours de publication dans les *Mémoires de la Société académique de Beauvais*; pour la géologie, le musée de Compiègne possède une riche collection de fossiles recueillis dans le pays par M. Octave Dupuis ; voir de plus les travaux de Graves et sa carte géologique de l'Oise en quatre feuilles.

401. — COTTRET, de Tracy-le-Mont. — Moyens infaillibles pour empêcher la maladie des pommes de terre, pour obtenir tous les ans sans distinction une bonne récolte en cidre et en vins, etc. — *A Compiègne, chez Graux, 1851, in-8, 12 p.*

402. — Pétition au prince Louis-Napoléon, président de la République, dans l'intérêt de la conservation de nos institutions hippiques [19 juin 1852]. — *Compiègne, imp. J. Escuyer. S. d., in-4, pièce.*

Publié par la Société d'agriculture de Compiègne.

403. — L'Abeille de l'Oise, organe des intérêts ruraux, propagateur des connaissances utiles et du progrès agricole, in-8, 1859 et ann. suivantes jusqu'en.... — *Compiègne, imp. Valliez, in-8.*

Dirigé par J. PERRETTE père.

404. — Bulletin de la Société d'horticulture de Compiègne. — *Compiègne, imp. F. Valliez, 3 vol. in-8. Le 1^{er} 1866-67 et 68 ; le 2^e 1869 ; le 3^e 1870 à 1873.*

405. — Société d'horticulture de Compiègne. Règlement voté le 1^{er} mars 1868 ; publié dans le bulletin de la Société de juillet 1868. — *Compiègne, F. Valliez, 1868, in-8, 8 p.*

XXV. — Médecine, Hygiène (1).

406. — Choléra-Morbus observé à Compiègne et spécialement à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Compte-rendu par MM. DEVIVIER et VILLETTE, docteurs-médecins. — *Compiègne, imp. J. Escuyer, 1832, in-8, 42 p.*

(1) Nous ignorons si le mémoire suivant que nous voyons annoncé en 1847 a paru.

Mémoire sur l'épidémie de dysenterie qui a régné aux environs de Compiègne, avec des vues nouvelles déduites de 177 observations, par M. le D^r Alibrand.

407. — D^r FRARY. — De la méthode révulsive cutanée dans le traitement du Choléra-Morbus épidémique, thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris le 4 décembre 1834. — *Compiègne*, 1849, *typ. Vol*, in-4, 24 p.

Cette thèse basée sur des observations faites lors du choléra de 1832, dans le canton de Ribécourt, a été réimprimée en 1849 avec une dédicace aux médecins du département de l'Oise par M. FRARY, alors membre du conseil général.

408. — Ministère de l'Agriculture et du Commerce. Comité consultatif d'hygiène publique. Instruction populaire sur la Suette [18 juin 1849]. — *Compiègne*, *imp. Vol*, in-8, 8 p.

409. — LE D^r ALPH. RENDU. — Remarques sur l'épidémie de choléra de 1849. *Compiègne*, *imp. de J. Escuyer*, 1849, in-8, 25 p.

Observations relatives à Compiègne et aux localités des environs.

410. — Opuscule chirurgical par le docteur V. de VILLEPIN, [avril 1850]. — *Compiègne*, *Graux libr.*, in-8, 72 p.

L'auteur signale dans ce travail un certain nombre d'observations chirurgicales recueillies par lui à Compiègne.

411. — D^r FOURRIER. — De l'emploi de l'alcool dans la fièvre typhoïde et dans le choléra infantile. — *Paris*, *Hennuyer*, 1873, in-8, 16 p. (Extrait du *Bulletin de thérapeutique médicale*).

Cet opuscule renferme des observations faites pendant la guerre de 1870-71 à l'ambulance internationale de Compiègne. Nous trouvons aussi dans la même collection deux autres notes du D^r Fourrier sur des opérations chirurgicales pratiquées à Compiègne, n^{os} des 15 août 1872 et 15 février 1873.

**XXVI. — Mélanges historiques et littéraires.
Musée Vivenel.**

412. — Compiègne et Antoine Vivenel, son bienfaiteur. 1825-1850. Extrait de l'*Echo de l'Oise* des 12 et 23 juillet 1850 (par JARRY DE MANCY et Eugène PELLETAN. — *Compiègne, imp. Vol*, in-8, 16 p.
413. — Lettre. Discussion sur la solidité des poutres du Musée de Compiègne, etc. Débat entre Pérint et Vivenel. Signé PÉRINT. — *Compiègne, Escuyer. S. d.*, in-4, 11 p.
414. — Description des antiquités et objets d'art du Musée de Compiègne, par Antoine VIVENEL, fondateur et conservateur du Musée. *Compiègne, Hôtel-de-Ville*, 1861, in-8; Brochure de 32 pages sans nom d'imprimeur, comprenant seulement une préface, la réimpression de la lettre de M. Pelletan citée sous le n° précédent et les premiers numéros du catalogue.
415. — Ville de Compiègne. Catalogue du Musée Vivenel. *Compiègne, imp. Valliez*, 1870, in-8 XXIV et 244 p.
Catalogue précédé d'une notice sur Vivenel par M. LEVEAUX, et rédigé par MM. LEVEAUX, WOILLET et DE MARSY (1).
416. — A. DEMARSY. — Sur un tableau du Musée Vivenel. *Soc. Hist. de Comp.*, t. 1, p. 339 à 342.
En réponse à un article de M. Amb. Firmin DIDOT, intitulé : un Tableau inconnu de Jean Cousin, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1^{er} décembre 1871, p. 457 à 465.
417. — BERNARD L'HOMME. — Description poétique de Compiègne en 1635.
Ouvrage que je ne connais pas et que je trouve seulement cité dans les mss. de Léré d'après Charmolue.

(1) Voir aussi un feuillet d'Amédée Achard dans le *Progrès de l'Oise* du 7 nov. 1857.

418. — Relation remarquable, arrivée à Compiègne, envers un jeune enfant libertin, âgé de vingt ans, qui a voulu tuer sa mère, en jurant et blasphémant le saint nom de Dieu, pour avoir de l'argent ; et par permission de Dieu, pour le punir de ses jurements, le diable l'a emporté en présence de sa mère. Arrivé le 3 janvier 1717. *S. l. n. d.*, in-4, pièce.

BN Lk 7. 2192.

418 bis. — Cruel et sanglant Assassinant commis par une Fermière près Compiègne, condamnée par Sentence, confirmée par Arrest de la Tournelle à estre pendue et brulée et ses deux fils à estre rompu vif [15 juin 1731]. — *Imp. de L. Coignard*, in-4, une page.

419. — Relation du malheur arrivé près Compiègne, le 10 mars 1777. *S. n. n. l.* in-4, 2 p. Permis d'imprimer signé DECROUY.

Il s'agit de gens noyés à Armancourt.

420. — Le chevreuil de Compiègne. Anecdote ancienne publiée par B. TEISSIER. — *Paris, Delaforest*, 1827, in-8, 38 pages (allégorie politique).

421. — CH. VIRBÈS DE MONTVAILLIER. — L'hiver, poème au profit des pauvres. *Compiègne, imp. Vol*, 1846, in-8, 20 p.

422. — CH. VIRBÈS DE MONTVAILLIER. — Appel à tous. La mendicité, strophes à l'occasion de son extinction dans le département de l'Oise. Au profit des pauvres. — *Compiègne, Vol*, 1846, in-8, 8 p.

423. — Compiègne. La forêt. A M. de Feletz, de l'Académie française. Signé M^{me} Fanny DENOIX. — *Beauvais, Moisand*, 1847.

Il y en a une seconde édition dont j'ignore la date et une troisième datée du 14 juillet 1850. — *Beauvais, imp. Desjardins. S. d.*, in-8, 12 p.

424. — Souvenirs de Compiègne, par Romain LEROY, pièce de vers dans Mes Souvenirs. — *Amiens, Yvert imp., 1852*, in-8, p. 56 à 68 (1).

425. — A Madame Adèle M. d'Orléans. Signé Alph. MARCEL.
— *Périgueux, imp. Taillefer, 1857*, in-8, 8 p. (Extrait de l'*Echo de Vésone*.)

Pièce de vers sur Compiègne et son histoire.

XXVII. — **Archéologie, Numismatique** (2).

426. — Z. RENDU. — Les anciens quartiers de Compiègne, ses vieux hôtels et leurs enseignes. — *Paris, imp. Imp., 1863*, in-8. 16 p. (Ext. du recueil des *Mémoires lus à la Sorbonne* en 1861).

427. — L. AUBRELICQUE. — Rues, hôtels et quartiers anciens de Compiègne. (*Soc. Hist. de Comp.* t. I, p. 245 à 330).

Il existe de ce travail une seconde édition sous le même titre.
— *Compiègne, imp. Edler, 1873*.

428. — Z. RENDU. — Les anciennes constructions en bois de Compiègne. (*La Picardie*, t. III, 1857, p. 91.)

429. — Compiègne, Hôtel-de-Ville, par VERDIER et CATTOIS.
Dans l'*Architecture civile et domestique*, t. I, in-fol. (3).

(1) M. Romain Leroy avait été président du tribunal de Compiègne, avant d'occuper un siège de conseiller à la cour d'Amiens. Il a publié quelques études historiques et donné à la bibliothèque de Compiègne les manuscrits du président Poulléti r, qui renferment des matériaux considérables pour l'histoire de notre ville et notamment des copies des manuscrits de D. Bertheau, de D. Michel Germain et de D. Bernard de Montfaucon, ainsi qu'un fragment étendu d'un cartulaire de Saint-Corneille

(2) Voir aussi les quatre premiers chapitres de ce travail et le n° 270.

(3) Voir sur la cloche de l'Hôtel-de-Ville, les travaux de MM. Woillez et de Montaiglon, *Rerue des Sociétés savantes* 1871, et sur l'ancienne décoration de l'Hôtel-de-Ville l'*Echo de l'Oise* du 24 mars 1874.

430. — EDM. DE L'HERVILLIERS. — La tour de Jeanne-d'Arc en 1868. *La Picardie* t. XIV, 1868, p. 350 et 416. Voir aussi n° 19.
431. — Eglise des Minimes. Rapport de M. DUPONT au ministre de l'intérieur, 1847. — *Bull. Soc. Antiq. Pic.*, t. III, p. 116.
432. — Z. RENDU. — Essai sur les anciennes monnaies frappées à Compiègne. (*La Picardie*, t. II, 1856, p. 320).
433. — J. DU LAC. — Travail sur la Numismatique locale. *Comité archéologique de Noyon. Comptes-rendus*, t. I, p. 184.
- Ce travail comprend l'indication des découvertes numismatiques effectuées dans le territoire de l'arrondissement de Compiègne ou plus exactement de Champlieu à Noyon.
434. — J. DU LAC. — Note sur quelques médailles et jetons relatifs à la ville de Compiègne. (*Soc. Hist de Comp.* t. I, p. 141 à 149).
435. — A. DE ROUCY. — Notice sur deux cachets d'oculistes romains trouvés dans les environs de Compiègne. (*Soc. Hist. de Comp.*, t. I, p. 343 à 347).

XXVIII. — Biographie (1).

436. — Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, . . . par M. Arthur DINAUX. — *Cambrai, S. Berthoud*, 1824, in-8.
BN. Ln 27.171.

(1) Nous avons réuni ici non-seulement les notices consacrées à des Compiégnois de naissance, mais encore à quelques personnages qui, par leur famille ou leurs fonctions, peuvent être considérés comme véritablement Compiégnois. C'est, du reste, la pensée qui a également inspiré la Commission de Biographie locale formée au sein de la Société historique.

437. — L. AUBRELICQUE. — Le cardinal d'Ailly, étude biographique. *Soc. Hist. de Comp.*, t. I, p. 150 à 158.

438. — AUGUSTE GALIMARD. — Les grands artistes contemporains. Aubry-Lecomte, 1797-1858. — *Paris, Dentu*, 1860, in-8, 24 p. (*Imp. Claye*).

Quoique né à Nice, Aubry-Lecomte a pu, à cause de son long séjour à Compiègne, être considéré comme un de nos compatriotes. Le Musée Vivenel possède plusieurs de ses dessins.

M. Caillette de l'Hervilliers lui a aussi consacré un travail étendu dans sa publication n° 19, sous le titre d'Aubry-Lecomte et les origines de la lithographie.

439. — DE BILLY. — Elogium . . . D. Jacobi Billii, Prunœi, abbatis Sancti Michaelis in eremo . . . cum tumulo. Joanne Chatardo . . . multisque doctiss. viris auctoribus . . . *Parisiis P. L'Huillier*, 1582, in-4, pièce.

BN. Ln 27.1990.

440. — E. D. M. (E. DE MARSY). — Notice biographique sur M. de Cayrol. — *Compiègne, imp. Valliez*, 1859. in-8, 13 p.

441. — Catalogue des livres, manuscrits et imprimés composant la bibliothèque du feu M. de Cayrol, ancien député, etc. [Avril 1861]. — *Paris, L. Potier, libraire*, 1861, in-8, iv et 320 p.

442. — Notice sur Dom Pierre Coustant, prêtre religieux de la Congrégation de Saint-Maur, par H. COUSTANT D'YANVILLE. — *Beauvais, Père*, 1868.

443. — H. COUSTANT D'YANVILLE. — Notice sur Dom Pierre Coustant, prêtre religieux bénédictin . . . Supplément, lettres. — *Beauvais, Desjardins*, 1864, in-8, 10 p.

444. — H. COUSTANT D'YANVILLE. — Notice sur Dom Pierre Coustant, prêtre religieux bénédictin. Deuxième supplément, lettres. — *Beauvais, Père*, 1868, in-8, 18 p.

Ces trois notices sont extraites du *Bulletin de la Société académique de Beauvais*.

445. — Vie de G. de Gamaches, premier grand veneur de France, gouverneur de Compiègne. — *Paris*, 1786, in-4, portr. Extrait du Plutarque français.

Bibl. de M. du Lac.

446. — DE CROUY. — Notice sur Dom Gillisson. *Bull. de la Soc. des Antiq. de Picardie*. t. I, p. 304.

D. Gillisson, né à Courboin, près Château-Thierry, a laissé de volumineux manuscrits sur l'histoire de Compiègne conservés à la bibliothèque nationale, mais dont il existe à la bibliothèque de Compiègne une copie et quelques fragments autographes.

447. Biographie d'Hersan, par l'abbé RADDE. *Bulletin de la Commission archéologique du diocèse de Beauv.* t. II, p. 32.

448. — Notice sur Marc-François Hersant, par M. DE CAYROL. *Bull. Soc. Ant. Pic.* t. II, p. 64.

449. — Souvenirs de garnison ou 40 ans de vie militaire par de JOUENNE D'ESGRIGNY D'HERVILLE, chef de bataillon en retraite. — *Paris, Dumaine*, 1872, in-12, II, 544 p.

Le commandant d'Herville appartenant à une famille compiénoise raconte dans les cent premières pages de ce livre son enfance passée à Compiègne jusqu'en 1827.

450. — C. MÉRESSE. — Note biographique sur Pierre Lagnier. *Soc. Hist. de Compiègne*, t. II.

451. — Souvenirs d'une sainte femme ou notice sur Madame Levacher, dédiée à ses enfants par son mari, imprimeur du Roi à Compiègne. — *Compiègne Levacher*. S. d. [28 avril 1844], in-8, 62 p.

452. — ALPHONSE LEVEAUX. — Mague de Saint-Aubin. *Compiègne, imp. F. Valliez*, 1873, in-8, 13 p.

Lecture faite à la Société historique de Compiègne. Réimprimé dans le t. II du *Bull. de la Soc. Hist. de Comp.*

453. — Dissertatio historico-theologica de vita et hæresi Roscelini, quam sub præsidio Joh. Martini Chladenii, in Fride-

riciana Marchica die XXIII octobr. MDCCLVI, defendet auctor respondens J. Theod. KUNNETH. — *Erlangæ. S. d.* in-4, pièce.

BN. Ln27. 17856.

454. — FR. SAULNIER. — Roscelin, sa vie et ses doctrines. Etude biographique et historique. 2^e édition, 1855, in-8.

455. — J. DU LAC. — Roscelin de Compiègne. Notice biographique. *Soc. Hist. de Compiègne*, t. II.

~~~~~ Rose (sœur S<sup>te</sup>) voir chapitre de l'hôpital Saint-Nicolas n<sup>o</sup> 274.

456. — DE LA FONS-MÉLICOQ. — Ancêtres du célèbre Seroux d'Agincourt. *La Picardie*, t. XII, 1866, p. 374 et 443.

Bien que Seroux d'Agincourt soit né à Beauvais, sa famille ayant toujours habité Compiègne et ses environs, nous croyons devoir faire figurer ici les travaux biographiques relatifs au savant auteur de *l'Histoire de l'Art au moyen âge*.

457. — GASPARE SALVI. — Orazione necrologica alla memoria del Cavaliere Serioso d'Agincourt detta in una straordinaria adunanza del Accademia Tiberina. — *Roma, de Romanis*, 1815, in-8, 18 p.

458. — Notizie storiche del cav. G. B. Lod. Giorgio Seroux d'Agincourt, scritte da Gio. Gher. DE ROSSI. — *Venezia, typ. de Alvisopoli*, 1827, in-8.

BN. Ln 27. 18849.

459. — C. MÉRESSE. — Les dernières années de la vie du chevalier Seroux d'Agincourt.

Travail lu à la *Soc. Hist. de Compiègne* en 1873, et non encore imprimé. Il y a aussi une notice étendue sur Seroux d'Agincourt dans *l'histoire des plus célèbres amateurs italiens et français de Dumesnil*.

460. — Etats de service du B<sup>on</sup> de Seroux, lieutenant général d'artillerie. Signé le B<sup>on</sup> DE BICQUILLEY. — *Compiègne, imp. de Escuyer*, 1846, in-8, pièce.



461. — Vie de l'Hermite de Compiègne (René VA), décédé le 18 septembre 1691. — *Paris*, 1692, in-12.
462. — La vie de l'Hermite de Compiègne, modèle de piété dans la vie solitaire, par BUFFIER. — *Paris*, 1787, in-8.
463. — L'Hermite du Mont-Saint-Mard par Edm. CAILLETTE DE L'HERVILLIERS. *La Picardie* et n° 19.
- ~~~~~ Vivenel. Voir les notices de MM. LEVEAUX, PELLETAN et JARRY DE MANCY, à l'article consacré au Musée Vivenel, et le catalogue de sa bibliothèque, n° 479 et 480.
464. — A. DEMARSY. — Notice sur M. Woillez, président de la Société historique de Compiègne. *Soc. Hist. de Comp.* t. 1, p. 239, 244.
465. — J. GARNIER. — Notice sur Pierre-Joseph-Emmanuel Woillez [1799-1871]. — *Amiens, Glorieux*, 1872, in-8, 15 p. Extrait du *Bullet. de la Soc. des Antiq. de Picardie*.

XXIX. — **Bibliographie** (1).

466. — Catalogue des livres de la bibliothèque de feu Monsieur Hatté, médecin à Compiègne, dont la vente se fera le lundi 24 février 1806. — *Compiègne, Escuyer*, 1806, in-8, 110 p.
467. Catalogue des livres qui composent la bibliothèque de G. Cardon, libraire, rue des Bonnetiers n° 123 bis, près la place au Blé à Compiègne. *Compiègne, imp. J. Escuyer*, 1828, in-8, 63 p. (Cabinet de lecture).
468. — Catalogue des livres qui composent la bibliothèque de Dubois, libraire à Compiègne. — *Compiègne, J. Escuyer*, 1841, in-8, 100 p. (Cabinet de lecture).

(1) Voir aussi pour la bibliographie des manuscrits le travail de M. Cocheris n° 25.

469. — Catalogue de la bibliothèque de M. A. Vivenel, architecte. — *Paris, L. Técheuer, 1844, in-8.*

480. — Notice bibliographique sur la bibliothèque de M. Vivenel... par M. ALKAN aîné. — *Paris, H. Fournier, 1845, 16 p. Extrait du Journal des Artistes.*

Une partie importante de cette bibliothèque est aujourd'hui à la bibliothèque de la ville de Compiègne : Voir ci-dessus n° 412 et suiv.

481. — Catalogue des livres qui composent la bibliothèque de Charles Hideux, libraire, place de l'Hôtel-de-Ville à Compiègne. — *Compiègne, imp. Vol, 1850, in-8, 71 p. (Cabinet de lecture).*

482. — A. DEMARSY. — Projet de bibliographie Compiègnoise. Communication faite à la Société historique de Compiègne, dans sa séance du 24 novembre 1868. — *Arras, Rousseau-Leroy, 1869, 7 p. gr. in-8.*

Reproduit comme introduction de ce travail.

### XXX. — Journaux (1).

473. — Affiches de Compiègne et du Beauvaisis, n° 8, 24 février 1788], in-4 de quatre pages, imprimé chez *Bertrand.*

Ce journal hebdomadaire paraissait déjà en 1786 chez Bertrand sous le nom d'Affiches du Beauvaisis, l'abonnement coûtait neuf livres par an. L'exemplaire de la bibliothèque de la ville de Compiègne est complet pour l'année 1788. On trouvait dans chaque numéro : les biens à vendre, une histoire amoureuse ou touchante, des pièces de vers, charades et logogriphe, le

(1) M. Francis de Roucy a publié dans le tome II du *Bulletin de la Société historique* une notice sur les journaux de Compiègne à laquelle nous renvoyons pour tous les détails relatifs aux journaux Compiègnois. Ajoutons y seulement l'indication des Mercures que nous avons donnée sous le n° 57.

tarif de la viande, les hypothèques et autres avis, les numéros de la loterie, la hauteur de la rivière d'Oise au pont de Compiègne, et quelquefois des biographies et des renseignements historiques sur le pays.

474. — Avis, annonces et avis divers pour les villes de Senlis, Compiègne, etc. Journal paraissant à Senlis les 8 et 22 de chaque mois à partir du mardi (22 novembre 1786). Sous la direction de M. l'abbé Varnau, grand chantre et chanoine de Senlis, imprimé chez *Des Rocques*, à Senlis.

Voir sur cette feuille : Le Journalisme à Senlis, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. R. DE MARICOURT. *Comité archéolog. de Senlis*, t. 1<sup>er</sup>, p. 41 et suiv.

475. — Le Bulletin d'annonces judiciaires et autres de l'arrondissement de Compiègne, rédigé et imprimé par G. *Escuyer*, hebdomadaire, in-4 de 4 à 8 pages.

Du 3 août 1819 au 13 février 1838, 930 numéros.

476. — Le Nouvelliste; bi-hebdomadaire, publié par J. ESCUYER.

Ce journal remplaça en 1838 le Bulletin d'annonces, et céda à son tour la place le 12 février 1840 au journal

477. — Le Progrès, revue hebdomadaire de l'Oise, rédigé par Al. DECAMPS et imprimé par *Escuyer*.

Dans ce journal se fonda la *Revue de l'Oise* qui dirigée par Decamps avait été imprimée successivement à Paris, à Senlis et à Compiègne en livraisons mensuelles de format in-8, dont la collection est aujourd'hui fort difficile à réunir.

Le *Progrès* a continué sa publication dans les mains de différents imprimeurs qui ont succédé à J. Escuyer, M. François, d'abord, puis MM. François et Valliez et depuis 1853, M. Valliez seul. Il est aujourd'hui bi-hebdomadaire.

478. — Le Lithographe. Journal lithographié publié chez *Levacher* en 1837.

Levacher ayant, en 1838 obtenu le brevet d'imprimeur qu'il sollicitait, ce journal fut transformé et prit le nom de

479. — L'Écho de l'Oise.

D'abord hebdomadaire, il fut imprimé et dirigé jusqu'en 1843 par Levacher, puis par M. Louis Vol de Conantray.

En 1848, il devint bi-hebdomadaire et son format atteignit par suite de plusieurs modifications les dimensions qu'il a actuellement.

En 1864, M. Jules Delhaye succéda à M. Vol de Conantray, et le 1<sup>er</sup> avril 1872, il céda le journal l'*Echo* avec son imprimerie à M. V. Edler, son propriétaire actuel.

480. — La Gazette des Paysans, journal hebdomadaire. Moyen format.

Fondé le 14 décembre 1871, à l'imprimerie Delhaye. Dirigé aujourd'hui par M. d'Heilly.

481. — Le Journal des Fabricants de sucre, hebdomadaire. Grand format.

Fondé en 1860, par M. Dureau, imprimerie Valliez.

482. — La Sucrerie indigène, revue bi-mensuelle, in-8, dirigée par M. H. Tardieu.

Fondée en 1866 à Valenciennes et imprimée à Compiègne chez V. Edler depuis 1869.

XXXI. — **Almanachs et Annales** (1).

483. — L'Almanach historique de Compiègne pour 1788. — *Compiègne, Bertrand*, in-24.

484. — Lettre à l'auteur de l'Almanach de Compiègne, signée J.C.C.R. de Compiègne. *Affiches du Beauvaisis* du 17 février 1788.

Pièce curieuse de près de cinq colonnes indiquant tout ce que l'on aurait pu ajouter de renseignements historiques à l'almanach de 1788.

485. — L'ancien almanach de Compiègne par Z. RENDU. — *Progrès de l'Oise* [21 septembre 1861].

A propos de l'almanach de 1788, imprimé chez *Bertrand*.

(1) Voir aussi le n° 1.

486. — L'Almanach historique de Compiègne pour 1789.

— *Compiègne, Bertrand*, in-12, 164 p. plus la table.

487. — Annuaire commercial, industriel, administratif de l'arrondissement de Compiègne pour 1862, par Ferdinand VALLIEZ, rédacteur et propriétaire-gérant du *Progrès de l'Oise*. — *Compiègne, Imp. Valliez*, in-12, 220 p.

Donné en prime aux abonnés du journal *le Progrès de l'Oise*.

487 bis. — Annuaire du *Progrès de l'Oise* pour l'arrondissement de Compiègne ; année 1869. — *Compiègne, imp. Valliez*, in-12 carré, 291 p.

488. — Le Compiègnois, almanach de Compiègne et du département de l'Oise pour 1865. — *Compiègne, J. Delhaye*, in-12, 164 p. (1<sup>re</sup> année).

Prime du journal *l'Echo de l'Oise*. A été continué en 1866 et 1867.

### XXXII. — Forêt de Compiègne.

#### ADMINISTRATION, EXPLOITATION DES BOIS ET CHASSE

489. — Etat de la forêt de Cuise, dite de Compiègne, avec les carrefours qui sont dans ladite forêt... avec les noms des routes qui tombent dans lesdits carrefours,... le tout marqué par la carte ci-jointe. — *Paris, imp. de J. Collombat*, 1736, in-8, pièce.

A. 1739. *Même imprimerie*. In-8.

B. 1747. *J. F. Collombat*. In-8.

C. 1749. Id. Id.

D. 1750. Id. Id.

E. 1753. Id. Id. av. carte gravée par Matis.

F. 1757. Id. Id.

G. 1763. Id. Id. 31 p.

H. 1764. chez *Hérissant*, in-8.

- 490 (1). Description de la forêt de Compiègne, comme elle étoit en 1765, avec le guide de la forêt, par Louis-Auguste DAUPHIN (Louis XVI). *Paris, imp. de Lottin l'aîné, impr. de M. le Dauphin, 1766*, pet. in-8 avec la carte de la forêt.

Cet opusculé qui est indiqué dans le catalogue de M. de Cayrol qui possédait l'exemplaire de Pixérécourt, n'a été tiré qu'à trente-six exemplaires. Il comprend 58 et iv pages, d'une jolie impression encadrée d'un double filet.

BN Lk7.2193.

491. — C. DE L'HERVILLIERS. — Des droits d'usage dans la forêt de Compiègne. — *La Picardie*, t. ix, 1863, et n° 19.

492. — Arrest du Conseil d'Estat du Roy qui fait défense aux habitants des Villes, Bourgs, Villages et Hameaux rive-rains de la Forest de Cuise, vulgairement dite de Compiègne, d'y prendre aucuns bois sous tel prétexte que ce puisse estre. Du 16 avril 1726. — *Paris, imp. Roy, 1726*, in-4°, 3 p.

493. — Arrest du Conseil d'Estat du Roy, qui sans s'arrester à un Arrest de défenses du Parlement de Paris rendu après les délais fixés par l'Ordonnance de 1669 et l'Edit de 1716, ordonne l'exécution d'une Sentence de la Maîtrise de Compiègne, et fait défense aux Procureurs, à peine de 500 livres d'amende de signer ni présenter aucunes requêtes aux Parlemens et aux Tables de Marbre pour y faire recevoir les appellations des jugemens des grands maîtres, etc. Du 17 septembre 1726. — *A Paris, chez P. Prault imp., 1742*, in-4, 4 p.

(1) Rapprocher de ces deux publications destinées principalement à guider les chasseurs dans leurs courses à travers la forêt, la première édition du n° 3. Cet e première édition que nous avons pu consulter depuis l'impression du commencement de ce travail, ne comprend que 86 pages, dont près de la moitié concerne la forêt. On n'y trouve ni la dissertation sur Jeanne-d'Arc, ni le plan de la restauration du palais, ni le projet pour amener les eaux de Clairoux à Compiègne.

494. — Lettres patentes concernant la forest de Compiègne données à Versailles le 6 juillet 1726. — *Paris, imp. P. Simon, 1726, in-4, 4 p.*
495. — Sentence d'une commission extraordinaire nommée pour connaître des délits commis dans la forêt de Compiègne, lors de la percée des routes en 1732, in-fol. 19 p.
496. — Lettres patentes qui ordonnent la vente de 400 arpens de bois de la Forêt de Compiègne, pour tenir lieu de ventes ordinaires de l'année 1733, données à Marly le 2 septembre 1732. — *Paris, P. Simon, imp., 1733, in-4, 4 p.*
477. — Edit du Roi portant suppression de l'office de Maître particulier des Eaux et Forêts de la Maîtrise de Cuise établie à Compiègne, donné à Fontainebleau au mois de n° 1749.  
— *Paris, Simon, 1750, in-4, 3 p.*
- 498 (1). — Arrest du Conseil d'Estat du Roy qui fixe les limites de la capitainerie de Compiègne, du 28 octobre 1740.  
— *Paris, imp. Roy, 1741, in-4, 4 p.*
499. — De par le Roi. Règlement de chasse pour la forêt de Compiègne par Guy-André-Pierre de LAVAL duc de LAVAL, lieutenant-général des armées.... faisant les fonctions de gouverneur et capitaine des chasses de Compiègne jusqu'à la majorité de Monsieur le vicomte de Laval, suivant les intentions du Roi. — *Bertrand, imprimeur, placard.*  
Non daté, à afficher de temps en temps.
500. — De par le Roi. — *Compiègne, imp. L. Bertrand, placard.*  
Pour l'apposition d'épines dans les terres situées dans l'étendue des plaisirs du Roi. Ordonnance non datée du duc de Laval, destinée à être renouvelée chaque année.

(1) Voir aussi sur la police de la forêt le n° 236.

501. — Ordonnance concernant la police de la forêt de Compiègne du 7 février 1786. — *Compiègne, Bertrand*, placard.

Au nom de L. C. F. Desjobert, grand maître des eaux et forêts au dép. de l'Isle-de-France.

502. — Arrêté de l'administration provisoire de la forêt de Compiègne qui enjoint à tous citoyens de respecter les bois chablis répandus dans la forêt de Compiègne devenus propriété de la personne de l'adjudicataire à peine contre ceux qui oseraient y porter atteinte en façonnant et important des bois provenans desdits Chablis, d'être arrêtés sur le champ et poursuivis extraordinairement [du 23 fructidor an 2]. — *De l'imprimerie de Compiègne*, placard.

503. — Factum pour Margueritte le Caron ès noms qu'elle procede, appelante et demanderesse en lettres Royaux, contre Florence Bugnie veufve et consors héritiers de Gilles Poullietier intimez et deffendeurs. *S. l. n. d.*, in-4, 3 p.

Au sujet de l'association par Jean Charmolue et Gilles Poullietier pour l'exploitation des bois de la forêt de Compiègne en la Garde Boudrelot. Vers 1604.

504. — Deffences et solutions des Gouverneurs de Compiègne. *S. l. n. d.* placard.

Au sujet du procès de la ville contre Jean Charmolue et ses héritiers.

505. — Arrest du Conseil d'Estat du dixiesme Aoust 1686, qui ordonne que le Recouvrement de la somme de Six cens cinquante livres, à laquelle a esté modérée par Arrest du vingt-six Septembre 1685, l'amende prononcée contre des Marchands de Bois, en la Maitrise de Compiègne le vingt-huit juin 1684, sera fait par le fermier du Domaine, etc. — *Paris, Prault père, imp.*, 1752, in-4, 4 p.

506. — Essai sur l'aménagement des forêts par M. PANNELIER d'ANNEL, présenté au roi. — *Paris, chez G. Desprez*. M.DCC.LXXVIII, in-8, 27 p. et tableau.



L'auteur rend compte des résultats obtenus par lui dans la forêt de Compiègne. Les plantations Pannelier sont encore connues et appréciées de nos jours.

507. — Examen de l'essai sur l'aménagement des forêts de M. Pannelier d'Annel, par M. DE SESSEVALLE, maître des eaux et forêts de Clermont en Beauvaisis. — *Paris, Lottin aîné*, 1779, in-8, 45 p.

508. — Exploitation des forêts de Compiègne et de Fontainebleau. Signé A. D. (DECAMPS,) *Revue de l'Oise*, 3<sup>e</sup> année 1843. — *Paris, imp. Lacour*.

509. — Livraison des bois de la forêt de Compiègne pour le chemin de fer de Rouen. Signé UN BUCHERON, même volume, p. 77.

510. — Forêts de la Couronne. Inspection de Compiègne. *S. d. n. l.*, in-8, 2 p.

Procès-verbal d'examen des bois injectés par le procédé du docteur Boucherie, le 22 mars 1846.

511. — Règlement pour l'usage de la chasse dans la forêt de Laigue. *Compiègne, imp. Vol*, 1848, in-8, 11 p.

Entre les sociétaires-fermiers et co-fermiers, suivant location du 19 août 1848.

#### HISTOIRE (1).

512. (2) — F. DE SAULCY. — La forêt de Cuise et les environs de Compiègne pendant la campagne de Jules César. Introduction à l'Histoire du palais de Compiègne de M. PELLASSY DE L'OUSLE, voir n° 44. Reproduit dans le 1<sup>er</sup> volume des

(1) Je réserve les indications relatives à l'histoire et à la description des différentes communes et des lieux habités de la forêt pour le travail que je me propose de faire sur la bibliographie de l'arrondissement de Compiègne.

(2) Nous laissons de côté les différents travaux relatifs à la campagne des Bellovaques et qui ont un caractère général comme ceux de MM. Peigné-Delacourt, de Grattier, Bécu, Devic, de Cayrol, Rose, etc.

Campagnes de Jules César dans les Gaules. — *Paris, Didier*, in-8, 1862.

Voir au sujet de cette publication : 1<sup>o</sup> Un article critique signé Z. (Mazière), inséré dans le *Progrès de l'Oise* du 25 février 1862 ; 2<sup>o</sup> M. Z. et Saint-Pierre-en-Chastres, signé M. (Milon ?). *Compiègne*. Vol. in-8, 12 p. (Extrait de l'*Echo* du 21 février 1862).

Les articles relatifs à cette question ont été réunis en une brochure in-8.

513. — ED. DE L'HERVILLIERS. — César dans la forêt de Compiègne. *La Picardie*, t. XIII, 1867, p. 193 et 268, et n<sup>o</sup> 19.

514. — Souvenirs de la forêt de Compiègne, dessinés par DRULIN, *Graux, éditeur*, in-8.

Deux séries lithographiées de huit vues.

515. — Pierrefonds ancien et moderne, par Victor TREMBLAY. *Beauvais, Em. Tremblay, libr.* — *Senlis, imp. Régnier*, 1853, in-8, 60 p.

Cette brochure est formée d'une réunion de feuillets publiés dans le *Journal de Senlis* ; les dix dernières pages renferment une description des monuments les plus remarquables des environs de Pierrefonds.

A. 2<sup>e</sup> édition.

B. 3<sup>e</sup> édition, avec vue gravée. *Paris, librairie nouvelle (Beauvais, imp. Moisand.)*

516. — Pierrefonds, Saint-Jean-aux-Bois, la Folie, Saint-Pierre-en-Chastres. Souvenirs historiques et archéologiques de la forêt de Compiègne, par Edm. CAILLETTE DE L'HERVILLIERS. — *Paris, Poulain, libr. S. d.*, gr. in-8, 88 p.

517. — Excursion dans la forêt de Compiègne, par M. DE LAPRAIRIE. *Soc. archéologique de Soissons*, t. XVII, p. 58 à 62, 1863.

518. — PLESSIER. — La pierre Torniche, ou pierre-qui-tourne du Mont-Saint-Mard. *Soc. Hist. de Comp.* t. 1, p. 82 à 99 et 3 pl.

519. — DE CAYROL. — Conjectures sur une habitation qui était située au midi de la vallée de Pierrefonds, vers les confins de la forêt de Compiègne, et près de la voie romaine de Senlis à Soissons. — *Amiens, Duval et Hermant*, 1845, in-8, 52 p. Extr. du t. VIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*.

520. — AD. DE LONGPÉRIER. — La ville antique du Mont-Berny, près Pierrefonds, son nom présumé. Communication à l'Académie des Inscriptions en septembre 1864. V. *Revue archéologique et Echo de l'Oise*, 7 septembre 1864.

521. — Une Histoire du temps passé. A mon ami Alexandre Gaume. — *Plancy, Collin, imp.* gr. in-8, 4 p.

Signé EDMOND C. DE L'H. (CAILLETTE DE L'HERVILLIERS). Extrait du *Magasin catholique illustré*.

C'est l'histoire de l'assassinat de l'ermite de la Croix-du-Saint-Signe, par Véron.

522. — C. DE L'HERVILLIERS. — Oudin Véron et la Croix-de Saint-Signe en 1609. *La Picardie*, t. IX, 1863, p. 145 et 204.

Voir aussi n° 49.

523. — C. DE L'HERVILLIERS. — L'Hermite du Mont-Saint-Mard.

Voir plus haut n° 463.

524. — Essai sur la Calomnie, par le Frère JEAN HERMITE DE LA FORET DE COMPIÈGNE. — A *Bruxelles*, 1786, in-8, 16 p.

Pièce de vers sans importance avec pour épigraphe « *Parcere personis, dicere de vitiis.* »

525. — JULES LABITTE, de Compiègne. — La Forêt de Compiègne. — *Paris, chez Douniol. S. d.*, 1868, in-8, 42 p. *imp. P. Dupont*.

Recueil poétique.

---

**NOTICE**  
**SUR**  
**LA CÉRAMIQUE SIGILLÉE DE COMPIÈGNE**  
**ET DE SES ENVIRONS**  
**SOUS LA DOMINATION ROMAINE**  
**PAR M. A. DE ROUCY, MEMBRE TITULAIRE**

---

Une étude générale et suffisamment détaillée des produits céramiques Gallo-Romains dans nos contrées, n'embrassât-elle que ceux recueillis dans la forêt de Compiègne et ses abords, demanderait un travail considérable auquel le défaut de loisirs suffisants ne me permet pas de me livrer avec ensemble.

Toutefois, à l'aide de divisions successives, j'essaierai, sur ce sujet, une monographie locale qui, se groupant avec d'autres du même genre, pourra être de quelque utilité.

J'aurais sans doute dû parler, tout d'abord, des matières employées dans la céramique antique de cette contrée, du mode de fabrication, des ateliers et fourneaux de cuisson.

Mais la crainte de voir, un jour ou l'autre, s'échapper, avec les dessins que j'en ai fait relever, les pièces sigillées encore à ma disposition, m'amène à parler des noms et marques de potiers inscrits sur les produits rencontrés dans le sol de Compiègne et de ses environs.

Une première remarque à faire, c'est qu'en général ceux de

ces produits qui sont de qualité inférieure, d'une pâte grossière, friable et sans cohésion, ne présentent ni signatures, ni estampilles : ceux, au contraire, qui se recommandent par leur fabrication supérieure, la finesse et la résistance de la pâte, la régularité et l'élégance de la forme ou même par leur importante dimension, qu'ils soient unis ou ornementés, offrent presque toujours le nom du fabricant ou parfois une marque indicative de son atelier, fût-ce un simple fleuron.

C'est ainsi d'ailleurs qu'on a continué à procéder depuis et qu'on procède encore de nos jours.

Toutes les fabriques fournissant des produits de qualité supérieure ont soin de les avouer, de les garantir, d'en revendiquer l'honneur, en y apposant leurs marques distinctives, comme on le voit sur ces belles fayences italiennes de la renaissance, sur celles de nos anciennes fabriques françaises de Rouen, de Nevers, et tant d'autres parmi lesquelles notre voisinage me fait un devoir de citer Sinceny près Chauny.

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que l'industrie céramique, dans notre ancienne Gaule Belgique, fût, comme chez nous aujourd'hui, exercée dans de grands et rares établissements. Elle se trouvait, au contraire, répartie en une foule de petits ateliers dont les directeurs étaient le plus souvent eux-mêmes les ouvriers.

J'ai trouvé, épars dans la forêt de Compiègne, un nombre considérable d'emplacements où cette industrie s'exerçait dans des mesures fort restreintes.

Cette donnée, établie par le nombre et l'exiguité des établissements céramiques Gallo-Romains, est encore fortifiée par la multiplicité des noms et signes empreints sur leurs produits.

Quant à l'impression, elle-même, de ces noms et de ces signes, elle se pratiquait généralement dans le fond et au centre intérieur des vases ouverts en forme de coupe et très-

exceptionnellement sur la bordure extérieure. (*Voyez Pl. I.*) Pour les vases de grande dimension, à panse pleine et col rétréci, l'inscription se plaçait sur la partie supérieure de leurs anses de façon à mieux fixer l'attention. (*Voyez Pl. II.*)

Parfois, sur les vases décorés d'ornements en relief, elle apparaît, quoique très-nettement accentuée, mêlée à ces ornements et faisant la même saillie : dans ces deux derniers cas, les caractères ou chiffres de l'inscription sont de bien plus forte dimension que dans le premier. (*Voyez Pl. III.*)

Quant au mode employé pour produire les empreintes, il consistait en une pression faite sur la matière, avant sa cuisson, à l'aide d'un cachet ou sigillum d'os, d'ivoire, de bronze ou même de pierre à grains fins, gravé plus ou moins habilement.

Mes explorations archéologiques m'ont fait trouver un de ces instruments (*Sigillum figulare*) : il est en os de choix, formé d'une tige arrondie qui s'étend à son extrémité inférieure de manière à offrir une surface oblongue propre à être gravée, comme elle l'est en effet. Mais la gravure de ce côté, quoique très-vive encore, n'offre que des lettres ou signes indéchiffrables, comme on en voit souvent sur les poteries sigillées. Ce curieux instrument, percé dans le haut de sa tige d'un trou destiné à le retenir par un cordon, offre cette particularité que la surface étroite supérieure est aussi gravée, mais de la lettre F seulement, ce qui la rendait utilisable par un bout et par l'autre. (*Voyez Pl. I, fig. I.*)

La plupart des inscriptions céramiques qui font l'objet de cette notice sont en caractères romains, détachés les uns des autres et dans leur position perpendiculaire naturelle. Cependant, on en rencontre qui offrent des légendes concentriques, (*Voyez Pl. I, fig. 7*) ou qui présentent des caractères grecs mêlés aux romains, notamment l'epta, l'omicon et le sigma, des lettres conjuguées ou accouplées, d'autres renversées hori-

zontalement, comme il arrive aussi de rencontrer des inscriptions rétrogrades et à rebours du vrai sens.

Cette dernière particularité vient, on le devine, de ce que, par inadvertance, le sigillum n'a pas été gravé dans le sens opposé à celui que devait fournir l'empreinte. (*Voyez* Pl. III, n<sup>os</sup> 1, 3 et 4.)

Nous rappellerons aussi que les deux formes usitées sont ou celle du nominatif quelquefois suivi de F. ou FEC. abréviation de FECIT, ou celle du génitif suivi ou parfois précédé soit de M, abréviation de MANV, soit de O, OF ou OFF, abréviation de OFFICINA. (Pl. I, fig. 2, 3, 4 et 5; pl. II, fig. 2, 4 et 5.)

Pour compléter ce court exposé, nous ajouterons, qu'indépendamment des noms de potiers et de leurs estampilles, certains vases de grande dimension sont assez souvent marqués de lettres numériques indiquant leur capacité. (*Voyez* Pl. II, fig. 7 et 8.)

J'arrive, maintenant, à la nomenclature des noms inscrits sur les produits céramiques trouvés dans la forêt de Compiègne ou ses environs et, en les mentionnant par ordre alphabétique, j'indiquerai avec précision chacun des emplacements où ils ont été recueillis.

| Noms des Potiers. | Lieux de leur découverte, dans les environs de Compiègne.                                                                  |
|-------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| ADECARI           | Le Mont-Berny.                                                                                                             |
| ALBVCIANI }       | 1 <sup>o</sup> La Folie, près Pierrefonds ; 2 <sup>o</sup> près le carrefour des Princesses (Trou Jacquot (Pl. III, f. 2). |
| ALBVCI }          | La Folie, près Pierrefonds.                                                                                                |
| AMANDO            | Le Mont-Berny (Pl. I, f. 8).                                                                                               |
| AMIANI            | Le Mont-Chyprès.                                                                                                           |
| ANDICADO          | Le Mont-Saint-Pierre (Pl. II, f. 6).                                                                                       |
| ASA               | Route du Moulin à l'entrée de forêt (Pl. I, f. 4.)                                                                         |
| ASIATI. F. M.     | Champlieu.                                                                                                                 |
| ATISSV            | Le Mont-Berny.                                                                                                             |
| ATTILLI           |                                                                                                                            |

| Noms des Potiers. | Lieux de leur découverte dans la forêt et les environs de Compiègne.          |
|-------------------|-------------------------------------------------------------------------------|
| AVONVS. F.        | 1° Le Mont-Berny; 2° La Carrière-du-Roi;<br>3° Le Mont-Chyprès (Pl. I, f. 3). |
| BANVI             | La route des Lorrains, près le Vivier-Corax<br>(Pl. III, f. 3).               |
| BOLLI             | Carrefour Sainte-Perrine.                                                     |
| BOVDVS. F.        | Champlieu.                                                                    |
| BRICCVS           | Champlieu.                                                                    |
| CANTORALLI. M.    | Champlieu.                                                                    |
| CAPITO            | Environs de Compiègne.                                                        |
| CASSIGNETI        | Champlieu.                                                                    |
| CASVRIVS. F.      | Champlieu.                                                                    |
| CATVINVS. F.      | Champlieu.                                                                    |
| CESORIN           | Champlieu.                                                                    |
| CILTVS. F.        | La Carrière-du-Roi.                                                           |
| CINNAMI           | Champlieu (Pl. III, f. 4).                                                    |
| M. CINIANI        | Champlieu.                                                                    |
| CINNINVS          | Le Mont-Chyprès.                                                              |
| CINIVSSI          | Canton des Rossignols.                                                        |
| CHINIARI. M.      | Champlieu.                                                                    |
| CINTVCENI         | Le Mont-Berny.                                                                |
| COBNIL....        | Champlieu.                                                                    |
| COMNERIS          | Champlieu.                                                                    |
| COSSO / FE.       | Canton du Buissonnet.                                                         |
| COSVRIO           | Le Mont-Berny.                                                                |
| CRACIS. M         | Champlieu.                                                                    |
| CRECIRO. OF.      | Le Mont-Berny.                                                                |
| OF. CRESHO        | Le Mont-Berny.                                                                |
| DIORATI           | Le Mont-Gannelon.                                                             |
| DIVICATVS         | 1° Le Mont-Berny; 2° Champlieu.                                               |
| DOLNICCVS         | Champlieu.                                                                    |
| DOMS              | Château-Bellant.                                                              |
| DOVISICO          | Le Mont-Berny.                                                                |
| DVROTIX. F.       | Champlieu.                                                                    |
| EPPILLI. OF.      | Champlieu.                                                                    |
| HABILIS. M.       | Le Mont-Berny.                                                                |
| HOAMIS            | Champlieu.                                                                    |



Noms des Potiers.

Lieux de leur découverte dans la forêt et les environs  
de Compiègne.

|                          |                                                                   |
|--------------------------|-------------------------------------------------------------------|
| IMPRIO                   | Champlieu.                                                        |
| IARVS. F.                | Le Mont-Chyprès.                                                  |
| IOENALIS. F.             | La Carrière-du-Roi.                                               |
| IVLIOS                   | Le Mont-Berny.                                                    |
| IVN.... (IVNI ?)         | Le Mont-Berny (Pl. I, f. 11).                                     |
| IVSTIMA                  | Champlieu.                                                        |
| LAXTVCS. F.              | La Carrière-du-Roi.                                               |
| LVCITVS                  | Le Mont-Berny.                                                    |
| LVPPA. F.                | Le Mont-Berny.                                                    |
| MAINVS                   | La Carrière-du-Roi.                                               |
| MAMMI. OF.               | Champlieu.                                                        |
| MARTIO                   | Le Mont-Berny.                                                    |
| MARTIALIS                | Le Mont-Chyprès (Pl. I, f. 3)                                     |
| MASALIA                  | Le Mont-Berny.                                                    |
| MATARI. M.               | Le Mont-Chyprès.                                                  |
| MATERN                   | Le Mont-Berny.                                                    |
| MAXI                     | Le Mont-Berny.                                                    |
| MAXIMI                   | Le Mont-Berny.                                                    |
| MENSSOR. FEC.            | Le Mont-Chyprès.                                                  |
| METTI. M.                | 1° Le Mont-Chyprès; 2° près le carrefour de<br>l'Etoile-la-Reine. |
| MIDEMERIVS (1)           | Canton du bois de Damart.                                         |
| MILIA.....               | Près le carrefour des Princesses (Trou-Jacquot).                  |
| MINAC. M.                | Le Mont-Berny.                                                    |
| MITRVS                   | Le Mont-Chyprès.                                                  |
| MONIANVS                 | Le Champ-à-Cailloux (territoire de Giraumont).                    |
| MOTTVS. F.               | Le Mont-Chyprès.                                                  |
| MOXI. M.                 | Canton du bois de Damart.                                         |
| NEOVRES                  | Champlieu.                                                        |
| NICINIOR. F.             | Canton des Rossignols.                                            |
| PATERNI                  | 1° La Carrière-du-Roi; 2° Le Mont-Berny<br>(Pl. III, f. 4).       |
| PATRIC.... (PATRICIVS ?) | Champlieu.                                                        |
| PAVLLI                   | Le Mont-Berny.                                                    |

(1) Le troisième groupe de ce mot est formé des lettres D et E entrelacées,  
et le quatrième des lettres M et E.

Noms des Potiers.

Lieux de leur découverte dans la forêt et les environs  
de Compiègne.

PECVLAR. F.

Champlieu.

PORIAM

Le Mont-Berny (Pl. II, f. 5).

PRIMI

Champlieu.

PRIMVS. F.

1° Champlieu ; 2° La Carrière-du-Roi ; 3° Le  
Mont-Chyprès ; 4° Canton des Rossignols ;  
5° Canton du bois de Damart (Pl. I, f. 9).

PRISCIANI. M.

Le Mont-Chyprès.

PRITTIVS

Champlieu.

RVFFI. MA.

Canton des Rossignols (Pl. I, f. 2).

OF. RVFI. M.

Le Mont-Berny.

RVFICV

Le Mont-Berny.

SACIRV. FE.

Le Mont-Berny.

SAMILLI. MA.

Le Mont-Chyprès (Pl. I, f. 7).

OF. SARRII.....

Le Mont-Berny.

SATIVS

La Carrière-du-Roi.

SATTOTIICII

Le Mont-Berny.

SATVRNINVS

1° Champlieu ; 2° La Carrière-du-Roi.

SAVANN.

Le Mont-Chyprès.

SAXOMER. F.

Le Mont-Berny (Pl. II, f. 4)

SCOTIVS

1° Le Mont-Berny ; 2° Sainte-Perrine.

SENALIS. M.

La Folie, près Pierrefonds.

SERVILIS. FE.

Le Mont-Berny.

OF. SEVERI

La Carrière-du-Roi.

SEVERIANI

Le Mont-Berny.

STATO

Le Mont-Berny.

TETLIOS

Le Mont-Berny.

TETTARO

Champlieu.

TITVLLI. M.

Le Mont-Berny.

TITVRONISO

Le Mont-Berny.

TOCCIVS

La Carrière-du-Roi.

TVLLVS. FE.

1° Le Mont-Berny ; 2° Le Mont-Chyprès ; 3° La  
Carrière-du-Roi.

TVVIMR

Le Mont-Gannelon.

VDVCVSI

Le Mont-Berny.

VELDVLI. M.

Le Mont-Berny.

VERECVND. FEC.

Champlieu (Pl. II, f. 2).

| Noms des Potiers. | Lieux de leur découverte dans la forêt et les environs<br>de Compiègne. |
|-------------------|-------------------------------------------------------------------------|
| VINCL. M.         | Le Mont-Berny.                                                          |
| OF. VITALIS       | Champlieu.                                                              |
| VOCANV. F.        | Le Mont-Berny.                                                          |

*Initiales ou Chiffres.*

|          |                                      |
|----------|--------------------------------------|
| O. M. P. | Le Mont-Berny (Pl. II, f. 3).        |
| C. C.    | Le Mont-Berny (Pl. II, f. 8).        |
| VI       | Le Mont-Saint-Pierre.                |
| VII      | Le Mont-Saint-Pierre (Pl. II, f. 7). |

Voici cent dix inscriptions qui, quoique provenant du même point, pour ainsi dire, présentent autant de noms différents ou variés.

Quelques-uns, par leur désinence, affectent la forme grecque, comme JULIOS et TETLIOS; d'autres rappellent l'élément gaulois comme CRECIRO, DIVICATUS, SACIRU et surtout DUROTIX, un autre aussi l'élément germanique, comme SAXOMER.

Tous ces noms, en général, pourraient faire l'objet d'une dissertation étymologique qui serait d'un véritable intérêt au point de vue de leurs affinités ou de leurs significations.

Il importerait également d'en rapprocher la liste de toutes celles déjà publiées sur le même objet : on pourrait ainsi en les comparant, en signalant l'identité de certains noms et de certaines estampilles, établir l'importance et l'étendue de la circulation des produits céramiques chez les Gallo-Romains, au-delà des lieux de fabrication.

En regrettant de ne pouvoir me livrer assez complètement à cette curieuse recherche, je me bornerai à rappeler que dans des régions voisines, à Vendeuil-Caply (Oise), à Amiens, à Bavai, on a rencontré plusieurs noms identiques à ceux de notre nomenclature.

Ils figurent, pour ceux de Bavai, dans le second supplément d'antiquités romaines et gauloises du chanoine J. de Bast (in-4° Gand, Veuve A. B. Stéven, 1813) et, pour ceux d'Amiens, dans une liste publiée par M. Ch. Dufour dans le tome ix des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*. Ceux de Vendeuil-Caply sont dans mes collections.

Ces noms identiques sont les suivants :

|               |                                                |
|---------------|------------------------------------------------|
| ALBVCIANI     | Amiens et Bavai, ALBVCI. Vendeuil-Caply.       |
| ASIATI. F. M. | Bavai ASIATICVS.                               |
| ATTISSV       | Bavai ATTICVS.                                 |
| BOVDVS        | Vendeuil-Caply.                                |
| CINNAM        | Vendeuil-Caply.                                |
| DIVICATVS     | Amiens.                                        |
| DVROTIX. F.   | Amiens.                                        |
| ERTIVS. F.    | Vendeuil-Caply.                                |
| IIABILIS. M.  | Bavai.                                         |
| JVN. . . .    | Amiens (JVNI).                                 |
| LVPPA. F.     | Bavai.                                         |
| MARTIALIS     | Bavai.                                         |
| MATERN.       | Bavai.                                         |
| METTI. M.     | Amiens.                                        |
| PATERNI       | Amiens.                                        |
| PAVLLI        | Amiens et Vendeuil-Caply.                      |
| PATRIC. . . . | Bavai, PATRICIVS Amiens.                       |
| PECVLIAIR. F. | Amiens et Nimègue (antiquités de) par J. SMET. |
| PRIMI         | Amiens.                                        |
| PRIMVS. F.    | Bavai                                          |
| PRISCIANI     | Vendeuil-Caply.                                |
| OF. RVFI. M.  | Amiens.                                        |
| SACIRV. FE.   | Amiens (SACIRO).                               |
| SCOTNS        | Bavai (SCOTIVS).                               |

|             |                  |
|-------------|------------------|
| SECVNDVS    | Vendeuil-Caply.  |
| OF. SEVERI  | Amiens.          |
| OF. VITALIS | Amiens et Bavai. |

Ainsi, sur une liste de 110 noms, nous en signalons déjà près d'une trentaine dont les similaires se trouvent les uns à 20, les autres à 30 lieues de distance. Que serait-ce si, au lieu d'être limité, le rapprochement que j'essaie était général.

Il serait à craindre que la particularité de beaucoup de ceux que je ne rencontre ni à Bavai, ni à Amiens, s'effaçât devant d'autres listes.

Quoiqu'il en soit, je ne crois pas être téméraire en affirmant qu'un assez grand nombre attendront longtemps encore leurs identiques et que notre contrée aura fourni un important contingent aux noms et aux estampilles des céramistes de la Gaule-Belgique.

---

## NOTE

SUR

# PHILIPPE DE BEAUMANOIR ET GAUTIER BARDIN

PAR M. ALEX. SOREL, MEMBRE TITULAIRE (1)

---

Tout le monde connaît, ne serait-ce que de nom, les *Coutumes du Beauvoisis*, ce livre remarquable dû à la plume de Philippe de Beaumanoir, mais bien peu de gens savent les détails de la vie de ce grand jurisconsulte du treizième siècle.

M. le comte Beugnot lui-même, dans la savante édition de ces *Coutumes* publiée en 1842 par la *Société de l'Histoire de France*, s'est beaucoup étendu sur notre législation au moyen âge, puis se bornant à dire que Philippe de Beaumanoir était né en Picardie, et passant en revue les diverses fonctions qu'il avait exercées pendant sa vie, il a constaté que Loysel, du Cange et la Thaumassière n'avaient recueilli sur lui, que des faits peu nombreux et sans intérêt. Les biographes modernes n'en ont guère dit davantage, et la personnalité de Philippe de Beaumanoir serait restée obscurcie par un nuage épais, si les recherches patientes et laborieuses de M. Bordier, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, n'étaient venues l'en dégager.

M. Bordier, que la Société historique de Compiègne est

(1) Cette note a été lue dans la séance du 19 février 1874.

lière de compter parmi ses membres correspondants, vient de publier le résultat de ces recherches de vingt années et les révélations que contient son livre sont de nature à fixer à tous les points de vue, l'attention des habitants de l'arrondissement de Compiègne (1).

C'est, en effet, dans le petit hameau de Beaumanoir, à quelque distance de Remy, dans le canton d'Estrées-Saint-Denis, c'est-à-dire, tout près de Compiègne que l'illustre auteur des *Coutumes du Beauvoisis* a vu le jour, vers la fin de 1246 ou dans les premiers mois de 1247. \*

Ce hameau ne consistait guère alors qu'en une maison ou château tenu à cens de l'abbaye de Saint-Denis, et situé au milieu de champs qu'on appelait la Terre-Bernard ; dans l'enceinte du château se trouvait une chapelle pour l'entretien de laquelle l'abbé de Saint-Denis abandonna, en 1222, la dime qu'il recevait pour la Terre-Bernard.

Philippe de Beaumanoir appartenait « à une famille alliée aux principales dynasties seigneuriales de la contrée » et qui occupa « durant les douzième et treizième siècles un rang des plus honorables parmi la noblesse Beauvaisine. » L'un de ses ancêtres, Pierre de Remi, passe pour avoir été le chevalier qui, à la bataille de Bouvines, commandait les milices Compiégnoises et se conduisit avec la plus grande bravoure.

Dans sa jeunesse Philippe de Beaumanoir s'adonna à la poésie. Il composa notamment deux romans héroïques qui eurent pour titre, l'un *la Manekine*, l'autre *Jehan de Dam-*

(1) En 1868, M. Bordier publia dans le tome VII des *Mémoires de la Société académique de l'Oise* (p. 59), la première partie de son travail sur Philippe de Beaumanoir. La seconde contenant les *Poésies* du célèbre juriconsulte, parut en 1868 dans le tome VIII de la même publication (p. 79).

M. Bordier a réuni ces deux parties dans un seul volume tiré à un petit nombre d'exemplaires, augmenté de documents nouveaux et enrichi de plusieurs planches remarquables. Ce volume a pour titre : PHILIPPE DE REMI, sire de BEAUMANOIR, 1246-1296. — Paris, librairie Techener, rue de l'Arbre-Sec, 52. — 1873.

*martin et Blonde d'Oxford*. Dans le premier de ces poèmes, qui contient le récit d'une princesse de Hongrie obligée de fuir son pays et d'aborder l'Angleterre en traversant l'Italie et le Nord de la France, le futur jurisconsulte ne se piqua pas d'une très-grande érudition en matière de géographie, car il fait embarquer son héroïne sur les rivages de la Hongrie, absolument comme si cette contrée avait été au bord de la mer Baltique, et plus loin il lui fait franchir en douze jours sur un simple batelet la distance qui sépare Rome de l'Ecosse, et encore ne consacre-t-il que quatre vers pour cette longue traversée; mais quand il arrive à décrire les parages qui lui sont chers, il le fait avec amour et se délecte en s'inspirant des souvenirs poétiques du sol natal. C'est ainsi qu'il montre le roi d'Ecosse débarquant auprès de Bruges, traversant Gand et Lille, entrant dans le Vermandois, passant à Corbie et venant se loger dans le château de Ressons-sur-Matz, où il doit assister à un grand tournoi, dans lequel il remporte le prix. Philippe de Beaumanoir consacre un grand nombre de vers à la description de cette fête chevaleresque. Il énumère tous ceux qui y assistèrent :

« Boulensisien et Artisien,  
Brebençon et Vermendisien,  
Flamenc et Normant et Pouchier, (1)  
Alemant, Thiois et Baivier,  
Tout cil a Ressons descendirent  
Et par les fenestres hors mirent  
Mainte escu et mainte banière  
De mainte diverse manière.  
De l'autre part devers Gornay  
Vinrent Biauvoisin, bien le say,  
Berruier, Breton et François  
Et Poitevin et Hurepois  
Et Champenois tout ensement;  
Cist vinrent au tournoiement.

(1) Gens du Ponthieu (2670<sup>me</sup> vers et suiv.).



A Gornay sont cist descendu  
Ainsi ont le jour atendu  
Que devoit estre li tournois ;  
Et quant ils vindrent de manois  
La messe oïrent ; puis s'armèrent  
Et dessus leurs destriers montèrent  
As cans vinrent pour tournoier  
Ce puet as couars anoiier. »

Indépendamment de ces deux poèmes, Philippe de Beaumanoir rima des *Saluts d'amour*, sortes de tirades qui commençaient « par une salutation à la dame dont le poète faisait l'éloge » ; quelques pièces galantes et deux *fatrasies* où il est question encore de Ressons et de Gournay-sur-Aronde.

Plus tard il devint prévôt de la seigneurie de Nanteuil-le-Haudouin, et c'est dans l'exercice de cette fonction qu'il conçut le projet d'écrire son livre des *Coutumes du Beauvoisis*. Appelé ensuite, en 1279, à la dignité de bailli de Clermont, il en demeura investi jusqu'en 1282. Deux ans après, il devint sénéchal de Poitou, puis de Saintonge et au mois d'août 1289 il fut nommé bailli de Vermandois ; la même année il partit pour Rome où l'appelait une mission dont le roi l'avait chargé auprès du Saint-Siège. Deux ans plus tard, on le retrouve à Saint-Quentin prenant part à l'organisation de l'armée qui devait envahir le Hainaut, et en 1292 il devient bailli de Senlis, fonction qu'il exerça jusqu'au 7 janvier 1296 jour où il mourut au Moncel dans le domaine patrimonial, dont il reste encore quelques traces, et dont la Société historique a conservé un agréable souvenir à raison de la charmante excursion qu'elle fit le 1<sup>er</sup> août 1872, et de la photographie de l'ancienne abbaye de Moncel que nous a si gracieusement offert notre collègue M. E. Delarche.

Le corps de Philippe de Beaumanoir fut amené à Compiègne et inhumé dans l'église du Couvent des Dominicains, auxquels succédèrent les Jacobins au dix-septième siècle.

Dom Gillisson a vu et relevé en partie l'inscription qui figurait alors sur la pierre tumulaire. L'illustre jurisconsulte y était représenté en costume de guerre avec un écu portant trois quintes feuilles. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'ancien couvent des Dominicains que l'emplacement où il se trouvait et quelques vestiges qui sont conservés par notre dernier président annuel, M. le baron de Bicquille, avec ce culte dont il entoure tout ce qui peut raviver le souvenir du Compiègne d'autrefois, mais malheureusement la pierre tombale du sire de Beaumanoir a complètement disparu.

Indépendamment de ces détails biographiques sur l'auteur des *Coutumes du Beauvoisis*, le livre de M. Bordier renferme encore, sous forme de pièces justificatives, un grand nombre de documents d'un intérêt exceptionnel pour notre histoire locale. Ce sont, pour la majeure partie, des actes et des sentences émanés de Philippe de Beaumanoir alors qu'il était bailli de Clermont et de Senlis. Parmi ces documents figure notamment, une sentence rendue le 25 mars 1294 entre la ville de Compiègne et l'abbaye de Saint-Corneille à raison de certains droits de forage et de minage revendiqués de part et d'autre.

Il était impossible de faire une étude approfondie sur Philippe de Beaumanoir sans rencontrer le nom de Gautier Bardin qui fut son contemporain et qui comme lui exerça les fonctions de bailli de Vermandois. M. Bordier a reproduit le texte de trois actes de l'administration de Gautier Bardin. Le premier de ces actes contient une injonction faite en 1266 aux villes de Compiègne et de Noyon de conduire à Tours à l'octave de la fête de Notre-Dame, un certain nombre de sergents pour le service du roi.

De plus, M. Bordier a fait graver le portrait de Gautier Bardin tel qu'il existe sur le tombeau qu'on peut voir encore dans l'église de Pierrefonds où il a été inhumé en 1305.

Cette pierre tumulaire est de toute beauté et si plus tard l'action du temps ou quelque circonstance imprévue réservait à cette curieuse épave du treizième siècle, le même sort qu'à la pierre tumulaire de Philippe de Beaumanoir, on aurait du moins la consolation d'en posséder une fidèle reproduction. Ajoutons que par une gracieuseté dont chacun de nous lui saura gré, M. Bordier a bien voulu abandonner à la Société historique de Compiègne la propriété de la planche qui a servi à la gravure du portrait de Gautier Bardins et grâce à cette libéralité, nous pourrons, à notre tour, enrichir nos prochains mémoires de la physionomie de ce bailli de Vermandois.

# COMPTE-RENDU

## DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ

Pendant l'Année 1873

PAR M. A. DE MARSY, SECRÉTAIRE <sup>(1)</sup>

---

MESSIEURS,

Après les paroles que vous venez d'entendre de la bouche de notre président et la brillante esquisse qu'il vous a tracée des travaux les plus saillants qui ont marqué vos dernières séances, ma tâche, déjà difficile, le devient encore plus ; aussi aurai-je besoin de toute votre indulgence pour me faire pardonner de descendre, ainsi que me le prescrit le règlement, dans un examen minutieux de vos actes de l'année 1873.

En présentant, il y a quelques mois, pour la première fois au Comité des travaux historiques un fascicule de nos publications, M. Jourdain, membre de l'Institut, exprimait, dans les termes les plus bienveillants, la satisfaction qu'il éprouvait en voyant que notre jeune Société, après avoir résisté à l'orage qui menaçait de l'emporter, avait commencé à mettre à profit, dans l'intérêt des études historiques, les loisirs de la paix.

C'est à nous aujourd'hui d'examiner si les efforts que nous

(1) Lu dans la séance du 15 janvier 1874.

avons faits pour mériter les encouragements qui ont été ainsi donnés à nos premiers travaux sont suffisants.

C'est ce que je vais essayer de montrer, et la rapide revue des sujets qui ont été traités dans vos séances vous rappellera que beaucoup d'entre nous ont tenté, dans la limite de leurs aptitudes et de leurs loisirs, de payer leur dette à notre association. Le nombre pourrait cependant en être plus grand et nous devons espérer que tôt ou tard vous répondrez tous à l'appel de votre président.

L'histoire de Compiègne, si intéressante à tant de titres, a appelé sur bien des points différents, l'attention de plusieurs d'entre vous. En tête vous avez retrouvé M. de Bicquille qui continue sa laborieuse exploration du sol Compiégnois et qui, dans une de vos dernières réunions, nous a présenté le résumé de ses recherches sur la Cour-le-Roi sous les Mérovingiens et nous a retracé, sous les couleurs les plus brillantes, le tableau du séjour des souverains de la seconde race à Compiègne.

Curieux d'étudier dans leurs sources mêmes, les origines de nos institutions locales, M. Méresse a commencé l'exploration du fonds de Compiègne aux archives de l'Oise, M. Michel a cherché dans les documents conservés à notre hôtel-de-ville, les détails qui avaient été négligés par M. de Lépine, dans un premier inventaire, que, malgré sa brièveté, nous serions heureux de voir imprimer, ainsi que vous en avez fait exprimer le vœu au Conseil municipal. Vos recherches ne se sont bornées là et vous avez accueilli avec empressement l'offre que vous adressait M. Viollet de vous communiquer la liste des pièces relatives à notre ville, conservées aux Archives Nationales. Telles sont les principales sources de matériaux signalées à votre attention et auxquelles vous ne manquerez pas de puiser, ainsi que dans nos journaux locaux, que vous a fait connaître M. Francis de Roucy

et dans lesquels se trouve renfermée l'histoire de Compiègne depuis le commencement de ce siècle.

A côté de ces études générales, vous avez vu élucider quelques points particuliers de nos annales : M. A. de Roucy vous a parlé par exemple du Val-des-Ecoliers et de la relique de saint Louis qui y était vénérée ; M. le comte d'Yanville vous a rappelé les fêtes célébrées en 1744 à l'occasion du rétablissement de la santé de Louis XV, et votre secrétaire a fait passer sous vos yeux un certain nombre de pièces et d'extraits relatifs aux faits historiques arrivés à Compiègne du temps de Charles VI et aux mœurs de cette époque.

L'an dernier, je vous annonçais la formation d'une commission de biographie locale. Malgré des séances suivies, cette commission n'a pu encore achever sa tâche, mais, plusieurs d'entre vous, en lui apportant des matériaux, vous ont fait connaître des détails ignorés sur quelques-uns de nos compatriotes. M. Leveaux a reconstitué la physionomie originale du poète-comédien Mague de Saint-Aubin, dont la vie semble un chapitre d'un autre *Roman-comique*. M. Paisant, en vous racontant une excursion à Grandfresnoy, a rappelé les souvenirs du prieur Gui Loysel, ecclésiastique et magistrat distingué de la fin du seizième siècle. Enfin, Pierre Bergeron, Gautier de Compiègne, les Godefroy et le père Médard ont trouvé place dans cette galerie qui s'augmentera encore tout à l'heure de la notice sur les frères Gréban, notice, dont l'étude sur les mystères représentés à Compiègne, que M. Sorel, nous lisait précédemment, semblait l'introduction toute naturelle.

L'archéologie a conservé dans vos études le rang qu'elle occupait les années précédentes ; M. le général Morin, l'un de vos membres honoraires, a bien voulu vous exposer les résultats pratiques auxquels l'avaient amené ses études sur le chauffage des thermes romains de la forêt de Compiègne.

M. Laffolye, pour vous payer sa dette de bienvenue, vous a montré les dessins qu'il a relevés sur des mosaïques romaines et du moyen-âge qui subsistent encore en Béarn, et il a su tracer en même temps un tableau de l'art des mosaïstes jusqu'au treizième siècle ; M. le docteur Colson, que nous avons souvent le plaisir de voir à nos séances, vous a soumis ses observations sur une statuette de bronze de la collection de M. de Beausnier qui lui paraît offrir un exemple du culte rendu à l'Oie par les Romains. M. l'abbé Gordière a continué à vous communiquer ses études sur le prieuré de Saint-Amand, et M. le général Morin vous a engagés à rechercher les points des environs de Jonquières qui ont servi à Lacaille, Delambre et Méchin pour la triangulation de la France.

Nos excursions ont continué comme les années précédentes et d'abord, guidant à votre tour vos collègues du Comité archéologique de Senlis, vous les conduisiez à travers notre ancien Compiègne, dont MM. de Bicquille et Méresse leur racontaient l'histoire en même temps qu'ils leur faisaient examiner son importance au point de vue archéologique : Je disais ancien Compiègne, et chaque jour, en effet, notre ville change d'aspect ainsi que vous le faisiez remarquer M. Leveaux dans les pages où il comparait seulement notre ville actuelle, à ce qu'elle était il y a vingt ans.

Morienval a mérité une nouvelle visite et vous avez constaté avec plaisir les réparations intelligentes effectuées à son église depuis quatre ans ; le même jour, vous avez vu Lieu-Restauré et la tour de Vez, cette sentinelle avancée de Pierrefonds, dont M. Paillet, notre collègue, nous a fait les honneurs.

Dans l'excursion suivante, c'est M. Peyrecave qui s'était constitué votre guide et qui est devenu votre hôte ; ce jour-là vous avez vu Bellenglise, Beauvoir, Lassigny, le Plessier-de-Roye, etc. D'autres communications ont fait revivre le

souvenir d'excursions antérieures. Ainsi, M. Paisant vous a rappelé Grandfresnoy, son clocher et sa croix ; ainsi, M. Cauchemé vous a retracé la curieuse cheminée de Rethondes, et M. Beaurin vous a entretenus d'une visite faite à Saint-Jean-aux-Bois avec M. Henri Martin. Il me reste à vous parler encore d'une excursion plus lointaine peut-être, mais qui s'est faite sans peine ni déplacement. La course numismatique que M. du Lac vous a fait faire dans sa riche collection, vous montrant successivement les jetons et méreaux des villes de Picardie, et complétant ainsi ses recherches sur la numismatique locale. Au même membre, dont le zèle ne se ralentit pas, vous devez d'avoir dirigé les travaux de la commission des estampages qui a exploré une partie du canton de Compiègne. Grâce à M. Cauchemé, vous ne craignez plus de voir disparaître complètement ces vieux souvenirs ; et plus heureux même, vous avez pu rapporter au musée la pierre de Marie du Guast dont la commune de Saint-Jean a bien voulu se dessaisir pour notre collection.

J'aurai terminé ce résumé des travaux lus à vos séances, lorsque je vous aurai signalé deux études qui, quoique intéressantes, s'écartent du cadre ordinaire de nos travaux et rentrent dans le domaine de l'histoire générale : ce sont les recherches sur les préjugés répandus dans toutes les classes de la société, de M. le docteur Douvillé, et les erreurs et anachronismes renfermés dans les auteurs modernes les plus répandus, de M. l'abbé Lecot.

Mais, ma tâche ne doit pas se borner à cette seule énumération des mémoires qui vous ont été lus, des communications qui vous ont été adressées ; dans diverses circonstances, vous avez eu à sortir de ce cercle, et c'est ainsi que j'ai à vous rappeler comment, pour répondre à un questionnaire de M. le ministre de l'instruction publique, vous avez eu à rechercher les traces laissées dans notre pays par l'en-



seignement primaire antérieurement à la révolution. Un mémoire rédigé par les frères des écoles chrétiennes vous a été soumis à cette occasion et un de vos prochains volumes renfermera, sous forme de rapport, l'histoire de cette utile institution à Compiègne.

Grâce à l'initiative éclairée du préfet de l'Oise, M. Choppin, diverses mesures ont été prises dans l'intérêt des études historiques et vous avez été appelés à vous y associer ; je vous rappellerai notamment, la création d'un fonds des monuments figurés aux archives de l'Oise, et la proposition tendant au classement de nouveaux édifices sur la liste des monuments historiques. Tout à l'heure, M. le président vous rappelait les démarches que vous avez eu à faire pour empêcher la dispersion du musée gallo-romain, il me reste maintenant à vous dire quelques mots du monument que nous allons élever à Pierre d'Ailly. Vous savez tous avec quelle faveur cette proposition faite par M. de Bicquille a été accueillie par vous, par vos correspondants et les sociétés avec lesquelles vous êtes en rapport, ainsi que l'appui bienveillant que nous avons trouvé près du préfet ; chaque jour le chiffre des souscriptions augmente. Grâce au zèle de notre ancien président, le promoteur de cette œuvre ; au talent de M. Laffolye, l'habile architecte qui veut bien nous prêter son concours éclairé ; grâce enfin au gouvernement, qui a déjà comme vous allez l'apprendre, coopéré à notre œuvre en nous accordant les marbres nécessaires, la réussite de notre projet est aujourd'hui assurée et la Société, en rendant hommage à un de nos plus illustres compatriotes, aura dès maintenant laissé des traces durables de son existence.

Laissez-moi, en terminant, Messieurs, vous signaler l'importance croissante que prend notre association, dont le nombre des membres titulaires dépasse quatre-vingt-dix. Nous avons eu de nombreuses admissions cette année, soit comme

membres titulaires, soit comme correspondants, et si la mort est venue frapper dans nos rangs, les vides qu'elle y a faits, quelque douloureux qu'ils soient, ont été du moins fort peu nombreux. Vous avez en effet perdu seulement trois de vos correspondants : M. de Caumont, le rénovateur des études archéologiques en France, M. Renou, l'un de vos fondateurs, mort presque à son arrivée aux Indes, et M. de Lépinois, l'auteur des *Recherches sur les comtes de Clermont*.

---

# EXTRAITS

## DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

---

SÉANCE DU 16 JANVIER 1873

M. le baron de Bicquille, élu président dans la dernière séance, remercie ses collègues de l'honneur qu'ils lui ont fait en l'appelant à diriger leurs travaux pendant l'année 1873. C'est à la société qu'il doit d'avoir repris des recherches archéologiques interrompues depuis de longues années, et le choix de ses compatriotes est un précieux encouragement pour ses études. En terminant, M. le baron de Bicquille demande à la Société de voter des remerciements à MM. de Rousy et du Lac, président et vice-président pour 1872.

M. de Rousy répond en quelques mots aux paroles bienveillantes adressées par M. de Bicquille au bureau sortant. M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal et dépose sur le bureau diverses publications offertes à la Société.

M. le Président communique une lettre de M. le Recteur de l'Académie de Paris, demandant à la Société des renseignements historiques sur l'organisation de l'instruction primaire. La Société, après une discussion à laquelle prennent part MM. Méresse, Leveaux et de Marsy, charge une commission composée de MM. Leveaux, Méresse, l'abbé Bourgeois, Che-

vallier, du Lac, de Lambertye et Sorel, de rédiger une réponse à la lettre de M. le Recteur.

Admission, comme membres titulaires, de MM: Charles Villemont, Eugène Mauprivez, le docteur Douvillé et le vicomte Edgard de Fromessant ; et comme correspondants de MM. Lebrun-Dalbanne, président de la Société Académique de de l'Aube, et Charles Lair.

M. de Marsy présente le compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1872 (1).

M. Leveaux lit une notice biographique sur Mague de Saint-Aubin, comédien et auteur dramatique, né à Compiègne. Après avoir retracé les épisodes de la vie de ce personnage, l'honorable vice-président donne l'analyse de plusieurs de ses ouvrages (2).

M. l'abbé Gordière continue la lecture de son travail sur le prieuré de Saint-Amand de Machemont, et retrace les premières années de l'existence de ce monastère, d'après les chartes de l'évêché de Tournai, conservées aux archives de Belgique.

M. Méresse communique un inventaire de la seigneurie de Braine à la fin du dix-septième siècle ; il s'attache d'abord à signaler les rapports qui rattachent Braine à Compiègne, et analyse ensuite les principaux passages de ce document.

---

## SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1873

Envoi des publications de la Société académique de Laon, de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure et du

(1) Ce compte-rendu est imprimé dans ce volume, p. 5.

(2) Voir cette étude dans ce volume, p. 71.

Comité archéologique de Senlis, et de brochures de MM. Lebrun-Dalbanne et Travers.

Sur la proposition des membres du bureau, la Société vote des remerciements à M. Mouronval, bibliothécaire de la ville, pour les soins apportés par lui dans le classement des livres adressés à la Société, et lui décerne le titre de membre correspondant.

Admission comme membres titulaires, de MM. Eucharis Delarche, Plommet, greffier du tribunal civil, Paillet, juge d'instruction, Brégeault, juge suppléant, et le comte Jacques de Bréda.

Suivant la demande de M. le Ministre de l'instruction publique, la Société décide qu'elle enverra le premier fascicule de son Bulletin à l'Exposition universelle de Vienne, pour figurer dans l'exposition collective du ministère.

M. de Roucy offre à la Société, pour le musée, au nom de M. Moreau père, un sou d'or de Valentinien I<sup>er</sup>, un écu d'or de Charles VIII, et un denier d'argent d'Etruscille.

M. Sorel donne lecture d'une notice sur les mystères représentés à Compiègne au moyen-âge (1). Il rappelle d'abord l'établissement à Paris, à la fin du quatorzième siècle, de la première confrérie de la Passion, et entre dans des détails sur l'organisation des représentations théâtrales données par les confrères. Il réunit ensuite un certain nombre de renseignements sur les mystères joués à Compiègne dès 1451, et analyse plusieurs des pièces qui furent représentées dans notre ville.

M. l'abbé Lecot, s'aidant de notes recueillies par M. A. de Pommery, relève un certain nombre d'erreurs manifestes ou d'anachronismes qui se sont glissés dans les œuvres de MM. Nisard, Guizot, Janin, etc. •

(1) Cette notice est imprimée dans ce volume, p. 35 et suivantes.

## SÉANCE DU 17 MARS 1873

Envoi du bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest. Hommage par M. Méresse, au nom de M. P. Viollet, d'un relevé des documents concernant Compiègne, qui existent aux Archives Nationales ; par M. Poignant, du bulletin judiciaire de Compiègne, de 1831 à 1837.

Admission de M. Paul Viollet, archiviste aux Archives Nationales, comme membre correspondant.

A l'occasion de la communication faite par M. Viollet, la Société exprime le vœu que le conseil municipal prenne les mesures nécessaires pour faire imprimer l'inventaire des archives de la ville de Compiègne, dressé par M. de Lépinois.

M. de Bicquille y entretient la Société du musée gallo-romain établi dans les dépendances du palais, et qu'il y a lieu de craindre de voir enlever de Compiègne.

Il propose à la Société d'émettre un vœu motivé pour la conservation à Compiègne de cette collection exclusivement locale, formée des objets recueillis dans les fouilles exécutées par M. de Roucy dans la forêt de Compiègne.

La rédaction proposée par M. de Bicquille y est mise en délibération et adoptée. M. le président est chargé de la faire parvenir à M. le ministre de l'instruction publique.

M. le docteur Douvillé donne lecture d'un travail sur les préjugés répandus dans toutes les classes de la Société.

---

## SÉANCE DU 17 AVRIL 1873

Envoi du Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie et de brochures de MM. Corblet et A. Rendu.

M. le président communique à la Société, la correspondance qu'il a échangée avec M. le ministre de l'instruction publique et avec différents personnages, au sujet du musée gallo-romain, correspondance d'où résulte l'assurance presque complète que le musée sera conservé à Compiègne.

M. le président annonce ensuite la mort de M. Renou, ancien membre titulaire de la Société, décédé à Yanaon. Les regrets causés par cette perte seront mentionnés au procès-verbal.

M. Francis de Roucy donne lecture d'un travail sur les journaux à Compiègne (1). Il retrace d'abord l'histoire des feuilles périodiques depuis l'époque romaine jusqu'à la fin du seizième siècle, où parurent les premiers journaux français. Il signale ensuite la publication du *Mercure* et de la *Gazette*, et nous montre le journalisme établi seulement à Compiègne dans les dernières années du dix-huitième siècle, en 1786 où paraissent les *Affiches du Beauvaisis*, rédigées par Bertrand. Il indique les différentes modifications subies par cette feuille, et conduit cette étude jusqu'à nos jours.

M. du Lac place sous les yeux de la Société un certain nombre de jetons picards faisant partie de sa collection. Nous signalerons d'abord ceux de Jean de la Forge, conseiller du roi et receveur général de Picardie, de Jean de Monchy, seigneur de Senarpont, lieutenant général, et d'autres de la chambre de commerce de la province, puis une série de pièces relatives aux évêques des innocents et des fous d'Amiens, pièces dont plusieurs sont inédites, et enfin une collection de méreaux de la collégiale de Saint-Wulfran d'Abbeville.

M. du Lac promet de continuer ce travail à une des prochaines séances de la Société.

(1) Imprimé dans ce volume, p. 82 et suivantes.

SÉANCE DU 15 MAI 1873

Envoi des mémoires de la Société des antiquaires de France et de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. Hommages par M. Paul Viollet, de son travail intitulé : *Caractères collectifs des propriétés immobilières*, et par MM. de Lagerberg, Lucas et de Caix de Saint-Aymour, de diverses brochures.

M. de Marsy annonce la mort de M. de Caumont, membre correspondant de la Société. Il rappelle les services rendus depuis un demi-siècle par M. de Caumont, qui peut être considéré comme le rénovateur des études archéologiques en France, et auquel on doit la conservation d'un grand nombre de nos monuments historiques et la création de la plupart des sociétés savantes des départements.

M. Laffolye communique un certain nombre de dessins de mosaïques conservées dans des églises du Béarn. Nous extrayons de la communication qu'il a faite, en même temps, les renseignements suivants sur les caractères généraux de ces monuments, laissant de côté la description de ces morceaux.

Les mosaïques du Béarn appartiennent à deux époques distinctes ayant chacune un style, un caractère particulier, facile à préciser : l'époque gallo-romaine (1), l'époque romane (2).

Les mosaïques gallo-romaines ont des rapports frappants avec celles que l'on voit en Italie ; les autres datent du onzième siècle, et entre le huitième et le neuvième, se place l'invasion des Normands, qui détruisirent par le pillage et l'incendie les villes et les villages de toute cette partie du

(1) L'époque gallo-romaine comprend les mosaïques de Pondoly, Jurençon, Bielle, Taron.

(2) Les mosaïques les plus remarquables du onzième siècle, sont celles de Lescars et de Sordes.



Midi. Malgré ces désastres, l'art mosaïste ne fut point perdu ; la tradition se conserva, et lorsque en 1068, au concile de Toulouse, le légat du Pape enjoignit aux évêques de faire reconstruire leurs églises, il fut facile de trouver des ouvriers habiles qui déroulèrent dans les églises, comme un brillant tapis, les mosaïques aux vives couleurs. Une chose d'ailleurs, devait contribuer à conserver la pratique de cet art, la facilité de se procurer du marbre.

Pendant la période d'invasion, un mouvement artistique s'était produit dans l'Orient, un art nouveau, symbolisant les dogmes de la religion chrétienne, venait ouvrir une nouvelle voie aux artistes, et si l'on voit encore dans les mosaïques de Lescars et de Sordes quelques motifs empruntés à la tradition romaine, on y trouve en même temps les caractères les plus saillants de l'art byzantin.

Dans les mosaïques gallo-romaines, on retrouve les bordures imbriquées, les torsades, les couronnes de feuilles de laurier des mosaïques antiques ; les figures sont nues ou drapées, les sujets sont empruntés à la mythologie.

Dans les mosaïques romanes, on ne retrouve plus les feuilles de laurier et de lierre, chères à la mosaïque antique, le figuier les a remplacées. La feuille et les grappes de raisin ont un autre caractère.

Dans le dessin des animaux apparaît l'influence d'un style nouveau ; les corps se sont allongés, il est impossible de ne pas être frappé de leur ressemblance avec les animaux héraldiques ; ce sont déjà ces formes maigres qui caractérisent si bien l'époque où est né l'art héraldique.

Les figures ne représentent pas de sujets mythologiques, mais des événements contemporains ; les personnages portent le costume de l'époque.

Ajoutons, pour terminer cette nomenclature des principales différences qui existent entre les mosaïques de ces deux

époques, que les entrelacs ont pris un caractère différent, le filet milieu s'est élargi, les couleurs sont alternées et il forme un ruban qui se déroule comme pour faire au sujet un cadre plus brillant.

Les rosaces et surtout les rinceaux n'ont plus la symétrie romaine, l'influence byzantine y est parfaitement évidente; le style, le dessin, les arrangements de couleurs rompent complètement avec la tradition antique.

L'exécution offre elle-même des caractères particuliers. Dans les mosaïques romanes, selon les conditions, les formes, les dimensions, ils s'adaptent à l'importance des motifs, à l'objet qu'ils doivent représenter. Ainsi la défense de sanglier de la chasse de Lescars, est d'un seul morceau, les ongles et les griffes des animaux sont taillées en triangles allongés, etc., etc.

Si le caractère et l'originalité sont plus accentués dans les mosaïques romanes, les moyens d'exécution sont plus simples et procèdent de teintes plates, de même que les peintures de la même époque.

M. Laffolye offre en terminant sa lecture, des photographies de ces mosaïques pour l'album de la Société, où elles pourront être utilement consultées par tous nos collègues.

M. de Marsy signale à l'attention de M. Laffolye deux tapisseries conservées au château de Pau et qui, d'après le livret, représentent le palais de Compiègne. Notre nouveau collègue veut bien promettre d'examiner ces deux tapisseries dans un voyage qu'il compte faire prochainement en Béarn (1).

M. l'abbé Gordière continue la lecture de son travail sur le prieuré de Saint-Amand de Machemont, et insiste particuliè-

(1) M. Laffolye a examiné depuis toutes les tapisseries historiques du château de Pau, et a constaté qu'aucune d'elles ne représentait l'ancien palais de Compiègne, et que les indications portées dans le guide du château étaient le résultat d'une erreur.

rement sur les donations faites à cet établissement par Main-sende, dame de Tracy, qui semble être la première femme agrégée à ce couvent.

M. Charles Beaurin rend compte à la Société d'une visite qu'il a eu dernièrement l'occasion de faire à Saint-Jean-aux-Bois, avec M. Henri Martin, et présente au nom de ce grand historien, quelques observations sur les moyens à employer pour assurer la conservation de cet édifice si intéressant pour notre archéologie locale. La Société, après une discussion à laquelle prennent part quelques-uns de ses membres, croit ne pouvoir faire actuellement aucune démarche utile. L'État a consacré déjà une somme importante pour la consolidation de cette église, et d'autre part la situation financière du département oblige la Société à observer une grande réserve et à ne pas insister actuellement, pour que des dépenses soient faites pour la réparation de cette église, dont le classement parmi les monuments historiques assure la conservation.

M. de Roucy remet, au nom de notre collègue M. Cauchemé, un dessin rehaussé en couleurs, et exécuté d'une façon remarquable, de la cheminée du pavillon de Rethondes. Ce dessin conservera au moins le souvenir d'un morceau très curieux dont les peintures tendent de plus en plus à disparaître.

M. Méresse présente des considérations sur les Archives de l'Oise ; il signale le grand nombre de documents renfermés dans ce dépôt sur le sujet de nos études, et il engage ses collègues à faire le plus souvent possible des recherches dans cette gigantesque collection dont notre collègue M. Armand Rendu a entrepris un dépouillement qui, malheureusement, marche trop lentement au gré de notre impatience. M. Méresse communique quelques extraits de documents

qu'il a copiés aux archives, et termine en signalant à la Société un travail de M. Rendu sur le *Castellum stativum* de Montigny-les-Maignelay.

M. de Bicquille, président, annonce qu'il a reçu de M. le président du Comité archéologique de Senlis, la nouvelle de sa nomination et de celle de MM. du Lac, Leveaux, Méresse, de Marsy et Delarche, en qualité de membres correspondants de cette association. Il a, au nom de ses collègues, adressé au Comité archéologique de Senlis, une lettre collective de remerciements, en exprimant le plaisir qu'il éprouve de voir ces nouveaux liens unir, plus étroitement encore, les deux Sociétés de Compiègne et de Senlis.

La Société s'occupe ensuite de projets d'excursions.

---

#### SÉANCE DU 19 JUIN 1873

M. de Marsy dépose sur le bureau les ouvrages suivants adressés à la Société : Mémoires des sociétés académiques de Cherbourg, St-Quentin, Rambouillet et Senlis ; quatre volumes du Bulletin des Antiquaires de la Morinie ; la Romania, n° 5 ; M. Viollet, Prières des membres des familles royales de France ; Ministère de l'instruction publique, liste des sociétés correspondantes.

M. le docteur Colson, président du Comité archéologique de Noyon, présent à la séance, est invité à prendre place au bureau et offre à la Société diverses brochures dont il est l'auteur.

M. du Lac offre au nom de M. le comte Coustant d'Yanville, un exemplaire de sa belle publication sur la Chambre des Comptes de Paris et veut bien se charger d'en faire un

compte-rendu à une des prochaines séances de la Société.

Admission, comme membres titulaires, de MM. Tripier, sous-préfet de Compiègne ; l'abbé Choron, curé de Choisy-au-Bac ; Fessart, sous-inspecteur des forêts ; et de Sainte-Fare, sous-inspecteur des forêts.

M. de Marsy propose, au nom de la Société bibliographique fondée à Paris, l'échange de ses publications avec celles de la Société historique. Cette proposition est acceptée.

M. Sorel présente quelques observations sur l'état des finances de la Société, et demande que le recouvrement des cotisations échues soit fait avec plus de rapidité. M. Demonchy, désigné comme président de la commission des finances, veut bien promettre de stimuler à cet égard le zèle du trésorier et d'aviser aux mesures à prendre.

M. de Marsy donne lecture du compte-rendu de l'excursion faite par la Société à Morienvall, Lieu-Restauré et Vez. M. Méresse présente à cette occasion quelques observations sur la date indiquée pour la construction du donjon de Vez. Si, comme plusieurs historiens l'affirment, la tour de Vez date de 1360, on ne peut pas dire qu'elle eut le même architecte que Pierrefonds, élevé au moins trente ans plus tard.

M. de Marsy communique ensuite une lettre de M. Michelant, au sujet d'un personnage né à Béthisy vers 1570, auteur de divers ouvrages et notamment d'un voyage en Belgique, que M. Michelant se propose de publier, et dont le nom est resté inconnu. M. de Marsy pense que ce peut être Pierre Bergeron, que différents détails de sa vie permettent d'identifier avec l'anonyme de Béthisy (1).

(1) Depuis de nouveaux renseignements n'ont plus laissé de doute à ce sujet.

M. de Roucy appelle l'attention sur le Val-des-Ecoliers de Compiègne et sur la relique du doigt de Saint-Louis qui y était conservée et dont M. Viollet a parlé dans une communication récente à l'Académie des Inscriptions. MM. de Bicquille et Méresse donnent des explications sur cet établissement qui est le même que l'abbaye de Royallieu.

Sous le titre *Compiègne il y a vingt ans et Compiègne aujourd'hui*, M. Leveaux présente le tableau des transformations arrêtées dans notre ville depuis 1851 et signale les améliorations projetées et réalisées et celles qui, moins heureuses, attendent encore leur exécution. Dans quelques lignes d'introduction écrites avec l'esprit et la finesse qui distinguent toujours les travaux de notre collègue, M. Leveaux rappelle des souvenirs d'un voyage de Paris à Compiègne, en 1825.

M. de Marsy communique un manuscrit renfermant l'histoire de l'établissement des Frères de la doctrine chrétienne, à Compiègne, qui lui a été communiqué par le frère Benjamin qui en est l'auteur. En signalant l'intérêt historique que présentent plusieurs passages de ce travail, il propose à la Société d'en faire, sous forme de rapport, une analyse sommaire qui pourrait prendre place dans les publications de la Société.

Cette proposition est adoptée et des remerciements sont adressés aux Frères pour le soin avec lequel ils ont cherché à réunir ces matériaux intéressants pour l'histoire de l'instruction publique à Compiègne.

M. du Lac continue la revue des jetons picards qui se trouvent dans sa collection. Il signale une suite intéressante de jetons frappés pour la Chambre des Comptes de la Fère dans les dernières années du seizième siècle et donne une notice sommaire sur cette juridiction.

Liesse, Montdidier et Péronne fournissent quelques monuments numismatiques intéressants ; et, en terminant, l'auteur signale le cliché d'un jeton de Noyon, de 1559. Il exprime le désir de voir successivement ses collègues faire connaître ainsi les monnaies qu'ils possèdent, ce moyen étant le seul qui puisse permettre de réunir les éléments d'une numismatique complète de notre province.

M. de Marsy signale un ouvrage du P. Médard de Compiègne, religieux capucin, vivant dans la seconde moitié du dix-septième siècle. C'est une vie de Saint-Ovide, imprimée à Paris en 1694. Il serait intéressant de connaître le nom de famille du P. Médard qui, suivant l'usage de son ordre, avait quitté son nom pour prendre celui de son lieu de naissance (1).

La Société s'occupe ensuite de la réception qu'elle doit faire au Comité de Senlis et en renvoie les détails à la commission spéciale.

---

#### SÉANCE DU 17 JUILLET 1873

Correspondance. Lettre de M. Tripier remerciant de son admission.

Envois des publications de la Société archéologique de Château-Thierry et de la Société bibliographique.

Admission, en qualité de membres titulaires, de MM. l'abbé Boudeville, curé de St-Germain, Louvrier et Charles Gossin, professeur d'agriculture.

(1) D'un renseignement communiqué par M. Tamizey de Laroque, il résulte que le P. Médard est en outre l'auteur de l'Histoire de Notre-Dame de la Paix, dont l'image est aux RR. PP. Capucins de la rue St-Honoré, à Paris. Paris, 1681, in-12.

M. l'abbé Lecot annonce que désireux de s'associer au mouvement qui il y a quelques années a porté l'administration municipale, à donner à certaines de ses rues les noms d'illustres compiégnois, quelques habitants de la paroisse Saint-Antoine désirent faire revivre le nom du cardinal d'Ailly, dans l'église où ses parents avaient fait élever une chapelle, et qu'ils se proposent de lui ériger un monument. Il prie la Société de vouloir bien accorder son concours à ce projet, et de choisir dans son sein une commission chargée d'étudier quel devrait être le caractère de ce monument, buste, médaillon, tablette, etc., et d'en dresser le plan. La Société, heureuse de s'associer à la manifestation que M. le curé de Saint-Antoine à l'intention de faire en faveur du cardinal d'Ailly, dont M. Aubrelisque a retracé la vie dans le premier fascicule de ses publications, nomme une commission composée de MM. de Biquilley, Aubrelisque, Laffolye, Lecot et Sorel.

M. Demonchy présente un résumé sommaire de la situation financière, et demande à la Société de compléter la commission des finances, en nommant un membre en remplacement de M. Scoté, auquel sa nomination à Clermont ne permet plus de faire partie du bureau, d'une manière active. La Société nomme M. d'Espériès membre de la commission.

M. du Lac donne lecture d'un rapport qu'il a rédigé sur la récente publication de M. le comte Coustant d'Yanville, intitulée la Chambre des Comptes de Paris (1). Après avoir rapidement retracé l'histoire de cette institution, il insiste particulièrement sur l'intérêt qu'offre cette publication au point de vue local.

« En parcourant ces intéressants documents, j'ai remarqué avec plaisir, dit M. du Lac, plusieurs noms appartenant à nos provinces. Parmi ceux des premiers présidents, celui de

(1) *Lyon, Perrin, 1866-74, in-4.*



Jean de Clermont de Nesles, seigneur d'Offémont en 1342, ceux de Jean de Marigny (1343), et d'Eustache de Laistre (1409), tous deux évêques de Beauvais, de Jean de Mailly, évêque de Noyon (1418), et de Guillaume de Champeaux, évêque de Laon. (1421). »

« Parmi les présidents et autres officiers, on trouve les noms de Foulques, évêque de Noyon (1317), puis ceux de Soyecourt (1338), de Coignièrès, seigneur de Saintines, d'Enguerrand de Coucy, de Robert de Bar, comte de Marle et de Soissons (1413), de Jean de Hangest, maître des comptes en 1346, de Robert de Loris, seigneur d'Ermenonville, de Jean de Hacqueville, seigneur d'Attichy, de Nicolas et Jean-Baptiste le Féron. »

« Enfin beaucoup plus récemment, les Coquebert de Montbret, de Hémans de Ladouis, d'Haudicourt, Héricart de Thury, de Louvencourt, Danré de Salency, Coustant d'Yanville. »

M. le général Morin, membre honoraire de la Société développe les idées précédemment émises par lui, dans une note présentée à l'Institut, au sujet des appareils de chauffage et de ventilation employés par les Romains pour les thermes à air chaud.

C'est d'après les fouilles faites dans la forêt de Compiègne et notamment à Champlieu et à la Carrière du Roi, que le général Morin a réuni les éléments de sa découverte. Contrairement à ce qui avait généralement été admis jusqu'ici, il établit que dans les thermes romains, le chauffage du sol des étuves ne pouvait être dû qu'à un courant continu de fumée et de gaz chauds, qui s'établissait au-dessous, et non à l'action directe du foyer, qui était d'ailleurs réservée pour les chaudières (1).

(1) Ce mémoire est imprimé dans ce volume, page 105 et suivantes.

M. le général Morin insiste ensuite sur les moyens employés pour renouveler l'air et régler la température. L'examen des thermes de Rome, de Pompeï et d'Uriage, vient confirmer les observations de l'auteur.

La Société décide qu'elle fera dans les derniers jours du mois une excursion dans laquelle elle visitera Elincourt, Lassigny, le Plessier de Roye, Gury, etc.

M. Méresse annonce à la Société le don que vient de faire à la ville de Compiègne Madame Vol de Conantray de la collection du *Lithographe* et de l'*Echo de l'Oise* jusqu'en 1864. Ainsi se trouve comblée en partie, la lacune regrettable que signalait il y a quelque temps un de nos collègues.

M. le général Morin appelle l'attention de la Société sur un point qu'il serait important de rechercher au point de vue de la triangulation de la France. C'est l'endroit où à Jonquières, en 1739 et 1740, Lacaille fit ses observations ; endroit où depuis, Delambre et Méchin réalisant, au milieu de la terreur le projet d'établissement du système métrique décrété par Louis XVI, mesurèrent un arc de méridien, au milieu de difficultés qui mériteraient d'être rappelées et fourniraient un chapitre curieux à l'histoire scientifique de notre pays. Au moment où va avoir lieu la révision de la carte de l'état-major, il serait intéressant de rechercher et de relever la pile qui a été posée en cet endroit, et la Société historique ne s'écarterait pas du but de ses recherches en entreprenant cette tâche. La Société s'associe à la proposition de M. le général Morin, et MM. de Varanval et du Lac se chargent de faire les recherches nécessaires à cet effet.

M. Sorel rappelle la mission que s'est donnée la Société de signaler les erreurs relatives à notre pays, que renferment les ouvrages historiques usuels. Il signale la mention faite dans la biographie de Didot, de l'origine de la famille des Godefroy,

illustres savants et jurisconsultes que M. Grégoire indique dans cet article comme seigneurs en 1320, de *Sapignies*, près Noyon. — On croirait reconnaître *Sempigny* dans cette indication. Grâce à la publication récente du marquis de Godefroy Ménilglaise, M. Sorel restituée à *Sapigneulz* (Marne) arrondissement de Reims, le lieu d'origine de cette famille.

M. de Marsy communique le commencement d'un travail sur Compiègne au temps de Charles VI. Dans cette étude, il s'attache spécialement à faire connaître, d'après les documents originaux contemporains, tous les détails qui se rattachent aux séjours du roi, aux dépenses de la cour, au commerce et aux divers usages de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. De nombreux extraits de procédures nous initient à l'existence de cette époque.

La Société s'ajourne au mois de novembre.

---

### SÉANCE DU 20 NOVEMBRE 1873

Correspondance : lettres de M. le préfet de l'Oise et de M. le sous-préfet de Compiègne demandant à la Société des indications sur les édifices intéressants de l'arrondissement qui seraient susceptibles d'être classés sur la liste des monuments historiques.

Envoi des publications de l'Académie d'Amiens, de la Société des Antiquaires de la Morinie, de la commission historique du Nord, et de brochures de MM. Lecocq, da Silva, Sauvage, Lancia, Rossi, etc. Hommages par M. Ponthieux d'une collection de moulages et d'objets de silex recueillis par lui à la station préhistorique de Catenoy ; et par M. Leveaux d'un exemplaire du travail qu'il vient de

publier sous ce titre : De la poésie dans les fables de la Fontaine.

Admission de MM. l'abbé Maillet, doyen de Lassigny et Charles de Guineumont comme membres titulaires, et de MM. Ponthieux et Lecocq comme correspondants.

M. du Lac rend compte des travaux exécutés par la commission des pierres tombales. Il a, avec plusieurs membres de la commission, notamment avec M. Cauchemé, exploré les communes du canton de Compiègne, et il signale les pierres les plus curieuses recueillies dans les églises de Longueil-Sainte-Marie, Lacroix et Saint-Jean, dont quelques estampages sont apportés dans le local des séances. Une des plus intéressantes, celle de Marie du Gast, qui était déposée dans un appentis près de l'église de Saint-Jean, a été donné au musée de Compiègne par la commune de Saint-Jean, à laquelle la Société est heureuse de voter des remerciements pour cette libéralité qui assure la conservation de ce monument.

M. Delarche lit le compte-rendu de l'excursion faite au mois d'août à Elincourt et à Lassigny, excursion dans laquelle grâce à l'aimable concours de notre collègue, M. Peyrecave les membres de la Société ont pu visiter avec fruit les restes du château de Beauvoir, Bellenglise, et plusieurs autres localités du canton de Lassigny. Madame Barillon a bien voulu donner à cette occasion à la Société un certain nombre de vases et d'objets antiques recueillis sur le territoire d'Elincourt qui sont déposés sur le bureau et prendront place dans les vitrines du musée Vivenel.

M. Sorel présente différents projets pour le monument du cardinal d'Ailly, soumis par la commission à l'examen de la Société.

M. le commandant Coustant d'Yanville communique une relation manuscrite des fêtes publiques célébrées à Compiègne

en 1744, pour le rétablissement de la santé du roi Louis XV. Il complète le récit parfois assez naïf du bénédictin François Coustant par des notes biographiques et en montrant le parti qu'on peut tirer de certains détails de cette relation pour la reconstitution de plusieurs monuments aujourd'hui détruits.

M. le docteur Colson présente le dessin d'une statuette de bronze représentant une oie à figure humaine, coiffée d'un casque. Ce petit monument a fait partie de la collection de M. le comte de Méry à Lataule ; celui-ci pensait qu'on pouvait y voir une caricature de l'empereur Claude. M. Colson examine avec soin cette opinion et la repousse après avoir donné, d'après Suétone et d'autres historiens romains, des renseignements sur la vie et la mort de cet empereur, et propose de considérer cette figurine comme un emblème du culte public rendu à l'oie chez les Romains, en souvenir de services rendus par ces oiseaux lors de l'attaque de Rome par les Gaulois.

M. de Roucy présente quelques observations à ce sujet (1).

La Société examine les édifices de l'arrondissement, qui mériteraient d'être ajoutés à la liste des monuments historiques déjà classés (2) et, après une discussion à laquelle prennent part presque tous les membres présents, elle signale à l'attention de l'administration, les édifices suivants qui, soit par leur ancienneté, soit par leur importance, ou enfin par les souvenirs historiques qu'ils rappellent, méritent d'être compris

(1) Cette statuette qui est encore conservée chez M. le vicomte de Beaussier, a été examinée avec soin par plusieurs de nos collègues qui ont crû pouvoir se prononcer contre l'authenticité de ce monument, qui ne serait qu'une imitation ou un moulage.

(2) Les monuments déjà classés sont : Les églises de Saint-Jacques et de Saint-Antoine, à Compiègne ; l'hôtel-de-ville de Compiègne ; l'église de Saint-Jean-aux-Bois ; la cathédrale de Noyon, la salle capitulaire, le cloître et la librairie du chapitre ; l'hôtel-de-ville de Noyon ; l'abbaye d'Ourscamp ; le clocher de l'église de Pierrefonds ; le château de Pierrefonds ; le clocher de l'église de Tracy-le-Val ; l'église de Chelles et l'église de Villers-sur-Coudun. (Cette dernière classée par erreur au lieu de l'église de Coudun.)

dans le nombre des édifices sur lesquels porte la sollicitude du gouvernement, et qu'il est important de ne pas laisser exposés soit à une destruction, soit à des réparations qui pourraient compromettre leur caractère :

La partie déblayée des constructions gallo-romaines du Mont-Berny, dans la forêt de Compiègne ; la tour de Charles-le-Chauve et le cloître des Dominicains, l'Hôtel-Dieu (salle des malades, salle souterraine, boiserie de la chapelle et de la salle capitulaire), la porte Chapelle et l'église romane des Minimes (gymnase), à Compiègne ; la chapelle de l'évêché de Noyon, annexée dernièrement à la cathédrale ; les églises de Saint-Léger-aux-Bois, de Coudun (portail), de Choisy-au-Bac (clocher), de Thiescourt, de Thourotte, de Venette (clocher), d'Autrèches (clocher), de Quesmy ; la grange de la Verrue à Pimprez, les restes du prieuré des célestins de Saint-Pierre-en-Chastres, ceux de Sainte-Croix d'Offémont, le château du Plessis-Brion et le pignon de celui du Plessier-de-Roye (1).

---

### SÉANCE DU 18 DÉCEMBRE 1873

Correspondance. Lettre de M. le préfet de l'Oise au sujet de la souscription ouverte par la Société pour l'érection d'un monument au cardinal d'Ailly. M. Choppin s'associe au mouvement provoqué par M. de Biquilley, et dans des termes aussi élevés que chaleureux, promet à la Société son concours officiel et son adhésion personnelle. S'inspirant de la pensée émise dernièrement par M. Guizot au sein de la Société des

(1) La copie du rapport adressé à M. le Préfet, au nom de la Société, par M. de Marsy, a été insérée dans le *Bulletin monumental* de 1874. T. XL. p. 280 à 288.

Antiquaires de Normandie, il insiste sur l'à-propos de cet hommage à la mémoire d'un des plus illustres représentants d'une époque où la France se trouva dans des crises aussi douloureuses que celle que nous venons de traverser.

La Société, après avoir voté des remerciements à M. le préfet pour l'appui qu'il veut bien lui prêter, décide que cette lettre sera publiée dans les journaux, avec un appel adressé aux personnes qui voudront bien joindre leur souscription à celle des membres de la Société.

Envoi des *Mémoires* de l'Académie d'Amiens et de plusieurs brochures de M. l'abbé Sauvage.

M. l'abbé Lecot annonce que le comité archéologique de Senlis, désireux de s'associer aux projets de la Société historique, a voté une somme de cinquante francs pour le monument du cardinal d'Ailly. La Société est heureuse du nouveau témoignage d'union que lui donne dans cette circonstance le Comité de Senlis. Plusieurs membres titulaires et correspondants envoient leur souscription, ou la font parvenir par l'intermédiaire de leurs collègues de Compiègne. De nouveaux détails sont donnés en même temps sur les divers projets et leurs moyens d'exécution.

Admission, comme membre titulaire, de M. de Vorges, et comme correspondants de MM. Scoté, président à Clermont, et l'abbé Sauvage à Dieppe.

M. de Marsy annonce la mort de M. de Lépinos.

M. de Roucy offre à la Société un couperet gallo-romain en fer trouvé à Ognolles, et signale l'importance de cette localité antique ; M. l'abbé Gordière offre également une médaille en bronze de Cosme III, grand-duc de Toscane. M. de Marsy remet à la Société, au nom du Comité archéologique de Noyon, un document sur parchemin du dix-septième siècle relatif aux Cordeliers de Compiègne ; ce document se trouvait avec d'autres

pièces concernant Noyon, qui avaient été offertes au Comité.

La Société procède aux élections pour le renouvellement du bureau. Sont nommés : Président, M. Sorel ; vice-président M. Méresse ; trésorier, M. Dehesdin ; membre de la commission des finances, M. Heudel. M. Méresse veut bien continuer à se charger de la garde des archives et collections de la Société.

M. Sorel exprime ses regrets de ne pouvoir lire dans cette séance, sa note sur les Gréban, que de nouveaux documents l'obligent à remanier ; il remercie, en même temps, ses collègues de l'honneur qu'ils lui ont fait et ajoute qu'il ne se dissimule pas la tâche difficile qui lui incombe pour continuer à diriger la Société dans la voie de progrès dans laquelle l'ont si bien conduite ses prédécesseurs.

M. Paisant réunit en quelques pages les souvenirs qu'ont évoqué pour lui, une visite au village de Grandfresnoy ; tour à tour il décrit l'église, la vieille croix de pierre du cimetière et le *Palais* ; et rappelle, en même temps, les souvenirs qu'ont laissé dans ce petit village, l'invasion de 1815 et celle des bandes espagnoles qui, sous la conduite de Jean de Weerth, ont ravagé la Picardie au milieu du dix-septième siècle, et laissé des traces visibles de leurs dévastations. La tour de l'église a été bâtie par Guy Loysel, prieur de Grandfresnoy, et M. Paisant retrace quelques traits de la vie de ce fils du célèbre Antoine Loysel, qui en même temps qu'il fut un vertueux ecclésiastique, marcha comme légiste sur les traces de son père et siégea comme conseiller au parlement.

Cette lecture donne lieu à une discussion sur le sens du mot *palais* et *palatium* et sur la signification que l'on peut attribuer aux lieux-dits ainsi désignés.

M. le colonel Becquey signale, dans un des derniers numéros des Comptes-rendus de l'Académie des sciences, un rapport sur



un mémoire de M. Guérin, relatif à la distribution géographique des populations primitives du département de l'Oise. (Séance du 8 décembre 1873).

M. de Bicquille continue la lecture de ses études sur la Cour le-Roi et Compiègne, sous la seconde race. Il dépeint sous les plus vives couleurs, les fêtes données par Charlemagne et son prédécesseur Pepin. Le tableau qu'il retrace donne une idée de la magnificence sans égale, déployée dans ces cours plénières où se réunissaient non-seulement tous les vassaux accourus des diverses parties de l'Europe, mais aussi les envoyés de ces souverains d'Orient, dont le faste est resté encore aujourd'hui légendaire. Il oppose à ces images, le coup d'œil des dernières années du règne de Charles-le-Chauve. L'invasion des Normands, le morcellement de l'empire fournissent au savant historien l'occasion des plus grandes oppositions, et il présente, sous les traits les plus sombres, la dernière période de la domination des Carlovingiens.

M. Michel communique divers documents qu'il a rencontrés dans les Archives de la ville. Ils sont relatifs au cérémonial usité dans les villes de notre pays, lors de la réception des gouverneurs. Le plus intéressant est celui de la réception du duc de Gévres par les habitants de Noyon, en 1745. On voit le corps de ville aller à Ourscamp, visiter le gouverneur qui est logé à l'abbaye. On prend jour pour l'entrée, on discute la quantité de bouteilles de vin à donner en présent, etc. M. Michel promet de compléter les renseignements qu'il a déjà réunis, et dont l'ensemble formera une curieuse étude sur ces anciennes entrées. Il communique ensuite un règlement de la sonnerie de Saint-Jacques, imprimé chez Bertrand.

M. de Marsy annonce que M. H. Bordier veut bien donner à la Société une planche gravée sur cuivre, représentant la

tombe de Gautier Bardins dans l'église de Pierrefonds. Il donne ensuite lecture de la note suivante sur Gautier de Compiègne, empruntée à l'introduction placée par M. Mabille en tête de l'édition des *Chroniques des comtes d'Anjou* publiée par la Société de l'histoire de France (1). Elle réunit, croyons-nous, toutes les données biographiques qu'il est possible de se procurer sur cet écrivain, et nous paraît mériter à ce titre d'être reproduite dans les bulletins de la Société historique :

« Gautier de Compiègne vivait au commencement du douzième siècle ; il était par conséquent à peu près contemporain de l'abbé Eudes (2). Il avait fait profession à Marmoutiers et jusqu'en 1124, au moins, il habita le prieuré de Mayenne comme l'attestent plusieurs donations faites à cette église (3). Ainsi on le voit figurer comme témoin dans un acte par lequel Hildebert, évêque du Mans, confirme en 1120, aux religieux de Marmoutiers la possession de l'église de N.-D. de Mayenne, donnée par un nommé Robert Paon. Lors de la fondation du prieuré de Saint-Martin en Vallée, aux faubourgs de Chartres, en 1128, Gautier de Compiègne fut choisi pour en être le premier prieur. Il souscrivit, en cette qualité en 1131, une charte de Geoffroy II, évêque de Chartres. On ignore l'époque de sa mort, mais il survécut à l'abbé Garnier, décédé en 1155, et dont il parle dans ses écrits, comme n'étant déjà plus. »

« Gautier a composé un recueil de miracles de la Vierge, qui a été imprimé par le P. Labbe, sous le titre fautif de *De Miraculis B. Mariæ Virginis, auctore Gauterio monacho Chuniacensi*. Gautier de Compiègne, en effet, n'a jamais été moine de Cluny, mais la preuve que ce recueil est bien son

(1) P. XXXIV. *Paris, Renouard*, 1871.

(2) Abbé de Marmoutiers, auteur de la première rédaction des chroniques d'Anjou.

(3) M. Mabille donne en note le texte de ces pièces d'après, un chartrier de Marmoutiers. Bibl. Nat. Mss. lat. 12,679, folios 158, 176, 177.

œuvre, se tire du texte même, qui décèle un auteur ayant vécu à Tours, et qui écrivait à Chartres. C'est d'ailleurs à un chanoine de Saint-Venant de Tours que l'ouvrage est dédié et les miracles de la Vierge qui y sont rapportés concernent tous l'église de Chartres. »

« Il avait aussi écrit un recueil des miracles de Saint-Martin, dont il ne reste qu'un fragment publié par Mabillon, dans le tome IX des *Acta Sanctorum ord. Sti Benedicti*, sous le faux titre de *De rebus gestis in Majori Monasterio sæculo XI*; c'est dans ce fragment qu'on retrouve la vision de Foulque, comte d'Anjou, copiée mot à mot par le moine Jean (dans la quatrième rédaction des chroniques d'Anjou). Les miracles de Saint-Martin ont été écrits entre les années 1140 et 1155, du temps de l'abbé Garnier. »

---

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE  
SUR  
ARNOUL ET SIMON GRÉBAN

Auteurs du *Mystère des Actes des Apôtres* (1)

PAR M. ALEX. SOREL, MEMBRE TITULAIRE

---

« La rareté des documents sur les Gréban, a dit un publiciste moderne, fait qu'on croirait écrire l'histoire de quelque auteur mystérieux du huitième ou du neuvième siècle » (2).

Mieux que personne j'ai compris toute la justesse de cette observation quand je commençai mes recherches sur la vie de ces deux poètes du moyen-âge. Et cependant, comme on le verra plus loin, ils ont joui durant leur existence et même après leur mort, d'une grande célébrité et tout semblait devoir perpétuer leur souvenir dans la mémoire des nombreuses générations qui les ont suivis. Mais il s'en fallut de beaucoup qu'il en fut ainsi et l'espèce d'oubli dans lequel ils sont tombés, montre une fois de plus combien sont trompeuses ces renommées éphémères qui, suivant l'expression d'un grand poète, ont l'éclat du verre, mais en ont aussi la fragilité (3).

(1) Cette notice a été lue à la Société historique de Compiègne, le 15 janvier 1874 et à la réunion des Délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, le 8 avril 1874.

(2) *Dictionnaire des mystères* par le comte de Douhet, Paris, 1837, p. 399.

(3) Corneille, *Polyeucte*, acte IV, sc. II<sup>e</sup>.

La première question qui se présente à l'esprit, au sujet d'Arnoul et de Simon Gréban, est celle de savoir d'où il sont originaires et si la ville de Compiègne peut, sans conteste, revendiquer l'honneur de les avoir vu naître.

Sur ce point je n'ai jusqu'ici, découvert aucun document authentique, qui puisse tenir lieu d'acte de naissance des deux frères, et l'on ne doit pas en être autrement surpris quand on songe qu'au mois de juillet 1418, c'est-à-dire à une époque contemporaine de leur entrée dans ce monde, la ville de Compiègne fut prise par le sire de Gamache et par Nicolas Bosquiaux et que, d'après une note consignée dans les Archives locales « la maison d'icelle ville, là où estoient les chartres, papiers, registres et enseignemens des droits, fust tout pillée et mesmement les papiers, chartres et registres et n'en demoura que peu ou néant que depuis on a recouvré » (1).

Clément Marot, dans son épigramme à Hugues Salel, sur les poètes français, s'écrie :

« Les deux Grébans ont le Mans honoré. »

Quelques écrivains, notamment Guillaume Colletet, dont le manuscrit a malheureusement été détruit dans l'épouvantable incendie de la bibliothèque du Louvre (2), ont conclu de ce vers que les frères Gréban étaient issus du Mans. C'est une erreur : l'expression dont s'est servi Marot, se réfère exclusivement au long séjour qu'Arnoul et Simon ont fait dans le Maine, et surtout à la position élevée qu'ils y ont occupée.

Il en est de même de la citation de Joachim du Bellay quand il dit :

(1) *Arch. munc. de Compiègne*. Reg. DD. 20.

(2) On sait que dans la nuit du 23 au 24 mai 1871, le feu a été mis au Louvre par les agents de la commune et que toute la bibliothèque fut anéantie. V. sur l'étendue de cette perte : les *Manuscrits de la Bibliothèque du Louvre*, par Louis Paris, 1872.

« Cesse le Mans, cesse de prendre gloire  
En tes Gréban, ces deux divins esprits. »

Cependant, Estienne Pasquier est à cet égard beaucoup plus affirmatif et quand, dans ses *Recherches de la France*, publiées en 1560, il cite les Gréban parmi les rimeurs plus ou moins recommandés par leurs œuvres, il les désigne comme « frères nez de la ville du Mans. » Mais il est facile de voir que Pasquier se trouvait alors sous l'impression du vers de Marot, dont il reproduit le texte un peu plus loin.

Rien n'établit donc d'une façon décisive que nos deux poètes aient vu le jour au Mans.

Quant à Compiègne, c'est tout autre chose.

Ce n'est qu'un peu plus tard, il est vrai, qu'on trouve chez les biographes l'indication de cette ville comme ayant été le berceau des Gréban, mais à partir de ce moment, tous les écrivains sont d'accord sur ce point.

A leur tête se place La Croix du Maine qui a consacré aux deux frères un assez long article dans la *Bibliothèque Française*, imprimée pour la première fois en 1584, et qui donne comme certaine leur naissance à Compiègne, sans toutefois appuyer son assertion d'aucune preuve authentique : mais le témoignage de La Croix est d'autant plus précieux sur ce point, qu'il est lui-même originaire du Maine, comme son surnom l'indique et qu'il n'aurait pas manqué de proclamer les Gréban, ses compatriotes, s'il avait eu quelque motif de le supposer. Il ajoute même, ce qui est vrai, que Simon Gréban prenait quelquefois tout simplement le nom de *Simon de Compiègne*.

De nos jours deux écrivains distingués se sont particulièrement occupés de l'ancienne province du Maine : l'un, Dom Piolin, a écrit avec l'autorité qui s'attache à sa plume, l'*Histoire de l'Eglise du Mans* ; l'autre M. Hauréau, membre de l'Institut,

vient de publier une seconde édition de son intéressante *Histoire littéraire du Maine*, et tous deux n'hésitent pas à réfuter l'opinion qui fait naître les Gréban dans la ville du Mans.

Mais toute incertitude doit cesser, à mon avis, devant l'édition du *Cuer de philosophie*, publiée vers 1504, par Anthoine Vérard, c'est-à-dire vingt ou trente ans au plus, après la mort de Simon Gréban, qui en était, sinon l'auteur du moins le réviseur.

Voici en effet la mention qui se trouve au folio CXXVI de ce livre : « Cy fine l'ordonnement du monde et commence l'ordonnement du Compost et du Kalendrier, et les noms de ceulx qui le firent si comme *maistre Simon de Compiengne*, qui fust moyne de Saint-Richier-en-Ponthieu, lequel translata de latin en françois et selon *maistre Aignan*. »

Tenons donc comme avéré désormais, que Simon Gréban, aussi bien que son frère, étaient tous deux nés à Compiègne et non même dans les environs de cette ville, comme le dit l'auteur de l'*Histoire du duché de Valois* (1).

Maintenant à quelle date faut-il faire remonter leur naissance ?

Rien de précis à cet égard, mais tout porte à croire que cette naissance doit se placer dans les vingt premières années du quinzième siècle, contrairement à l'opinion de de Beauchamps qui, dans ses *Recherches sur les théâtres*, publiées en 1735, dit que Arnoul Gréban était né en 1450 (2).

La seule chose qu'on puisse affirmer, c'est que Simon était plus jeune que son frère.

Reste à savoir quelle était leur famille et ce qu'ils ont fait jusqu'au jour où ils ont habité le Mans ?

C'est encore là, malheureusement, un double point d'inter-

(1) Carlier, prieur d'Andresy, t. II, p. 490.

(2) Tome I<sup>er</sup>, p. 265.

rogation qu'il faut se poser. Il est probable, cependant, que la famille des Gréban n'était pas d'une condition ordinaire; qu'elle occupait dans la ville un certain rang et même qu'elle appartenait à la noblesse, si l'on en juge par un privilège daté du 24 juillet 1536, dans lequel le plus jeune des deux frères est dénommé Simon de Gréban (1).

Quoi qu'il en soit, les Gréban ont dû quitter de très-bonne heure leur ville natale, pour venir à Paris, fréquenter un des nombreux collèges dont était peuplé ce qu'on appelait alors le Mont-Sacré (probablement le collège des Bernardins) et après avoir acquis l'érudition profonde qui les a distingués et qui valut à Simon le grade de bachelier en théologie, ils se vouèrent tous deux à la vie cléricale.

En 1434, la province du Maine devint l'apanage de René, second fils d'Yolande, roi titulaire de Jérusalem et de Sicile, et duc d'Anjou. Ce prince que le monde des lettres connaît sous le nom du bon Roi René, s'entoura bientôt d'un grand nombre de célébrités de toute nature. C'est à ce titre qu'il dut appeler dans ses états Arnoul Gréban et qu'il lui conféra un canonikat dans l'église cathédrale de Saint-Julien « probablement en vertu du droit de joyeux avènement » (2). Quant à Simon qui s'était retiré dans l'abbaye de Saint-Riquier-en-Ponthieu, il fut également attiré dans le Maine par le roi

(1) *L'Etat présent de la Noblesse française* (Paris, 1868) indique comme originaire de l'Isle-de-France — Compiègne — et comme se rattachant aux frères Gréban, la famille de Gréban de Pontourny — Armes : *D'azur au chevron d'argent, accompagné de trois étoiles d'or, mal ordonnées en chef, et d'une canette en pointe de même.*

En 1868, cette famille était représentée, savoir : la branche aînée par M. AMÉDÉE DE GRÉBAN, écuyer, colonel du génie et la branche cadette par M. DE GRÉBAN DE PONTOURNY, écuyer, ancien officier de marine dont le fils Charles-Marie-François-Philippe de Gréban de Pontourny, zouave pontifical, fut blessé mortellement le 2 décembre 1870 à la bataille de Patay-Loigny, alors qu'il venait d'atteindre sa dix-huitième année. L'arrière pe it-neveu des Gréban s'est montré ainsi digne en tous points de ses pieux ancêtres.

(2) *Recherches sur les mystères qui ont été représentés dans le Maine* par D. PIOLIN, p. 18. — Angers, 1858.



René, et quelques années plus tard, il exerça les fonctions de secrétaire de Charles I<sup>er</sup> devenu titulaire du comté du Maine par suite de la session qui lui en avait été faite par son frère René, le 4 août 1440. Il figurait encore, en 1468, parmi les officiers de ce prince (1).

A partir de cette époque, les deux Gréban sont-ils restés constamment dans la ville du Mans ? On ne saurait l'affirmer d'autant plus qu'en novembre 1452, Guillaume de Borneuil, notable bourgeois d'Abbeville, s'était rendu tout exprès à Paris pour obtenir d'Arnoul Gréban une copie du mystère de la Passion dont il sera parlé plus loin ; mais ce qui est hors de doute, c'est que Simon mourut au Mans, dans un âge assez avancé, et qu'il fut inhumé dans l'église cathédrale où on lui érigea un beau monument devant l'autel de Saint-Michel. Ce monument fut détruit en 1562, par les calvinistes (2).

Quant à Arnoul, aucun document ne révèle davantage ni la date ni le lieu de sa mort. L'abbé Lenglet du Fresnoy, le fait également décéder au Mans ; en tout cas, il est à peu près certain qu'il mourut avant son frère.

Voilà pour la vie officielle des frères Gréban, et j'en aurais fini avec cette biographie malheureusement trop incomplète, si je n'avais à m'occuper maintenant du rôle qu'ils ont joué l'un et l'autre au point de vue littéraire.

J'ai dit, au début de cette notice, qu'ils avaient joui d'une grande réputation auprès de leurs contemporains. Ce fait est confirmé par Estienne Pasquier lui-même, lorsqu'il dit : « Les deux Gréban furent grandement célébrés par les nôtres. »

Au surplus, s'il y avait le moindre doute à cet égard, il suffirait pour le dissiper, de parcourir les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains du seizième siècle.

(1) Etat de la maison de Charles d'Anjou (*Bibl. nat. manusc. 2340 supp. Franç. p. 708*).

(2) Dom Piolin. *Hist. de l'Église du Mans*, chap. XXIX.

C'est d'abord Jehan le Maire (de Belges), qui dans son *Prologue de la concorde des deux langaiges, français et toscan*, poème imprimé en 1510, range les Gréban parmi ceux qui ont le mieux écrit en notre langue, et dont la mémoire « est et sera longuement en la bouche des hommes (1). »

Viennent ensuite :

Clément Marot, qui dans la V<sup>e</sup> complainte sur le général des finances, Prudhomme, signale :

« Les deux Gresbans au bien résonant style. »

Jehan Bouchet, surnommé l'*Esclave fortuné* et le *Traverseur des voies périlleuses* qui, dans sa 61<sup>e</sup> épître morale et familière, adresse certains conseils à son ami François Tibaud, avocat à Poitiers.

« En priant Dieu qu'il lui donne le style  
Des deux Gresbans dont grant douceur distile. »

Dans un autre ouvrage intitulé le *Temple de bonne renommée*, et imprimé en 1517, ce même Jehan Bouchet, s'exprimait ainsi :

« Semblablement je vis par fantaisie  
Les inventeurs de l'art de poésie,  
Puis j'aperçus Milet et les Grébans. »

Plus loin, c'est René Macé, le religieux du monastère de la Trinité de Vendôme, vulgairement appelé le *Petit moine* ou le *Chroniqueur de François I<sup>er</sup>*, qui fait l'éloge d'Arnoul Gréban, et qui va même jusqu'à prétendre que l'illustre Dante a consacré à ce dernier « une honorable mention » dans son immortelle trilogie, ce qui est tout simplement un grossier anachronisme, puisque l'auteur de la *Divine comédie* est mort près de cent ans avant la naissance d'Arnoul.

Puis c'est Geoffroy de Tory, de Bourges, qui a écrit le *Champ Flory* ou *l'art et science de la vraie proportion des*

(1) Prosper Marchand (*Dict. Histor.*, t. I<sup>er</sup>, p. 181, note A).

*lettres attiques et antiques*, publié en 1549. Après y avoir fait l'éloge de plusieurs écrivains de mérite, il ajoute : « on pourrait en oultre user des œuvres de Arnoul Graban et de Simon Graban son frère. »

C'est encore Pierre Fabri, curé de Méray en Normandie, qui dans la préface de son *Grand et vray art de pleine rhétorique pour élégamment parler et composer, tant en prose qu'en rimes*, cite également avec éloge Arnoul Gréban.

C'est enfin le privilège conféré par François I<sup>er</sup>, le 24 juillet 1536, où Simon Gréban est qualifié de « très éloquent homme et poète excellent », puis le prologue de l'édition *du Triomphant mystère des actes des Apôtres*, donnée en 1540, par Guillaume Alabat, marchand à Bourges, où il est dit :

« Simon Gréban, bon poète estimé  
Même en son temps, print peine de l'écrire.  
Comme le vois, moult doucement rithmé ;  
Ung frère il eut, Arnoul Gréban nommé,  
Gentil ouvrier en pareille science  
Et inventeur de grande véhémence. »

Il me reste maintenant à faire connaître le bagage littéraire des deux poètes.

En dehors des mystères dont je parlerai bientôt, il y a peu de chose à inscrire au compte d'Arnoul.

Geoffroy Tory de Bourges que j'ai déjà eu l'occasion de citer, raconte qu'il a vu au seizième siècle, dans l'église des Bernardins de Paris, un tableau contenant une oraison à la Vierge Marie, portant la signature d'*Arnoldus Grabans*, mais il n'en reproduit pas le texte, et personne ne peut dire aujourd'hui, ce qu'est devenu ce tableau.

Estienne Pasquier, après avoir reproduit ce même fait, ajoute : « L'auteur du *Vieux art poétique français* récite tout au long une complainte faite par Arnoul Gréban, dont je copiai

seulement trois couplets, en la ville de Blois où j'eus communication du livre (1).

« A vous, dame, je me plains  
Je vois pleurant par vaux et plains,  
Je ne cognois que pleurs et plains  
Puisque je vis.

Vostre gent et gratiex vis (2)  
J'aime mieulx être mort que vis.  
Néanmoins plus volontiers q'ennuis  
Je me soulmets

Au dieu d'amour qui désormais  
Me fait servir d'estranges mets  
De danger et de refus, mais  
C'est pour aimer

« Et ainsi, continue Pasquier, plusieurs autres couplets que je regrette grandement n'avoir copiez, n'estimant pas alors que ce fust une pièce dont je me deusse un jour ayder. Joint que l'auteur dit que cet Arnoul fut le premier inventeur en ceste France de ceste manière de rime qui n'estoit pas pauvre. »

Plus heureux que l'illustre conseiller, je puis compléter l'œuvre d'Arnoul Gréban et les deux strophes ou couplets, comme les appelle Estienne Pasquier, qu'il n'avait pas pris le temps de copier, ne me paraissent pas de nature à légitimer des regrets aussi profonds que ceux qu'il exprime.

En voici le texte :

« Vostre beaulté plainier d'amer (3)  
Qui a fait mon Cuer entamer  
Fy que je voudrais en la mer  
Estre périlz,

(1) *Les Recherches de la France*. Liv. VII, chap. V.

(2) Visage.

(3) Pleine d'amour.

Estre noïé, mors et pourris,  
Mais avecques les sains Esperis  
L'âme dont les yeux ont pou ris (1)  
Fusist saulvée (2). »

*Noïé, mors et pourris !* Voilà une poésie qui ne répandait point un parfum bien délicat sur la beauté à laquelle elle s'adressait... Mais n'oublions pas que nous sommes en plein quinzième siècle et qu'Arnoul Gréban a dû se laisser entraîner surtout par la rime qui présente chez lui, il faut en convenir, une richesse qu'on ne trouve pas toujours dans nos poètes modernes.

Quant à son frère Simon, il a composé entre autres choses :

1° Des *Élégies, complaintes et déploration sur la mort d'une reine de France*.

D'après Prosper Marchand (3) cette reine n'était autre que Marie d'Anjou, fille de Louis II, duc d'Anjou, et femme de Charles VII, morte en l'abbaye de Châteliers en Poitou, le 29 novembre 1463 et enterrée à Saint-Denis, le 27 janvier 1464.

2° Des *Épithames sur la mort du roy de France Charles VII escrit en ferme d'églogue ou pastorale*.

C'est à cette œuvre que Le Maire (de Belges) fait allusion dans la *Déploration de poésie*, lorsqu'il dit :

« Gréban qui pleura un bon roi, l'accompagne. »

Dans ce petit poème, Simon Gréban met successivement en scène, la noblesse et l'Eglise, qui viennent gémir sur la mort de Charles VII, et rendre hommage à sa justice, à sa prudence et à sa clémence.

(1) Ont peu ri.

(2) *L'art et science de Rhétorique pour faire rimes et ballades*, par Henri de Croy.

(3) *Dictionn. histor.* t. I, p. 287, note D.

La dernière strophe se termine ainsi :

« Cy gist le Roy, piteux et débonnaire  
De clémence le parfait exemplaire,  
Tardif à nuyre et prompt à secourir  
Qui ne voulut homme par mort deffaïre,  
Ains reduysoit son mortel adversaire  
Sans faire sang sur terre decourir.  
Le jour dolent que juillet fist courir,  
Pour vingt et deux la mort le vint quérir  
Et trespassa au château de Meun  
L'an mil quatre cens soixante et ung.

Puis l'auteur ajoute les vers suivants dans lesquels il révèle son nom sous forme d'acrostiche, ce qui était fort à la mode au quinzième siècle.

• **S**itost que fut ceste escripture emprainte  
**I**ncontinent pars de l'Eglise sainte  
**M**oult aggrave et le lieu solitaire  
**O**u j'escrivy ceste dure complainte  
**N**on pour gaing mais affin que fust plainte  
**G**rant temps la mort du Roy tant solitaire.  
**R**equerons donc le Roy tant débonnaire  
**E**nsemble tost, qu'il lui veuille au parfaire  
**B**ailler ès cieux ou est notre recours  
**T**iltre de Roy pour régner à toujours.

**AmeN** (1)

Il composa encore la *Sphère du monde* ou les *Vertus de l'Espère du monde* et publia le *Cuer de philosophie* dont il a déjà été question au début de cette notice. Ce dernier ouvrage, d'après son titre et sa préface, était translaté du latin en français, à la requête de *Philippe-le-Bel, roy de*

(1) L'*Épitaphe du feu Roy Charles septième qui trespassa au Meun* se trouve à la suite de l'édition du *Romant de la Rose* par Anthoine Vérard à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. (*Biblioth. nation.* Y, n° 4377).

*France*, et cette particularité suggéra à La Croix du Maine, la réflexion suivante : « Je ne scay s'il y aurait faute au livre imprimé s'il estoit ainsy qu'il y eust flory soulz le règne dudit Philippe et de Charles VII, ce serait chose trop miraculeuse ; qui est cause que je pense qu'il y ait faulte en l'impression du Livre qui dit sur la fin, que ce livre du *Cuer de philosophie* aye été traduit par ledit Simon Gréban par le commandement du roy Philippe le Bel : car c'est chose toute assurée qu'il florissait soulz le règne de Charles VII, lequel mourut en l'an 1461 (1). »

(1) *Le Cuer de Philosophie* translaté de latin an françois, à la requeste de Philippe-le-Bel, roy de France. — Imprimé à Paris par Anthoine Vérard, libraire demourant à l'imaige Saint-Jehan devant Nostre-Dame, ou au Palais devant la chappelle où l'on chante la messe de messeigneurs les présidents. (Bibl. nat. R. 721 C.)

« Et pour ce, mon souverain seigneur Philippe-le-Bel, roy de France, après vostre commandement, j'ay translaté ce présent livre en l'honneur de vous et au prouffit de toutes créatures, car au-dict livre pourront apprendre et scavoïr plusieurs enseignements ; c'est assavoir que tu trouveras en ce livre, nommé le *Cuer de Philosophie*, plusieurs demandes et questions de Placides au philosophe Tymeo et les responses contenues en icelluy. Pareillement est traicté de l'*Espère du monde*, du *Compost* et kalendrier tout figuré. Affin d'instruire et enseigner plusieurs personnes, à scavoïr comme ils se doivent gouverner en tout l'an, selon le commandement de notre mère Sainte Eglise touchant le cours du Soleil et de la Lune. Des festes fixes et mobiles et autres festes. Du sault de la lune et du bissexte Et aussy ay faict et translaté ce dit livre, non point pour avoir ne acquerre loz ne louenge, ains n'ay eu cure de vaine louenge ne de loz durant ma vie, mais j'ay bien prouvé appertement quand j'ay translaté de latin en françois l'espèce matérielle et le compte du *Compost* par maistres et par vers, par tablettes et par les mains que j'ay cy dedans mises et figurées, et ne l'ay point faict pour gloire avoir ne richesse ne pour aucun don terrien, car oncques en ma vie ne tins compte de flaterie ne d'envie ne d'honneur terrestre car tout ce que chose vaine et quassée et voyons que chascun jour ung mouvement l'homme trespasse de ce siècle en l'autre et pert la fleur et la gloire du monde. Car tout ce est comme la fleur du foing qui est huy verde et demain seiche et ce considérant en fuyant oysiveté en ma simple jeunesse, j'ay prins très grand plaisir a mettre celivre icy de latin en françois et pour ce que le vieil aage d'homme est toujours bon conseil et ensuyrons toujours leurs bienfaits j'ay voulu pour l'honneur de vous, mon dit seigneur le dit présent livre mettre de latin en françois, — et mettray premièrement la table des questions faictes de Placides à Tymeo, par ordre et les responses d'icelluy et ou quel feuillet ils y sont couchés. Après mettray la table de l'*Espère* figurée du ciel et du monde et de l'ordonnance du monde. Et puis la table du *compost* et du kalendrier et la pratique comme ung chascun le pourra scavoïr et entendre. »

Et Prosper Marchand ajoute : « Ou Gréban n'est pas l'auteur de cette traduction ou cette censure est très bien fondée. Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes ses éditions portent qu'elle a esté faite *par le commandement de Philippe le Bel* ; ce qui paraît assez extraordinaire si notre Simon en est effectivement l'auteur. Peut-être n'en est-il que le Réviseur et l'éditeur ; mais c'est ce qu'on ne saurait vérifier que par l'inspection de l'ouvrage même et c'est ce qui n'est pas fort aisé, vu sa rareté. Ne déterminons donc rien à cet égard (1). »

J'ai fait ce que Prosper Marchand n'avait pu faire ; j'ai compulsé avec soin le *Cuer de Philosophie* et je me suis convaincu que Simon Gréban, autrement dit Simon de Compiègne, avait reproduit l'œuvre de *Maistre Aignan* qui probablement vivait sous Philippe-le-Bel, et qu'il avait ajouté à cette œuvre toute la partie qui se compose de l'*ordonnement du Compost et du Calendrier*. La mention que j'ai déjà reproduite ne laisse aucun doute à cet égard.

Mais ce qui a constitué le véritable titre des frères Gréban à une gloire littéraire, ce fut le *Triumphant mystère des actes des Apôtres*, qui passe avec raison comme le poème le plus beau de ce genre, et le mieux versifié après, toutefois, celui de la Passion (2).

Au dire de tous les biographes, c'est Arnoul qui composa la première partie de ce mystère ; Simon se chargea de la dernière. Ce double travail dût certainement s'exécuter pendant le séjour des deux frères auprès du roi René, et il est vraisemblable que la représentation en eut lieu dans la ville du Mans, pendant la vie des auteurs. C'est du moins l'opinion que Dom Piolin a émise dans ses curieuses *Recherches sur les mystères représentés dans le Maine*. « René le Bon et toute sa cour, se complaisaient beaucoup, dit-il, aux représentations

(1) *Dictionn. historiq.* t. I, p. 288, note E.

(2) *Hist. du Théâtre français* (par les frères Parfait) t. II, p. 243.



théâtrales : la reine Yolande avait développé chez nos ayeux du quinzième siècle, le goût des jeux de la scène déjà fort ancien chez eux. Pourquoi les deux Gréban se seraient-ils établis au Mans ? Comment expliquer les honneurs extraordinaires qui leur furent rendus après leur mort si leur œuvre n'avait joui dans cette province d'une juste et universelle approbation » (1).

Le partage complètement la manière de voir du savant bénédictin et ce qui la corrobore à mes yeux, c'est la faveur exceptionnelle dont jouissaient encore plusieurs années après la mort des Gréban, ces sortes de représentations à Bourges, à Angers, à Tours, aussi bien qu'à Paris.

J'ai eu déjà l'occasion de signaler dans une précédente notice (2), l'importance de la représentation du *Mystère des actes des Apôtres*, et de rappeler comment elle ne durait pas moins d'une quarantaine de jours. L'action commençait après l'ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ, alors que les Apôtres se réunissaient pour élire Mathias en remplacement de Judas, coupable de trahison, et se terminait par la mort de Néron. L'enfer y jouait un grand rôle et il n'y avait guère de scènes où l'on ne vit Satan et Lucifer s'évertuer à inventer mille ruses destinées à perdre les âmes ; mais heureusement l'influence des Apôtres venait à chaque instant contrebalancer ces menées diaboliques. C'était donc une lutte perpétuelle entre le génie du mal et l'amour du bien, dans laquelle se déroulaient une foule de tableaux d'une hardiesse extrême, qui devaient se graver d'autant mieux dans l'esprit des spectateurs qu'ils frappaient davantage leurs yeux.

Comme dans le théâtre de Shakespeare, les scènes se mo-

(1) *Recherches sur les mystères qui ont été représentés dans le Maine. Angers 1858.*

(2) *Notice sur les mystères représentés à Compiègne au moyen-âge, (Bull. de la Soc. hist. de Compiègne, t. II, p. 35).*

diffiaient à chaque instant, et suivant la qualité des personnages la poésie prenait elle-même des allures toutes différentes. Tantôt simple et naïve, elle avait ce parfum de mysticisme, qui convenait si bien au moyen-âge ; tantôt brusque et tourmentée, elle reflétait les mœurs de l'époque et tout se pardonnait à l'avance, du moment que c'était pour l'édification et l'instruction des fidèles.

Il ne saurait entrer dans ma pensée, de reproduire ici toutes les péripéties de ce grand drame religieux où 494 personnages venaient, tour à tour, débiter plus de 60,000 vers, et où l'on représentait les divers supplices infligés aux Apôtres ; mais, pour donner une idée de la facture du vers et de la conception des rôles, je ne puis m'empêcher de retracer quelques fragments de ces tableaux qui se déroulaient avec une rapidité qui dépasse encore celle de nos féeries modernes.

C'est ainsi que dans la première journée on voyait Lucifer transporté de joie à l'arrivée de deux nouvelles âmes en enfer, ordonner à ses démons de se divertir :

Sus, sus au lutrin, mes corbeaulx  
Mes crapeaudeaulx, mes dozelots,  
Mes petits corbins, mes dyablots  
Que je vous oye gringoter (1).

Sus Sathan !

Je vueil que la turbe dampnée  
Ici devant mon tribunal  
Mé dye un motet infernal  
En chanterie dyabolicque...

Il dicte ensuite à chacun la partie qu'il devra exécuter :  
Belyal tiendra le dessus avec Burgibus,

« Car ils ont bien doulcette voix. »

(1) Fredonner.

Berits et quelques autres « seront pour faire une rencontre » quant à Astaroth il fera le barython, pendant que Levyathan tiendra

« Ung ton gros comme une bombarde. »

Et alors le chœur démonial chante à tue-tête :

« Tant plus a et plus veult avoir  
Lucifer notre grant dyable :  
S'il voyoit âmes plouvoir  
Tant plus a et plus veult avoir :  
Et toujours il veult recevoir  
Car il est insatiable.  
Tant plus a et plus veult avoir  
Lucifer nostre grant dyable... »

Et les gaillards hurlent tant et si bien, que Lucifer est obligé de leur imposer silence en leur disant : Finissez, vous m'étourdissez !

Dans une des journées suivantes, la Sainte-Vierge est sur le point de quitter la terre. Elle prie le Seigneur de permettre aux Apôtres d'assister à son trépas. Les trois Maries et plusieurs femmes pieuses se rendent également auprès d'elle, et aussitôt le tonnerre se fait entendre ; une nuée blanche enveloppe Saint-Jean, qui prêchait à Ephèse, ainsi que les Apôtres qui sont dans d'autres contrées, et elle les transporte dans la maison où se trouve la Vierge Marie ; puis, quand cette dernière les voit tous rassemblés à son chevet, elle leur donne sa bénédiction et leur dit :

« Adieux enfants que j'ayme comme moy ;  
Adieu, vous dy, coulottes de la foy,  
Fermes et fors, sans jamais desmancher,  
Les protecteurs de la nouvelle Loy ;  
Adieu, vous dy, car certes j'apperçoy  
De mon trespas l'heure fort approcher ;

Adieu parents, ou n'a que reprocher ;  
Ce monde bas ou souloye marcher (1)  
Laisseaux enfans de ce monde et leur quitte  
Adieu vous dy, mes seurs que tant ay cher ;  
Pour vous ne puis mes larmes estancher,  
Car il convient que nature s'acquitte... »

Quoi de plus doux et de plus harmonieux !...  
Plus loin au moment où la Vierge s'élève dans les cieux, elle  
s'écrie :

O fontaine d'éternelle bonté,  
L'amour des saints et la bienheureté,  
Grâces vous rends plus qu'on ne scauroit dire.  
Quand du throsne de vostre majesté  
En regardant ma simple humilité  
Vostre mère m'avez voulu élire !  
Puis maintenant de vostre hault empire,  
Comme celui que mon salut désire,  
Mandez pour moy séparer des mondains :  
A vous me rends, à vous du tout m'attire,  
Et au partir de ce monde, cher sire,  
Mon esperit commands entre voz mains. »

Voici, maintenant une scène d'un tout autre genre.

Simon le Magicien se présente à l'empereur Néron, en lui disant qu'il est le fils de Dieu, et que, pour avoir la preuve de ce qu'il avance, on n'a qu'à lui trancher la tête et qu'il ressuscitera bientôt après. Néron, charmé de faire cette expérience, donne aussitôt à Daru, son exécuteur des hautes œuvres, l'ordre de décapiter Simon. Mais, Daru séduit à l'avance par l'enchanteur, coupe la tête à un mouton au lieu de celle de Magus, et ce dernier est emporté par ses disciples dans un tombeau d'où il sort au bout de quelques instants. Néron tout ébahi, demande à ses chevaliers s'ils sont bien surs d'avoir

(1) SOULOIR. SOULOYR. Avoir coutume.

vu mourir Simon. Tous répondent affirmativement, mais bientôt survient saint Pierre qui confond le Magicien. Daru alors ne sachant ce qu'il doit croire, se console en disant :

« Or ça, et si j'ay tué Dieu,  
Et s'est suscité par ses dits,  
Je suis bourreau de Paradis.  
A ces parolles le voit-on ?  
Et si j'ay tué ung mouton  
Tant bien qu'un autre laboureur ?  
Je suis boucher de l'Empereur.  
Que voulez-vous ? C'est adventure... »

Et le public de rire :

Quant à Néron, saint Pierre ne tarde pas à lui déclarer que la vengeance du ciel est prête à fondre sur sa tête, et Albinus lui apporte un libelle diffamatoire qui était attaché à la statue d'Isis, et dans lequel on lisait ce qui suit :

« Tu es cruel car tes propres parents  
As fait mourir par tourmens apparens ;  
Bourreau pervers, plein de péchez infâmes,  
Violateur des vierges et des femmes ;  
Larron capteur, boutefeu furieux,  
Grant ennemy des hommes et des dieux...  
Gourmand, glouton et purongne ordinaire  
Déflorateur puant, concubinaire,  
Fornicateur, inventeur de l'ordure  
Contre l'honneur et le droit de nature.  
Tes faits infects, tes péchés empeschez,  
Tes dicts maudits, approchez, reprochez  
Ont obscurci le ciel aussi la terre.  
Encontre toy criant vengeance et guerre ! •

Et ainsi de suite....

Furieux de pareilles injures, le farouche empereur réclame l'assistance de la déesse Isis, sa protectrice, mais elle est

sourde à son appel, et plusieurs anges profitent de cette circonstance pour frapper le fils d'Agrippine avec fléaux et bâtons. Survient alors Satan, qui inspire à Néron l'idée de se poignarder. Aussitôt l'empereur se lève, et prie ses chevaliers de lui percer le sein, mais comme aucun d'eux n'ose le faire, il prend lui-même son épée et s'écrie :

• Ha diables dampnez,  
De toutes parts vers moy venez ;  
Venez à ma fin malheureuse.  
Espée, soys moy rigoureuse.  
Donne tost fin, par grant fureur  
A Néron le pource empereur,  
Le triste, infect et douloureux.  
Le malheureux des malheureux,  
Le sans per (1) des mal fortunés  
Le désespoir des forcenez  
Diables, puisqu'il fault que je meure  
Accourez, ne faictes demeure.  
A vous suis, à vous je me donne (il se tue)  
Et le corps et l'âme abandonne  
A jamais pour votre présent. »

Satan ne se le fait pas dire deux fois, il accourt, charge l'âme de Néron sur ses épaules, et arrive en enfer en s'écriant :

Lucifer, terrible serpent,  
C'est l'âme du faulx empereur.  
Néron, etc., etc...

Puis survient Marcel, qui va trouver le Pape Clément, pour lui raconter le martyre des Apôtres, mais le Saint-Père lui répond qu'il connaît déjà tout, et il ajoute :

• Si nous retirons à l'église  
Rendons grâce et sans fainctise,  
Allons faire notre *Oremus*,  
Chantons *Te Deum Laudamus*. »

(1) *Per.* Pareil, égal.

Et le mystère finit ainsi pendant que tout le monde entonne le *Te Deum* avec cet enthousiasme que donne toujours aux grandes choses l'élan religieux.

On se figure aisément l'effet que devait produire sur des imaginations ardentes cette évocation constante des actes de la chrétienté, et quel puissant attrait devaient avoir pour le public du moyen-âge, ces scènes pieuses, touchantes ou burlesques qui s'y succédaient comme dans la vie humaine.

Aussi, toutes les fois que le *Mystère des actes des Apôtres* fut représenté dans quelque grande ville, on ne négligea rien pour la mise en scène et la splendeur des costumes. Il suffit pour s'en convaincre, de se reporter à la relation que Jacques Thiboust, sieur de Quantilly a écrite, de l'*Ordre de la triumpante et magnifique monstre du Mystère des saints actes des Apôtres*, faite à Bourges, le dimanche dernier jour d'avril, 1536 (1).

Jamais cortège, sans en excepter même celui du *Camp du drap d'or*, ne présenta une richesse de costumes et une variété de travestissements, semblables à celles qu'on y vit.

Satan figurait assis sur les ailes d'un grand dragon qui vomissait du feu; il était vêtu de velours cramoisi damassé et à long poil;

Belial, le procureur d'enfer, tout habillé de velours tanné portait à son cou une grande tortue vive, attachée à une grosse chaîne d'or de la valeur de deux à trois cents écus; il jetait du feu par ses narines et tenait une quenouille enflammée;

Cerberus, le portier des enfers, avait un habit rouge en poils assez longs, semé de petites gueules dorées. Il tenait en main les clés du séjour infernal, lesquelles étaient si étincelantes qu'elles semblaient sortir de la fournaise;

(1) Publiée en 1836 à Bourges par M. Labouvrie, notaire honoraire.

Puis, s'avançaient majestueusement, un certain nombre d'individus aveugles, boiteux, démoniaques, fiévreux et belistres tous vêtus de drap de soie « trop mieulx que à leur estat appartenoit. »

Venaient ensuite : Saint-André, portant une robe de drap d'or sur un champ rouge, à franges par le bas, et manteau de taffetas armoysin, cramoisi violet, brodé à l'entour de perles enchassées en or, et sur l'épaule attaché d'une bague de quatre diamants en pointe et quatre perles pendants et un autre sur le devant ;

Saint-Pierre « vestu d'une robe de satin cramoysi broché d'or, enrichie de diamants et grosses perles, et manteau en écharpe de drap d'or frisé ; »

Saint Jacques Majeur, avec une « robe de taffetas armoysin changeant, brodée à l'entour de fil d'argent, à figure d'antique, et le manteau de satin cramoisy en broderie de coquilles d'or, entrelacées de lacs. »

Et tous les autres apôtres à l'avenant.

Derrière eux, marchait « en grande humilité » la Vierge Marie, ayant une cotte de satin blanc, et portant un manteau de velours cramoisi violet qui trainait jusqu'à terre. »

Puis une suite de personnages de toutes nations, de tous rangs, de toutes conditions, parmi lesquels figurait l'empereur Néron. « Sa robe, dit le chroniqueur, estoit d'ung satin cramoisy, pourfilée d'ung aultre ouvrage de fleurons et entrelacs de fils d'or ; elle estoit doublée de veloux cramoisy à collet de même, faict à pointes renversées, entremeslées l'une dans l'autre et semées par grande prodigalité de grosses perles, auxquelles poinctes pendaient grosses houlpes d'autres perles. Son chapeau estoit de veloux perse, d'une façon tyrannique, bordé de chaisnes d'or et semé d'ung gros nombre de bagues... ses boutines estoient de veloux pers découpé bien menu, entrelacées de chaisnes d'or et quelques bagues pendant à sa jarretière. Portoit en sa main une hache d'armes



bien dorée. Son port estoit hautain et son maintien très magnifique. Son tribunalet luy dessus, estoit porté par huit roys captifs qui estoient dedans, desquels on ne voyait que les testes couronnées de couronnes d'or. »

Et tout ce cortège défilait sous la conduite des personnages les plus influents et les plus sérieux de la ville, tels que magistrats, maire, eschevins, tous « montés sur des mules revêtues de housses en drap noir. »

En voyant une pareille exhibition, et en se reportant également à la merveilleuse mise en scène du mystère lui-même, on comprend toute la popularité dont devaient jouir les auteurs d'un pareil drame, et l'on s'explique aisément la grande réputation qui s'attacha au nom de Gréban.

Indépendamment du *Mystère des actes des Apôtres*, Arnoul Gréban refit entièrement celui de *la Passion*, qui avait défrayé, en 1402, le jeu des confrères installés à Paris dans l'hôpital de la Trinité (1).

A quelle époque précise travailla-t-il à ce mystère ? On ne saurait le dire ; mais ce qui est certain, c'est qu'en 1452, ainsi qu'on l'a vu plus haut, un notable bourgeois d'Abbeville, lui versa à Paris dix écus d'or, pour une copie du « Jus de la Passion » (2). Ce qui est également hors de doute, c'est que ce fut à la sollicitation des entrepreneurs de mystères à Paris,

(1) V. sur le *Mystère de la Passion* et les corrections dont il fut l'objet : *les Manuscrits Français*, par Paulin Paris, t. VI, p. 280. — *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims*, par Louis Paris. — *Jean Michel de Pierrevive*, par M. Achille Chereau. — *Etudes sur les Mystères*, par O. Leroy.

(2) Le dernier jour de décembre 1452, au petit Echevinage, en présence de sire Jean Landée majeur, a esté conclu par les Echevins en grant nombre que la somme de dix escus d'or que avoit et que a payé Guillaume de Borneuil pour avoir le *Jus de la Passion* à Paris, à maistre Ernoul Gréban, lui fussent baillés et délivrés des deniers de la ville. Et sont iceux jeulx, clos et scellés des sceaux de Jean de Brimeu, Mathieu du Pont, Chrétien de Genesve et Jacques d'Arnet, eschevins, et mis en coffre à l'échevinage de la dite ville, tant et jusques à ce que on verra iceulx juer. Laquelle somme sera déduite sur ce que messires voudront donner quant on juera lesdits jeux. » (*Rev. des cours publics*. 10 juin 1855.)

qu'il développa ainsi le sujet de la Passion. Le manuscrit qui existe à la bibliothèque nationale en fait foi, puisque dans la rubrique, on lit ce qui suit : « Ce présent livre contient le commencement et la création du monde en brief par personnages ; la nativité, la passion et la résurrection de nostre Sauveur Jésus-Christ, traictées bien au long selon les saintes évangiles. Et devez scavoir que Maistre Arnoul Gresban, notable bachelier en théologie, lequel composa ce présent livre à la requeste d'aulcuns de Paris, fist ceste création abrégée, seulement pour monstrier la différence du péché du déable et de l'omme ; et pourquoi le péché de l'omme ha esté réparé et non pas celui du déable » (1).

Dans cette nouvelle œuvre, comme dans la première, on rencontre des scènes charmantes, pleines d'une poésie exquise par la grâce et par la simplicité. Je n'en veux citer, comme exemple, que celle où plusieurs bergers vantent la douceur de leur existence, en disant :

« Fy de richesse et de soucy  
Il n'est vie si bien nourrie  
Qui vaille estat de pastourrie

PELLION

A gens qui s'esbattent ainsi  
Fy de richesse et de soucy !

RIFFART, m<sup>e</sup> pastour.

Je suis bien des vostres aussi  
A tout ma barbeta fleurie  
Quand j'ay du pain mon saoul, je crye :  
Fy de richesse et de soucy.

ALORRIS.

Il n'est vie si bien nourrie  
Qui vaille estat de pastourrie.

(1) Biblioth. nat. cop. des manuscrits n° 7206 ancien et 816 nouveau.

ISAMBERT.

Est-il liesse plus série  
Que de regarder ces beaux champs  
Et ces doux aignelés paissans  
Sautant à la belle prairie !

PELLION.

On parle de grant seignorie  
D'avoir donjons, palais puissans.  
Est-il liesse plus série  
Que de regarder ces beaux champs !...

ISAMBERT.

En gardant leurs brebiettes  
Pasteurs ont bon temps  
Ils jouent de leurs musettes  
Liez et esbabans ;  
La dient leurs chansonnettes  
Et les dames bergerettes  
Qui sont bien chantans  
Cueillent herbes bien sentans  
Et belles fleurettes  
Qui pourront vivre cent ans. »

Ne croirait-on pas avoir sous les yeux une des chansons de Charles d'Orléans ou une gracieuse idylle de Madame Deshoulières ?

Et plus loin, dans la scène de la *Nativité de Jésus*, quand la Sainte Vierge se prosternant devant son divin fils, lui dit avec amour :

« Mon cher enfant, ma très chère portée,  
Mon bien, mon heur, mon seul avancement,  
Ma tendre fleur que j'ay neuf mois portée,  
Et engendrée de mon sang proprement.  
Virginalement en mes flancs te conçuz,  
Virginalement ton corps humain receuz,  
Virginalement t'ai enfanté sans peine,  
Qui m'a donné espérance certaine,

Que à ton pouvoir âme ne se compère ;  
Dont je t'adore et te charme à bouche pleine,  
Mon doux enfant, mon vray Dieu et mon père » (1).

Ne semble-t-il aussi pas entendre une de ces charmantes élégies attribuées à Clotilde de Surville, d'où s'exhale avec tant de suavité, la tendresse maternelle.

Le succès du *Mystère de la Passion* ne fut pas moins grand que celui des *Actes des Apôtres*. On le représenta dans un grand nombre de villes et quand, en 1547, il fut joué à Valenciennes, la foule, dit un historien du temps « fust si grande pour l'abord des estrangers que la recepte monta jusques à la somme de 4680 livres, bien que les spectateurs ne payassent qu'un liard ou six deniers chacun » (2).

Le manuscrit du *Mystère de la Passion*, par Arnoul Gréban, ne paraît pas avoir eu jamais les honneurs de l'impression et cependant il les mérite à tous égards. « Il donnerait, comme l'a fort bien dit M. Paulin Paris, une idée plus juste de notre ancien théâtre que la reproduction du mystère déjà imprimé du docteur Jehan Michel, car les deux frères Gréban sont l'expression de la scène chrétienne au temps de son grand éclat » (3).

Un instant, on a pu croire que l'œuvre d'Arnoul allait être enfin livrée au public. En 1855, l'éditeur de la Bibliothèque elzévirienne annonçait le *Mystère de la Passion* comme devant paraître dans un délai rapproché. Cette publication aurait été faite par MM. Charles d'Héricault et Louis Moland, deux écrivains distingués et familiarisés depuis longtemps avec la littérature du moyen-âge ; mais par des considérations que je n'ai pas à approfondir, ce travail fut abandonné et le manuscrit continue à reposer en paix dans le fonds de la Bi-

(1) Manusc. n° 816, f° 35.

(2) Onés. Leroy, *Etudes sur les mystères*, p. 126.

(3) *Rev. des Cours publics*. 24 juin 1855.

bibliothèque Nationale où une place lui a été assignée depuis plusieurs siècles. Espérons qu'il n'en sera pas toujours ainsi et faisons des vœux pour qu'un jour, ait lieu cette importante publication, qui aurait le double avantage de ramener les esprits vers le premier âge du théâtre en France, et de raviver encore le souvenir de deux poètes dont la ville de Compiègne est justement en droit de s'enorgueillir (1).

(1) Le vœu que nous formulions dans ces dernières lignes va se trouver réalisé beaucoup plus tôt que nous n'osions l'espérer. En effet, au moment même où nous lisions cette notice à la réunion des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne, M. Gaston Paris annonçait dans la dixième livraison de la *Romania* (avril 1874) le commencement de l'impression de la *Passion d'Arnoul Gresban* par ses soins et par ceux de M. Raynaud. Il appartenait à M. Gaston Paris, mieux qu'à tout autre encore, de mettre en œuvre ainsi le programme qu'avait si bien tracé son père.

---

# LES RELIQUAIRES D'ÉLINCOURT

PAR M. ÉDOUARD AUBERT, MEMBRE CORRESPONDANT

---

Les reliquaires en forme de bras qui ont été conservés jusqu'à nos jours sont en nombre assez considérable. Je me contenterai de rappeler ici ceux d'entre eux qui ont le plus d'importance, soit à cause de la notoriété des reliques qu'ils renferment, soit à cause de l'art admirable avec lequel ils ont été exécutés.

L'abbé Texier (1) nous fait connaître les trois bras-reliquaires de saint Etienne (de Muret), de saint Félicien et de saint Apollinaire, qui ont appartenu au trésor de l'abbaye de Grandmont.

Le docteur Kratz (2) en a publié deux qui sont déposés dans l'église d'Hildesheim.

Les deux bras-reliquaires dits de Charlemagne comptent au nombre des plus belles pièces d'orfèvrerie du riche trésor d'Aix-la-Chapelle.

A Munster, en Westphalie, on peut en admirer trois qui sont l'œuvre d'orfèvres du XIII<sup>e</sup> siècle.

Le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice-d'Agaune (3) en

(1) Abbé Texier, *Dictionnaire d'orfèvrerie chrétienne*, colonne 846.

(2) Docteur Kratz, *Der Dom zu Hildesheim*, planche 10.

(3) E. Aubert, *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, pages 165 à 170.

conserve deux, celui de saint Bernard de Menthon et celui de saint Maurice. Le premier est le chef-d'œuvre d'un artiste qui vivait au milieu du douzième siècle.

Dans les *Annales archéologiques* (1) on trouve la reproduction de deux de ces reliquaires, l'un déposé dans le trésor de l'église Saint-Géréon de Cologne (2), l'autre appartenant au trésor de l'abbaye de Conques.

Enfin, M. l'abbé Barraud (3) dans son inventaire des reliquaires de la cathédrale de Beauvais, nous donne le dessin de deux bras. Le premier, dit reliquaire de sainte Anne, paraît être de la fin du treizième siècle ; la main qui le surmonte n'est pas bénissante, les cinq doigts sont levés. Le second, plus orné, appartient au treizième siècle ; la main a disparu et l'on ignore quelles reliques il contenait.

Les deux bras-reliquaires dont j'entretiens aujourd'hui mes collègues de la *Société historique de Compiègne*, sont loin d'égaliser la véritable beauté artistique de ceux que je viens de citer ; néanmoins ils présentent assez d'intérêt pour être signalés à l'attention des archéologues.

Ces reliquaires, découverts par M. l'abbé Renaud, derrière une armoire de la sacristie de l'église paroissiale d'Élincourt-Sainte-Marguerite (canton de Lassigny) m'ont été signalés par M. de Marsy, à la suite d'une excursion de la Société. Il y avait autrefois à Élincourt un prieuré de l'ordre de Saint-Benoît (Cluny), qui dépendait du monastère de Lihons en Santerre, et avait été fondé en 1245 par Raoul de Coudun, évêque de Soissons, sur des terres qu'il possédait en ce lieu et dont il fit donation audit monastère. Robert de Cressonsart, évêque de Beauvais, approuva cette fondation à laquelle était attaché

(1) *Annales archéologiques*, tome XIX, page 30 ; tome XXI, page 186.

(2) M. l'abbé Bock a aussi décrit et dessiné le bras de saint Géréon dans son ouvrage, *Das heilige Koeln*, livraison 1<sup>re</sup>, planche 2.

(3) *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise*, tome VII, 2<sup>me</sup> partie, Beauvais, 1869.

pour le nouveau prieur, le droit de présentation aux cures d'Élincourt, de Saint-Hilaire et de Notre-Dame de Coudun, de Jonquières, etc.

En 1260, les religieux d'Élincourt, voyant les travaux de construction toucher à leur fin, et occupés de la décoration intérieure de leur église, désiraient obtenir une relique insigne afin de l'exposer à la vénération des fidèles au jour de la dédicace. Le chapitre du monastère de Saint-Saulve, céda aux instantes prières de Guý d'Arie, sous-prieur de Lihons-en-Santerre, et de Hubert, prieur d'Élincourt, et leur accorda des reliques de sainte Sarabimie, qu'ils apportèrent à Élincourt à la fin du mois de décembre 1260. L'évêque de Beauvais fit la reconnaissance de la relique l'année suivante, en même temps qu'il consacra l'église du prieuré.

Le prieuré d'Élincourt (Sancta-Margarita de Helincuria) était situé au-dessus du village, sur la montagne du côté de Mareuil. L'église et les cloîtres, vendus à l'époque de la révolution, ont été entièrement démolis (1).

L'église paroissiale d'Élincourt, date du douzième siècle. C'est là qu'ont été replacés les bras-reliquaires retrouvés par M. Renaud. Suivant toute probabilité, ils proviennent de l'église du prieuré.

Le premier des deux bras-reliquaires dont nous nous occupons est en bois sculpté, d'un seul morceau. Les plis de la manche sont traités avec une grande liberté de ciseau et

(1) Voir les ouvrages ci-après : 1<sup>o</sup> *Histoire du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Delettre, Beauvais, 1843. 3 vol. in-8<sup>o</sup>, tome II, pages 303, 304 et 314. En note, à la page 314 l'auteur transcrit l'acte de donation et de réception de la relique de sainte Sarabimie. Cette pièce qui était alors à l'église d'Élincourt, a depuis disparu.

2<sup>o</sup> *Supplément à l'histoire du Beauvoisis*, par Simon, 1704, in-12, pages 113 et 114.

3<sup>o</sup> *Statistique du canton de Lassigny*, par Graves, 1834, page 55.

M. Peyrecave a lu à une séance de la Société historique de Compiègne, dans le courant de l'année 1870, une notice sur le prieuré d'Élincourt. Il faut espérer que cette notice, encore inédite, sera bientôt publiée.



avec une certaine recherche de la nature. Sur cette solide carcasse, l'orfèvre a appliqué au marteau, une mince feuille d'argent qui épouse intimement les reliefs et les creux de la sculpture. Dans le principe, ce revêtement d'argent était maintenu par de petits clous d'argent figurant des rosettes à huit pétales, qui rompaient la monotonie d'un fond tout uni. Il ne reste aujourd'hui que cinq ou six de ces clous, mais c'est assez pour apprécier le bon effet qu'ils produisaient.

La main, bénissant à la manière latine, est bien dessinée et ne manque pas d'élégance ; malheureusement l'index et le médium ont été brisés. Cette main sort d'une manche étroite, simplement plissée et arrêtée au poignet par un bracelet autrefois orné de pierres-cabochons serties en chatons et entourées d'ornements en filigrane. Le cercle de fond du bracelet subsiste seul, mais les traces de sa décoration primitive sont facilement reconnaissables.

Cette première manche sort elle-même d'une manche plus large, bordée des deux côtés de la couture, à l'extrémité supérieure, à l'extrémité inférieure et sur la partie arrondie du bras, c'est-à-dire en descendant une ligne perpendiculaire à partir de l'ongle du pouce, par des bandes d'ornements, larges de 0<sup>m</sup> 03<sup>e</sup>. Cette bordure qui constitue la partie vraiment artistique du travail d'orfèvrerie du reliquaire, se compose de plaques décorées de cabochons montés en chatons et accompagnés de rinceaux en filigrane, alternant avec des plaques de cuivre doré gravées au burin. Un jonc tordu borde chacune des plaques filigranées ; les plaques gravées sont entourées d'une double baguette et d'une rangée de stries, horizontales sur les côtés et verticales dans le haut et dans le bas.

Les filigranes sont formés de minces lames de métal, plates, striées sur la tranche extérieure ; soudées entre elles, puis ensuite appliquées sur le fond, préalablement maté à l'outil,

à l'aide d'un grand nombre de petits rivets très-adroitement exécutés.

Au milieu de la manche, sur la partie antérieure du reliquaire, le sculpteur avait ménagé une excavation haute de 0<sup>m</sup> 04<sup>e</sup> et large de 0<sup>m</sup> 03<sup>e</sup>. On plaçait là la relique ; un morceau de vitre couvrait l'ouverture et permettait, tout en le protégeant de voir le précieux ossement.

Ce bras, qui est aujourd'hui dépouillé de la plus grande partie de ses plaques de bordures, a une hauteur de 0<sup>m</sup> 45<sup>e</sup> jusqu'au bout du pouce. Lorsque les deux doigts brisés existaient encore, la hauteur totale était de 0<sup>m</sup> 50<sup>e</sup> ou de 0<sup>m</sup> 51.

Le second bras est aussi en bois sculpté recouvert par une feuille d'argent maintenue par de simples petits clous à tête plate. Il est loin d'égaliser le premier ; la main, mal dessinée, raide et gauche, décèle une ignorance complète de l'anatomie ; le pouce et le petit doigt ont été brisés, les trois autres sont levés. C'est là une exception dont je chercherai plus loin l'explication. La manche étroite est toute unie ; et la manche la plus large, lourde, carrée, anguleuse, manque absolument d'élégance et de grâce.

Les bandes d'ornements qui servent de bordures à la manche de dessus ont exactement la même disposition que sur la manche du premier reliquaire, mais elles sont infiniment mieux conservées. Il ne manque que cinq plaques aux bordures de la couture et des extrémités supérieure et inférieure. Sur ce reliquaire les bordures étaient entièrement composées de plaques filigranées et décorées de cabochons montés en chatons. Seule, la bande placée sur la partie arrondie de la manche correspondant à la ligne tirée à partir du pouce était formée de plaques de cuivre gravées et dorées.

Les filigranes des bandes de bordures sont fabriquées à

l'aide du même procédé que ceux du premier bras ; ce que j'en ai dit plus haut doit suffire pour faire connaître ce genre de travail.

La manche étroite est aussi arrêtée au poignet par un bracelet sur lequel on voit encore un assez beau grenat.

L'ouverture pratiquée dans la partie antérieure du reliquaire est de 0<sup>m</sup> 06<sup>c</sup> de hauteur, sur 0<sup>m</sup> 025<sup>m</sup> de largeur. Elle est encore munie de la vitre qui protégeait la relique.

La hauteur totale du bras, y compris la main, est de 0<sup>m</sup> 50<sup>c</sup>.

Tous les bras-reliquaires dont j'ai parlé au commencement de cette note, sauf celui de Beauvais consacré à sainte Anne, sont terminés par une main bénissante. Les mains dont tous les doigts sont levés comme dans ce dernier et dans le second des bras d'Élincourt, constituent donc une véritable exception et il serait utile d'en rechercher la cause. Ne pourrait-on pas, sans trop d'in vraisemblance, attribuer les bras-reliquaires dont la main est bénissante aux saints qui, par le fait même de leur béatification, ont acquis le pouvoir de donner la bénédiction, et les bras dont la main se présente avec tous les doigts levés, aux Saintes, les femmes n'ayant jamais eu, je crois, à l'exception des abbesses, le droit de bénir ? C'est en hésitant un peu, je l'avoue, que je mets en avant cette hypothèse, mais il y a dans la pose des mains du reliquaire authentique de sainte Anne à Beauvais et du second reliquaire d'Élincourt une telle conformité, que je ne puis pas m'empêcher d'y trouver un commencement de preuve. Si ma conjecture n'est pas victorieusement combattue, je proposerai de voir dans le second bras d'Élincourt le reliquaire dans lequel fut déposée la relique de sainte Sarabimie accordée au prieuré par le chapitre du monastère de Saint-Saulve.

Maintenant, à quelle époque convient-il d'attribuer la fabrication des deux bras qui nous occupent ? La manière dont

les filigranes ont été exécutés peut ici nous aider à trouver la solution. Dans le cours de mes études sur les monuments d'orfèvrerie que les siècles nous ont transmis, j'ai reconnu qu'il y avait eu quatre procédés mis en usage pour faire le filigrane ; je vais les résumer en peu de mots : 1° Les filigranes étrusques, antiques, mérovingiens, et ceux qu'on a produits jusqu'au treizième siècle, sont composés de deux fils de métal plus ou moins menus, conjugués, tordus et soudés très-exactement sur le fond de la pièce.

2° Les filigranes faits d'un seul fil soudé sur le fond, puis strié ou guilloché à l'outil sur la face intérieure. Je n'ai rencontré que peu d'exemples de ce mode de fabrication, et toujours sur des reliquaires du neuvième, du dixième et du onzième siècles. Celui que j'ai étudié de plus près, est le buste de saint Candide conservé dans le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice (1). On peut, à mon avis, donner le nom de carlovingiens aux filigranes ainsi fabriqués.

3° Les filigranes employés souvent à partir du douzième siècle et qui se composent de minces lames de métal unies sur les faces latérales, striées sur la tranche extérieure et soudées avec précision sur le fond de la pièce.

4° Les filigranes exécutés avec les minces lames de métal dont je viens de parler, mais soudées entre elles et non plus soudées sur le fond. Ce procédé a commencé à être employé vers la fin du treizième siècle, et alors on maintenait les filigranes sur le fond avec des rivets délicats dont les têtes concouraient à l'ornementation en figurant, soit des calices de rosettes, soit le fleuron terminal des rinceaux.

C'est à l'aide de ce dernier procédé que les filigranes des bras-reliquaires d'Élincourt ont été fabriqués. Leur composition annonce déjà l'époque où les artistes vont s'éloigner des

(1) *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*. Ouvr. déjà cité.

traditions anciennes et remplacer par la surcharge d'ornements la simplicité et l'élégance naïve de leurs prédécesseurs. Les rinceaux des plaques de bordures de nos deux bras sont courts, sans liaison entre eux, ils n'ont pas le développement hardi des rinceaux si amples et si bien suivis du douzième siècle et de la première partie du treizième siècle ; ils n'en ont pas non plus la délicatesse et l'ingénieuse disposition. Je ne crois donc pas m'éloigner beaucoup de la vérité, en disant que ces deux reliquaires ont été exécutés à la fin du treizième siècle ou dans les premières années du quatorzième siècle ; j'ajouterai qu'ils sortent d'un atelier secondaire.

Malgré ces légères critiques, je persiste à penser qu'il n'est pas inutile de fournir aux archéologues des moyens de comparaison. Dans ce but, j'ai joint la notice que l'on vient de lire aux dessins exécutés par M. Cauchemé avec autant d'habileté que de scrupule.

---

# NOTE SUR GRANDFRESNOY

SES MONUMENTS, SES SOUVENIRS  
ET L'UN DE SES PRIEURS

PAR M. PAISANT, MEMBRE TITULAIRE<sup>(1)</sup>

---

Le village de Grandfresnoy, qui a perdu aujourd'hui de son importance au moins au point de vue administratif, possède quelques monuments qui ne sont pas sans intérêt au point de vue historique et archéologique. Dans la notice qui a été rédigée sur cette commune par M. Graves, on a relevé avec exactitude les principaux de ces monuments. C'est ainsi que le rédacteur de la notice signale la tour carrée de l'église, la date exacte de sa reconstruction et le nom de la personne qui en fit les frais, Messire Guillaume Loysel, en son vivant prieur du prieuré de Grandfresnoy, qui dépensa 36,000 livres à cette réédification. Il signale aussi le passage des Espagnols, dont les troupes ravageaient les contrées entre l'Oise et la Somme, dans la première moitié du dix-septième siècle. Enfin, il est question dans la notice de l'existence, au cimetière de la paroisse, d'une vieille croix suffisamment décrite et qui n'offre plus d'ailleurs que des restes bien détériorés de ses anciennes sculptures. J'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous dire quelques mots de ce que j'ai appris ou vu au sujet de l'histoire de ce village, dans une excursion

(1) Lu à la séance du 18 novembre 1873.

que j'y ai faite il y a quelque temps. Outre l'église paroissiale sous le vocable du Saint-Sauveur, se trouve au haut de la montagne, une autre église sous l'invocation de Sainte-Catherine, qui a été rachetée après la Révolution, grâce à la générosité d'un paroissien, qui la fit restituer au culte à la condition que l'on y célébrât quatre messes par an. J'attribue cette église au quatorzième siècle. Elle est d'ailleurs sans élégance, et ne se relève par aucun détail d'architecture gracieux ou curieux. Cependant, avec un soin bien louable, M. l'abbé Choron, desservant actuel de la paroisse de Grand-fresnoy, a fait réparer et entretenir cette église. De nombreuses traces de balles trouent dans les murailles extérieures trois travées du chevet. D'après la tradition, ce sont les traces de coups de feu tirés par les Russes, lors de l'invasion, en 1815. Des patriotes du pays se seraient réfugiés dans cette église, et de là auraient essayé quelque résistance. Un soldat russe même aurait été tué à cet endroit et le détachement dont il faisait partie, sans prendre le temps de s'arrêter pour venger complètement la mort de son camarade, tant était grande la hâte des alliés de voler sur Paris, aurait fait plusieurs décharges contre les murailles de l'église Sainte-Catherine.

Ce souvenir d'invasion me ramène à une inscription que je trouve sur l'un des piliers intérieurs de la tour construite par les soins de Messire Loysel, et qui rappelle une invasion non moins pénible. Cette inscription faite avec la pointe d'un couteau, est ainsi conçue : *L'an mil six cent trente-six, le 25 d'aoust, l'Espagnol est venu icy*. Hélas, on n'aguère le souvenir dans le pays, de cette année 1636, année de terreur où la puissance de la France, malgré le génie d'un Richelieu, était si menacée, que le royaume était sur le point de périr. Les misères d'autres temps nous ont fait perdre jusqu'à la tradition des malheurs que nos contrées eurent alors à sup-

porter. Richelieu, qui régnait sous le nom de Louis XIII, avait jugé utile de faire intervenir la France dans la guerre de Trente ans. Après de glorieux succès pendant l'année 1635, la campagne de 1636 avait mal commencé pour nos armes. Pendant que Bernard de Weimar, nouveau landgrave d'Alsace, et le cardinal La Valette s'attardaient au siège de Saverne, et que Condé était retenu devant Dôle, les Impériaux, sous la conduite de Jean de Weerdt, plus connu sous le nom de Jean de Werth (le vainqueur du maréchal de Gassion) et de Piccolomini, faisaient irruption subite dans le Thiérache, et de là en Picardie. Ils entraient par cette pauvre petite ville de la Capelle, devenue pour son malheur la clef de la France, destinée à être tellement maltraitée par les envahissements des armées, que le proverbe est resté dans les environs de Vervins de dire : « C'est un La Capelle, » c'est un pauvre La Capelle, et qu'on chantait encore jusque dans le Noyonnais, suivant une tradition, ce refrain reproduit par la *Revue de la Thiérache*, page 164 (1) :

Lon le lai  
Laissez-les passer  
Les pauvres gens de La Capelle,  
Lon le lai  
Laissez-les passer,  
I z'ont déjà du mal assez.

De la Capelle, les armées ennemies pénétrèrent dans la Picardie en passant la Somme à Cerisi, et inondèrent le pays entre cette rivière et l'Oise, de leurs bandes de Croates et de Hongrois.

A cette nouvelle, la terreur s'empara des plus fermes esprits. Paris crut qu'il allait subir à son tour les injures de l'ennemi ; et les Parisiens se mirent à émigrer à l'envi. « Tout

(1) J. de Weerth. Voir *Thiérache*, 1872, page 89.



y fuyait, nous raconte l'exact et fidèle grand maître de la garde-robe de Louis XIII, le marquis de Monglas, et on ne voyait que carrosses, coches et chevaux, sur les chemins d'Orléans et de Chartres, qui sortaient de cette grande ville pour se mettre en sûreté, comme si déjà Paris était au pillage.... » Puis, après avoir opposé à cette folle terreur, le calme et l'intrépidité du cardinal, il ajoute : « Tout le peuple fut taxé, même les gens privilégiés ; les laquais et garçons de boutiques furent enrôlés, etc. Bientôt l'élan fut donné, et tous les jeunes bourgeois, à toute force voulaient aller à la guerre, tellement que l'armée qui s'assemblait à Compiègne, grossissait à vue d'œil. Elle compta bientôt 35,000 hommes et 15,000 chevaux. » Cette armée, rassemblée à Compiègne, je n'ai pas à en décrire les succès, sous Gaston d'Orléans et le comte de Soissons ; mais, c'est encore, en passant, un souvenir glorieux pour l'histoire locale que de rappeler une fois de plus que c'est ici que fut organisée la force capable de tenir tête à un des plus grands dangers qu'ait couru la Patrie sous la monarchie.

De Compiègne, je reviens à Grandfresnoy, et s'il vous plaît par la route qui ne sera ouverte que dans quelques mois, et qui reliera directement notre ville au susdit village. Si je prends cette route non frayée, c'est qu'à son arrivée dans la commune, on trouve un lieu dit qui m'a frappé sur les cartes du cadastre ; celui désigné sous le nom du *Palais*. De ce palais, il n'est pas fait mention dans la notice de M. Graves. Il paraît qu'il existait deux constructions désignées sous ce nom : le Grand Palais et le Petit Palais. On a trouvé dans les fouilles faites pour l'ouverture du chemin désigné plus haut un petit bout de mur construit avec les pierres de la montagne Sainte-Catherine, et dont on a fait des matériaux pour la route. Il n'y avait pas d'ailleurs autre chose à en faire. Quelques mètres d'un blocage aussi découvert, indiquent

une ancienne voie d'accès à cette construction. Il existe encore des traces d'un aqueduc conduisant du lieu dit le Palais, aux bâtiments du prieuré, qui est attenant à l'église paroissiale. Je n'ai pas eu le temps de constater par moi-même les traces de cette construction, mais son existence est certaine.

Qu'est-ce que les Palais de Grandfresnoy ? — C'est un problème à résoudre pour moi. La tradition veut qu'on y ait rendu la justice et même fait beaucoup d'exécutions. Dans les fouilles du chemin du Palais on a trouvé une pièce à l'effigie de Henri II, avec la devise : *Dum clavum rectum teneam*. Je n'ai pas vu cette pièce ; on m'en a fait, de mémoire, la description.

Parmi les autres lieux dits, j'ai trouvé une *Maladrie* pour Maladrerie. D'après les notes d'un géomètre du pays un établissement de ce genre aurait existé à Grandfresnoy, et aurait été sous la dépendance d'une congrégation dont le nom n'est pas indiqué.

Pour en finir sur cette communication au sujet de Grandfresnoy, je voudrais dire deux mots du style de la tour et de ses ornements. La tour est très-élevée, et annonce une église qui devait être bâtie sur de grandes proportions ; mais l'église n'a pas été reconstruite. Cette tour est du style renaissance, avec de belles parties. Dans l'encadrement du portail je signale une guirlande fort légèrement traitée, très-sobre et très-gracieuse. Aux deux tiers du développement de cette guirlande, à gauche, est un autel qu'enveloppe le feston décoratif ; à la partie symétrique, à droite, est un heaume à visière grillée. J'ai rapporté ces attributs qui pourraient être celui du clergé, l'autel, et celui de la chevalerie, le heaume. Des deux têtes sculptées qui peuvent être observées au-dessous de la galerie du haut du clocher, l'une, celle de droite, est celle d'un ecclésiastique, autant qu'on peut en juger par

la forme d'un rabat et l'ensemble de la physionomie ; l'autre, celle de gauche, est la figure d'un personnage n'ayant rien d'ecclésiastique , il porte la grosse moustache . et l'impériale du temps de Louis XIII, avec les cheveux ras sur le sommet de la tête, et épais et longs sur les côtés. Y a-t-il eu deux donateurs, l'un ecclésiastique, le prieur Loysel, et l'autre séculier ? Ou bien, est-ce l'architecte qui s'est représenté sur l'édifice construit par ses soins ? On peut admettre l'une ou l'autre des deux hypothèses.

Puisque le nom de Guy Loysel est tout naturellement amené dans l'histoire de Grandfresnoy, la Société me permettra, en terminant de dire quelques mots de ce personnage qui appartient à notre histoire locale.

Guy Loysel était un des enfants du célèbre Antoine Loysel, avocat au Parlement de Paris, originaire de Beauvais, bien connu par ses nombreux travaux juridiques, et que nous devons signaler surtout, à notre point de vue, pour ses fameux *Mémoires de Beauvoisis*.<sup>6</sup> La vie de Guy Loysel a été écrite dans le plus grand détail par l'un de ses neveux, Claude Joly, chanoine de Notre-Dame de Paris, qui lui a consacré ainsi qu'à son père Antoine, un gros volume in-octavo, Paris 1653, sous le titre de *Antonii Loyselli patris et Vidi (Vidus équivalait à Guido pour traduire le nom de Guy) filii vita*. Guy Loysel fut nommé le 3 septembre 1597, conseiller ecclésiastique au Parlement de Paris. Suivant son neveu, Claude Joly, qui se montre fier, et à juste titre, d'appartenir à cette illustre famille, « Guy Loysel fit esclater beaucoup de zèle « dans les affaires publiques, et on l'a vu en nos cours, en la « grand chambre du Parlement, où il a acquis la réputation « d'estre un des bons et sages conseillers, et un des plus « honnestes et vertueux personnages qui sont entrés depuis « un fort longtemps dedans la robbe. » Il se livra avec son père à d'immenses travaux de jurisprudence. Il recopia de sa

main, dit son biographe, la plus grande partie des Ordonnances d'Orléans et de Moulins, sur lesquelles il fit quantité de belles et curieuses remarques. L'ordonnance d'Orléans, vous le savez, messieurs, est un des monuments les plus importants de la législation nationale. Due à l'initiative du vertueux chancelier de l'Hôpital, elle fut le commencement glorieux des États généraux tenus en 1566. La magistrature peut y trouver avec orgueil ses lettres de noblesse, et elle fut le point de départ des réformes longtemps réclamées par l'équité ; c'est d'elle que date la suppression de la justice de robe courte. La robe longue régna dès lors sans conteste, et aux hommes de guerre, baillis et sénéchaux qui rendaient jusqu'alors la justice, elle substitua des légistes, plus formalistes, plus habitués à respecter le droit et la loi dans leurs décisions, plus portés à faire triompher enfin cette égalité devant la loi, qui était proclamée par les États-généraux eux-même, comme un dogme constitutionnel. Cette œuvre solennelle, commencée si heureusement en 1560, devait être consacrée définitivement six ans plus tard, toujours sous l'influence du même chancelier de l'Hôpital qui organisa la hiérarchie judiciaire et posa le fameux principe de l'inaliénabilité du domaine royal ou de l'État. Ces deux constitutions, si vous me permettez de les appeler ainsi, étaient donc bien dignes des commentaires et des études de Guy Loysel. Il faut penser qu'elles ne firent pas moins pour le progrès des libertés civiles que la révolution de 1789 pour les libertés publiques. Nous jouissons maintenant de tous ces bienfaits comme d'un élément en quelque sorte naturel. Nous devrions nous montrer plus reconnaissants vis-à-vis de nos pères qui ont tant travaillé au bien de la nation. C'est évidemment cette ardeur pour la justice qui soutenait le dévouement du généreux prieur de Grandfresnoy dans ses immenses travaux.

Sa vie, toute entière à l'accomplissement des devoirs

de sa charge, se passa entre le Parlement et l'Église, car il était aussi chanoine de l'église de Paris. Elle n'est donc point féconde en événements importants. Je signalerai seulement deux traits de son caractère. D'abord son intimité avec le docte et sage Pithou qui lui dédia, ainsi qu'à son frère, son édition des distiques de Caton avec les sentences de Laberius et de P. Syrus, publiées chez Robert Estienne en 1577. Guy Loysel était alors un jeune écolier.

Je me plais aussi à reproduire le récit bien connu des bontés duprieur de Grandfresnoy pour son père devenu vieux et infirme. Lorsque le 12 septembre 1596, le respectable vieillard redoutant les conséquences des guerres civiles, fuyait Paris assiégé, il était accompagné de Guy, « qui luy estoit resté seul  
« de ses enfants auprès de luy et qui luy servoit de valet en le  
« rejoignant à Sainte-Brice, prenant le chemin de Beauvais. » Et ajoute l'excellent Joly : « Ce service que fit lors ce bon et  
« sage fils à son père, me fait ressouvenir de toutes les assistances qu'il luy a rendues tousiours depuis iusques à sa  
« mort, qui ont esté telles que mesme à l'aâge de quarante  
« ans et plus, et estant conseiller de la cour, il faisoit point  
« difficulté d'aller souvent à pied par la campagne avec ce  
« bon vieillard monté dessus sa mule, en sa petite maison  
« champestre de Cheuilly, sise à une lieue et demie de Paris  
« (près Ville Juive) pour luy faire seulement compagnie côme  
« je luy ay ouy dire plusieurs fois et que lors il estoit le  
« mieux récompensé de ses peines, en ce qu'il apprenoit  
« tousiours dans sa conversation quelque chose de beau qui  
« luy estait autant utile qu'agréable. »

Cette scène si pittoresque et si touchante donne plus à penser sur Guy et le fait mieux juger que de longs discours sur sa simplicité, son dévouement, la naïveté et la bonhomie de son caractère. Chevilly lui appartint plus tard ; il y continua les traditions d'hospitalité cordiale dont son père lui avait

donné l'exemple, lui qui n'était jamais si heureux d'être le maître de sa maison de campagne, que lorsqu'elle était envahie à tel point, qu'il n'était plus le maître chez lui, suivant ce qu'il disait lui-même dans le trait final d'une pièce de vers latins sur sa villa.

Et magis est dominus qui minus est dominus.

Guy devint aussi légataire de la bibliothèque de son père. Je ne puis résister à vous faire entendre les paroles du testament par lequel il instituait ce legs. « Je désire que tous mes livres, papiers et écrits, demeurent à mon fils, pour conserver mes livres à son neveu, mon petit-fils, s'il en est capable, et ce pour le prix qu'ils seront estimez avec quelque petite crüe... Que si mon petit-fils, Antoine Loysel n'estoit de notre profession et incapable de faire son profit de mes livres (ce que Dieu ne veuille), je laisse à la discrétion de mon fils d'en disposer à tels de ses neveux, Joly et Marescôts, qu'il advisera. » Le respect du livre, l'amour de la profession, l'esprit de tradition et de perpétuité, respirent dans ces simples paroles, et je leur trouve un parfum spécial d'une honnêteté qui n'est pas sans charmes.

Guy Loysel s'occupa beaucoup de ce neveu dont parle le testament ; à son tour, il lui légua la « pluspart de ses biens à sa mort survenue le 20 novembre 1634, et en outre luy résigna le Prieuré de Grandfresnoy, en Beauvoisis, qui » était de grand revenu. » Écoutons encore les réflexions de Claude Joly, elles sont, comme on dit aujourd'hui, un signe du temps. « Plusieurs qui avoient cognoissance de sa probité, s'étonnoient fort scachant qu'il n'avoit pas dessein que son neveu fust ecclésiastique ; mais ils ne sçavaient pas qu'il l'avait fait exprès, considérant l'abus qui se commet dedans la jouissance des bénéfices de valeur, ce qu'il portait avec im-

patience. C'est pourquoy il donne charge à son neveu de l'unir à la mense des Chartreux, estimant que s'il tomboit entre les mains de ces religieux qui vivent avec œconomie et font beaucoup d'aumônes, il serviroit à nourrir les pauvres du pays. »

« Mais M. Loysel son neveu ayant esté empesché d'accomplir cette sainte disposition, par un litige survenu pour le titre de ce bénéfice, qui luy fut enlevé par un des gens et sous l'autorité violente du cardinal de Richelieu, il eust si bonne conscience, que des fruicts qu'il en avoit reçus, il en donna en 1641, 6,000 livres à l'hospital des Incurables de Paris (acte notarié du 5 septembre 1641, Prieur et Laisné, notaires) et depuis, par son testament, pareille somme aux pauvres de Fresnoy, distribuable en bleds. »

Sans pousser plus loin l'histoire du prieuré de Grandfresnoy, il est juste de reconnaître que tant qu'il fût entre les mains des membres de la famille Loysel, les habitants du village n'eurent qu'à se louer du noble emploi qui fut fait par les titulaires des beaux revenus qui lui étaient affectés. Je suis heureux d'avoir en cette occasion rendu un juste hommage au nom de Loysel, nom dont l'influence dans nos contrées fut si grande, et qui se trouve mêlé à l'histoire de Compiègne, aussi bien qu'à celles de Beauvais et de Senlis.

---

NOTICE SUR DES MONNAIES  
TROUVÉES  
**DANS LES TOMBES FRANQUES**  
DE CHAMPLIEU ET DE CHELLES  
PAR M. A. DE ROUCY, MEMBRE TITULAIRE <sup>(1)</sup>

---

Sur le plateau élevé de Champlieu, commune d'Orrouy, (Oise), non loin des ruines de plusieurs monuments antiques, Temples, Théâtre, Bains publics, on voit celles d'une église dépendant, autrefois, d'un prieuré important. Des découvertes accidentelles de sépultures franques, aux abords de cette église, indiquaient qu'il y avait eu, là, un cimetière qu'il pouvait être intéressant d'explorer. Dans le cours de l'année 1862, j'y fis pratiquer des fouilles qui mirent à jour de nombreux cercueils en pierre calcaire. Je ne pus opérer que sur un point assez restreint, parce que, sur les autres, on avait, bien avant moi, bouleversé les tombes et le terrain, pour rendre celui-ci cultivable. En outre, les conditions, dans lesquelles se trouvait la majeure partie des tombes que je mis à jour, établissaient que, déjà, à une époque fort reculée, on avait cherché à s'emparer de la dépouille des morts.

Néanmoins, je rencontrai encore plusieurs tombes intactes et, dans celles qui ne l'étaient pas, on avait, parfois, laissé des objets intéressants, au point de vue archéologique.

(1) Lecture faite à la Société historique de Compiègne, le 18 juin 1874.



L'année suivante, c'est-à-dire en 1863, mon attention fut appelée sur un autre cimetière frank, dont des circonstances inutiles à rappeler avaient signalé l'existence, sur le versant d'une côte récemment défrichée et dépendant de l'ancien parc de Chelles, commune voisine de Pierrefonds, dans le canton d'Attichy (Oise).

Je fis, également, pratiquer des fouilles en cet endroit, mais sur une bien plus grande échelle qu'à Champlieu, puisque le nombre des tombes exhumées s'est élevé à plus de dix-sept cents.

Je ne m'étendrai pas, ici, sur la diversité des ornements et objets de tout genre que j'ai recueillis, en explorant, avec un soin minutieux, les sépultures des deux cimetières : ce sera là, peut-être, le sujet d'une publication à part. Pour aujourd'hui, je me bornerai à signaler les monnaies rencontrées dans les tombes de l'un et l'autre cimetière et à en faire suivre la nomenclature de quelques observations relatives à leur composition.

Les pièces trouvées dans les sépultures de Champlieu sont :

1° Une gauloise en bronze offrant, au droit, une tête de profil tournée à gauche, dont les cheveux relevés en arrière semblent entourés d'un nimbe figuré par une ligne en grènetis, qui suit le contour des cheveux, du front à la nuque — grand S s'étendant devant le profil et à sa partie supérieure — au revers, cheval au galop à gauche, sous lui une roue ou double cercle dont celui central a l'aspect d'un moyeu, autre petite rouelle au-dessus du cheval — Légende, aussi au-dessus du cheval, présentant les lettres VARICIV tournées excentriquement.

2° Gauloise en bronze offrant, au droit, une tête de profil casquée, tournée à gauche — au revers, pégase ou cheval ailé lancé au galop à gauche : au-dessous la légende CRICIR et non celle *criciru*, *cricirus* ou *criciros* que présentent plus habituellement les pièces du même genre.

3° Un moyen bronze d'Agrippa au revers de Neptune.

4° Un grand bronze d'Hadrien dont le revers fatigué offre un type commun.

5° Un moyen bronze dont le revers paraît surfrappé et n'offre que des incertitudes dans son type comme dans sa légende.

6° Un petit bronze de Claude le Gothique.

7° Plusieurs petits bronzes de Constantin-le-Grand et de ses fils avec des revers communs.

8° Un petit bronze de la même époque, Rome casquée au revers de la Louve.

9° Un petit bronze de Gratien, avec le revers *Securitas Reipublicæ*.

Les pièces trouvées dans les sépultures du cimetière de Chelles sont :

1° Cinq monnaies gauloises trop communes pour être décrites et de ce métal allié de cuivre et d'étain vulgairement appelé potin, toutes anépigraphes, ce qui en reporte l'émission à une époque antérieure à la domination romaine. — Suivant leurs types et leur fabrication elles devraient, en adoptant les plus récentes classifications, être attribuées les unes aux Rêmes, les autres aux Suessions et aux Bellovaques.

2° Un grand bronze romain de Marc Aurèle.

3° Un moyen bronze de Faustine jeune.

4° Un denier d'argent de Gordien III, percé d'un trou pour être passé dans un collier ou un anneau de boucle d'oreille.

5° Trois petits bronzes de Gallien.

6° Un petit bronze de de Victorin.

7° Deux petits bronzes de Tétricus père.

8° Deux petits bronzes de Claude le Gothique.

9° Deux petits bronzes de Licinius, un de Licinius fils.

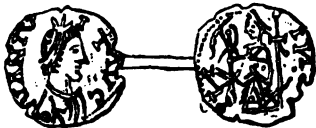
10° Dix-huit petits bronzes de Constantin et de ses fils.

11° Cinq petits et moyens bronzes de Magnence dont un à type et à légendes barbares.

12° Quatre petits bronzes de Valentinien, dont un à légende barbare, au revers.

13° Douze petits bronzes de Valens.

14° Une petite pièce d'argent très-mince, dont nous donnons ici le dessin. Cette pièce a un diamètre de deux centimètres



faibles et d'un poids de trente centigrammes, poids qu'on peut facilement relever à trente-trois centigrammes en lui restituant ce qu'elle a perdu par le fait d'une échancrure et de l'oxidation. Le droit représente un buste de profil tourné à droite, la tête ornée d'un bandeau dont les bouts ne dépassent pas la chevelure, et les épaules couvertes soit du paludament, soit d'un vêtement quelconque dont les plis et les ornements sont figurés par des traits allongés et perlés : de ce côté, la légende n'offre aucune incertitude, sauf un petit signe qui effleure l'épaule et qui peut-être pris pour la boucle inférieure d'un S. Elle se lit très-nettement ou SVANIVIT AVG, si on tient compte de ce petit signe, ou seulement VANIVIT AVG, dans le cas contraire. Au revers de la pièce, on voit, dans le champ, une femme tournée à gauche, assise sur une *sella plicatilis*, auprès de laquelle s'élève, à droite, une longue croix. Elle tient, de la main droite, une victoire grossièrement figurée, au-dessous de laquelle s'épanouit, à gauche, une forte étoile à 7 ou 8 rayons. La légende, de ce dernier côté, se compose des quatre lettres IN — IN bien nettement caractérisées.

Après avoir ainsi énuméré toutes les monnaies trouvées dans les tombes même des cimetières de Champlieu et de Chelles, quelles conséquences numismatiques devons-nous tirer de leur composition ?

La première de toutes, c'est que les Franks, à l'époque de leur invasion dans les Gaules, n'avaient point de système monétaire qui leur fût absolument propre. On sait ce que Tacite, cet historien si précis et si fidèle, dit des Germains en général ; à savoir, que ces peuples prisaient fort peu l'or et l'argent et que, lorsqu'ils étaient obligés d'employer la monnaie dans leurs transactions commerciales, ils se servaient pour cela des deniers romains. Comme à tous les peuples de la Germanie ce passage s'applique aux Franks, d'autant mieux qu'avec leurs habitudes de turbulence et d'envahissement ils devaient, moins que tous autres, sentir la nécessité de se créer des monnaies spéciales. Aux temps qui ont précédé leurs conquêtes dans les Gaules, leur numéraire ne fut autre que celui qu'ils recevaient, à titre de soldats auxiliaires, quand ils se mettaient à la solde des Romains, ou celui qu'ils butinaient dans leurs fréquentes incursions. Comment expliquer autrement l'absence de toute monnaie particulière qui puisse leur être attribuée distinctement, quand, tous les jours, nous retrouvons tant d'autres objets qui leur étaient essentiellement propres et tranchant, par leur caractère bien accentué, avec tous ceux en usage parmi les Gaulois et les Romains ? Comment expliquer, au contraire, la présence, au milieu de tous ces objets au type frank, de monnaies exclusivement romaines ou gauloises, si ce n'est par la négation d'un système monétaire particulier aux Franks, avant leur établissement dans les Gaules ?

On ne saurait considérer l'invention de quelques *trientes* plus ou moins barbares, dans deux ou trois cimetières franks, comme une objection tant soit peu sérieuse à la thèse que nous exposons. Car, c'est là une exception dont on devrait à peine tenir compte, tant elle est rare, mais qui, dans tous les cas, ne prouve absolument rien. En effet, il est, aujourd'hui, hors de doute que ces *trientes* appelés mérovingiens sont d'une date très-postérieure à l'invasion franque et la longue continua-

tion d'ensevelissement, dans un même cimetière, suffit à expliquer comment on a pu en rencontrer, accidentellement, quelques-uns dans les dernières et plus récentes sépultures. Est-il besoin d'ajouter que tous les cimetières attribués à l'époque franque ont pu être, eux-mêmes, établis à des époques bien différentes ? Du commencement à la fin de la période dite méroviengienne, plus de deux siècles et demi se sont écoulés et un pareil laps de temps modifie les choses du tout au tout.

Il n'est pas hors de propos, en finissant sur ce point, d'argumenter, encore une fois, du trésor enfermé, en 481 ou 482, dans le fameux tombeau de Childéric, à Tournai. Ce trésor, on le sait, se composait exclusivement de monnaies d'or et d'argent romaines : or, il est impossible d'admettre que si les Franks avaient eu, alors, une monnaie nationale quelconque, la tombe de leur puissant chef n'en eût pas révélé l'existence, tout aussi bien et plutôt même que celle d'une monnaie étrangère.

Une autre conclusion à tirer des produits numismatiques de nos deux cimetières de Champlieu et de Chelles, c'est que les Franks, après avoir établi leur domination dans les Gaules, y ont fait un long et exclusif usage du numéraire qui s'y trouvait en circulation, c'est-à-dire du numéraire gaulois et romain. Ce dernier, sans aucun doute, était beaucoup plus abondant, cela s'explique par le fait de la puissance romaine et de sa longue domination ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'il ne s'était pas substitué d'une façon absolue au numéraire des Gaulois, qui, par habitude, par esprit de nationalité, continuèrent, sinon la fabrication, du moins l'usage de leurs anciennes monnaies. Je regrette d'être en désaccord, sur ce point, avec l'opinion émise par M. Lambert, dans son *Essai sur la numismatique gauloise du Nord-Ouest de la France* ; pour ce qui concerne ma contrée, les faits et une pratique de

chaque jour s'opposent à ce que je la partage. Ce n'est pas accidentellement, mais régulièrement et en grand nombre, que je trouve des monnaies gauloises mêlées à des monnaies romaines, même à celles des derniers temps de l'empire, que je les trouve en concours et dans le même milieu.

Quand les Franks, après avoir affermi leur établissement dans les Gaules, songèrent enfin à user du droit de monnayage, ils s'y essayèrent avec une grande réserve, pour ne pas exciter les susceptibilités impériales et pour ménager les traditions et les habitudes monétaires des populations : Ce n'est que très-insensiblement et par une lente progression qu'ils en vinrent à inscrire sur les monnaies par eux émises, les noms de leurs rois et ceux des officiers chargés d'en diriger la fabrication. Les ingénieuses et belles découvertes de M. Charles Lenormant ont démontré que ces noms se sont insinués, d'abord sous forme de monogrammes, sur les sols et les tiers de sols d'or à type impérial, que ce type impérial, quant aux effigies et aux symboles des revers, fut respecté, alors même qu'on altérait intentionnellement les légendes pour arriver à substituer les noms des rois à ceux des empereurs. Des sols d'or de Théodebert présentant au droit un buste de face et au revers une victoire sont des imitations très-caractérisées des pièces de Théodose et de ses successeurs. L'analogie des noms de Théodose et de Théodebert jointe à la similitude des types est peut-être ce qui a le plus encouragé l'émission de ces sols d'or. Malgré sa puissance et la fierté de son caractère, le roi Frank n'osait s'aventurer à changer brusquement les types impériaux.

Si le caractère primitif des émissions monétaires mérovingiennes, caractère essentiellement d'imitation, est venu à se modifier, on doit l'attribuer moins à un sentiment d'indépendance nationale, bien tardif, qu'à la décadence continuelle de l'art, aux difficultés du temps, à l'incurie ou à l'incapacité des

ouvriers chargés de ces émissions. Une dégénérescence progressive, telle est la cause qui a le plus différencié, à la longue, le triens mérovingien du triens impérial romain.

Ces constatations sur l'état du monnayage, pendant la première période de la domination franque, dans les Gaules, nous ont paru nécessaires, non seulement pour expliquer la présence simultanée des monnaies gauloises et romaines de nos deux cimetières, mais aussi l'apparition de la petite pièce d'argent, trouvée dans une des sépultures de Chelles, indiquée au n° 14 et dernier de notre nomenclature. C'est de cette singulière monnaie qu'il nous reste à dire quelques mots.

Il est impossible, d'abord, de méconnaître que sa double empreinte est une imitation, dans une forme grêle et sèche, des deniers d'argent romains, émis de la fin du quatrième siècle au commencement du cinquième. Le revers est, évidemment, la reproduction plus ou moins barbare du type, si commun à cette époque, de la Rome-Nicéphore assise : on y voit même, dans des proportions un peu exagérées, jusqu'à l'étoile qui figure, si fréquemment, dans le champ des pièces impériales. On doit en induire que notre petite pièce d'argent était et ne pouvait être qu'une monnaie, que c'était pour favoriser sa circulation, comme monnaie, qu'elle avait reçu son empreinte d'imitation. On ne saurait, en effet, expliquer par la moindre raison plausible, comment les Francks qui copiaient les sols, les tiers de sols d'or des empereurs, se seraient abstenus de copier aussi les monnaies d'argent.

Si les imitations de ces dernières, offrant des indices certains de fabrique franque, ne se retrouvent plus, ou, du moins, que bien accidentellement, cela tient à ce que la valeur relative des deux métaux précieux, telle qu'elle existait alors, faisait préférer le monnayage de l'or à celui de l'argent. Tous les numismatistes savent que les pièces d'or impériales, elles-mêmes, dans le cinquième siècle, étaient proportionnellement

plus abondantes et plus répandues que celles d'argent. D'ailleurs, le fractionnement des sols d'or en *trientes*, l'abaissement successif du titre et du poids de ceux-ci avaient pour résultat de diminuer l'utilité et par conséquent l'emploi de la monnaie d'argent dans les transactions.

Que si, maintenant, on admet, avec nous, que la fabrication franque, soit à cause de la rareté relative du métal, soit pour toute autre raison, avait réduit la monnaie d'argent aux plus faibles divisions possible, on s'expliquera combien il est difficile que des pièces de cette ténuité échappent aux ravages du temps, combien il est facile, au contraire, que celles, par hasard épargnées échappent aux regards. Celle dont je m'occupe ici, quoiqu'à fleur de coin, est si mince, si fragile qu'elle n'a pu être maniée, même avec le plus grand soin, sans subir des cassures sur ses bords.

Les intelligentes explorations de M. l'abbé Cochet, dans le département de la Seine-Inférieure, lui ont fait découvrir cinq petites monnaies d'argent encore plus faibles de poids que la nôtre : l'une était si fragile qu'on n'a pu la toucher sans l'anéantir. Ces petites monnaies d'argent ayant été publiées, en 1854, tant par M. l'abbé Cochet, dans sa *Normandie souterraine*, que par M. Thomas, de Rouen, dans une brochure spéciale imprimée à Dieppe, chez Delevoye, nous nous abstiendrons d'en reproduire ici une description détaillée, nous éviterons aussi d'entrer dans la discussion des observations dont elles ont, alors, été l'objet ; il nous suffira de dire que leur style nous paraît devoir leur faire assigner une date postérieure à celle de notre pièce du cimetière de Chelles : si le type de la monnaie romaine y apparaît encore, c'est avec un caractère d'extrême dégénérescence qui les signale comme presque contemporaines des plus barbares *trientes* mérovingiens. Malgré cette différence, les petites pièces du cimetière d'Envermeu trouvées par M. l'abbé Cochet attestent aussi la fabrication



de la monnaie d'argent par les Franks et la persistance même de cette fabrication.

Avec des éléments aussi restreints, aussi disparates, il est fort difficile de dire à quel système, à quelle unité monétaire on peut rattacher la monnaie d'argent Franque. Quant à la pièce que nous avons rencontrée dans le cimetière de Chelles, son poids que nous avons cru devoir élever de 30 à 33 centigrammes, pour lui restituer ce qu'elle a perdu par la cassure du bord et le travail de l'oxidation, ce poids, disons-nous, correspond au sixième de celui de la plupart des deniers romains, en cours à l'époque probable de son émission. Le poids de ceux-ci, en effet, à partir du règne des Théodose, d'Honorius, est généralement de deux grammes forts, ainsi que je m'en suis assuré par des pesées répétées. Toutefois, il est vraisemblable que le rapport devait s'établir, non pas avec le denier, mais avec le quinaire, division très-usitée, alors, et offrant une certaine analogie avec les *trientes* d'or. Notre pièce pourrait, donc, être un tiers de quinaire d'argent, comme le triens était le tiers du sol d'or. Au surplus, dût-on préférer le rapport avec le denier, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on eût adopté, pour l'argent, une division sous-multiple de celle adoptée pour l'or.

Si nous n'avons rien dit, encore, des légendes de la petite monnaie de Chelles, c'est qu'il nous paraît presque impossible d'en trouver une explication satisfaisante ; car, il est probable qu'elles n'ont aucune signification propre et que les lettres qui les composent n'y figurent que comme une imitation altérée des légendes impériales. La terminaison AVG, du côté du droit, indique bien cette intention. Avec la volonté de tout expliquer, peut-être pourrait-on voir, dans les lettres antérieures, du même côté, YANIVIT, l'indication barbare du nom de l'empereur *Avitus*, dont certaines monnaies offrent, aussi, au revers, le type de Rome-Nicéphore assise : mais, quant à la double

syllabe IN—IN, de ce dernier côté, à moins qu'elle ne soit le rudiment barbare de la légende connue *invicta (Roma)*, elle semble échapper à toute tentative d'interprétation.

---

# DOM FRANÇOIS COUSTANT

ET

## LES FÊTES PUBLIQUES CÉLÉBRÉES A COMPIÈGNE

LES 27, 28 ET 29 SEPTEMBRE 1744

PAR M. LE COMTE COUSTANT D'YANVILLE

MEMBRE TITULAIRE

---

En lisant dans le Bulletin de la Société, les détails de la Fête de l'Être-Suprême, célébrée sur l'initiative du Comité de surveillance de Compiègne, le 20 prairial an II, (1794) il m'a semblé qu'il serait curieux au point de vue historique, but de toutes recherches, de rapprocher de la « satisfaction vive et républicaine » témoignée à cette occasion, celle non moins vive, mais toute monarchique, qui avait été manifestée cinquante ans avant (le 27 septembre 1744), lors des « Fêtes publiques données pour le rétablissement et la convalescence de S. M. Louis XV. » De ces rapprochements, en effet, résultent les leçons de l'histoire, et celui que je vous sou mets nous sera fourni par la lecture de la « *Relation des Fêtes* » écrite par un modeste bénédictin, appartenant à une ancienne famille de cette ville, dom François Coustant.

Une copie de ce document, faite dix ans après, existe parmi les rares manuscrits conservés au Palais de Compiègne, où il m'a été permis de la consulter et de la relever, grâce à l'obligeance de notre regretté collègue, le bibliothécaire et l'historien du Palais, M. Pellassy de l'Ousle, mon ancien maître.

Ce Fonds, peu important, du reste, fût acheté sous le règne et sur l'autorisation spéciale du roi Louis XIII, à M. l'abbé Dirmant, collectionneur infatigable, qui lui l'avait acquis de toutes mains. L'achat en fut fait par les soins de M. Barbier, administrateur des Bibliothèques de la Couronne, et père de M. Jules Barbier, conservateur de cette belle bibliothèque du Louvre, détruite dans un jour de vandalisme et désormais perdue pour tous sans profit pour personne (1).

L'existence et l'origine de ce Fonds établis, revenons à la relation et disons qu'il est bien curieux de constater avec quel enthousiasme, à peine cinquante ans avant la Fête de l'Être-Suprême, la France célébrait le rétablissement de Louis le Bien-Aimé, de ce prince qui devait, il est vrai, l'année suivante, gagner la bataille de Fontenoy, mais qui allait ensuite compromettre bien gravement l'existence de la monarchie et l'avenir de la France, amené, comme l'a si bien dit un écrivain moderne, par l'illusion de ses sens à l'ignorance de ses fautes, de ce prince que ses correspondances politiques et militaires, récemment remises en lumière, nous montrent cependant politique intelligent et perspicace. Peut-être aussi à un point de vue local, ne devrions-nous pas dans ce pays de grande culture, nous montrer trop sévères pour sa mémoire, car sous son règne fut proclamée la liberté du commerce des grains. Quoiqu'il en soit, il est impossible de lire l'expression

(1) C'est de M. Jules Barbier lui-même que je tiens les détails de l'achat par ordre du roi. Quant aux acquisitions multiples de M. l'abbé Dirmant, la preuve en existe dans une note des Manuscrits du Palais. Il y est dit que la Copie des lettres patentes (1659) d'Anne d'Autriche en faveur de l'abbaye du Val-de-Grâce, qui recueillit comme on le sait, en 1666, les revenus et droits de la Mense abbatiale de Saint-Corneille, fut donnée à l'abbé Dirmant, le 7 février 1760, par Charles-Antoine Poullétier, écuyer, secrétaire du roi, demeurant près de Saint-Clément. Charles-Antoine était l'arrière-grand-père de M. Edouard Poullétier de Verneuil, membre de l'Institut, l'un de nos géologues et de nos paléontologistes les plus distingués, l'une des notabilités du département et de la France, que nous avons eu le regret de perdre dernièrement.

d'une joie plus vive et plus universelle que celle qu'entreprend de retracer notre bénédictin.

Après un récit des plus minutieux de toutes les parties de la Fête, le scrupuleux historiographe ne craint pas d'ajouter, tant son enthousiasme personnel est complet : « Ce seroit passer les bornes de ces sortes d'écrits, que de marquer jusqu'aux moindres circonstances. » Puis il termine par une réflexion qui, rapprochée des événements postérieurs et des bouleversements qui en furent la conséquence, fait songer amèrement aux tristes retours des grandeurs suprêmes et à la mobilité de la faveur populaire. « L'heureuse occasion qui vient de se présenter, écrit dom Coustant, déposera dans la postérité, en faveur des témoignages éclatants que la ville de Compiègne a fait paraître pour la personne de Sa Majesté. La ville de Compiègne a soutenu le titre glorieux de très-fidèle à son Prince. »

Du reste, il ne m'est pas permis de revendiquer le mérite de parler le premier de cette relation, car M. Vatout, dans ses *Monographies des châteaux royaux* (château de Compiègne, p. 473) nous dit que dom François CONSTANT (comme il l'appelle par une erreur bien pardonnable de la part d'un étranger à ce pays) « a conservé avec une exactitude toute bénédictine, le récit des fêtes célébrées à cette époque. » Dom François, ajouterons-nous, avait dans ses souvenirs et dans ses relations de famille plus d'un motif pour écrire avec exactitude et enthousiasme (1).

(1) Il était à la fois — et le petit-neveu d'un autre bénédictin de son nom né aussi à Compiègne, une des illustrations de la savante congrégation de Saint-Maur, qui en comptait tant, dom Pierre Coustant, l'ancien prieur de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy, le pieux et savant doyen de Saint-Germain-des-Prés, au moment de sa mort, en 1721 — et le beau-frère d'un des barons fiéffés de l'abbaye de Saint-Corneille, Claude-Nicolas Mottet, seigneur de la Motte, officier de la vénerie du roi, qui avait épousé en 1723, Magdelaine Coustant, et fut enterré avec elle dans l'église de l'abbaye — et aussi l'oncle par alliance d'un des principaux représentants du roi en cette ville, Marie-

Quant à lui, Dom François, né à Compiègne, le 10 août 1701, était le cinquième des dix enfants de Charles-Marie Coustant, seigneur de Belle-Assise, Sainte-Christine-en-partie, Villers, de Dianville (suivant les mss. de Crouy), Procureur de S. M. au baillage et aux cinq prévôtés royales de la ville de Compiègne (1) et en l'Hôtel-de-Ville, Gouverneur attourné (1717-1719), Subdélégué de MM. les Prévôt et Echevins de la ville de Paris, établi en la ville de Compiègne pour les rivières d'Aisne et d'Oise (2), Bailli général des douanes du Val-de-Grâce, gouverneur et administrateur de l'Hôpital général de Compiègne, et de Marie-Barbe de More, fille elle-même d'un gouverneur attourné (1703). A l'exemple de plusieurs membres de sa famille, il entra dans l'Ordre de Saint-Benoit, appartient à l'abbaye de Sainte-Claire de Berneuil et vint ensuite à Saint-Corneille, où les bénédictins avaient été installés dès le milieu du douzième siècle, par l'abbé Suger. Là, nous le trouvons désigné comme Sous-prieur de l'abbaye (où un Jean Coustant était religieux en 1700) dans un bail de 1742 (F. Dirmant) et dans un accord passé par l'Abbaye, le 13 août 1743 (id.), puis dans l'entête de la relation de 1744, il est désigné comme Vicair de cette paroisse même du Crucifix, dont l'autel était

Jean-François-Hyacinthe Esmangard de Beauval, seigneur de Fresnel, Saint-Maurice, Ingénieur ordinaire du roi, Major de la ville de Compiègne en survivance de son père, Lieutenant des chasses de la capitainerie des chasses aussi en survivance, dont il (dom François) célébrait lui-même le mariage en 1764, avec Charlotte-Geneviève-Elisabeth Coustant, fille de son frère aîné, Antoine-François, Conseiller du roi, Avocat au parlement, Maître particulier de la Maitrise des eaux et forêts de Compiègne.

(1) En 1748, un édit du roi réunit au baillage les 5 prévôtés royales, qui étaient celles de la Ville, Faubourg et Banlieue, celle de Margny, la prévôté foraine de Choisy, la prévôté de Thourotte et la prévôté de l'Exemption de Pierrefonds (M. Graves).

(2) En 1672, Louis XIV soumit à une même juridiction, ayant son siège à l'hôtel-de-ville de Paris, et exercée par le Prévôt des Marchands et les Echevins, la police des rivières, ainsi que toutes les causes et différents auxquels donnaient lieu la manutention, le mesurage et le transport des marchandises par eau, pour l'approvisionnement de Paris. Ils nommaient des subdélégués qui étaient établis sur les cours d'eau importants.

dans l'église même de Saint-Corneille, et dont l'institution ne concernait que les personnes des fiefés et attachés de l'abbaye (1).

Nous allons maintenant laisser la parole à notre Bénédictin et voir avec quelle minutie il va nous raconter l'ordonnance de ces trois journées : Pendant la première, 27 septembre, *Te Deum* solennel à l'abbaye royale de Saint-Corneille, feu de joie sur la place de l'Hôtel-de-Ville, repas aux plus riches bourgeois, quatre fontaines de vin, distribution gratuite de viande et pain au peuple et bal général, offerts par les attournés, illuminations générales, salves d'artillerie et feux d'artifice ; pendant la deuxième, 28 septembre, *Te Deum* à l'église royale de Saint-Jacques, fête chez le Président en l'élection, feu d'artifice des Marguilliers de Saint-Jacques, *Te Deum* à Notre-Dame de Bon-Secours, dans chaque église, dans chaque communauté, par chaque corporation et même spécialement par les *servantes* de la ville, bals particuliers ; pendant la troisième, 29 septembre, *Te Deum* à l'église royale de Saint-Jacques, sur l'invitation de l'intendant ordonnateur des Bâtiments du roi, et le soir, bal à l'hôtel de ce fonctionnaire ; et enfin, récit des réjouissances extérieures. Il n'oubliera rien, pas même une mention honorable de la douceur et de l'affabilité de ses concitoyens, de l'élégance et des charmes de ses concitoyennes.

(1) Guillaume de Flogny, deuxième abbé de Saint-Corneille, obtint du roi Louis-le-Jeune, l'établissement de huit fiefs, qui furent dotés de revenus, et donnés à des seigneurs chargés de défendre les intérêts de l'abbaye, de garder les abbés et de les accompagner dans les cérémonies officielles. Autorisés par les capitulaires de Charlemagne, désignés dans les chartes sous les noms de feodati, casati, etc., ces fiefés avaient un costume spécial et prenaient presque partout le titre de barons et quelques fois celui de pairs. (M. Graves).

*Relation des Fêtes publiques qui ont été données, à Compiègne, pour le rétablissement et la convalescence de Sa Majesté Louis Quinze, le dimanche 17 septembre 1744 et les jours suivants (1).*

Les témoignages publics et éclatants de Fêtes et de réjouissances que vient de donner la ville et les habitants de Compiègne, justifient de plus en plus le titre glorieux qu'elle possède, de très-fidelle à son Prince et à l'État. *Regi et regno Fidelissima*. Il semble qu'elle ait voulu se dédommager de la frayeur et de la consternation où l'avoit jettée la maladie inopinée du meilleur de tous les Rois, en se livrant à la joye la plus parfaite. Accoutumée depuis presque la fondation de la Monarchie, à posséder dans l'enceinte de ses murs ses Augustes Souverains, à y attirer depuis plusieurs siècles le sang des Bourbons, qui règne sur le thrône des François ; connue de ses monarques par la douceur et l'affabilité de ses citoyens ; glorieuse du privilège flatteur dont l'honore presque tous les ans la présence de la Famille Royale, pouvoit-elle dans des circonstances si précieuses, ne point répondre à son caractère ? Son amour égalera toujours sa fidélité, sensible au miracle du Tout-Puissant sur la personne sacrée du Roi, elle lui en rendra les actions de grâce les plus solennelles dans le temple du Dieu vivant. La juste reconnaissance que mérite un si grand bienfait, égalera la mesure de ses craintes et de ses allarmes ; et les Fêtes publiques laisseront douter à nos arrières-neveux, si l'excès de notre

(1) Le manuscrit qui se trouve à la bibliothèque du Palais, porte en tête et à gauche, la note suivante :

• Cette relation a été faite par Dom François Coustant, vicaire de la paroisse du Crucifix établie en la nef de l'église et abbaye royale de Saint-Corneil de Compiègne. »



abattement doit le céder ou le disputer aux transports les mieux marqués de la joie la plus grande.

Les ordres supérieurs arrivés, la célébrité de cette grande fête fut annoncée dès la veille par toute la ville, au son des tambours, des trompettes, des hautbois et de tous les instruments. Et le soir toutes les cloches de la ville préparèrent par leur harmonie le peuple à la solennité du lendemain.

Le dimanche 27 septembre 1744, jour désiré et attendu, on vit dès l'aube du jour, un agréable mouvement dans toute la ville. Chacun s'intéressoit d'avance à la Fête publique. Ici on s'occupoit à faire des préparatifs. Là, on ornoit de verdure le devant des maisons, l'un en berceau, un autre en chambre et en cabinet ; ceux-ci à dresser des tables dans les rues ; d'autres à élever des emblèmes, à construire avec art des lampions en devise. Tout le monde également empressé de se signaler, cherchoit par une noble émulation à se surpasser. Tant l'amour du prince est profondément gravé dans le cœur du François.

Sur les quatre heures après midy, le clerge séculier et régulier, le baillage en l'élection en corps, à la teste duquel étoit Monsieur l'Évêque (1), président ; le gouvernement

(1) Le président en l'élection devait être Louis-Marie Lévesque, conseiller du roi et plus tard maire de Compiègne (nous le trouvons dans un document du Fonds Dirmant, avec cette qualité en 1765), fils de Raoul Lévesque, seigneur de Moricourt, conseiller du roi, Président en l'élection, dont le père avait aussi rempli les mêmes fonctions « pendant plus de cinquante ans. » Les Lévesque portaient : d'or à trois bandes de gueules.

Un accord du 13 août 1743 (F. Dirmant), nous donne la composition suivante du baillage à cette époque : Antoine-Claude de la Vallée, conseiller du Roi, président ; — Jacques-Antoine De la Vallée, conseiller du roi, lieutenant-général civil et criminel, enquesteur, commissaire examinateur audit baillage ; — Jean Plansson, conseiller du roi, lieutenant général de police de la ville, faubourg et banlieue ; — Philippe-François Bosquillon, conseiller du roi, prévost royal de la dite ville ; — Jean-Marie le Duc, prévost forain de la même ville ; — Pierre-Louis Cordier, conseiller du roi, prévost de la prévosté de l'exemption de Pierrefonds, établie audit Compiègne ; Claude

représenté par Monsieur Demalessy (1), commandant de la ville, MM. Delavallée et Loury, gouverneurs attournez (2), se rendirent en cérémonie dans l'église de l'abbaye royale de Saint-Corneille, précédés des tambours, des flûtes, des violons et des hautbois. Le peuple et le bourgeois avoit déjà remply le haut et la nef de l'église, et sembloit n'avoir interrompu ses préparatifs extérieurs que pour se réunir au cri public de l'action de grâces qu'on rendoit au Roy des Rois pour la convalescence de nostre monarque Louis le Bien-Aimé. On chanta le *Te Deum* au bruit de plusieurs décharges de canons, auquel se joignit bientôt le son des cloches.

Après cette auguste cérémonie, le commandant de la place, accompagné du Corps de Ville et devancé par toute la symphonie, se rendit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où ils mirent le feu à un Bûcher préparé. Les cris de joye et d'allégresse, d'acclamations et de *Vive le Roy*, commencèrent à se faire entendre au milieu de plusieurs descharges de canon et de mousqueterie. On fit imprimer et distribuer dans toute la ville au nom des gouverneurs attournez, des billets pour inviter les

Crin, conseiller du roi, prévost des prévostés royales de Margny et Thourotte, establies en ladite ville, Charles-Marie Coustant, conseiller du roi et son procureur aux bailliage et prévostés royales dudit Compiègne.

(1) Le commandant de la ville était, d'après les notes et recherches de notre collègue le colonel de Brécourt, Corneille-Richard de Gaya, seigneur de la Salle, Major-commandant. M. de Maleyssie était Lieutenant de Roi.

(2) Les gouverneurs attournez étaient Antoine-Claude de la Vallée, conseiller du roi, Lieutenant général au Bailliage, gouverneur attourné en 1743, administrateur de l'hôpital général, grand-père de Louise-Thérèse de la Vallée de Calfeu, mariée à Louis Coustant de Jouy, Avocat du roi au bailliage, frère de Dom François, et Nicolas Loury.

Il est à remarquer que la relation ne mentionne pas le Maire et que les invitations sont faites au nom de deux gouverneurs attournés.

Cependant une transaction du 16 oct. 1703 (F. Dirmant) mentionne le maire et les trois gouverneurs attournez qui étaient alors en fonctions: François Esmangart, seigneur de Beauval, avocat au parlement, conseiller du roi et maire perpétuel; et Jean Esmangart, seigneur de Bournonville, conseiller du roi, président au grenier à sel et lieutenant de la maîtrise des eaux et forêts de Compiègne; Philippe Béra, conseiller du roi, assesseur en l'élection; Jérôme Demor, notaire royal, gouverneurs attournés.

bourgeois les plus considérables de se trouver sur les huit heures du soir à un festin aussi délicat que magnifique, qui devoit être suivi d'un bal général, où le public eut un libre accès. La Fête en effet fut entière. Quatre Fontaines de vin coulèrent depuis cinq heures du soir jusques bien avant dans la nuit. On distribua au peuple, avec profusion, des viandes et du pain. La façade de l'Hostel-de-Ville fut illuminée, on voyoit sur le frontispice les armes du roy, du gouverneur général de la province (1), celles du gouverneur et de la ville, couronnées de lierre, et placées en lozange, et au-dessous on lisoit cette inscription entourée de feuillages :

URBS LOETA  
RESTITUTO REGI  
SE SUOSQUE CIVES  
DEVOVET.

Sur la galerie étoient placés avec ordre plusieurs vases de feu, et une infinité de lanternes ornoient avec symétrie la grande élévation du beffroy. La nuit perdit son obscurité par l'éclat des illuminations. Les habitants des villages voisins accoururent en foule à un aussi brillant spectacle. Leur démarche ne fut point inutile. Leur curiosité fut aussy satisfaite que leur appétit.

L'exemple du Corps de Ville fut imité par messieurs les religieux de Saint-Corneille (2). Deux fontaines de vin rouge

(1) Le gouverneur de la ville étoit alors François d'Aumont, duc d'Humières et le gouverneur général de la province d'Ile-de-France, le duc de Gèvres.

(2) Le prieur de Saint-Corneille devoit être le R. P. dom Joseph Delrue et les religieux de l'abbaye : dom François Coustant, sous-prieur, dom Jean-Baptiste Stornart, dom Louis Mahune, dom Jean-François le Clercq, cédier, dom Jean-Baptiste Lourdelle, dépositaire, dom Jean Thibault, dom Jean le Chanteur, dom Philémond Brillet, dom Jean-François Neveux, dom Edme Guillaume, dom Charles-Pierre Caudon, dom Estienne-Alexandre Sémilliard, dom Nicolas-Charles Maigret, dom Nicolas Furcy-Dupré, dom Germain Poirier, dom Claude Simon Dumont, et dom Noël-Joseph Mouléron, tous prêtres ; du moins telle étoit la composition de l'abbaye relatée dans un bail du 10 octobre 1742 (F. Dirmant).

et blanc, coulèrent l'espace de toute la nuit. Mais son attention fut surtout frappée par le bon goût de l'illumination. Sur le portail hors d'œuvre de l'église, de la largeur de douze à treize toises et de soixante et quinze pieds d'élévation, tombaient en groupe et de chaque costé quatre pilastres de lampions de la hauteur de soixante pieds, terminés en piramides, et conronnés en haut par un vase de feu. Un arc en ciel d'un double rang de lampions à un demy pied de distance, où étoient représentés des nuages incertains, remplissoit le vuide entre les deux piramides. On lisoit au-dessous ces six vers, dont les lettres à jour paraissoient d'or par la réflexion de la lumière :

Vive nostre grand roy, digne objet de nos vœux,  
Son but en revivant est de nous rendre heureux,  
Son cœur fait consister l'honneur du diadème  
En l'art d'aimer son peuple et d'estre aimé de même.  
Nos pleurs ont démontré l'ardeur de nostre amour  
Il veut nous surpasser dans son tendre retour.

La galerie d'en haut étoit garnie aussy bien que le contour de chaque piramide, de plusieurs vases de feu artistement placés. Dans le cercle de la grande rose de dix-sept pieds de diamètre, on avoit tendu une toile dont le feu étoit bleu. Et au milieu étoient attachés trois fleurs de lis de quatre pieds de hauteur surmontées de la couronne, composées de lampions. Toute la circonférence de la même rose étoit éclairée de plusieurs centaines de lampions. La balustrade de cette seconde galerie étoit encore parsemée de vases de feu disposés avec art. Le bas susceptible de lumière fut encore décoré de chaque côté jusqu'à la hauteur de huit à dix pieds du rets de chaussée. Le coup d'œil fut magnifique. Les connaisseurs avouèrent qu'ils n'avoient jamais vu d'illuminations plus galantes et d'un meilleur goût. Les deux clochers

de l'abbaye furent aussy illuminés de trois à quatre cents lanternes, et la couronne de celui du midy produisit par sa situation favorable un effet merveilleux (1). Vers les neuf heures, on tira un feu d'artifice qui satisfît extrêmement les curieux dont le concours étoit surprenant.

Après l'exécution de ce feu, l'artillerie se fit entendre, et annonça l'artifice qui alloit commencer à l'Hôtel-de-Ville, où l'on tira avec un pareil succès plusieurs douzaines de fusées. La santé de Sa Majesté y fut bûe au bruit de plusieurs salves de canons, aux acclamations redoublées de toute l'Assemblée et aux cris de joye d'une nombreuse populace, qui faisoit retentir l'air de *Vive le Roy ! Vive Louis le Bien-Aimé*. Vers les onze heures, la cloche de l'Hôtel-de-Ville indiqua l'ouverture d'un bal général, où le bon ordre et les rafraichissements firent goûter à tout le monde la joye et la satisfaction la plus entière. Le beau sexe s'y trouva avec un éclat proportionné à la grandeur de la fête et rendit la joye et le plaisir complets par l'élégance de ses manières. Le jour surprit agréablement l'Assemblée qui se retira parfaitement contente.

Cependant chaque citoyen donna à l'envie des marques publiques de réjouissance. La solennité étoit trop grande pour ne point se distinguer. Chacun voulut se surpasser ; ce n'étoit dans les rues, que fêtes, que tables, que cris de joye et d'allégresse. On auroit cru volontiers le soleil arrêté de nouveau dans sa course, tant estoit grande dans tous les quartiers l'affluence du monde qui se promenoit à la faveur de la lumière la plus vive que répandoient les illuminations

(1) Cette description minutieuse de l'illumination permet de relever quelques détails de la construction de l'abbaye. On voit d'abord que le portail hors d'œuvre de l'église, avait douze ou treize toises de largeur et soixante et quinze pieds d'élévation. La grande rose avait dix-sept pieds de diamètre et étoit encadrée par deux balustrades. Il y avait deux clochers dont l'un au midi.

de toutes parts. On se trouvoit à chaque instant arrêté, invité et pressé de boire à la santé du roy. Tout retentissoit de son nom, de son éloge : Ouy, il est disoit-on, Louis le Bien-Aimé, Dieu nous le conserve. Différents particuliers firent couler à leur porte des fontaines de vin ; d'autres animez de motifs plus chrestiens firent des libéralités abondantes à l'Hospital général, aux prisonniers. Certains bourgeois régalerent le voisinage, et crurent ne pouvoir mieux s'intéresser à la joye publique qu'en descendant avec honneur dans cette aimable familiarité, qu'inspirent des circonstances aussy heureuses. Le ciel par sa sérénité, favorisa un jour aussy célèbre pour les annales de nostre ville.

La joye duroit encore lorsqu'on se plaignoit avec étonnement du retour de l'œil du monde sur notre hémisphère. Les divertissements ser renouvelèrent avec la clarté du jour. Il n'y eut que les vases de feu encore enflammés qui sembloient regretter la perte de leur lumière. On suivit par inclination l'ordre qu'avoient donné les magistrats de fêter trois jours consécutifs. L'aube gracieux du soleil vit avec applaudissement l'élégance magnifique de cette nuit mémorable qui venoit de luy disputer l'éclat et la vivacité de ses rayons. Le corps de l'élection (1) fut le premier à donner des marques publiques de son empressement pour rendre au seigneur des seigneurs les actions de grâces les plus signalées pour la plus chère et la plus précieuse de toutes les santés. Des Billets furent distribuez au nom du Président et de messieurs les officiers de l'Election pour inviter au *Te Deum* solennel dans l'église royale et paroissiale de Saint-Jacques.

Vers les quatre heures après midy, le concours du monde

(1) Le corps de l'élection se composait d'un président, un lieutenant, quatre conseillers, un procureur du roi, un greffier, un huissier audientier, deux receveurs, trois procureurs (M. Graves). Le président était, comme on l'a vu, Louis-Marie Lévesque.

qui se rendoit à l'église fut extrêmement nombreux. Le peuple et l'officier, le bourgeois et le magistrat, se faisoit un devoir de religion de renouveler dans la maison de Dieu, ses vœux et ses prières en actions de grâces de la protection sensible de la main du Seigneur sur la personne sacrée. On chanta le *Te Deum* et le soir M. Lévêque, président en l'élection, retint à une feste des plus honneste, les membres de son corps. Cependant les marguilliers de la fabrique de Saint-Jacques, qui s'estoient distinguez le jour précédent par le bon goût de leurs illuminations, firent tirer vers les neuf heures du soir un feu d'artifice qui fut servy avec cette promptitude et cette dextérité qui en fait le mérite.

Le matin de ce même jour, monsieur Esmangart de Beauval (1), lieutenant des chasses, et tous les autres officiers s'estoient rendus en uniforme à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où ils firent chanter un *Te Deum*.

La joye et l'allégresse estoit générale dans tous les quartiers ; les festins et les banquets furent continuez avec le bon ordre du jour précédent. La clarté des illuminations fut presque la même par toute la ville ; les divertissements se renouvelèrent et ne laissèrent dans le sentiment que les dispositions d'un cœur françois, qui éclate dans tous les temps pour son Prince. Chaque profession voulut donner à Dieu des marques publiques d'actions de grâces. Bientôt on vit une foule de Feuilles imprimées inviter le public à se trouver à un *Te Deum*. Chaque église, chaque communauté rendit à Dieu des actions de grâces particulières. On le fit même avec cette dignité et cette pompe que demandoit le bienfait signalé qu'on venoit

(1) Le Lieutenant des chasses était Jean-François-Hyacinthe Esmangart de Beauval, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, major de la ville de Compiègne et lieutenant de la vénerie du roi, dont le fils épousa, comme nous l'avons dit plus haut, une nièce de dom François.

de recevoir. L'émulation se communiqua jusqu'aux servantes, qui, par un dessein qui fait leur éloge, se réunirent pour faire chanter le *Te Deum*. Tout le monde fut jaloux de faire paraître par la vivacité du luminaire, l'inclination qu'il avoit de faire de son mieux. Chacun y réussit ; et on doit cet éloge au bon cœur des citoyens de cette ville, qu'il n'en est peut être point qui ait donné des marques plus sensibles et plus véritables de joye et de réjouissance ; on peut dire sans déguisement que le grand et le petit se sont porté de la meilleure manière, et que l'on a fait pour son Prince tout ce qu'on pouvoit faire dans tous les ordres. Ce qui est remarquable, c'est qu'il n'est arrivé ny désordre, ny confusion ; aucun accident n'a troublé des jours consacrés aux divertissements les plus permis. On donna en quelques endroits des bals particuliers. Tout étoit partout en fête ; on ne se cédoit l'un à l'autre que par le goût différent de se réjouir, mais les plaisirs qui amusent par leurs charmes flatteurs, n'avoient pas été porté depuis longtemps dans la ville de Compiègne, jusqu'à cette délicatesse étudiée qui détermine, assure et fixe le bon goût. Cet avantage étoit réservé aux maîtres de l'art.

Monsieur Billodelle, Intendant ordonnateur des bâtiments du Roy pour le château et la ville de Compiègne, invita tous les honnêtes gens par des feuilles imprimées, de se trouver à un *Te Deum* solennel d'actions de grâces pour le rétablissement de la santé du roy. L'église royale de Saint-Jacques trouva, ce soir, son enceinte trop étroite ; elle fut illuminée avec un éclat et une pompe qui frappèrent et éblouirent. Le maistre autel étoit décoré d'une infinité de cierges et de bougies disposées avec une égale proportion et une admirable simétrie. On avoit ménagé sur tous les feuillages des grilles qui ferment le chœur des lampions dont l'éclatante lumière offroit le plus beau coup d'œil. Les galeries du chœur et celles qui règnent des deux côtés de la nef, estoient parsemées



de pots à feu, les voûtes collatérales et les balustrades de toutes les chapelles estoient éclairées en cire, il n'y avoit aucun autel où il ne se trouva plusieurs cierges allumés. Des pendentifs de la voûte tomboient des lustres chargés de bougies, qui renvoyoient la lumière la plus vive. On voyoit réfléchir de la partie de l'orgue, une lumineuse clarté. Toute l'église n'estoit qu'un feu de lumière distribué avec goût et proportion dans toutes ses parties. Ce fut dans cette décoration magnifique et cet appareil superbe qu'on chanta le *Te Deum* au bruit d'une décharge continuelle de mousqueterie que firent les ouvriers employés dans le château pour le service de Sa Majesté. Cette illustre cérémonie fut suivie d'une fête où l'art et le bon goût qui y présidoient, reçurent une approbation générale. En voici le détail ; la narration naïve en conservera une juste idée.

Vers les onze heures du soir, le mardi 29 septembre, le beau monde de l'un et de l'autre sexe se rendit avec empressement à l'hostel de l'intendant ordonnateur, contrôleur des bâtimens (1). L'illumination annonçoit le lieu de l'Assemblée. Le frontispice de la grande porte, orné d'un double pilastre de lampions couronné d'un vase de feu, offroit dans le cartouche d'un fond bleu, environné de guirlandes surmontées de pots à feu, de l'élévation de trente-deux pieds, cette inscription en lettres d'or :

On ne fait rien icy pour soy,  
L'amour consacre tout au Roy,

L'œil ne souffrit qu'avec peine, à l'entrée de la cour, la clarté frappante que répandoit depuis le haut jusqu'en bas toute la façade des bâtimens. Sur la gauche, pour se rendre

(1) Nous voyons d'après les recherches de notre collègue M. Aubrelisque, sur les hôtels et quartiers de la ville, que cet hôtel n'était autre que celui qui fut connu plus tard sous le nom d'hôtel des Petites-Ecuries, rue d'Ardoise.

dans la grande salle du bal, on passoit par le salon de l'anti-chambre éclairé en bougies, de trente pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur. Le tableau au-dessus de la porte présentait ces vers françois, qui indiquoient le sujet de la fête :

Entrez, prenez part à la fête,  
C'est pour Louis qu'elle s'apprête,  
Il fut l'objet de nos soupirs,  
Qu'il soit celui de nos plaisirs.

La magnificence des décorations de la grande salle enleva l'applaudissement et mérita l'éloge de toute l'assemblée. Du seuil de la porte on voyoit un paysage destiné à placer l'orchestre, fermé d'une balustrade sur le trumeau et couronné en festons par deux palmiers. Deux girandoles placées de chaque côté sur des tables de marbre devant de grandes glaces, détachotent les accompagnements. Les pilastres, ornés d'un lierre naissant, faisoient ressortir du cadre des tableaux bordés d'un fil d'or, ces vers françois :

Cessons nos mortelles allarmes,  
Louis vit : Il reprend les armes,  
Met en fuite nos ennemis,  
Vive Louis.

Au-dessus de la seconde glace, qui servoit comme de pendant au premier tableau, on lisoit en gros caractères le quatrain suivant :

Illustre Reine, épouse tendre,  
Qui de Louis avez la foy :  
Ecoutez, daignez nous entendre  
Crier : Vive le Roy.

Dans les frises, au-dessus des trois croisées étoient écrites en lettres majuscules ces inscriptions :

I.

D'un soleil obscurcy célébrons le retour ;  
Par nostre joye, amis, signalons ce beau jour.

II.

Louïs plein de santé nous rappelle à la vie,  
L'âme de ses sujets à la sienne est unie.

III.

Autant que nostre amour a transporté nos vœux,  
Autant exaltons les par les ris, par les jeux.

Dans ce noble appartement, six portes placées régulièrement portoit chacune au-dessus du chapiteau dans un tableau à moulures d'or, ces quadrins qui exprimoient nos craintes et notre joye.

I.

A tant de vœux, à tant de larmes,  
Le ciel vient de le rendre une seconde fois,  
Puissent les jours couler exempts d'allarmes  
Et surpasser les jours du dernier de nos roys.

II.

Le Fils, apuy de cet empire,  
Sera l'espoir de nos neveux :  
Puisse un père si cher longtemps encore l'instruire,  
Du grand art de les rendre heureux.

III.

Reine, honneur de ton sexe et son premier modèle,  
Tu mourois ave luy, tu renais en ce jour ;  
Ah ! falloit-il à ton amour  
Une épreuve si cruelle.

IV.

Du Souverain, famille auguste et chère,  
Vos soupirs innocens ont désarmé les cieux,  
Il nous devient encore plus précieux,  
Comme vous nous pleurions un père.

V.

Ministres du plaisir Comus et Therpsicore  
Prolongez ce jour heureux :  
Loin d'interrompre nos jeux,  
Que la nuit les réveille encore.

VI.

Nostre amour rend nostre maître  
Toujours présent à nos yeux :  
Mais puisqu'il chérit ces lieux,  
Espérons de l'y voir paraître.

A un si bel assortiment répondoit dans le milieu de la salle un lustre garny de bougies ; des bras de chandeliers, distribués avec ordre et proportion, jettoient une lumière abondante dans ce superbe appartement. Le portrait de Sa Majesté, mis dans la place d'honneur, avertissoit assez l'Assemblée qu'il estoit le sujet des plaisirs et des divertissements qu'elle venoit goûter. Il est vray que la vue de tant de pompes étoit en quelque manière détruite et enlevée par la galante perspective des jardins. Toutes les plattes-bandes garnies en lampions offroient aux yeux un des plus beaux spectacles. La terrasse frappoit surtout par l'élégance de l'illumination, en laissant dans le lointain une obscurité charmante. Tant de beautés réunies avec un choix et un goût supérieur, attirèrent dans ces hostel si galamment illuminé, le plus beau monde de la ville ; les personnes même de distinction des environs, l'honorèrent de leur présence. Tel estoit le lieu destiné à célébrer la fête la plus brillante. Le beau sexe avoit étalé ce soir ses charmes et ses appas, qui jettoient une admirable confusion au milieu de tant de beautés. Le bal s'ouvrit au son des instruments qui préludoient ; une belle voix se fit entendre sur le champ et commença la chanson suivante en présence du cercle le plus brillant :

Louis renaît ! Dieux des plaisirs  
Célébrez sa convalescence.  
Fuyez sanglots, fuyez soupirs,  
Nous renaissons sous sa puissance :  
Il vit, il comble nos désirs,  
Chantons le bonheur de la France.

On entend partout l'univers :  
Il vit, il vit, le roy de France !  
Ce n'est plus que jeux, que concerts :  
Ah ! quelle heureuse différence !  
Sans cesse on chante dans les airs :  
Vive le grand roy de la France.

Faisons retentir nos chansons  
Dans les plus obscures retraites,  
Hautbois, flutes et violons,  
Venez vous unir à nos fêtes ;  
Et vous, échos de ces vallons,  
Répétez nos tendres musettes.

Vous qui dans ce charmant séjour  
De Louis avez la présence.  
Venez lui faire votre cour  
Par vos cris de réjouissance.  
Faites dire aux bois d'alentour :  
Vive le grand roy de la France.

Le ciel au gré de nos désirs  
Vient d'en haut conjurer l'orage,  
Adieu larmes, adieu soupirs,  
Nous commençons un nouvel âge :  
Les ris, les jeux et les plaisirs  
Seront notre unique partage.

Poussons mille cris vers les cieux  
De joye et de réjouissance  
Censeurs critiques, odieux,  
Montrez nous votre complaisance :  
Chantez d'un ton mélodieux :  
Vive le grand roy de la France.

Au son de l'orchestre animé,  
J'entens le cercle qui fredonne ;  
Vive Louis le Bien-Aimé,  
Vive l'appuy de la couronne,  
Vive son illustre moitié,  
Vivent les rejettons du trône.

Après le récit de cette chanson, l'orchestre fit ronfler les violons. Ce ne fut plus alors que danses, que menuets. On se livra aux divertissements les plus honnestes. On avoit pourvu à récréer tout le monde selon son goût. Dans un grand cabinet sur la droite de la grande salle, estoit l'appartement du jeu, où chacun pouvoit se délasser de ses fatigues en renouvelant ses plaisirs. Deux lustres éclairaient l'assemblée. Là, une porte vitrée laissoit un libre accès au buffet, où les rafraichissements et les mets étoient préparés avec autant d'abondance que de propreté. La distribution des lieux ouvroit une entière communication tant à ceux de la grande salle, qu'à ceux qui se réjouissoient dans le salon d'entrée. La fête se passa à la satisfaction générale de toute l'assemblée ; on passoit d'une salle à une autre pour y renouveler ses plaisirs et les perpétuer. L'on admira avec justice l'ordre et le bon goût qui rendirent cette feste aussi galante que magnifique. Rien en effet ne fut oublié. On divertit le peuple, dans la cour, au son de plusieurs instruments. La joye et l'allégresse fut l'âme de cette grande feste. Les plaisirs ne cessèrent qu'au retour de la lumière du soleil. Chacun alors pensa à remercier ses hôtes de la feste charmante dont il avoit été régaté ; on ne peut trop se louer de la manière noble avec laquelle ils en firent les honneurs ; tout sembloit concourir à la joye où l'on se livroit. La saison quoique avancée, respecta des plaisirs si légitimes. Le temps même voulut paraître pour les honorer, avec le ciel le plus pur et le plus serein.

Lorsqu'on s'abandonnoit dans la ville aux mouvements de la plus grande joye, les maisons religieuses au dehors, donnoient pareillement des marques de réjouissance.

L'Abbaye des dames de Royallieu (1) fit un feu au milieu de la grande cour, distribua au hameau voisin une fontaine de vin, toute la façade qui donne sur la grande cour fut aussy illuminée.

Les religieux Célestins du Mont de Chastres (2), dans la forest de Compiègne entrèrent en inclination dans ces fêtes publiques. Ils assemblèrent leurs vassaux de Cuise et les mirent sous les armes. Le *Te Deum* fut chanté au bruit de la mousqueterie. Le soir on alluma un grand feu devant la principale porte de la maison. On tira plusieurs pièces d'artillerie et l'on fit de nouvelles descharges de mousqueterie. On régala tous les vassaux.

C'est ainsy que tous les ordres s'intéressoient au bien public en donnant des marques sensibles de réjouissance. Ce seroit passer les bornes de ces sortes d'écrits que de marquer jusqu'aux moindres circonstances. On ne peut refuser à toutes les communautés religieuses l'éloge qu'elles

(1) L'abbesse de Royallieu étoit alors haute et puissante dame Jeanne-Marie-Gabrielle Grimaldi, fille du prince de Monaco.

(2) Le prieur des Célestins ne nous est pas connu.

L'Ordre, du reste, fut supprimé par arrêt du conseil du 21 mars 1771, et à cette époque il n'y avoit plus que sept ou huit religieux au Mont de Chastre.

En 1750, Denys-Marie Coustant étoit grénétier des Célestins de Saint-Pierre et il célébroit lui-même le 12 décembre 1750, le mariage d'un frère de dom François, César-Robert Coustant, seigneur d'Yanville (a), Villers, Saint-Christine en partie, procureur de S. M. au bailliage et autres juridictions royales de la ville de Compiègne (mentionné plus haut), avec Marie-Martine-Elisabeth Denison, de la famille de ce Pierre Denison, premier échevin de Paris, qui sut par son autorité et son influence, pendant les troubles de la Fronde, obtenir la démission du célèbre conseiller Broussel, nommé prévôt des marchands par les Factieux.

(a) Cette orthographe a prévalu bien que l'on trouve de Dianville, dans les mm. de M. de Crouy, dans un contrat d'achat de Charge en 1782, et même dans un acte de l'État civil de 1803, de la commune de Salency. — L'origine du nom au lieu d'être *Johannis Villa* ne serait-elle pas *Dianæ Villa* ? Où est le lieu dit ?

méritent. Tous les corps de métier ont signalé leur empressement.

La ville de Compiègne a soutenu le titre glorieux de très fidelle à son prince. La fidélité ne le cède en rien à son zèle ; l'heureuse occasion qui vient de se présenter déposera dans la postérité, en faveur des témoignages éclatans qu'elle a fait paraître pour la personne de Sa Majesté (1).

---

Tel est le récit du simple et enthousiaste Bénédictin, qu'il nous a paru curieux de rapprocher de celui que nous avait conservé notre savant et studieux collègue M. Sorel.

(1) Le Manuscrit, qui vient d'être reproduit, se termine par cette mention : Copié sur un manuscrit et collationné le 25 septembre 1754.

---



**NOTICE**  
SUR UNE  
**STATUE TROUVÉE EN 1871**  
**DANS LES FOUILLES DE LA FORÊT DE COMPIÈGNE**  
PAR M. A. DE ROUCY, MEMBRE TITULAIRE <sup>(1)</sup>

---

Parmi tant d'emplacements antiques à signaler dans la forêt de Compiègne, un des plus importants, des plus riches en vestiges de toutes sortes, c'est sans contredit celui situé au canton de la Garenne-du-Roi, au bas du versant ouest du plateau où se trouve le petit hameau dit le Four-d'en-Haut, sur la droite du chemin de grande communication conduisant de Compiègne à Villers-Gottrêts. Cet emplacement est traversé par la voie romaine qui parcourt la forêt depuis Saint-Etienne jusqu'à Champlieu et tout y indique une station de halte sur cette grande voie.

A droite et à gauche de celle-ci étaient venus se grouper des habitations, des ateliers, quantité d'établissements dont les fondations et substructions ont été mises à jour par les fouilles relativement étendues que j'y ai dirigées. Je citerai notamment un établissement de bains ou thermes, dont j'ai

(1) Ce travail a été lu à la réunion annuelle des Sociétés savantes des départements à la Sorbonne le 31 mars 1875. A la suite de la lecture de M. de Roucy, MM. Quicherat et Bulliot ont signalé dans d'autres contrées de la France, plusieurs monuments analogues à celui qui fait l'objet de ce travail et qui représentent, avec des modifications diverses, le type de Mercure.

été d'autant plus heureux de faire les honneurs au savant général Morin, qu'il nous a valu, de sa part, une dissertation aussi érudite qu'intéressante sur le système de chauffage dans les hypocaustes antiques.

C'est à proximité de ces bains que fut trouvée, en 1871, par deux de mes plus anciens ouvriers, une statue fort curieuse, à mon sens, et sur laquelle je me permettrai discrètement quelques essais d'attribution, en attendant que les maîtres en cette matière produisent une interprétation plus autorisée et mieux justifiée.

La statue mesure 0,70 centimètres dans sa hauteur totale et 0,25 centimètres dans sa plus grande largeur, à la base. Elle est en pierre calcaire de la contrée et, pour dissimuler la porosité comme l'incorrection du grain de la pierre, on l'a couverte d'un enduit lisse à la chaux, propre à recevoir, lui-même, des colorations extérieures. En effet, des traces non équivoques de peinture se remarquent sur certaines parties, notamment au visage, au cou, surtout aux jambes teintes en ton de chair un peu vif. Ayant rencontré ce procédé d'enduit et de coloration sur la plupart des autres monuments figurés et sculptés trouvés dans la région confinant aux territoires des Suessions, des Bellovaques et des Sylvanectes, j'en conclus qu'il devait y être d'un usage aussi général que bien approprié à la matière employée.

La statue dont je m'occupe spécialement, ici, représente, à sa partie antérieure, un personnage debout et de pleine face, reposant les pieds sur une base simple ménagée dans le bloc, vêtu, sur le corps, d'une tunique droite descendant assez pour couvrir les genoux, échancrée au-dessous du cou et sans autres ornements que deux bandes ou plis longitudinaux sur le devant. Pardessus cette tunique s'étale un manteau (*trabæa* ou *lacerna*) bordé aussi, longitudinalement, d'une bande ou d'un galon, également échancré à la chute du

cou. Ce manteau couvre les épaules, la partie supérieure des bras et la poitrine au-dessous de laquelle il s'évase, laissant la tunique à découvert.

Les pieds, qui se présentent droits en avant, ont des chaussures que l'effritement de la pierre ne permet pas de déterminer avec précision, mais qui, montant sensiblement au-dessus des chevilles, devaient être sinon de courts cothurnes peut-être des caliges ou quelque chose d'analogue aux brodequins de nos jours.

La tête de pleine face et imberbe est couronnée, sur le haut du front et sur les côtés, de cheveux relevés, s'ondulant, en petites masses courtes et régulières que recouvre en partie, avec le reste de la chevelure, une espèce de capuchon (*cucullus*) orné de deux fortes saillies rappelant, malgré une certaine indécision, les ailes du pétase de Mercure. Ce capuchon semble faire corps avec le manteau, à l'instar du vêtement moderne appelé caban.

Sortant des larges manches de la tunique, la main gauche tient un sac ou une bourse en déclivité sur le haut de la jambe qui lui correspond, et la main droite porte élevé contre la poitrine un instrument tranchant à long manche, dont la lame affecte la forme d'une large serpe ou d'une courte faux se recourbant gracieusement à son extrémité supérieure en sens inverse de son taillant principal.

Quant à la partie postérieure de la statue, ses formes lisses, sans signes particuliers, ne sauraient donner lieu à aucune remarque intéressante. D'ailleurs, le dessin exact de dos, profilé comme de face, qu'en a fait M. Victor Cauchemé et dont on peut voir la reproduction sur la planche jointe à cette notice est le meilleur complément de ma description.

Que doit-on penser de ce curieux monument figuré, quelle détermination faut-il lui donner? A quelle divinité, à quel personnage doit-on l'attribuer? Telle est la question discu-

table à mon sens, sur laquelle mes commentaires essaieront de s'exercer.

Il ne s'agit point ici d'une figure commune, représentation privée de quelqu'artisan ou de quelque vulgaire gaulois, comme on en rencontre parfois dans certains emplacements antiques, comme j'en ai rencontré moi-même dans ceux de la forêt de Compiègne et comme on en voit notamment plusieurs au musée de Saint-Germain-en-Laye, qui proviennent, je crois, des environs d'Autun.

Notre statue, par son exécution, sa pose, son costume, ses attributs, a un caractère hiératique qu'on ne saurait se refuser à reconnaître et qui indique soit une divinité, soit peut-être un personnage religieux d'un ordre élevé

Ce caractère hiératique est particulièrement accentué par les prééminences surmontant la coiffure, prééminences typiques et traditionnelles, inhérentes à certaines représentations, comme celles de Mercure et de Persée, sous forme d'ailes, de Jupiter Ammon sous forme de cornes pleines, et même de Moïse sous forme de rayons ou de cornes naissantes.

Je viens de nommer Mercure et Persée qui, l'un et l'autre, sembleraient pouvoir revendiquer pour eux l'attribution que je cherche à établir. Celui-ci, en effet, apparaîtrait dans l'attitude de héros sacrificateur, tenant de la main droite la *harpé* qui lui a servi à couper la tête de Méduse et de la gauche, le sac renfermant cette tête, ainsi qu'il est, quelquefois, représenté sur certains monuments antiques : mais, outre que, sur celui que je discute, l'instrument tranchant offre une forme qui diffère de celle de la *harpé* proprement dite, que le sac soit de trop petite dimension pour contenir la tête de la gorgone, on devrait encore et surtout objecter que Persée, divinité seulement héroïque et secondaire, n'avait rien de commun avec le culte, avec les traditions religieuses de la Gaule Belgique à laquelle appartient et se rattache étroitement notre statue.

Il en est tout autrement de Mercure, un des dieux supérieurs, le plus universellement en vogue dans le monde païen, dont le ministère multiple et varié s'étendait à toutes les conditions de l'humanité, qu'il fut Hermès chez les Grecs, Mercurius chez les Romains, Teutatès ou Esus chez les Gaulois. Il était la divinité par excellence de ces derniers, j'oserais dire leur divinité panthée, si mon commentaire comportait cette thèse, mais, dans tous les cas, le principal objet de leur culte, ainsi que le prouvent les nombreux monuments qui lui étaient dédiés dans les Gaules, ainsi que l'attestent les auteurs anciens et notamment l'*Octavius* de *Minutius Felix* traitant spécialement des Idôles. (*De idolorum vanitate*).

Il serait donc conséquent de voir une représentation gauloise de Mercure dans la statue exhumée du sol de la forêt de Compiègne, à l'emplacement dit la Garenne-du-Roi, si surtout l'ensemble et les détails de cette statue viennent à l'appui du premier argument.

Or, la tête, par elle-même, qui est celle d'un homme jeune et imberbe, les jambes demi-nues, le manteau rappelant la chlamyde et plus particulièrement, les fortes saillies en forme d'ailes qui surmontent la coiffure ainsi que la bourse ou petit sac à la main gauche, tout cela suivant les données générales, convient à merveille à une représentation de Mercure. Sans doute, on peut objecter que le costume un peu chargé n'est pas dans les traditions, qu'il en est de même de l'instrument tenu par la main droite très-différent du caducée usité, quoi qu'en encore, on puisse mythologiquement le rapporter au sacrifice d'Argus.

Mais cette double objection ou toute autre analogue qui se comprendrait, s'il s'agissait de l'Hermès grec, ou du Mercure romain, n'est pas opposable à la divinité gauloise, d'un travail manifestement et exclusivement gaulois.

Qui ne sait, en effet, que les types des mêmes divinités

païennes, comme aussi leurs attributions, se modifiaient très-diversement sous l'influence des climats, selon l'origine et le génie des nations, selon leurs dogmes religieux, leurs conditions d'existence sociale ? On conçoit très-bien, que si les chaudes régions de la Grèce et de l'Italie inspiraient une statuaire nue ou légèrement drapée, celles plus froides et brumeuses du Nord de la Gaule autorisaient et justifiaient une statuaire plus vêtue.

Le même raisonnement s'applique à l'instrument tranchant, en forme de serpe ou de courte faux. Cet attribut me semble devoir être interprété comme le symbole d'une industrie générale ou spéciale à la région. Ce symbole convient tout-à-fait à Mercure, le dieu de toutes les industries, si on a eu l'intention de le représenter comme la divinité tutélaire des moissonneurs, des bûcherons ou autres artisans de la contrée faisant emploi du même genre d'instruments.

Même en Grèce et à Rome, pour être le plus fréquent et le plus usité des attributs de Mercure, le caducée était loin d'être considéré comme élément essentiel et caractéristique de sa représentation ; cette divinité aux dénominations multiples rappelant ses multiples attributions, y était souvent figurée avec une grande variété de symboles s'y rapportant, à l'exclusion du caducée. Ce dernier attribut, d'ailleurs, se rattachant à des traditions mythiques et subtiles, tout-à-fait étrangères aux dogmes et aux rites religieux des Gaulois, n'avait, pour eux, aucune raison d'être. La faux ou la serpe se comprennent bien mieux sur le monument figuratif d'un Mercure Gaulois, honoré dans un centre agricole et forestier, comme celui de son exhumation.

Si nous insistons autant sur l'instrument tranchant tenu élevé par la main droite, c'est qu'il fait, en grande partie, l'intérêt de la statue, indépendamment de celui qui s'attache au costume.

A l'interprétation toute simple que nous venons d'en donner et d'essayer de justifier, on pourrait en opposer une autre plus au goût des curieux et qui ne laisse pas d'avoir, pour elle, certaines apparences de fondement, elle consisterait à considérer cet instrument comme le type consacré de celui dont se servaient les druides pour l'abcision du gui, leur cérémonie solennelle; sa forme élégante et particulière ne contredirait pas cette opinion.

Mais, d'une pareille hypothèse en dérive nécessairement une autre, et, s'il s'agit ici, d'un instrument du rite gaulois, on doit en induire que la figure à laquelle il appartient et sert d'attribut ne peut être qu'un pontife gaulois. Cette supposition, j'en conviens, n'est pas absolument sans vraisemblance, et, quand on considère la statue, elle rappelle le caractère sacerdotal, tel qu'il est encore de nos jours; l'attitude est grave, comme il convient à un personnage religieux; jusqu'à s'y méprendre, le manteau ressemble à une chape et la tunique à une aube, à un rochet; ce qui serait une nouvelle démonstration de la persistance traditionnelle du costume pontifical.

Les proéminences de la coiffure considérée comme partie intégrante de ce costume, non plus que le sac retenu de la main gauche, considéré comme destiné à contenir le gui sacré, ne feraient obstacle à l'attribution secondaire que je suppose.

Le visage jeune et imberbe n'est pas davantage exclusif de cette attribution; car les druides comptaient dans leurs rangs, non-seulement des vieillards, mais de jeunes hommes, pourvu qu'ils appartenissent aux classes privilégiées et justifiassent des connaissances requises.

Ils formaient un collège d'élite dont les membres, contrairement à certains préjugés historiques erronés, obtenaient l'éminence plus encore par leur noble filiation et leur savoir d'initiés que par leur âge avancé.

Quoiqu'il en soit, l'hypothèse, que nous exposons sans rien

diminuer des considérations qui pourraient lui être favorables, ne nous apparaît, nous l'avons déjà dit, que comme un subsidiaire acceptable.

Car nos préférences restent ce qu'une première impression les avait déjà faites, c'est-à-dire très-accentuées en faveur de l'attribution à Mercure, cette divinité par excellence des Gaulois, l'objet principal et universel de leur culte.

J'en ai dit les raisons et je me permets d'y persister, en attendant que de plus autorisés viennent détruire cette interprétation.

J'aurais fini, si je n'avais omis d'indiquer l'époque à laquelle on peut, vraisemblablement, rapporter la statue, objet de cette notice. Relativement à son caractère gaulois, elle n'est pas archaïque et ne doit pas être antérieure à la domination romaine, dont elle semble même avoir subi l'influence. Son état presque parfait de conservation et son invention au milieu de vestiges où se révèle très-nettement l'élément romain ne sauraient laisser de doutes à cet égard.

Le troisième siècle de notre ère est celui qui me paraît le mieux convenir pour l'assignation d'une date à ce monument, figuré, tant à raison de son style qu'à raison du caractère dominant des vestiges parmi lesquels il fût trouvé. Il dût être en vénération jusqu'à la fin du quatrième siècle, époque à laquelle il fut, sans doute, précipitamment enfoui, pour le soustraire à la destruction, maintenant encore apparente, de tous les établissements antiques de la forêt de Compiègne.

---



# ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

Au 1<sup>er</sup> mai 1878

## BUREAU

|                                     |                    |
|-------------------------------------|--------------------|
| <i>Président.</i> . . . . .         | M. C. MÉRESSE.     |
| <i>Vice-Président</i> . . . . .     | M. PEYRECAVE.      |
| <i>Secrétaire.</i> . . . . .        | M. A. DE MARSY.    |
| <i>Secrétaire-Adjoint</i> . . . . . | M. Émile DELARCHE. |
| <i>Trésorier.</i> . . . . .         | M. DEHESDIN.       |

## COMMISSION DE PUBLICATION

MM. A. DE ROUCY, FOURRIER et DU LAC.

## COMMISSION DES FINANCES

MM. DEMONCHY, D'ESPÉRIÈS et HEUDEL.

---

## MEMBRES TITULAIRES <sup>(1)</sup>

ARCHAMBAULT ✱, à Pierrefonds.

AUBRELICQUE (L.), membre du Conseil général, maire de Compiègne.

BALNY (Léop.), membre du Conseil général, au château d'Avricourt.

BALNY (Gaston).

BEAUMINY (André de).

BEAURIN (Charles), commissaire de surveillance administrative des chemins de fer.

BEAUSSIER (vicomte Gaston de).

BECQUEY-BEAUPRÉ (colonel), C. ✱, ancien commandant militaire du palais, 7, rue Saint-Florentin, à Paris.

BÉTHUNE (comte Léon de), au château de Béthencourt.

BICQUILLEY (baron de), ancien capitaine d'artillerie.

BOITEL DE DIENVAL (Victor).

BONVAL (C. de), receveur de l'enregistrement.

(1) Les membres titulaires dont l'adresse n'est pas spécialement indiquée habitent Compiègne.

BOTTIER, juge suppléant au Tribunal civil.  
BOUDEVILLE (l'abbé), curé de Saint-Germain-lez-Compiègne.  
BRÉDA (comte Maurice de), au château du Plessis-Brion.  
BRÉDA (comte Jacques de).  
BRÉGEAULT, juge suppléant au Tribunal civil.  
CAIX DE SAINT-AYMOUR (A. de), membre du Conseil général, au  
château d'Ognon près Senlis.  
CANON (G.), substitut du procureur de la République.  
CAUCHEMÉ (V.).  
CAZIER (Camille), notaire.  
CHARMOLUE, vérificateur de l'enregistrement.  
CHEVALLIER, docteur en médecine.  
CHEVALLIER, contrôleur des contributions directes.  
CHORON (l'abbé), curé de Choisy-au-Bac.  
CONSTANS, professeur de rhétorique au collège.  
COSSÉ-BRISSAC (comte de), \*, au château du Fayel.  
DEHESDIN, notaire.  
DELAGENESTE, inspecteur des forêts.  
DELARCHE (Emile).  
DELARCHE (Eucharis).  
DELIGNY (F.), professeur de dessin au collège.  
DEMONCHY (Charles, juge honoraire, conseiller municipal.  
DEVISE (Albert de), ancien officier, au château de Salency.  
DOLLÉ, architecte des hospices.  
DOUVILLÉ, docteur en médecine.  
DUBOIS, entrepreneur,  
DUTILLEUL, G. O. \*, directeur général au Ministère des finances,  
membre du Conseil général, à Elincourt-S<sup>te</sup>-Marguerite.  
EDLER (Val.) imprimeur, directeur du journal *l'Echo de l'Oise*.  
ESPÉRIÈS (baron Louis d'), percepteur des contributions directes.  
FESSART, sous-inspecteur des forêts.  
FRÉZALS (Edmond de) O. \*, ancien ministre plénipotentiaire.  
FROMESSANT (vicomte Edgard de).  
FOURRIER (A.), docteur en médecine.  
GORDIÈRE (l'abbé), curé de Machemont.  
GUINEAUMONT (Charles de).  
HARLÉ, membre du Conseil général, à Chevrières.  
HEUDEL, suppléant de la justice de paix.  
JUZANCOURT (A. de), \* ancien capitaine de cavalerie.  
LABRUNERIE (Eugène de), à Frénières.  
LAC (Jules du), juge suppléant au Tribunal civil.  
LAC (Réné du).

**LAGARDE**, membre du Conseil général, au château de Sainte-Claire.  
**LAFFOLYÉ**, architecte du palais.  
**LAMBERTYÉ** (comte Gaston de).  
**LECOT** (l'abbé), curé de Saint-Antoine.  
**LE FÉRON d'ETERPIGNY** ✱, ancien officier supérieur, à Margny-lez-Compiègne.  
**LEVEAUX** (A.), adjoint au maire.  
**LOUVRIER**.  
**MAGNIENVILLE** (Roger de), avocat.  
**MAILLET** (l'abbé), curé-doyen de Lassigny.  
**MAINTENANT** (Félix de), procureur de la République.  
**MARSY** (Arthur de), correspondant du Ministère de l'Instruction publique.  
**MAUPRIVEZ** (Eugène), licencié en droit.  
**MAZIÈRE**, notaire à Ribécourt.  
**MÉRESSE** (C.), architecte.  
**MICHEL**, ancien notaire, conseiller municipal.  
**MOREL** (l'abbé), curé de Chevrières.  
**MORIO DE L'ISLE** (baron), O. ✱, ancien Sous-Préfet, à Vierzé (Aisne).  
**MOTEL**, pharmacien, conseiller municipal.  
**NEZ** (J.) ✱, procureur de la République à Beauvais.  
**PAILLET**, juge d'instruction.  
**PERROT** (Léonce).  
**PEYRECAVE**, à Élincourt-Sainte-Marguerite.  
**PICART** (l'abbé), archiprêtre et curé de Saint-Jacques.  
**PIET** (Alfred).  
**PLOMMET**, greffier du Tribunal civil.  
**POULAIN** (Charlemagne), ✱.  
**PUGET** (vicomte Raymond du).  
**RENDU** (Z.), architecte.  
**RICOLÈS** (J. de), professeur au collège.  
**ROUCY** (Albert de), ✱ président du Tribunal civil.  
**ROUCY** (Francis de).  
**SABATIER**, à Pierrefonds.  
**SAINTÉ-FARE** (de), sous-inspecteur des forêts.  
**SAUVAGE**, ✱, ancien juge au Tribunal de commerce de la Seine.  
**SÉGONZAC** (comte Alfred de).  
**SOREL** (Alexandre), juge au Tribunal civil.  
**THUISY** (marquis Eugène de), secrétaire d'ambassade.  
**TRÉMISOT** (Maurice de), 46 rue de Laborde, à Paris.  
**VALLIEZ** (Ferdinand), directeur du journal *le Progrès de l'Oise*.  
**VARANVAL** (Duclos de), à Varanval (Jaux).

VERNEUIL (Charles de).

VILLEMONT (Charles), adjoint au maire.

VIMONT.

VINCENT, architecte, conseiller municipal.

VORGES (E. de).

VRAÏE, ancien notaire, 28, quai du Louvre, à Paris.

WIMPFEN (baron de), \*, ancien inspecteur des forêts.

## MEMBRES HONORAIRES

*Le Préfet de l'Oise.*

*S. G. l'Évêque de Beauvais, Noyon et Senlis.*

### MM.

EGGER (E.), O. \*, membre de l'Institut, 48, rue Madame, à Paris.

JOURDAIN (Ch.), O. \*, membre de l'Institut, secrétaire général du ministère de l'Instruction publique, 21, rue du Luxembourg, à Paris.

LONGPÉRIER (Adrien de), O. \*, membre de l'Institut, 80, rue de Londres, à Paris.

MAURY (Alfred), C. \*, membre de l'Institut, directeur général des Archives Nationales, à Paris.

MORIN (A.), G. O. \*, général de division, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers, à Paris et à Compiègne.

NIEUWERKERQUE (comte de), G. O. \*, ancien surintendant des Beaux-Arts, à Paris.

SAUDBREUIL, O. \*, premier président de la Cour d'appel d'Amiens.

SAULCY (F. de), C. \*, membre de l'Institut, 1, rue de la Beaume, à Paris.

SOUEF, \*, procureur général près la Cour d'appel d'Amiens.

VIOLLET-LE-DUC, C. \*, architecte, rue Condorcet, 68, à Paris.

## MEMBRES CORRESPONDANTS

ANCELET, \*, architecte du Conservatoire, membre de la Commission des bâtiments civils, à Paris.

AUBERT (Ed.), membre de la Soc. des Antiq. de France, à Paris,

- BAILLIENCOURT (Gustave de), percepteur des Contributions directes à Saint-Simon (Aisne.)
- BARTHÉLEMY (Anat. de), ✱ secrétaire de la Commission de Topographie de la Gaule, à Paris.
- BARTHÉLEMY (comte Ed. de), ✱, membre du Comité des travaux historiques, à Paris.
- BEAUCOURT (Du Fresne de), président de la Société bibliographique, à Paris.
- BEAUVILLÉ (Victor de), de la Société des Antiquaires de France, à Montdidier.
- BERTRAND (Alex.), ✱, conservateur du Musée de S<sup>t</sup>-Germain-en-Laye.
- BORDIER (H. L.), bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- BOULONGNE (D. A.), O. ✱, médecin militaire de première classe, à l'hôpital de Vincennes.
- BOURGEOIS (l'abbé), ✱, chanoine et membre du Conseil épiscopal à Beauvais.
- BOURGUIGNAT, conseiller à la Cour d'appel d'Amiens.
- BOUTARIC (Edgard), ✱, chef de section aux archives nationales, à Paris.
- BRÉCOURT (A. de), O. ✱, colonel du 5<sup>e</sup> Dragons, à Saint-Omer.
- BURBURE (chev. de), membre de l'Académie de Belgique, à Anvers.
- CAPELLINI (commandeur), professeur à l'Université de Bologne.
- CARTAILHAC, secrétaire de la Soc. archéolog. du Midi, à Toulouse.
- CASTERMAN, colonel du Génie pensionné, à Bruxelles.
- CAUDEL (l'abbé), secrétaire du Comité archéologique de Senlis.
- CHABOUILLET, O. ✱, conservateur du cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, à Paris.
- CHARENCEY (comte de), membre de la Société asiatique, à Paris.
- COCHERIS (H.), ✱, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, à Paris.
- COCHET (l'abbé), ✱, correspondant de l'Institut, directeur du Musée d'Antiquités départementales, à Rouen.
- COLSON (docteur A.), O. ✱, président du Comité archéologique de Noyon,
- CORBLET (l'abbé J.), ✱, directeur de la *Revue de l'Art chrétien*, à Versailles.
- COUGNY (G. de), directeur de la Société française d'archéologie, au château de la Grille (Indre-et-Loire.)
- CREULY (général), C. ✱, vice-président de la Commission de topographie des Gaules, à Paris.
- DANJOU, O. ✱, président de la Société académique, à Beauvais.

**DARD** (baron), O. ✱, à Aire, (Pas-de-Calais).

**DESJARDINS** (G.), sous-chef, chargé du service des archives départementales, à Paris.

**DESMAZES** (Ch.), O. ✱, conseiller à la Cour d'appel, à Paris.

**DOGNÉE**, ✱, de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Liège.

**DUFOUR** (Ch.), O. ✱, membre du Conseil général de la Somme, à Amiens.

**DUPONT** (E.), directeur du Musée d'Histoire naturelle, à Bruxelles.

**DUPUIS** (Octave), vice-président du Comité archéologique de Senlis.

**FÉRET** (E.), ✱, adjoint au maire, à Clermont-Oise.

**FROHNER**, ✱, ancien conservateur du Musée du Louvre, à Paris.

**GARNIER**, ✱, secrétaire perpétuel de la Soc. des Antiq. de Picardie, à Amiens.

**GÉRIN** (J.), vice-secrétaire du Comité archéologique de Senlis.

**GUILHERMY** (baron de), ✱, conseiller à la Cour des Comptes, à Paris.

**HAGEMANS**, membre de la Chambre des représentants, à Bruxelles.

**HARDOUIN** (Henri), conseiller à la Cour d'appel de Douai.

**LAGERBERG** (chev. M.), chambellan du roi du Suède, directeur du Musée de Gothembourg.

**LAJR** (Ch.), au château de Blou (Maine-et-Loire.)

**LANCIA DI BROLO** (duc F.), président de la Société d'Histoire, à Palerme.

**LA PRAIRIE** (Le Clerc de), président de la Société archéologique de Soissons.

**LATTEUX** (Ludovic), au Mesnil-Saint-Firmin.

**LAURIÈRE** (Jules de), inspecteur-général de la Société française d'archéologie, à Paris.

**LEBRUN-DALBANNE**, président de la Société académique, à Troyes.

**LECOQC** (Georges), membre de la Soc. académique de Saint-Quentin.

**LE GRAND de REULANDT**, secrétaire perpétuel de l'Académie d'archéologie de Belgique, à Anvers.

**LE PROUX** (Fernand), archiviste-paléographe, à Saint-Quentin.

**LESERRURIER** (F.) C. ✱, conseiller honoraire à la Cour de cassation, à Paris.

**LOERSCH** (Dr), agrégé à l'Université de Bonn.

**LONGPÉRIER-GRIMOARD** (comte Alfred de), président du Comité archéologique de Senlis.

**LOYSEAU-GRANDMAISON**, ✱, président de la Société archéologique de la Touraine, à Tours.

**LUCAS** (Charles), architecte, à Paris.

**MARION** (Jules), ✱, membre de la Soc. des Antiq. de France, à Paris.

MARTIN (Henri), membre de l'Assemblée nationale, à Paris.

MAS-LATRIE, (L. de), O. ✱, chef de section aux Archives nationales, à Paris.

MONTAIGLON (A. de), ✱, professeur à l'Ecole de Chartes, à Paris.

MOREAU (doct. Alexis), ✱, vice-président du Comité archéologique de Senlis.

MOREAU, imprimeur à Chauny.

MOURONVAL, professeur au collège de Compiègne.

NOGGERATH (prof.) président de la Société des Antiquaires du Rhin, à Bonn.

OPPERMANN (commandant), O. ✱, à Paris.

PAISANT, président du Tribunal civil de Saint-Quentin.

PECHEUR (l'abbé), curé de Fontenoy, par Vic-sur-Aisne.

PÉCOUL (A.), secrétaire d'ambassade, au château de Villers-Draveil.

PEIGNÉ-DELACOURT, (D<sup>r</sup> A.) ✱, à Ribécourt.

PÉRIN, juge honoraire, à Soissons.

PIETTE (Edouard), ✱, ancien député, à Vervins.

PLESSIER, conducteur des Ponts et Chaussées, à Maignelay.

POLLEN (J. Hungerford), M. A., secrétaire de la Commission de Kensington, à Londres.

PONTHIEUX (N.), membre de la Société académique, à Beauvais.

PRAROND (Ern.), président de la Société d'émulation d'Abbeville.

PREUX (Aug.), ✱, procureur général à la Cour d'appel de Limoges.

QUICHERAT (J), ✱, directeur de l'école des Chartes, à Paris.

READ, (Ch.), ✱, membre de la Société des Antiq. de France, à Paris.

RENDU (Armand), archiviste du département, à Beauvais.

REY (baron Emmanuel), ✱, membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

RIANT (comte Paul), membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

RIPERT-MONCLAR (marquis de), ✱, consul de France à Tiflis.

ROACH-SMITH, de la Société des Antiquaires de Londres, Strood par Rochester, Kent (Angleterre.)

ROZIÈRE (Eug. de), O. ✱, membre de l'Institut, inspecteur général des Archives, à Paris.

SAINTÉ-SUZANNE (baron de Boyer de), O. ✱, ancien préfet, gouverneur général de Monaco.

SAUVAGE (l'abbé), aumônier du collège, à Dieppe.

SCHMIDT (prof. Waldmar), conservateur du Musée de Copenhague.

SCOTÉ (Ernest), président du Tribunal civil de Clermont (Oise).

SENNEVILLE (Gaston de), auditeur à la Cour des Comptes, à Paris.

SILVA (J.-P.-N. da) gentilhomme de la Chambre, directeur du Musée d'Antiquités, à Lisbonne,

- TRANCHANT (Ch.), \*, conseiller d'Etat à Paris.  
TRAVERS (Emile), conseiller de préfecture, à Caen.  
TRAPIER (Paul) préfet du Gers, à Auch.  
TUBINO (Fr.), professeur à l'athénée de Madrid.  
VATIN (Eug.), trésorier du Comité archéologique de Senlis.  
VERDIER (Aymar), \*, architecte, à Paris.  
VERNOIS, membre du Comité archéologique de Senlis.  
VILLE (Emile de), consul de Belgique, à Quito,  
VIOLLET (Paul), archiviste aux archives nationales à Paris.  
WAGENER (Dr), professeur à l'Université de Gand.  
WEERTH (prof. aus' m.), \*, premier secrétaire de la Société des Antiquaires du Rhin, à Bonn.  
WITTE (baron de), \*, membre de l'Institut et de l'Académie de Belgique, à Wommelghem, près Anvers.  
WORSAAE (J.-J.-A.), ministre des cultes et directeur général des Musées, à Copenhague.  
YANVILLE (comte H. Coustant d') \*, lieutenant-colonel du 2<sup>e</sup> Chasseurs, à Tours.
- 

## LISTE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

### CORRESPONDANT AVEC LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE

- Société nationale des Antiquaires de France, à Paris.  
Société française de Numismatique et d'Archéologie, à Paris.  
Société centrale des Architectes, à Paris.  
Société bibliographique, à Paris.  
Société archéologique de Château-Thierry.  
Société académique de Laon.  
Société académique de Saint-Quentin.  
Société archéologique de Soissons.  
Société archéologique de Vervins.  
Société française pour la conservation et la description des monuments historiques à Caen.  
Commission départementale des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.  
Société archéologique du midi de la France, à Toulouse.  
Société académique de Cherbourg.



Commission historique du Nord, à Lille.  
Société académique de l'Oise, à Beauvais.  
Comité archéologique de Senlis.  
Comité archéologique de Noyon.  
Société des Antiquaires de la Morinie, à Saint-Omer.  
Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, à Rouen.  
Société archéologique de Seine-et-Marne, à Melun.  
Société des Sciences morales, etc. de Seine-et-Oise, à Versailles.  
Société archéologique de Rambouillet.  
Académie des Sciences et Arts d'Amiens.  
Société des Antiquaires de Picardie, à Amiens.  
Société d'Emulation d'Abbeville.  
Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.

---

Société royale de la Numismatique belge, à Bruxelles.  
Société d'histoire et d'antiquités de la Frise, à Leeuwarden (Hollande).

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1872,<br>par M. DE MARSY . . . . .                                               | 5   |
| Extraits des procès-verbaux des séances de 1872 . . . . .                                                                               | 13  |
| Les Mystères représentés à Compiègne au moyen-âge, par M. A. SOREL . . . . .                                                            | 35  |
| Rocselin de Compiègne, par M. J. DU LAC . . . . .                                                                                       | 56  |
| Maguel de Saint-Aubin, par M. LEVEAUX . . . . .                                                                                         | 71  |
| Les Journaux à Compiègne, par M. Fr. DE ROUCY . . . . .                                                                                 | 82  |
| Pierre Lagnier, par M. MÈRESSE . . . . .                                                                                                | 97  |
| Les appareils de chauffage et de ventilation employés par les romains<br>pour les thermes à air chaud, par M. le général MORIN. . . . . | 105 |
| Inventaire des titres et pièces du trésor de l'église de Tracy-le-Mont,<br>par M. Z. RENDU . . . . .                                    | 126 |
| Les Assemblées ecclésiastiques de Compiègne, par M. A. PÉCOUL . . . . .                                                                 | 137 |
| Bibliographie Compiègnoise, par M. DE MARSY . . . . .                                                                                   | 166 |
| La Céramique sigillée de Compiègne et de ses environs, par<br>M. A. DE ROUCY . . . . .                                                  | 273 |
| Philippe de Beaumanoir et Gautier Bardin, par M. BORDIER . . . . .                                                                      | 283 |
| Compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1873, par<br>M. DE MARSY . . . . .                                               | 289 |
| Extraits des procès-verbaux des séances de 1873 . . . . .                                                                               | 296 |
| Notice sur Arnoul et Simon Gréban, par M. A. SOREL . . . . .                                                                            | 321 |
| Les Reliquaires d'Elincourt, par M. AUBERT . . . . .                                                                                    | 347 |
| Nota sur Grandfresnoy, par M. PAISANT . . . . .                                                                                         | 355 |
| Notice sur des monnaies trouvées dans les tombes franques de Champ-<br>lieu et de Chelles, par M. A. DE ROUCY . . . . .                 | 365 |
| Dom François Coustant et les fêtes célébrées à Compiègne en 1744,<br>par M. le comte COUSTANT D'YANVILLE . . . . .                      | 376 |
| Notice sur une statue trouvée en 1871, dans la forêt de Compiègne par<br>M. A. DE ROUCY . . . . .                                       | 398 |
| Etat de la Société. Liste des membres . . . . .                                                                                         | 406 |
| Liste des Sociétés savantes correspondant avec la Société historique . . . . .                                                          | 413 |



# SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE COMPIÈGNE

COMPIÈGNE,  
BEAUVAISIS.

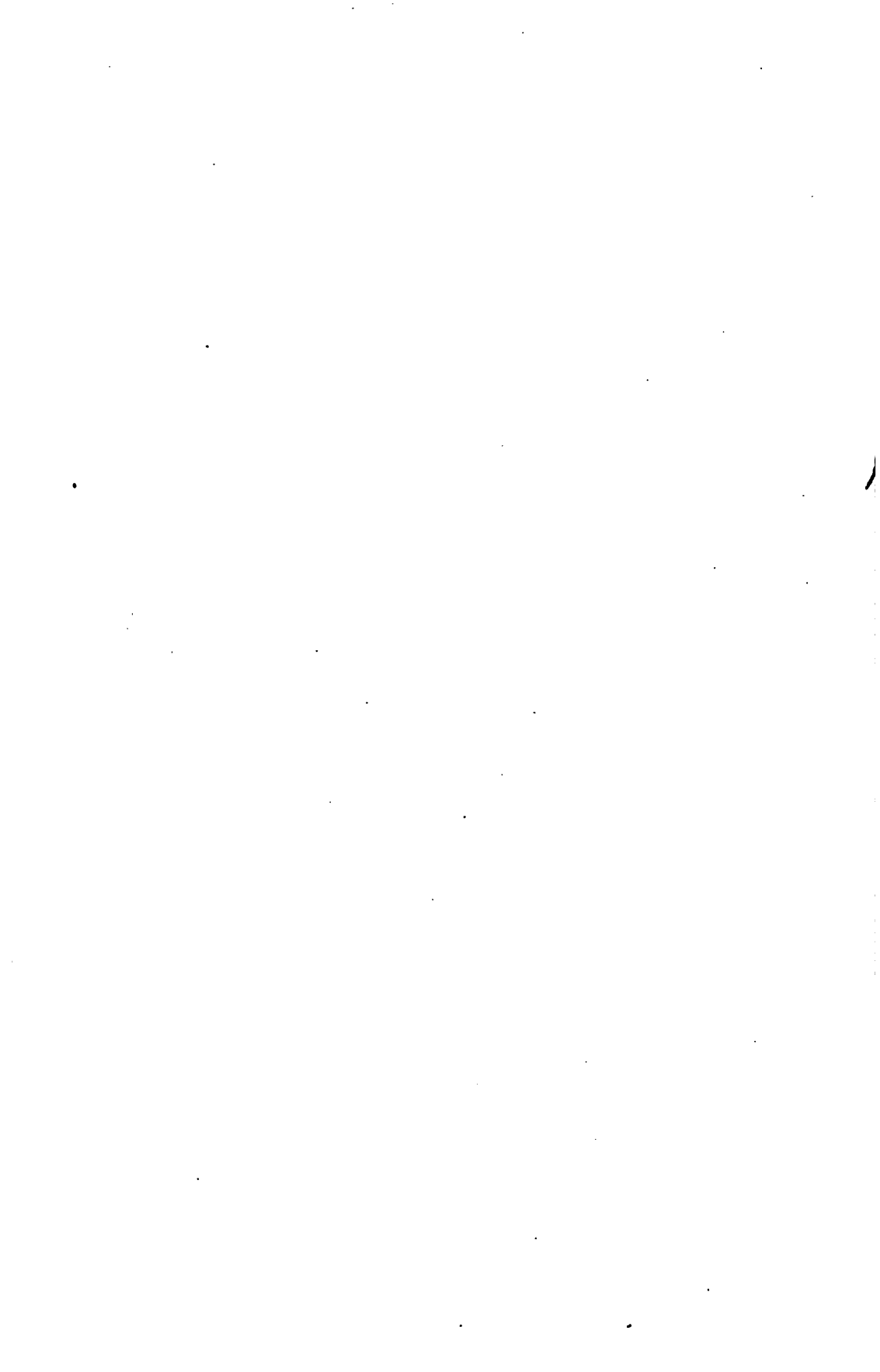
N° 28.

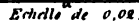
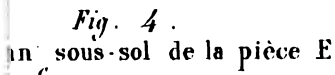
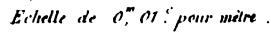


AFFICHES DE  
ET DU

*Du Dimanche  
13 Juillet 1788.*

*V. Cauchemez del.*

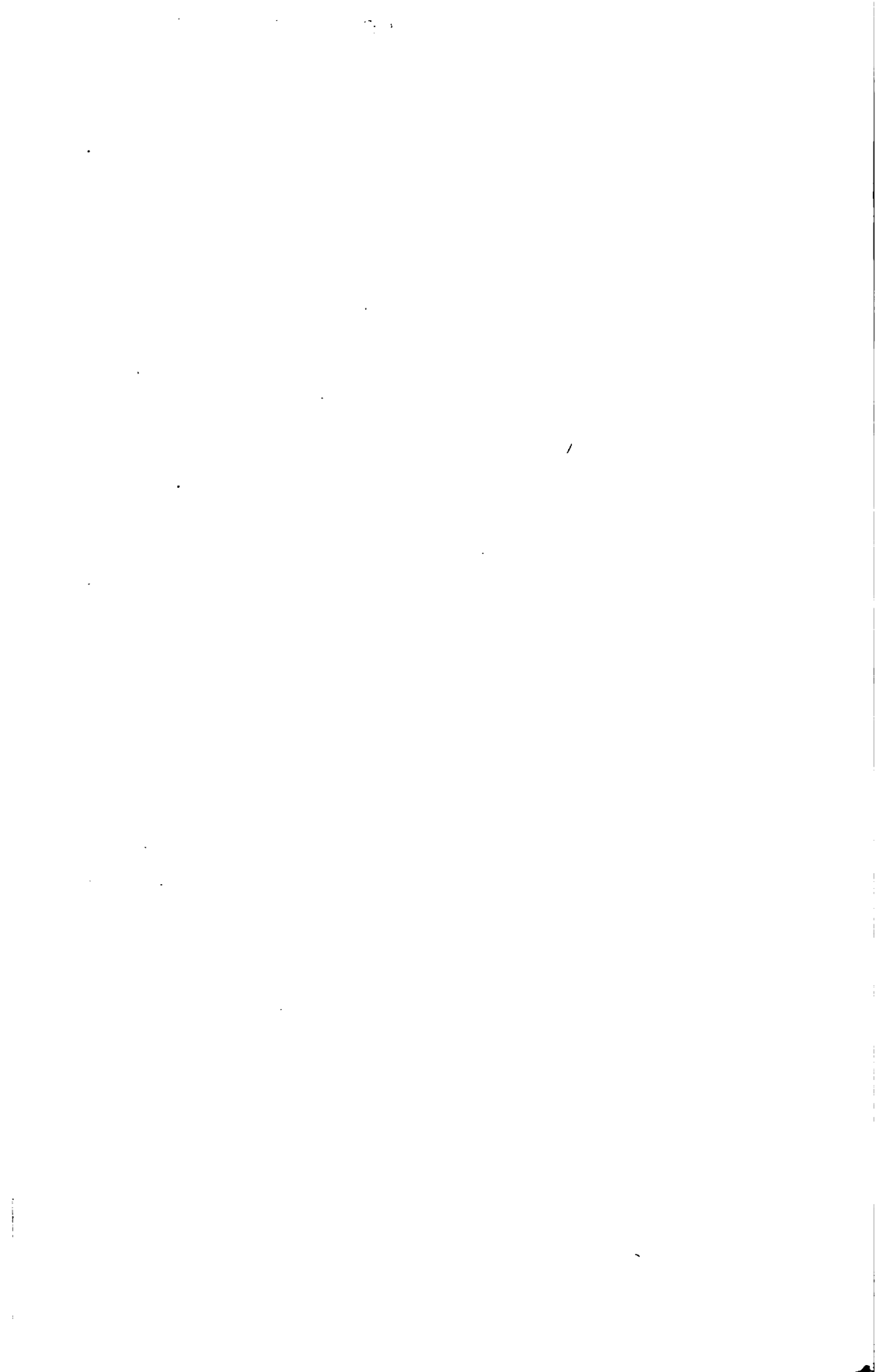




*V. cauchemé, det.*

Lith. Levy.

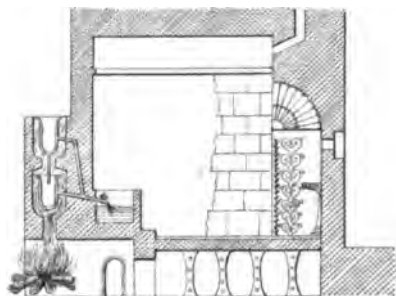
*Pl. 1.*







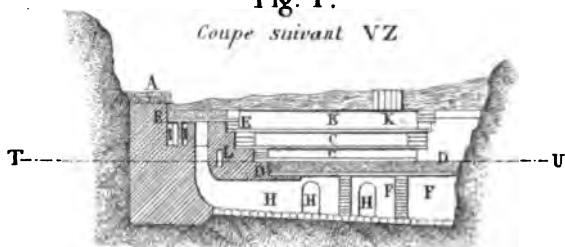




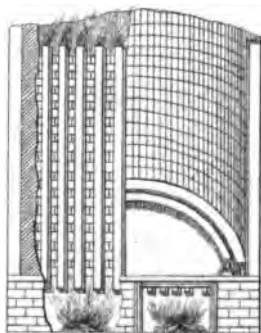
Salle de bains d'une maison à Pompéï.

Fig. 1.

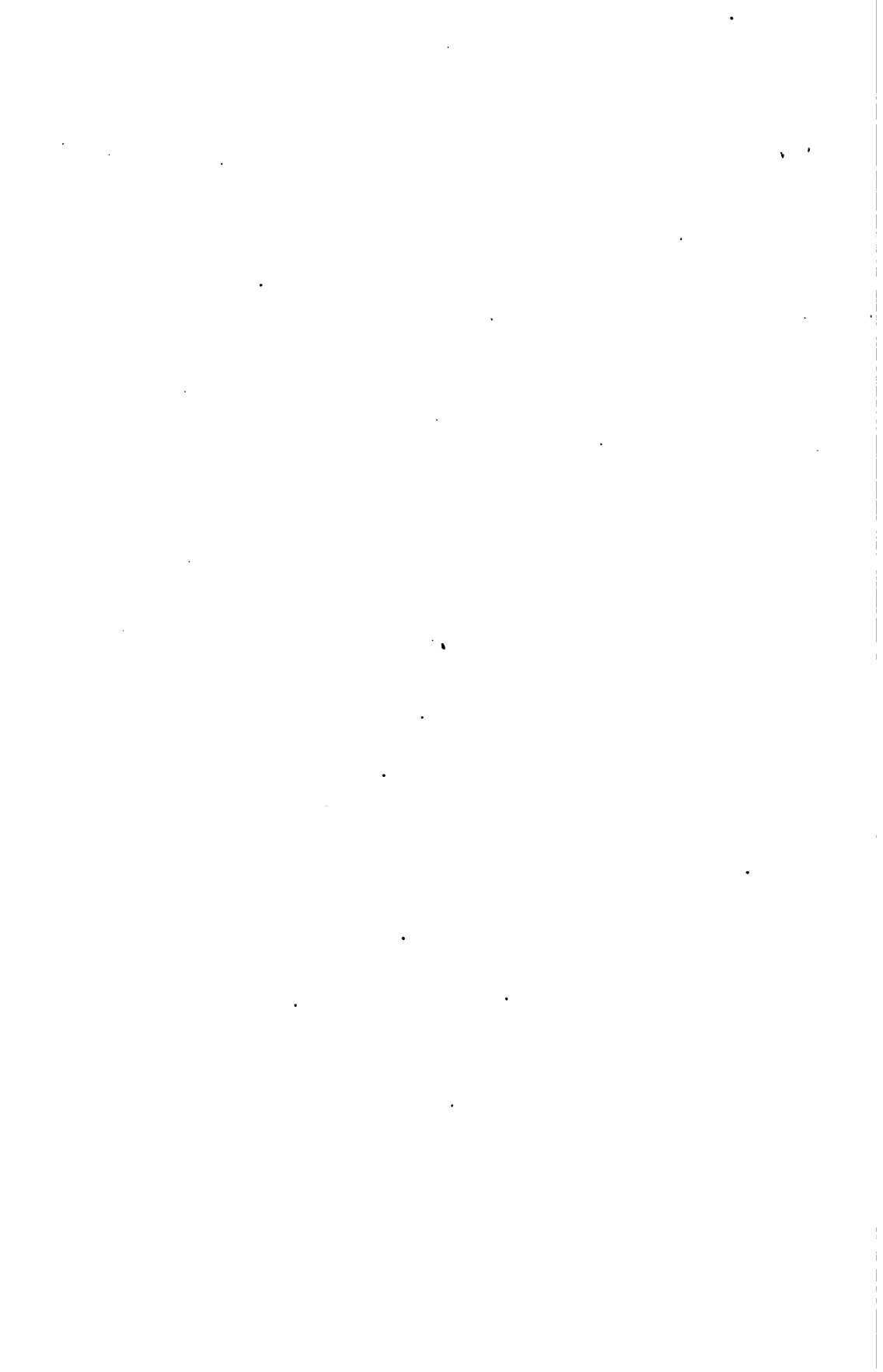
*Coupe suivant VZ*



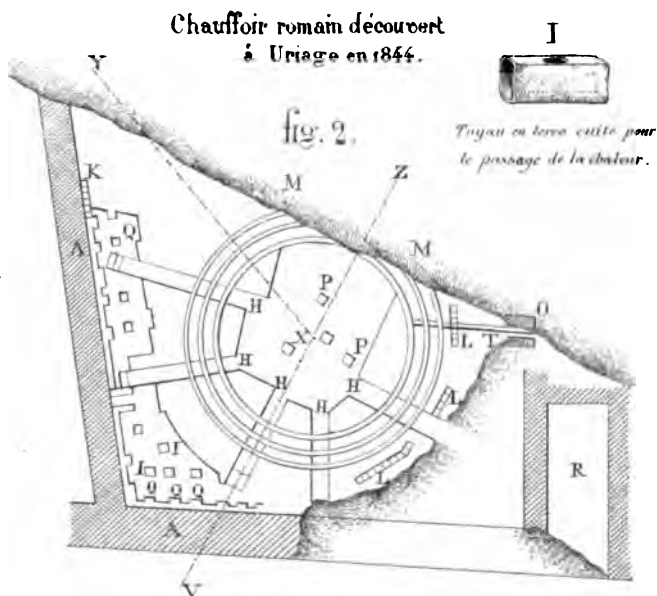
Chauffage romain découvert à Uriage en 1844.



Laconium  
de l'église Sainte-Cécile à Rome.



Chauffoir romain découvert  
à Uriage en 1844.

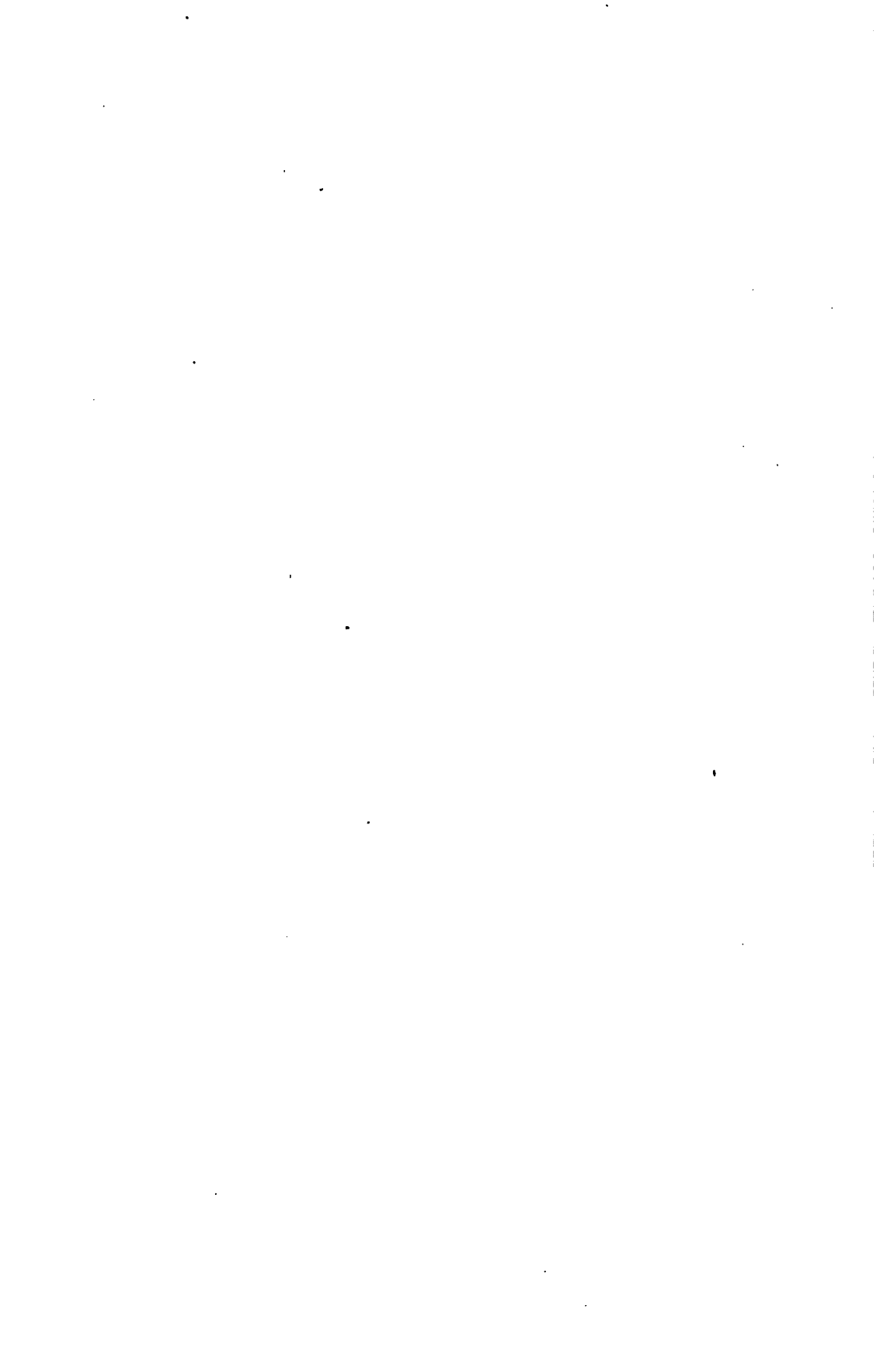


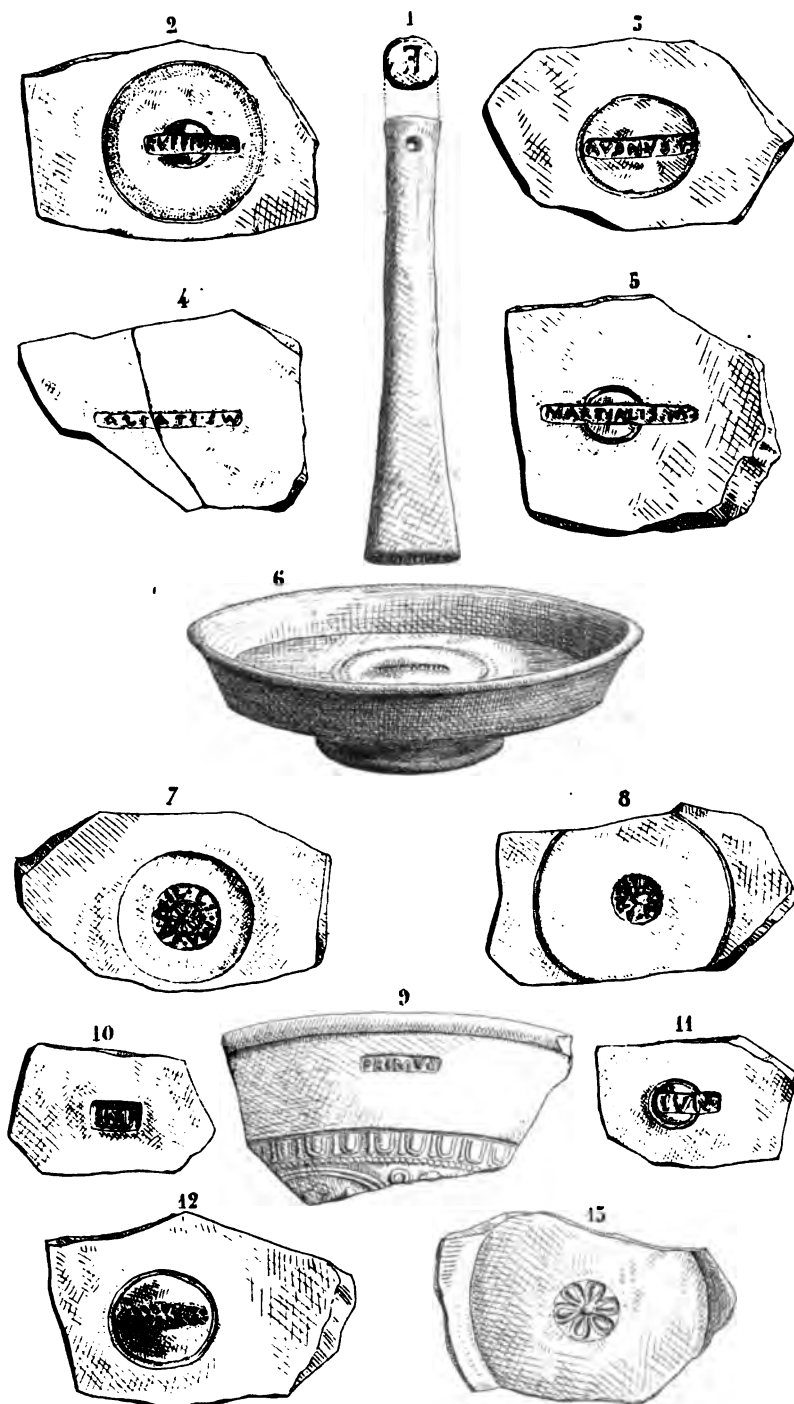
LÉGENDE DU CHAUFFOIR D'URIAGE.

- AAA. Murs en mine de l'enceinte.  
B. Bassin central circulaire.  
CC. Gradins.  
DD. Plancher inférieur en ciment, supporté par les piliers en briques FF, PP, fig. 2.  
EE. Plancher supérieur supporté par les piliers en briques QQ.  
FF. Fourneau sous le plancher inférieur (Hypocauste), où se répandait la flamme.  
GG. Aire pavée du fourneau.  
HHH. Cheminée conduisant la flamme et l'air chaud sous le plancher supérieur.  
III. Espace vide sous le plancher supérieur pour la circulation de la flamme.  
K. Briques creuses par lesquelles on présume que s'échappait la fumée.

- LLL. Autres briques creuses noyées dans la maçonnerie.  
MM. Ouverture du fourneau.  
Z. Emplacement présumé d'un foyer où l'on brûlait le combustible.  
O. Canal en maçonnerie.  
T. Tuyau en plomb faisant communiquer le fond du bassin avec le canal.  
R. Piscine romaine voisine du chauffoir.

Nota. La partie de la figure I, supérieure à la ligne TV, représente une projection verticale suivant la ligne brisée VXY du plan. La partie inférieure à cette ligne est une coupe suivant — VYZ.





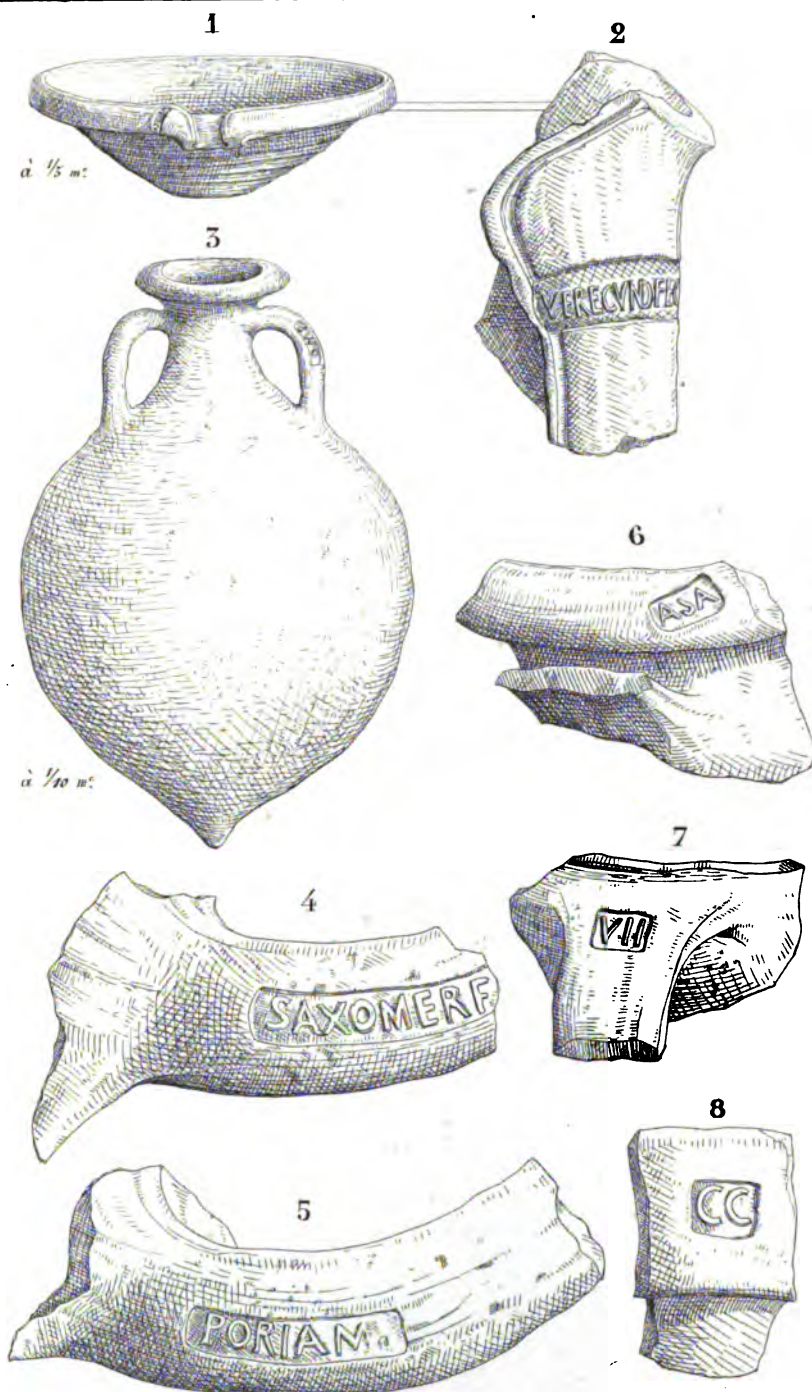
Provenance — Forêt de Compiègne et environs.

$\frac{1}{2}$  grandeur

*L'inscripteur, del.*

Notice sur des noms et marques de potiers Gallo-Romains  
par M.A. de Roucy.





Provenance - Forêt de Compiègne et environs.





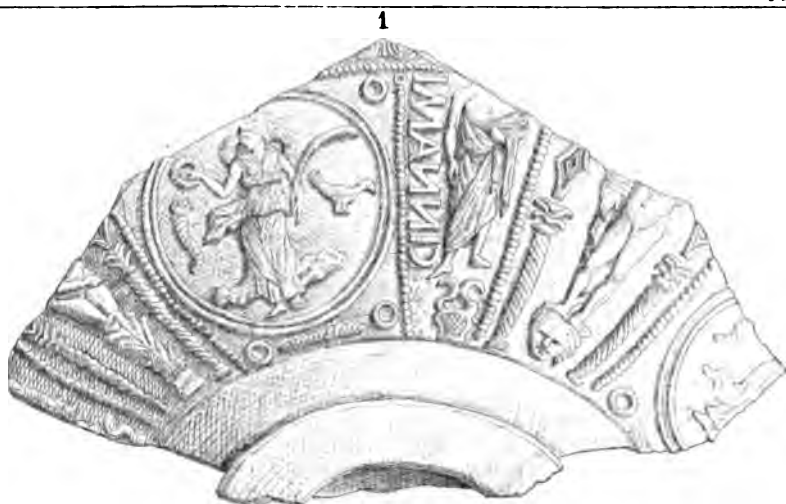
# GAUTIER BARDINS



TOMBEAU D'UN BAILLI DE VERMANDOIS

MORT EN 1303





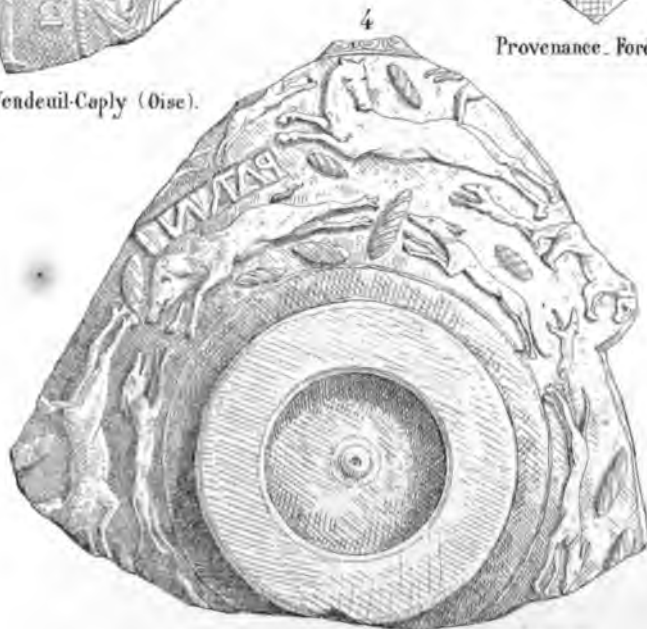
Trouvé à Vendeuil-Caply (Oise).



Trouvé à Vendeuil-Caply (Oise).



Provenance. Forêt de Compiègne.



Provenance. Forêt de Compiègne.

$\frac{1}{4}$  grandeur.

V. Lancherme, del.





*Grandeur d'exécution .*

*Réduction au tiers .*

*C. Cauchemi del*

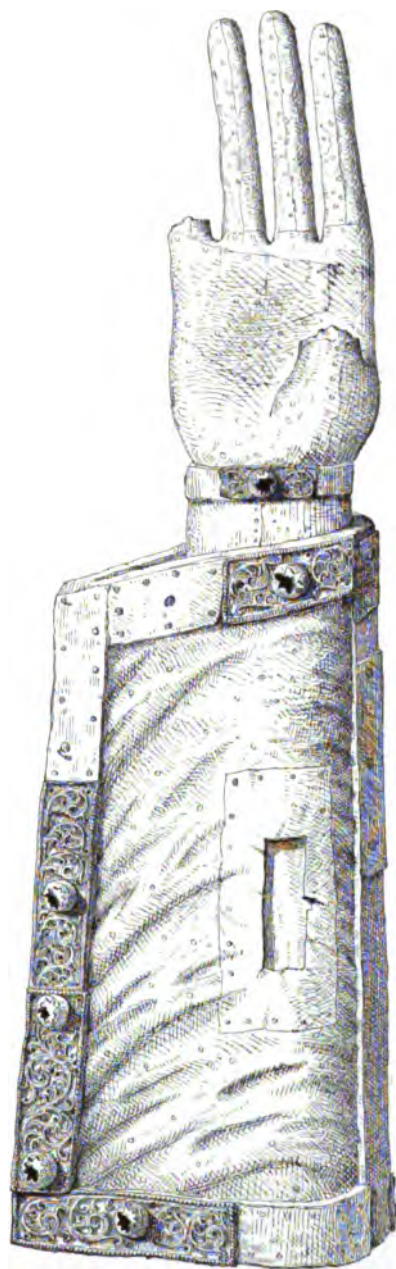
*Notice de M Ed Aubert .*

*Lith. Leroy*

*Pl. I.*

PREMIER RELIQUAIRE D'ÉLINCOURT





*Grandeur d'exécution.*

*Réduction au tiers.*

*V. Guichard, del.*

*Notice de M. Ed. Aubert*

*L. G. Leroy*

*Pl. II.*





